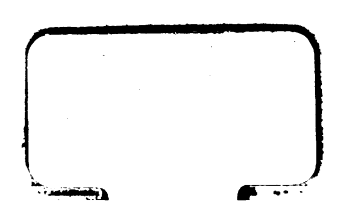




[illegible]
DFP

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

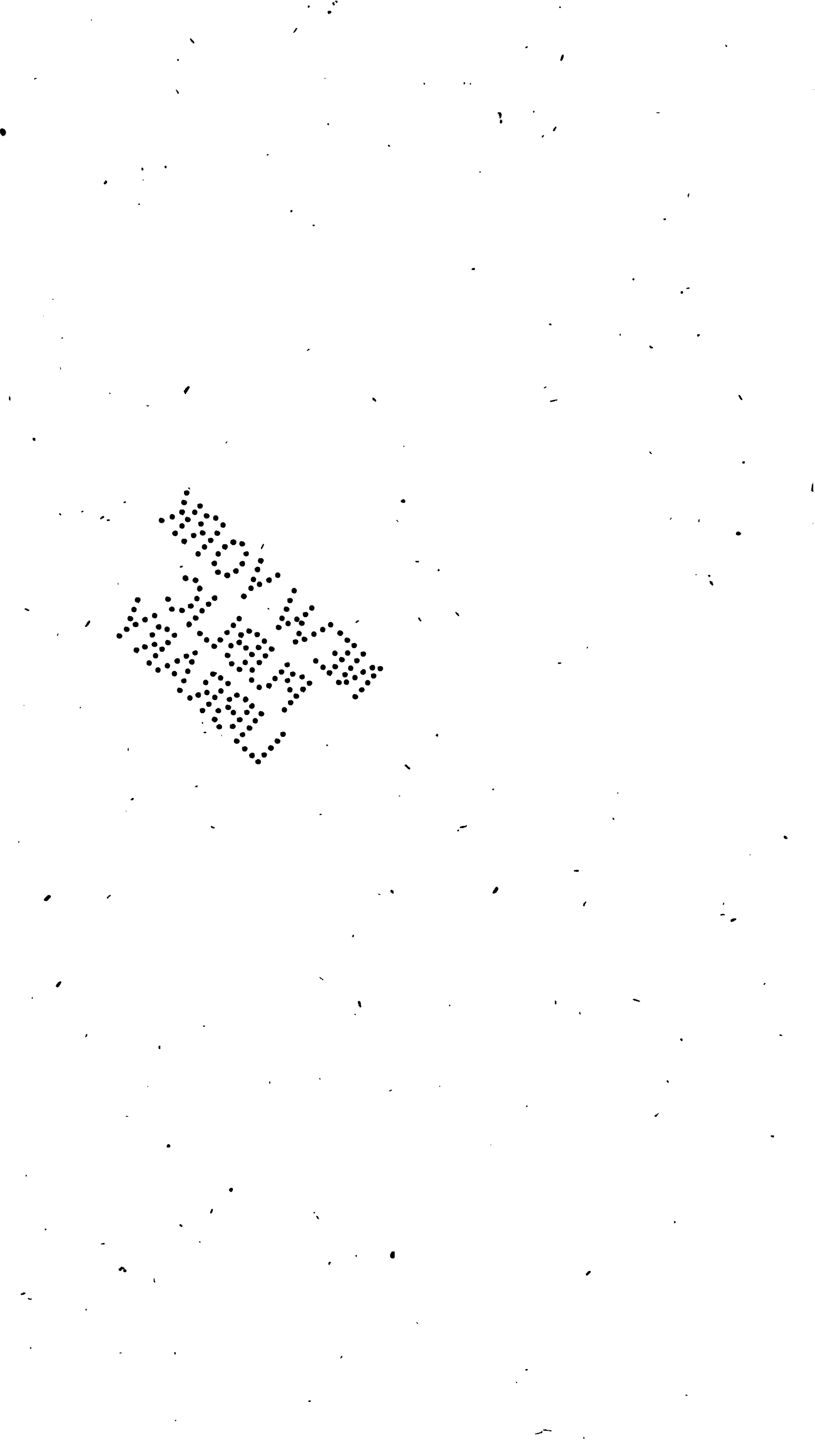
PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,
Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE,
grand'croix de plusieurs ordres.

TOME TREIZIÈME.

CAMPAGNE DE 1800. — PREMIÈRE PÉRIODE.

A PARIS,
CHEZ ANSELIN ET POCHARD,
SUCCESSEURS DE MAGIMEL,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1824.



HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

LIVRE XVI.

CAMPAGNE DE 1800. — PREMIÈRE PÉRIODE.

SOMMAIRE.

État de l'Europe et de la France en particulier, après le 18 brumaire. — Bonaparte propose inutilement la paix à l'Angleterre et à l'Autriche. — Il pacifie la Vendée rallumée par la loi des ôtages et les victoires de l'Étranger. — Plans et préparatifs du premier consul. — Ses procédés envers les prisonniers russes décident Paul 1er à se rapprocher de lui et à quitter la coalition. — État de l'Italie, de la Hollande et de la Suisse; révolution du 7 janvier.

Plan des Alliés : les Anglais veulent porter 20 mille hommes à Minorque; on leur suppose des projets sur la Provence et Toulon. — Ils prennent à leur solde les contingens de Bavière, Wurtemberg et Mayence.

Masséna, qui a remplacé Championnet, est attaqué sur l'Apennin, et coupé de sa gauche : les efforts de Soult sur Sospello, et de Suchet vers St.-Jacques, ne peuvent rouvrir les communications; Masséna rentre dans Gênes, et Suchet se retire sur le Var,

après plusieurs combats. — Blocus et belle défense de Gênes. — Suchet défend le pont du Var contre Elsnitz. — Une armée de réserve se forme à Dijon. — Berthier remet le porte-feuille de la guerre à Carnot, et va en prendre le commandement.

Moreau fait déboucher sa gauche de Kehl, pour tromper l'ennemi, tandis que le gros de l'armée passe le Rhin entre Brisach et Bâle; Lecourbe le franchit à Diesenhofen. — Après avoir battu Kray à Engen, à Moeskirch et à Biberach, Moreau détache 15 mille hommes sous Moncey, pour renforcer l'armée de réserve.

Celle-ci franchit le St.-Bernard et le Simplon, pour se jeter sur les communications de Mélas, qui guerroie sur le Var. — Difficultés que le fort de Bard oppose à la marche des Français. — Lannes emporte Yvrée, et bat Haddick sur la Chiusella. — Thureau s'empare de Suze. — Les généraux Kaim et Zach, trompés par cette attaque, se portent sur ce point. — Mélas accourt de Nice à Turin, mais persiste à laisser Elsnitz sur le Var, et Ott devant Gênes. — L'armée française s'avance sur le Tésin, et passe cette rivière à Turbigo et Bufalora. — Wukassowich se replie derrière l'Adda. — Entrée de Bonaparte à Milan. — Moncey débouche par le St.-Gothard, sur Bellinzone et Varèse.

Masséna, pressé par la famine, rend Gênes au général Ott, et obtient la liberté de se retirer. — Suchet pousse Elsnitz de la Roya sur Ormea, puis s'avance vers Savone au moment de l'évacuation. — Duhesme marche sur Brescia et Crémone. — Dans ces entrefaites, Lannes passe le Pô au-dessous de Pavie. — Murat s'empare de la tête de pont de Plaisance, et y passe le fleuve. — Ott, accouru trop tard de Gênes pour sauver ces postes importans, est battu à Casteggio. — Mélas rassemble ses forces à Alexandrie. — Bonaparte, qui lui suppose un projet contraire, est en quelque sorte surpris dans les plaines de Marengo. — Bataille de Marengo. — Convention mémorable, qui en est le résultat — L'Italie septentrionale est évacuée par les Autrichiens : Turin, Gênes, Alexandrie, Tortone, Coni, Pizzighetone et plusieurs autres places sont remises aux Français avec 1,500 pièces de canon. — Abercrombie, accouru trop tard de Minorque à Gênes, trouve cette place au pouvoir de Suchet.

L'armée du Rhin n'est guère moins heureuse, Moreau continue sa

marche victorieuse. — Kray se replie sur le camp retranché d'Ulm : il reprend un moment l'offensive, et se jette sur la gauche des républicains, séparée du centre par l'Iller. — L'archiduc Ferdinand attaque Ste.-Suzanne à Erbach; mais St.-Cyr étant accouru à son soutien, les Autrichiens se retirent. — La droite de Moreau s'étend jusqu'à Augsbourg. — Kray en profite pour assaillir Richepanse, qui a succédé à Ste.-Suzanne. — Il est presque entouré à Gutenzell; mais la division Ney vole à son secours par Kirchberg, et le dégage heureusement.

Moreau se décide à manœuvrer sur les communications de Kray, pour le forcer à quitter son camp retranché d'Ulm, et à livrer cette place à ses propres forces. — Marche des Français par Augsbourg sur Dillingen. — Passage du Danube à Bleinheim. — Starray est battu à Hochstett. — Kray se replie par une marche forcée sur Nordlingen et Neubourg, où il repasse le Danube, et attaque la droite de Moreau à Oberhausen. — Belle défense des divisions Montrichard et Grandjean. — Retraite des Autrichiens sur Ingolstadt et l'Iser. — Moreau s'avance sur Munich. — Combat de Landshut. — L'armée impériale se replie vers l'Inn. — Lecourbe en profite pour se rabattre contre Feldkirch.

Événemens sur les bords du Mein; une petite armée gallo-batave, commandée par Augereau, s'avance en Franconie pour appuyer Moreau. — Armistice de Parsdorf.

État de l'Égypte sous Kléber. — Nouvelle expédition des Turcs pour y pénétrer par le désert. — Bataille d'Héliopolis. — Assassinat de Kléber. — Affaires maritimes.

CHAPITRE XCIX.

État de l'Europe, et de la France en particulier, après le 18 brumaire. — Plans et préparatifs des puissances belligérantes.

Nous avons retracé à la fin du volume précédent l'audacieux coup-de-main qui plaça le général Bonaparte à la tête des affaires, et renversa l'édifice constitutionnel de l'an 3.

A partir de cette époque, le gouvernement républicain n'exista plus que de nom; la domination vigoureuse d'un guerrier succéda aux convulsions périodiques et aux abus de la souveraineté populaire. Il nous reste à dire par quels moyens un homme accouru seul au travers des croisières ennemies, sans autre force que sa personne, et sans autre ressource que son génie, releva en un clin-d'œil une nation affaissée par de si longs malheurs, et changea en peu d'instans la face politique du continent. Avant donc de reprendre la chaîne des événemens militaires, il importe d'examiner l'influence que la journée du 18 brumaire exerça sur les rapports de la France avec l'Europe, et sur la situation intérieure de la république.

Effets du 18 brumaire sur l'Angleterre

Une révolution qui présentait un caractère si différent de celles qui l'avaient précédée, devait exciter vivement l'attention des cabinets, depuis si long-temps fixée sur les débats intérieurs de la France. En détruisant les espérances des factions que la faiblesse et l'impéritie du directoire avaient ranimées, elle enlevait aux ennemis extérieurs de la république le plus solide point d'appui de leurs combinaisons.

La dictature remise aux mains d'un capitaine qui avait fait en plus d'un genre ses preuves d'habileté et de génie, assurait à la nation l'emploi le mieux dirigé de ses ressources; et la confiance qu'inspirait généralement le nouvel ordre de choses, devait leur donner un plus entier développement.

Le ministère britannique calcula rapidement les conséquences probables du 18 brumaire; mais fidèle au système suivi jusqu'alors avec tant de persévérance de ne faire la paix avec la France qu'après l'avoir humiliée, il ne vit dans cet événement qu'un motif de plus pour continuer la guerre. La rétrocession de la Belgique, la renonciation de la république à l'influence qu'elle exerçait sur la Hollande, étaient, dans la pensée de Pitt, la condition *sine quâ non* de tout arrangement pacifique: et cependant les circonstances actuelles ne permettaient pas d'espérer que les consuls consentissent à se départir des avantages

acquis par le traité de Campo-Formio. En supposant, en effet, que les succès récemment obtenus en Suisse et en Batavie eussent été insuffisans pour compenser la perte de l'Italie, et balancer l'effet des revers de la campagne précédente, pouvait-on attendre de Bonaparte, d'après sa position et son caractère personnel, qu'il détruisît lui-même son propre ouvrage, qu'il perdît l'immense popularité dont il jouissait, en signalant le début de son administration par des traités humilians? Le cabinet de St.-James ne désespérait pas d'ailleurs atteindre par les armes ce qu'il ne pouvait se flatter d'obtenir par la voie des négociations. Le prisme des passions haineuses lui montrait la France épuisée d'hommes et d'argent, incapable de recruter et de payer ses armées, ses finances délabrées, son crédit anéanti, et, pour comble de maux, le feu de la guerre civile rallumé par les mesures vexatoires et spoliatrices du directoire, menaçant d'embraser de nouveau les départemens de l'Ouest.

Les plans consignés dans les mémoires des chefs alliés prouvent que, s'ils regardaient le gouvernement des consuls comme plus vigoureux que celui du directoire, ils ne le considéraient pas moins comme un état violent et passager. En effet, tandis que l'Angleterre trouvait le dédommagement de ses efforts dans les bé-

néfices d'un commerce qui recevait de la guerre une impulsion nouvelle, la France, incessamment affaiblie par ses victoires comme par ses revers, semblait devoir en définitive périr d'épuisement et succomber à des pertes sans compensations.

Bonaparte propose la paix au roi Georges.

Telle était la perspective à laquelle souriait l'ambitieux fils de lord Chatam, et la continuation de la guerre était irrévocablement arrêtée dans sa pensée, lorsque Bonaparte, s'élevant au-dessus des formes établies, écrivit directement au roi Georges pour lui proposer la paix. Dans cette pièce extra-diplomatique, il annonçait « le » désir sincère de contribuer efficacement pour » la seconde fois à la pacification générale, par » une démarche prompte, toute de confiance, » et dégagée de ces formes qui, nécessaires » peut-être pour déguiser la dépendance des » Etats faibles, ne décèlent dans les Etats forts » que le désir de se tromper. »

Réponse déplacée de lord Grenville.

Ce que nous avons dit plus haut, fait assez pressentir l'issue d'une démarche plus habile, peut-être, qu'elle n'était sincère. Lord Grenville répondit à la lettre du premier consul par une note dont le langage, empreint d'aigreur et de violence, laissait peu de place à l'espoir d'un rapprochement. Affectant de croire que rien n'était changé en France depuis le 18 brumaire, il alléguait l'impossibilité de traiter tant que le système

révolutionnaire y prévaudrait. Il énumérait avec complaisance les avantages qui résulteraient pour elle et pour l'Europe du rétablissement des Bourbons sur le trône ; mais *sans prétendre prescrire à la France une forme quelconque de gouvernement*, il déclarait que *la conviction d'un changement ne pouvait résulter que de l'expérience et de l'évidence des faits*. Un tel langage était sans doute étrange de la part d'un ministère qui, trois ans auparavant, avait consenti à traiter avec le directoire et même à lui faire des avances. Le ministre français Talleyrand en releva l'inconséquence dans une note, où après avoir répondu par des récriminations aux plaintes de lord Grenville, il fit voir que les reproches adressés aux gouvernemens révolutionnaires ne pouvaient tomber sur le premier consul; il proposa en même temps la conclusion d'un armistice, et l'ouverture de conférences pour la paix.

Il était trop évident que la proposition du rétablissement des Bourbons, adressée à l'ambitieux conquérant de l'Italie, à l'instant où il venait d'être revêtu de la pourpre dictatoriale, n'était qu'une ruse diplomatique. Aussi les propositions du ministère français ayant été rejetées, la négociation n'eut pas d'autres suites. Le cabinet britannique en porta les documens officiels à la connaissance du parlement, par un message qui donna lieu dans les deux chambres à

une discussion fort animée. Dans ces débats comme dans les notes échangées, le ministère insista sur la nécessité de rétablir la monarchie en France, détour machiavélique dont l'unique fin était d'encourager les efforts des royalistes de l'intérieur, qu'on se proposait d'appuyer par de nouveaux secours. Au reste, des accusations vagues, des invectives déplacées contre le premier consul furent les principaux moyens oratoires déployés par les champions du ministère contre lesquels échouèrent encore une fois l'éloquence et le patriotisme de l'opposition.

Ce résultat était tout ce qui pouvait arriver de plus heureux dans l'intérêt personnel de Bonaparte, puisque dans l'état des choses, il ne pouvait accepter aucune des propositions qu'on eût été à même de lui faire. Il n'en déguisa point sa satisfaction au ministre Talleyrand : *Ces gens-là ne pouvaient rien faire de mieux pour nos intérêts*, lui disait-il; *ils nous eussent fort embarrassés en montrant de la modération.*

Aussi ne tarda-t-il pas à tirer parti de ces circonstances, en adressant à la nation la proclamation suivante, qui ne semblait pas moins destinée à produire de l'effet sur les différens Etats du continent.

FRANÇAIS !

« Vous désirez la paix ; votre gouvernement

» la désire avec plus d'ardeur encore. Ses pre-
» miers vœux, ses démarches constantes ont été
» pour elle. Le ministère anglais la repousse;
» le ministère anglais a trahi le secret de son
» horrible politique. Déchirer la France, dé-
» truire sa marine et ses ports, l'effacer du ta-
» bleau de l'Europe, ou l'abaisser au rang des
» puissances secondaires; tenir toutes les na-
» tions du continent divisées, pour s'emparer
» du commerce de toutes et s'enrichir de leurs
» dépouilles ; c'est pour obtenir ces affreux
» succès que l'Angleterre répand l'or, prodigue
» les promesses, et multiplie les intrigues.

» Mais ni l'or, ni les promesses, ni les intri-
» gues de l'Angleterre n'enchaîneront à ses vues
» les puissances du continent. Elles ont entendu
» le vœu de la France; elles connaissent la mo-
» dération des principes qui la dirigent; elles
» écouteront la voix de l'humanité, et la voix
» puissante de leur intérêt.

» S'il en était autrement, le gouvernement,
» qui n'a pas craint d'offrir et de solliciter la
» paix, se souviendra que c'est à vous de la com-
» mander. *Pour la commander, il faut de l'ar-*
» *gent, du fer et des soldats!*

» Que tous s'empressent de payer le tribut
» qu'ils doivent à la défense commune; que les
» jeunes citoyens marchent : ce n'est plus pour
» le choix des tyrans qu'ils vont s'armer, c'est

» pour la garantie de ce qu'ils ont de plus cher;
» c'est pour l'honneur de la France; c'est pour
» les intérêts sacrés de l'humanité et de la li-
» berté. Déjà les armées ont repris cette atti-
» tude, présage de la victoire; à leur aspect, à
» l'aspect de la nation entière, réunie dans les
» mêmes intérêts et dans les mêmes voeux, n'en
» doutez point, Français, vous n'aurez plus
» d'ennemis sur le continent. Si quelque puis-
» sance encore veut tenter le sort des combats,
» le premier consul a promis la paix; il ira la
» conquérir à la tête de ces guerriers qu'il a plus
» d'une fois conduits à la victoire. Avec eux il
» saura retrouver ces champs encore pleins du
» souvenir de leurs exploits; mais, au milieu
» des batailles, il invoquera la paix, et il jure
» de ne combattre que pour le bonheur de la
» France et le repos du monde. »

Le premier consul, BONAPARTE.

L'Autriche trouvait cette fois quelqu'intérêt à être le bras de la coalition dont l'Angleterre était l'âme. Aussi Bonaparte, repoussé par le cabinet de St.-James dans ses tentatives de conciliation, essaya-t-il en vain de les renouveler auprès de François II. Cette démarche offrait moins de chances de succès encore que la précédente. Il eût fallu en effet revenir aux bases du traité de Campo-Formio; et l'on ne pouvait pas

Mesures de l'Autriche.

de bonne foi se flatter que l'Autriche rendît sans coup-férir les conquêtes qu'elle venait de faire en Italie. D'ailleurs ce traité stipulait des indemnités en Allemagne; et on savait toute l'opposition qu'on rencontrerait si la Russie s'en tenait à la lettre au traité de Teschen. Les espérances du cabinet de Vienne entretenues avec soin par lord Minto, ambassadeur anglais; l'ivresse des succès de la campagne précédente; les peintures exagérées que l'on se formait de la détresse de la France, et surtout la puissance des subsides exploitée avec tant de succès par le ministère britannique, concoururent donc aisément à lui livrer encore une fois les forces et les ressources de l'Empire.

Toutefois, la haine aveugle du parti de la guerre, servit mieux les intérêts de la France que ne l'auraient pu faire des dispositions plus favorables, en privant la coalition du seul général capable alors de balancer sur le Rhin les talens et la fortune du vainqueur de Biberach. Plus habile et plus pénétrant que ses adversaires, l'archiduc Charles avait ouvertement conseillé la paix. Il pensait comme les Romains, que l'on n'en peut signer d'avantageuses et de durables qu'au milieu des succès : on lui reprocha comme une faiblesse cette opinion, qui n'était qu'une preuve de génie; car il semblait de l'intérêt de l'Autriche de proposer elle-même les bases d'une

paix convenable, sauf à redoubler d'énergie si elle n'était pas acceptée. Le prince dépouillé du commandement en chef et relégué dans son gouvernement de Bohême, expia par cette disgrâce mal déguisée les torts de sa prévoyance. Le général Kray fut désigné pour lui succéder.

La Russie se retire de la coalition.

L'échec essuyé par ses armes à Zurich et en Hollande avait vivement excité le mécontentement de Paul Ier : la capitulation d'Ancône y mit le comble. En vain pour calmer son courroux, la cour de Vienne fit traduire devant un conseil de guerre le général Frœlich, qui avait souscrit cette imprudente capitulation : tous ses efforts échouèrent, aussi bien que les tentatives de lord Withworth, pour rétablir l'harmonie entre les deux cours impériales. Paul Ier unissait à la loyauté chevaleresque d'un preux, une opiniâtreté de caractère qui laissait peu de prise aux moyens vulgaires d'une tortueuse politique. Ebloui par l'éclat et le merveilleux des campagnes d'Italie et d'Egypte, le monarque russe savait apprécier le génie de Bonaparte. La démarche délicate du premier consul qui lui renvoya les prisonniers faits à Bergen et à Zurich sans échange et parfaitement équipés, acheva de le séduire. Paul ne put se résoudre à servir plus long-temps les vues ambitieuses du cabinet de St.-James contre un pareil ennemi; il donna l'ordre à Suwarof de ramener d'Allemagne le

corps auxiliaire qu'il commandait, et, pour manifester encore davantage sa renonciation formelle à tout projet contre la France, il congédia, le 11 mars, le corps de Condé, qui se mit dès lors à la solde de l'Angleterre. En même temps que par un vigoureux effort, il imprimait à la politique de son cabinet une direction parfaitement appropriée aux intérêts permanens de son Empire, il se rapprochait des autres puissances du Nord, et s'occupait à former entre elles des relations intimes dont nous verrons bientôt les résultats. A cette époque se rattachent le traité d'alliance avec le Portugal ainsi que la convention de Constantinople conclue avec la Porte, pour la création d'une république formée des îles ci-devant vénitiennes, sous la suzeraineté de la Porte et la garantie de la Russie. Ce traité stipulait en faveur du Grand-Seigneur un tribut payable par les Sept-îles à titre de vasselage; il donnait à la Russie l'avantage plus réel de pouvoir y introduire des troupes, et d'assurer par là une protection efficace à sa navigation dans la Méditerranée.

Neutralité du Nord.

Le changement survenu dans les dispositions du cabinet de Pétersbourg, donna un nouveau degré de consistance au système de neutralité dont les autres puissances du Nord avaient constamment refusé de se départir. Fidèle au traité de 1795, le roi de Prusse était resté depuis cette

époque spectateur impassible de la guerre qui ensanglantait l'Europe. Les vives sollicitations de l'Angleterre et de la Russie n'avaient pu le faire dévier de sa politique expectante dont les événemens avaient justifié la prudence. Frédéric-Guillaume avait justement calculé que les victoires de Suwarof et de l'archiduc Charles, loin d'être un motif d'accabler la France, en étaient un de persister dans son système; car la nécessité de maintenir un juste équilibre lui eût plutôt suggéré l'envie de se déclarer contre la coalition que d'y prendre part, alors qu'elle devenait menaçante. Ses finances rétablies, ses armées réorganisées à la faveur de plusieurs années de paix, lui donnaient un assez grand poids dans la balance politique, pour que le premier consul se flattât d'opérer la pacification du continent, en l'engageant à interposer une médiation armée. Mais cette négociation, confiée au colonel Duroc, n'eut d'autre résultat que de constater de nouveau la persévérance de Frédéric-Guillaume dans ses dispositions de neutralité absolue.

La Suède, le Danemarck et la Saxe continuaient à suivre le même système. Les deux cours scandinaves, unies de principes et d'intérêts, maintenaient leur neutralité. Des mesures sages et paternelles apaisèrent promptement des troubles occasionés en Suède par la pénurie des grains, et permirent de se livrer sans partage à

la joie que causaient la naissance d'un prince royal, et les fêtes du couronnement; car Gustave IV n'avait point encore donné la mesure de l'aliénation qui le fit descendre du trône.

Le cabinet de Copenhague, après avoir lutté avec autant de dignité que de succès contre les prétentions des hautes-puissances, se voyait enfin à la veille de recueillir les fruits de sa politique. Il négociait à la fois des traités de commerce avec la France et l'Angleterre, et rétablissait avec la Russie les relations qui avaient été altérées depuis quelques années.

Empire. L'Empire germanique cédant à l'ascendant de la coalition victorieuse, avait voté le 16 septembre un quintuple contingent (300 mille hommes) et la prestation de cent mois romains; mais aucun cercle ne s'y était conformé. Cependant la Bavière, liée étroitement à la Russie par le traité que le duc Guillaume avait signé le 1er octobre à Gatchina, ne sut pas se soustraire comme Paul, à l'influence anglaise. Au moment où ce prince se retirait de la coalition, l'électeur s'engageait le 16 mars, avec Wickam, à mettre un corps de 12 mille hommes à la solde britannique. Ce ministre signait, le 20 avril, un traité pareil avec le duc de Wurtemberg et l'électeur de Mayence, pour deux corps de 5 à 6 mille hommes chacun. Bien que ces renforts, estimés à 24 mille hommes, ne fussent pas en mesure de prendre part aux

premières opérations de la campagne avec l'armée de Kray; le cabinet de Londres se flattait d'avoir rempli ainsi le vide occasioné par la retraite des Russes.

Toute l'Italie jusqu'au Tibre, courbée sous la domination autrichienne, n'avait recouvré qu'une ombre d'indépendance; car le cabinet de Vienne retenant le Pape à Venise, le roi de Sardaigne à Livourne, et le grand-duc de Toscane à Vienne, laissait percer ses vues ambitieuses sur ces différens Etats. Au reste, les semences de liberté que la conquête avait déposées sur un sol peu propre à les féconder, avaient été rapidement balayées par un vent contraire : il ne restait plus que le nom de ces républiques cisalpine, romaine et parthénopéenne, ridicules expériences improvisées aux risques et périls d'un peuple qui n'avait pas même l'énergie nécessaire pour soutenir des oppresseurs de son choix. La facile destruction de ces gouvernemens éphémères fut pour eux une conformité de plus avec le directoire; mais la conduite des Autrichiens en Piémont, les vengeances qu'ils avaient exercées en Lombardie, et une haine prononcée pour le joug étranger, y avaient excité des mécontentemens sérieux : le voeu d'un parti nombreux appelait de nouveau les Français dans ces contrées, où peu de mois auparavant leurs défaites avaient causé tant d'allégresse. État de l'Italie.

Une nouvelle Médicis était rentrée dans Naples, altérée du sang de ses premiers citoyens : un long carnage organisé par elle au nom de son faible époux, et sous la protection d'une flotte anglaise, n'avait point encore assouvi sa vengeance, lorsque les bourreaux cessèrent de frapper faute de victimes.

Rome. Pie VII, pape.

La réaction fut moins violente à Rome, où le gouvernement pontifical fut rétabli sans opposition. Un conclave tenu à Venise pourvut le 14 mars au remplacement de Pie VI : l'on ne vit pas sans surprise cette assemblée, placée sous l'influence directe de l'Autriche, donner la chaire de St.-Pierre à l'évêque d'Imola, Chiaramonte, dont les homélies avaient si bien servi en 1797 les vues de la France. Son caractère sage et modéré lui méritait sans doute cette préférence ; mais sa nomination n'en parut pas moins étonnante à ceux qui, connaissant la politique du cabinet de Vienne, lui supposèrent une part à ce choix.

De toutes les républiques fondées en Italie par le directoire, la Ligurienne seule restait debout ; mais faible, exténuée, succombant à la fois sous le poids de sa misère et du dénûment des troupes françaises qui gardaient la crête de l'Apennin et vivaient partie à ses dépens, elle attendait de la campagne prochaine la décision de son sort. Cette situation reçut néanmoins

quelque adoucissement d'un traité conclu entre la France et les puissances barbaresques : la Ligurie, comprise dans cette paix, put alors reprendre avec sécurité son cabotage dans la Méditerranée, seul débris qui lui restât de sa grandeur maritime.

Hollande.

La république batave n'était pas dans une situation plus prospère. Depuis que le cours des événemens l'avait jetée dans le tourbillon politique de la France, elle avait épuisé sans fruit ses ressources pour une cause qui se dépopularisait tous les jours, et qui se fut changée en haine, si la conduite des Anglais envers les neutres n'avait pas exaspéré le peuple hollandais. La guerre dans laquelle elle était entraînée lui avait ravi son commerce et les richesses amassées par son intelligente économie : elle s'était vue dépouiller dans la campagne précédente de ses dernières possessions en Orient; et la perte de sa flotte, unique et précieux reste de son ancienne grandeur, lui enlevait l'espoir de les ressaisir un jour. Les traités qui l'unissaient à la France n'étaient que des liens de dépendance, auxquels le directoire batave, asservi par la présence d'une armée française, aurait vainement tenté de se soustraire. Si les Hollandais avaient espéré du 18 brumaire un adoucissement à leur sort, le traité du 5 janvier 1800 était bien propre à les détromper. Par cette convention,

la république batave s'obligeait à payer 6 millions à la France, qui lui cédait en retour les biens des émigrés, du clergé et des princes allemands possessionnés en Hollande. Là s'arrêtèrent les ressources que le premier consul put tirer de son allié : la proposition d'un emprunt volontaire de 24 millions échoua auprès des capitalistes d'Amsterdam. Bonaparte dissimula le ressentiment qu'il éprouvait de ce refus : sa position lui commandait d'user de ménagemens envers une nation aigrie par ses calamités : des actes de violence eussent jeté de l'odieux sur son gouvernement, et compromis peut-être le système fédératif de la France, en ranimant le parti stathoudérien, dont les victoires de Brune et la capitulation d'Alkmaer n'avaient pas entièrement détruit les espérances.

Réaction en Helvétie.

Vers cette époque, la Suisse eut à subir une de ces révolutions sans couleur que le gouvernement français était dans l'usage de susciter au gré de ses intérêts, dans les pays soumis à son influence (1). Le directoire helvétique, osant opposer d'énergiques remontrances aux vexations des proconsuls et des généraux, ne devait

(1) On me pardonnera d'entrer ici dans quelques détails sur les affaires de Suisse; quoiqu'ils excèdent les bornes de cet aperçu, je n'ai pu résister au désir de parler des événemens qui intéressent ma patrie.

point échapper au coup qui avait frappé les magistrats de la Cisalpine et de la Batavie. Sans égard pour les droits d'un gouvernement allié, Masséna avait imposé un emprunt forcé sur Berne, Bâle et Zurich : la résistance de Laharpe à l'exécution de cette mesure fit juger qu'il serait un instrument peu docile, nuisible même à la politique consulaire : soutenu dans ses efforts par la majorité de ses collègues, il avait à lutter à la fois contre les injonctions impératives de la France, la dissidence de la minorité du directoire, et les nombreux ennemis que sa roideur républicaine lui avait suscités dans les conseils. Au commencement de janvier, il s'y forma pour le perdre une association hétérogène des ennemis du nouveau régime et des députés dévoués par crainte ou par ambition aux intérêts de la France : Dolder, servile instrument de l'ambassade, était l'âme du complot. Une commission de 12 membres, élus sous cette influence, avait été chargée d'aviser aux moyens de donner une impulsion salutaire aux autorités : le secrétaire-général Mousson vint y dénoncer Laharpe pour lui avoir proposé, disait-il, d'opérer une fructidorisation contre la représentation nationale. Malgré les dénégations du directeur, cette révélation vraie ou fausse servit de base au rapport que fit, le 7 janvier, la commission des douze, et qui donna lieu dans le sein du grand conseil à

une discussion orageuse. Une faible majorité décréta qu'il y avait lieu à accusation contre les directeurs Laharpe et Sécretan. Pendant la séance, la minorité du directoire secondée du ministre de la guerre prenait les mesures militaires pour appuyer les conjurés. Le sénat délibérait séance tenante et allait rejeter le décret du grand conseil, quand on vint dire que les directeurs Laharpe, Sécretan et Oberlin avaient ordonné au colonel Clavel de dissoudre les conseils. Le fait était inexact; cet officier, nommé par la majorité du directoire au commandement de toutes les troupes, était venu demander au ministre de la guerre s'il pouvait accepter; le ministre, qui était du complot, laissa Clavel dans l'attente d'une décision, et courut informer la minorité de cette nomination : les conseils en conclurent que Laharpe voulait employer la force, et le destituèrent avec ses deux collègues. Il partit pour Lausanne d'où il demanda des juges; mais, au lieu de le citer à Berne pour y rendre compte de sa conduite, on le fit arbitrairement arrêter et conduire sous escorte. Comme il passait par Payerne, deux citoyens le firent évader, et il se réfugia en France : la partialité si commune dans les jugemens politiques, les violences illégales exercées contre lui, justifient assez cette évasion; mais ses ennemis triomphans la représentèrent comme un aveu de sa

culpabilité. Avait-il voulu, suivant la déclaration de Mousson, imiter le 18 brumaire et simplifier la constitution? fut-il victime de sa résistance aux exactions du gouvernement français dont l'ambassade favorisa l'ambition officieuse de Dolder? L'histoire n'a point encore prononcé sur ces questions qui sont peut-être toutes deux susceptibles d'une solution affirmative. Au reste, si le premier de ces reproches pouvait être un crime aux yeux de ses antagonistes, ce n'en serait point un aux yeux des hommes d'état capables de juger les vices dont les institutions helvétiques étaient entachées; quant au second, il attesterait un dévouement patriotique plus digne de louange que de blâme.

Les revers essuyés en 1799 par les armées françaises, les sacrifices que le premier consul exigeait de l'Espagne pour la campagne prochaine, dégoûtaient un peu le cabinet de Madrid d'une alliance dont elle n'avait encore éprouvé que les charges. Le ministre français se consumait en vains efforts pour l'engager à déclarer la guerre au régent de Portugal, toujours allié au cabinet de St.-James. Mais loin de céder à ses sollicitations pressantes, le ministre Urquijo, qu'on accusait d'être assez bien disposé en faveur de l'Angleterre, où il avait été élevé, ne cherchait peut-être que l'occasion de faire changer la politique de son gouvernement, et de le Espagne.

ramener à la neutralité. Flottant entre la crainte des armes françaises et le désir de rendre la vie au commerce espagnol entièrement ruiné par la guerre avec l'Angleterre, il remettait sa politique au hasard des événemens. Ainsi nul doute que si les alliés étaient vaincus, l'Espagne ne restât unie à la France; mais, s'ils remportaient une victoire, on avait à craindre le contraire, malgré l'espèce d'ôtage qu'offrait la flotte de l'amiral Massaredo retenue à Brest.

Situation de la France.

Tandis que la coalition, bornée dans ses moyens par la défection ou la neutralité de plusieurs puissances, redoublait d'efforts pour atteindre en une campagne le prix des sacrifices de dix années, la France au dedans prenait une nouvelle face sous la dictature du chef entreprenant qui s'était chargé de ses destinées. Il avait fallu sans doute une audace peu commune pour saisir le timon de la république sur les écueils où l'avait jeté l'impéritie du directoire; et si la détresse de la France avait rendu facile à l'auteur du 18 brumaire l'exécution de cette journée qu'on appela *la victoire sans larmes*, il ne l'était pas autant de la consolider, et de s'en approprier les résultats. Il ne suffisait pas de comprimer les factions qui reparaissaient menaçantes, les Jacobins dans leurs clubs et leurs journaux, les royalistes dans les contrées fourrées de l'Ouest et du Midi; il fallait raviver à

la fois le commerce, l'industrie et le crédit public, arrêter les progrès toujours croissans du déficit; réorganiser les armées; rétablir la hiérarchie administrative et les diverses branches du service public; et se présenter à la coalition en armes dans la double attitude de guerrier et de pacificateur.

Telle était la tâche immense qu'un dictateur pouvait seul entreprendre, et que Bonaparte accomplit, en inspirant à la nation, dès le début de son administration, la confiance qu'il avait en lui-même. Le premier usage qu'il fit du pouvoir discrétionnaire dont les circonstances l'investissaient, fut de frapper un coup d'état contre d'obscurs révolutionnaires qui s'agitaient dans la fange depuis le 18 fructidor: les uns furent condamnés à la déportation, les autres à la réclusion dans la ville de La Rochelle. Personne ne songea à réclamer contre cette violation des droits individuels, les principes dont le 18 brumaire avait détruit les restes: le plus grand nombre n'y vit qu'une mesure de salut public, et la garantie nécessaire contre le retour d'une sanglante anarchie. Ceux qu'elle frappait ne virent de recours que dans la pitié du premier consul: la plupart n'épargnèrent pas les rétractations et les actes d'une honteuse servilité; le nouveau gouvernement en retira le double avantage de dévoiler à leurs dupes la faiblesse de leur caractère, et de

prouver sa force en dispensant à propos la clémence et la sévérité.

La loi des ôtages est rapportée.

Ce ne fut pas le seul gage donné par le premier consul aux principes d'ordre et de conservation vers lesquels la lassitude des excès révolutionnaires ramenait l'immense majorité du peuple français. De toutes les mesures du directoire, la loi dite *des ôtages* était celle qui avait soulevé contre lui les haines les plus violentes, et le plus contribué au retour de la guerre civile : elle fut révoquée peu de jours après le 18 brumaire, et Bonaparte se rendit lui-même au Temple pour en ouvrir les portes aux ôtages détenus. Les déportés de fructidor furent rappelés, la liste des émigrés déclarée close, et parmi ces derniers un grand nombre n'hésita pas à rentrer en France, sur la foi de simples passe-ports. En d'autres temps, ces actes multipliés d'amnistie et d'oubli, en plaçant les opprimés de toutes les époques en présence de leurs oppresseurs, auraient compromis la paix publique et provoqué de sanglantes réactions : la politique consulaire n'y vit qu'un moyen de maîtriser toutes les factions en se plaçant au-dessus d'elles, et en les contenant les unes par les autres. Le succès de ces mesures dépassa toutes les espérances : les royalistes, affectant de voir en Bonaparte un autre Monck, dont les efforts ne tendaient qu'au rétablissement de la monarchie légitime, concoururent avec

zèle à l'exécution de ses projets : la conservation des mots et des formes extérieures de la république, consola ses zélateurs du naufrage total des institutions populaires. Les uns et les autres, déposant leurs vieilles haines, ne connurent plus d'autre rivalité que celle du dévouement, d'autre prétention que de le faire remarquer, d'autre but que d'obtenir une part dans les primes réservées à l'obéissance, et dont la nouvelle constitution, si libérale envers le premier consul, lui avait généreusement départi la distribution.

Il ne fallait rien moins que la confiance dont, dès ses premiers pas, le consulat se vit entouré, pour le mettre à même de lutter contre le désordre et l'extrême pénurie des finances; déplorable héritage légué par le directoire. Un déficit de 600 millions exigibles sur le service courant, le recouvrement des impôts paralysé par la misère publique et par la faiblesse de l'administration ; l'anéantissement de la reproduction industrielle, funeste résultat de l'emprunt forcé qui, en menaçant les grandes fortunes, avait resserré les capitaux dans les mains de leurs détenteurs; le discrédit produit par les banqueroutes (1) et

Amélioration des finances.

(1) Les rentes sur le grand-livre, quoique réduites des deux tiers, ne valaient que 8 pour cent; c'était à peine l'intérêt de 3 semestres.

les atteintes journalières portées à la foi publique, signalaient tristement les écueils sur lesquels les gouvernemens antérieurs avaient fait naufrage, et montraient assez ce qu'on pouvait attendre des expédiens de la fiscalité révolutionnaire.

La politique aussi bien que la morale faisaient un devoir au premier consul de suivre une route opposée : il en prit l'engagement solennel par la révocation de l'emprunt forcé. Le retour de la confiance se manifesta bientôt par la hausse des effets publics : les capitalistes de Paris offrirent spontanément 12 millions à titre de prêt pour faire face aux dépenses les plus urgentes. On décréta une taxe additionnelle de 25 pour cent en sus des quatre contributions directes, payable par moitié en valeurs de l'arriéré, dans le double but de balancer les recettes avec les besoins, et de solder une grande partie de la dette exigible. Ces ressources extraordinaires permirent de réduire de 10 millions l'impôt mobilier, et de faire subir à la taxe pour l'entretien des routes les modifications que réclamait la voix publique. Gaudin acheva d'assurer le service de l'exercice courant par une vente de biens nationaux, par l'établissement d'un vaste système de cautionnement destiné à placer des ressources considérables sous la main du gouvernement, et à garantir la fidélité des comptables. L'on posa les bases d'une caisse d'amortissement et d'une banque natio-

nale pour rétablir le crédit public et ranimer la circulation.

Pacification de la Vendée

La pacification de la Vendée et le prompt rétablissement de la tranquillité intérieure vinrent bientôt compléter le grand œuvre de la régénération. Le fléau de la guerre civile, temporairement étouffé par la prudence et la fermeté de Hoche, n'avait pas tardé à reparaître; mais il avait changé de caractère. Ce n'était plus cet élan d'une population religieuse et guerrière qui, soulevée pour la défense de son culte et de ses antiques habitudes, suppléait au nombre par le fanatisme, à la discipline par l'audace. Le feu de la guerre civile trouvait alors peu d'aliment sur cette terre dévorante, si souvent fatale aux républicains: le volcan éteint ne se manifestait plus que par de sourds et faibles mugissemens. Quelques chefs, successeurs inhabiles des Bonchamps, des Charettes et des d'Elbée, parcouraient en armes la Vendée, et ne la reconnaissaient plus. Leurs faibles bandes, recrutées de vagabonds et de gens sans aveu, agissaient isolément, sans concert et sans unité: ralliées uniquement par l'amour du pillage, l'arrestation des diligences et l'enlèvement des recettes publiques étaient à la fois leur but et leurs moyens d'action. Le directoire, préoccupé d'autres soins, avait fermé les yeux sur cet état de choses, et sur les graves désordres qui en résultaient; profitant

de sa négligence, les chefs royalistes se renforçaient des mécontens que les lois révolutionnaires et surtout celle des ôtages avaient multipliés sur tous les points de la France. Il pouvait s'élever au milieu d'eux un homme capable de rattacher ces élémens de révolte à un but commun, et de leur imprimer de l'ensemble et de l'activité; le ministère britannique, en réalisant les promesses qu'il leur prodiguait pour fomenter leur résistance, pouvait opérer par eux une importante diversion pendant la campagne qui allait s'ouvrir : le premier consul vit ces dangers, et prit des mesures décisives pour les prévenir.

Conférences de Montfaucon

Hédouville, dont les formes conciliantes avaient utilement concouru l'année précédente à la pacification de ces contrées, fut chargé de porter des paroles de paix aux chefs de l'insurrection. Les premiers résultats de sa mission furent la conclusion d'une suspension d'armes, et l'ouverture de conférences à Montfauçon pour le rétablissement de la tranquillité : Châtillon et d'Autichamp, en déposant les armes, y donnèrent l'exemple de la soumission. Quelques-uns des principaux royalistes y vinrent stipuler pour eux-mêmes des garanties et des avantages; d'autres, confians dans les promesses du cabinet de St.-James, ne cherchèrent qu'à gagner du temps : 40 vaisseaux anglais croisaient alors en vue des côtes du Morbihan.

Tandis qu'entravées par des vues et des arrière-pensées divergentes, les négociations traînent en longueur, Lemercier, dit *Lavendée*, organise sur les côtes un rassemblement d'insurgés pour protéger le débarquement des Anglais : Georges Cadoudal, Frotté, Bourmont, Suzannet en reçoivent des armes, des munitions et des guinées, qu'ils distribuent aux bandes chouannes ; ils réchauffent le courage de leurs partisans, en annonçant la prochaine arrivée d'un Bourbon, dont on s'était si long-temps flatté en vain ; tout se prépare, à la faveur de l'armistice, pour une soudaine levée de boucliers. Mais Bonaparte a tout prévu ; 20 mille hommes détachés de l'armée qui vient de vaincre en Hollande, arrivent, commandés par Brune, sur les rives de la Loire. Les colonnes républicaines parcourent en sens divers le théâtre de la guerre civile, isolent ou cernent les bandes éparses, et les poursuivent vivement dans toutes les directions. Georges, vaincu à Grandchamp, pose les armes : Suzannet, Bourmont, Laprévalaye, battus dans toutes les rencontres et abandonnés de leurs soldats, font leur soumission. Frotté résistait encore ; en lui seul revivait la chouannerie expirante : il capitula enfin, accablé par la supériorité des forces qu'il avait à combattre.

L'insurrection éteinte par sa soumission, cessa dès lors d'affliger ces contrées ; une amnistie gé- Fin de l'insurrection.

nérale fut proclamée par le gouvernement. L'organisation administrative des départemens de l'Ouest, confiée à Canclaux, y consolida l'empire de la constitution; la tolérance politique et religieuse, une police sévère et vigilante, la suspension de la conscription et de quelques impôts onéreux, ramenèrent le calme dans les esprits, et firent disparaître peu à peu jusqu'aux derniers vestiges de la guerre civile.

Ces succès facilitent les projets du consul.

Tant de travaux, ouvrage de peu de mois, raffermirent le terrain sous les pas du premier consul, et exaltèrent au plus haut degré la reconnaissance publique. Enivrée du calme dont elle jouissait après tant d'orages, la nation payait par un dévouement sans bornes les bienfaits du nouvel ordre de choses : aussi tout devint facile au gouvernement, fort de la confiance qu'il avait su inspirer. Le moment approchait où l'édifice élevé par le génie devait être défendu par le courage. Les refus dédaigneux du ministère anglais avaient vivement irrité l'orgueil national; le ressort de l'esprit public, n'ayant plus la liberté pour objet, se portait tout entier vers la guerre; et la France était dans cette situation où, suivant l'expression de Montesquieu, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction. L'ardeur patriotique de 1793 se ralluma pour fournir au premier consul ce que ses proclamations demandaient, *de*

l'argent, du fer et des soldats; la nation se résigna à tous les sacrifices, dès qu'elle fut convaincue que, pour obtenir la paix, il fallait la conquérir.

Mesures militaires.

La première classe de la conscription de l'an 8 fut mise en activité, sans exemptions de rang ni de fortune. Indépendamment de cette ressource, qui mettait à la disposition du gouvernement plus de 120 mille hommes, tous les individus congédiés ou réformés depuis huit ans, furent appelés devant des conseils de révision, chargés de soumettre à un nouvel examen les congés et les réformes accordés; cette mesure donna plus de 30 mille hommes déjà exercés la plupart aux travaux et aux fatigues de la guerre. Les militaires admis à la retraite ou à la vétérance furent excités à reprendre de l'activité par l'appât de l'avancement ou d'autres récompenses.

La gendarmerie reçut une organisation plus forte, et mieux adaptée aux circonstances et aux services qu'on allait exiger d'elle. Les équipages d'artillerie avaient été jusqu'alors composés de charretiers aux gages d'entrepreneurs avides, qui spéculaient sur leurs besoins. Frappé des inconvéniens de ce système, et encouragé par l'essai qu'il avait fait en Egypte d'employer à ce service important des soldats de la ligne, le premier consul décréta la réunion de ces conducteurs en bataillons du train, assimilés aux autres armes

pour l'administration et l'avancement. Ils reçurent un uniforme et un armement analogues à leur service. Ainsi l'armée vit tout à coup grossir ses rangs de 12 mille braves, auxquels il n'avait manqué qu'une bonne organisation pour rivaliser de valeur et de discipline avec les autres corps.

La brillante jeunesse qui briguait l'honneur de faire ses premières armes sous le général que la victoire n'avait jamais trahi, forma plusieurs corps à pied et à cheval, qui se montèrent et s'équipèrent à leurs frais.

Les réfugiés napolitains, romains, lombards et piémontais, furent appelés à former plusieurs légions qui durent concourir à la délivrance de l'Italie.

Plusieurs marchés furent passés pour fournir à l'artillerie et à la cavalerie les remontes dont elles avaient besoin : plus de 25 mille chevaux, achetés ainsi dans l'intérieur, furent répartis en moins de quatre mois entre les corps de l'armée du Rhin et ceux de l'armée de réserve. On mit la même ardeur et la même célérité à compléter le matériel d'artillerie, et à former les approvisionnemens de munitions, de subsistances et de fourrages, tant sur les bords du Rhin qu'en Suisse. Jamais, depuis 1793, on n'avait déployé autant d'activité et de concert dans les préparatifs d'entrée en campagne; mais, ce qui surtout était d'un bon augure, c'est que l'on ne fut point

forcé de recourir à des voies de rigueur pour les réaliser. Il régna bientôt dans toutes les branches de l'administration une harmonie et un zèle dont la nation fut étonnée, heureux fruits d'un système administratif fortement constitué.

Par suite de ces mesures, les consuls purent disposer de 250 mille hommes pour commencer les hostilités en Allemagne et en Italie. Cette masse, qu'on soupçonnait à peine être l'effectif de l'armée française, après une campagne aussi malheureuse que celle de 1799, allait être grossie avant six mois par 100 mille conscrits dirigés sur les dépôts de l'intérieur, où tout ce qui était nécessaire à l'habillement, à l'équipement et à l'armement se confectionnait chaque jour. Aussi, quels que fussent le nombre et les progrès des alliés, Bonaparte, entre les mains de qui tous ces moyens étaient remis, se flatta-t-il, non-seulement de leur résister avec avantage, mais encore de leur arracher l'Italie, ce premier théâtre de sa gloire. Résultats de ces mesures.

Pour couvrir ces vastes desseins, les consuls décrétèrent la formation d'une armée de réserve à Dijon, d'où de belles communications mènent à volonté sur les frontières des Alpes ou sur celles du Rhin. Les 20 mille hommes qui étaient descendus de Hollande en Vendée, devenus disponibles par la pacification de l'Ouest, formèrent Projet d'opérations.

le noyau de cette armée, que 30 mille conscrits pris sur les 180 mille appelés, devaient bientôt grossir; le général Berthier en prit le commandement, et céda le porte-feuille de la guerre à Carnot, tiré de son exil aussitôt après le 18 brumaire. L'objet de ces dispositions était de donner le change aux alliés, en leur faisant croire que l'intention de Bonaparte était de se tenir sur la défensive; mais il n'entrait pas dans ses plans d'adopter un système de guerre si défavorable. L'armée de réserve atteignait à peine le point de rassemblement, que déjà le génie du premier consul mesurait les espaces qu'elle avait à parcourir pour dicter la paix au cœur des Etats héréditaires.

S'il faut en croire les pièces que nous avons sous les yeux, le premier projet de Bonaparte était de laisser Masséna sur la défensive dans l'Apennin et les Alpes, et d'aller en personne avec l'armée de réserve joindre la droite de Moreau en traversant la Suisse, lorsque celui-ci se dirigerait vers Ulm et Donau-Eschingen. Deux cent mille hommes ainsi concentrés dans la Souabe, le Vorarlberg et les Grisons sous le vainqueur de Rivoli, devaient aisément accabler Kray, ramener la Bavière dans les intérêts de la France, et dicter sur l'Inn et l'Adige la restitution de l'Italie, dont la prise eût exigé tant d'efforts et de moyens de siége.

Ce plan était bien en effet le plus convenable; mais les difficultés survenues entre le premier consul et Moreau en empêchèrent l'adoption, comme on le verra plus loin. Bonaparte qui a gardé, on ne sait trop pourquoi, un silence absolu sur cette particularité, affirme que les succès de Mélas, et l'investissement de Masséna dans Gênes, le décidèrent à voler en Lombardie. Toutefois ces événemens n'eurent lieu que le 6 avril, et, d'après les pièces officielles publiées par Mathieu Dumas, le premier consul avait déjà arrêté à Paris, dès la fin de mars, un plan de campagne pour faire agir de concert les armées du Rhin, de réserve et d'Italie.

Le premier soin de Bonaparte, à son arrivée au consulat, avait été de réunir la première sous le même commandement que celle d'Helvétie. Il était trop sage pour laisser, sous des chefs différens, deux masses qui ne devaient avoir qu'un même objet d'opérations. Ces forces confiées au général Moreau, estimées à plus de 100 mille hommes actifs, devaient frapper les premiers coups du 10 au 20 avril. Moreau avec le centre et la gauche passerait le Rhin pour s'avancer ensuite vers la Bavière, afin d'intercepter la communication entre les deux armées d'Allemagne et d'Italie. Lecourbe avec l'aile droite n'aurait d'abord été chargé que d'occuper la Suisse pour assurer le flanc gauche de l'armée d'invasion, et empêcher

les Impériaux de se porter par Feldkirch et le St.-Gothard en Lombardie; mais, aussitôt que Moreau eût été à 12 ou 15 marches du Rhin, Lecourbe se serait réuni au corps principal de l'armée de réserve, commandé par Berthier, qui avait ordre de pénétrer en Italie par le St.-Gothard, tandis qu'une de ses divisions, traversant le Valais, y déboucherait par le Simplon, et qu'une troisième occuperait la Suisse. Cette destination du corps de Lecourbe était fautive, puisqu'en le paralysant au début de la campagne, elle eût rendu le succès de Moreau douteux.

Masséna, couvert par l'Apennin, devait d'abord se tenir sur la défensive, et combiner les opérations de l'armée d'Italie, réduite à 30 mille hommes, avec celle de l'armée de réserve, de manière à attirer sur lui l'attention de l'ennemi, et à l'obliger de diviser au moins ses forces, afin de faciliter la descente de la première dans le bassin du Tésin.

Cette descente effectuée, une masse de 60 à 65 mille combattans se trouvant réunie sur les bords du Pô, il était recommandé à Masséna de déboucher des montagnes avec toutes les forces qu'il pourrait rassembler depuis le Var jusqu'au Mont-Cenis, et même d'attirer à lui toute la cavalerie cantonnée sur les bords du Rhône, s'il prévoyait pouvoir lui procurer des fourrages. Dans le cas contraire, cette cavalerie devait re-

monter jusqu'à Lyon pour déboucher par le Simplon ou d'autres cols voisins.

Tel était, dit-on, l'ensemble du plan qui devait délivrer la France de l'invasion dont elle était menacée. Bien qu'il diffère en beaucoup de choses de l'idée de réunir l'armée de réserve à celle du Rhin, toutefois est-il vrai que, jusqu'au passage du St.-Gothard, elles devaient opérer de concert, et se prêter un mutuel appui. Nous reviendrons sur les modifications que ce projet subit; mais nous ne saurions terminer ce chapitre sans faire quelques observations sur la hardiesse de ces combinaisons.

Un général ordinaire, effrayé de l'attitude victorieuse des Autrichiens en Piémont, se serait porté en toute hâte par le Dauphiné vers la Provence, pour établir le théâtre de la guerre dans les Alpes; mais Bonaparte appréciait trop les difficultés d'une attaque de front. Il préféra franchir les montagnes sur les derrières des Impériaux, et arriver sans obstacles sur le Tésin, où sa présence ne manquerait pas de les rappeler pour y livrer une bataille avec toutes les chances contre eux; car, en supposant qu'ils remportassent la victoire, chose difficile, puisque les forces qu'ils pourraient amener sur ce point, balanceraient à peine les siennes, l'armée de réserve n'en aurait pas moins sa retraite libre sur les Alpes par la vallée d'Aoste, et l'avantage d'avoir transporté

de Vienne, ce fut du moins celui de l'Angleterre, toujours prête à diriger ses coups contre Toulon et les provinces maritimes de France. Les discours du ministre Dundas à la chambre des communes démontrent assez que Gênes et l'Italie ne furent point le but de cet armement dans la Méditerranée, et qu'aucun plan relatif à la Péninsule n'avait été concerté.

Il est ajourné.

Quoi qu'il en soit, un incident heureux pour la France fit ajourner le premier projet sur la Ligurie fixé au 27 février. La quantité de neige qui tomba le 13, et la crainte que les convois partis de Livourne ne pussent arriver à Savone pour y alimenter l'armée, en fit différer l'exécution de six semaines, perte de temps irréparable, et qui entraîna celle de l'Italie.

Disposition définitive des Alliés pour entrer en campagne.

Enfin, dans les premiers jours d'avril, l'ordre arriva de prendre vigoureusement l'offensive dans l'Apennin.

Le général Kray avec l'armée d'Allemagne, ainsi que le corps du Vorarlberg, sous le prince de Reuss, durent au contraire se tenir sur une défensive absolue, n'ayant d'autre objet que de couvrir l'Empire contre une invasion, jusqu'à ce que les progrès de l'armée d'Italie leur permissent à leur tour de rejeter les Français sur la rive gauche du Rhin, et peut-être même de porter le théâtre de la guerre en Alsace ou en Suisse.

On voit, par ces dispositions générales, que

la répartition des armées impériales n'était pas sans inconvéniens. Si l'appât de consolider la puissance autrichienne en Italie par la soumission de Gênes, était un puissant motif pour renforcer Mélas, et le destiner à des opérations offensives contre la Ligurie ; il faut convenir aussi que ce point une fois gagné, on allait heurter avec 100 mille hommes contre la frontière des Alpes, la plus difficile de celles de France, où l'on ne ferait plus rien d'important ; tandis que Kray exposé sur le Danube à tous les efforts des républicains, y essuyerait probablement des revers accablans.

CHAPITRE C.

Masséna, successeur de Championnet à l'armée d'Italie, est attaqué sur l'Apennin, et rejeté dans Gênes, où il est bloqué; son aile gauche, commandée par Suchet, se retire sur le Var.— Blocus et bombardement de Gênes par les Autrichiens et les Anglais. — Une armée de réserve est rassemblée à Dijon.

Situation pénible de l'armée d'Italie.

La part que les armées respectives devaient prendre aux opérations sur la frontière de l'Apennin, a déjà été exposée au chapitre précédent. Avant d'en venir au détail des événemens qui furent le résultat de ces différens projets, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur la situation réelle des deux partis.

On a vu à la fin de la campagne, que le vainqueur de Zurich avait été désigné par le premier consul pour aller en Italie réparer les fautes de Championnet. Sa tâche n'était pas facile; et, quoiqu'après la prise de Coni, la rigueur de la saison eût forcé les Autrichiens et les Français à une suspension tacite d'hostilités, il s'en fallait de beaucoup qu'ils en eussent tiré le même avan-

tage : l'armée impériale s'était refaite dans d'excellens quartiers d'hiver pris dans le bassin du Piémont : celle des républicains, au contraire, obligée de stationner sur les sommets glacés des Alpes ou les rochers de l'Apennin, sans secours de l'intérieur de la France, était tombée dans une désorganisation complète, par la désertion et l'indiscipline. Nous avons déjà essayé de peindre l'état affreux où l'incurie du directoire avait réduit ces braves troupes ; mais, à l'arrivée de Masséna, le mal était à son comble, et il fallait tout le zèle et le dévouement de cet infatigable général pour ne pas désespérer du salut de l'armée.

La misère et l'épidémie exerçaient de tels ravages, que certains régimens perdirent en quatre mois plus de 2 mille hommes sans combat. Aussi des corps entiers, principalement de l'ancienne division Lemoine, ne pouvant supporter plus long-temps cet état de choses, rentrèrent tumultuairement en France : quelques-uns même emmenèrent leurs drapeaux, d'autres les laissèrent à la garde de leurs officiers, seuls décidés à mourir à leur poste.

Instruit de ces fâcheux détails, le premier consul ouvrit toutes les caisses du trésor à Masséna, pour lui fournir les moyens d'arrêter la ruine entière de cette armée ; et, toujours habile à relever le moral de ses troupes, il leur adressa la proclamation suivante :

« SOLDATS !

» Les circonstances qui me retiennent à la
» tête du gouvernement m'empêchent de me
» trouver au milieu de vous ; vos besoins sont
» grands ; toutes les mesures sont prises pour y
» pourvoir. La première qualité du soldat est la
» constance à supporter les fatigues et les priva-
» tions ; la valeur n'est que la seconde. Plusieurs
» corps ont quitté leurs positions ; ils ont été
» sourds à la voix de leurs officiers : la 17e légère
» est de ce nombre. Sont-ils donc morts les braves
» de Castiglione, de Rivoli, de Neumark ! plutôt
» que de quitter leurs drapeaux, ils eussent
» péri ou ramené leurs jeunes camarades au de-
» voir et à l'honneur. Soldats ! vos distributions
» ne vous sont pas régulièrement faites, dites-
» vous ? Qu'eussiez-vous fait, si comme les 4e et
» 22e légères, les 18e et 32e de ligne, vous vous
» fussiez trouvés au milieu du désert, sans pain,
» ni eau, mangeant du cheval et du chameau ?
» *La victoire nous donnera du pain*, disaient-
» elles ; et vous, vous désertez vos drapeaux !
» Soldats d'Italie, un nouveau général vous com-
» mande, il fut toujours à l'avant-garde, dans
» les plus beaux momens de votre gloire : en-
» tourez-le de votre confiance, il ramènera la
» victoire dans vos rangs. Je me ferai rendre un
» compte journalier de la conduite de tous les
» corps, et spécialement de la 17e légère et de

» la 63[e] de ligne : *elles se souviendront de la con-*
» *fiance que j'avais en elles.* »

Masséna la rallie.

L'armée ressentit bientôt l'heureuse influence de ces mesures, et de l'arrivée de son nouveau chef. La désertion s'arrêta ; les corps entiers qui abandonnaient les âpres rochers de la Ligurie pour rentrer en France, furent ramenés à leur devoir, soit par persuasion, soit par des exemples sévères. Les rations du soldat furent augmentées, et il reçut une partie de l'arriéré de sa solde. Enfin, Masséna réveillant l'honneur militaire, et prophétisant des victoires qui effaceraient les revers de la campagne précédente, parvint à rétablir l'ordre et la discipline dans une armée naguère menacée d'un anéantissement total. Des mesures avaient été prises à son passage à Marseille, pour assurer les subsistances, et grâce au dévouement du génois Olivetti, qui fit à lui seul plus que tout le commerce de Marseille, on put assurer le service pour quelques mois.

Nouvelle organisation.

Libre de ces premiers soins, le général en chef, qui avait amené de l'armée d'Helvétie six bataillons et quelques officiers généraux de son choix (1), résolut de donner aux troupes une nouvelle organisation. Soult eut le commande-

(1) On doit citer, parmi ceux-ci, le colonel du génie Marès, en qui il avait une grande confiance.

ment de l'aile droite, forte de 18 mille hommes, et répartie en trois divisions, aux ordres de Miollis, Gazan et Marbot. Le premier s'étendit de Recco à Torriglia, Gazan établi à Borgo di Fornari, et Campofreddo garda les passages de la Bochetta et des cabanes de Marcarolo, conservant la communication avec le fort de Gavi (1). Gardanne, qui remplaçait provisoirement Marbot malade, eut son quartier-général à Savone, et fut chargé de défendre Montenotte, Cadibona, et les autres passages de l'Apennin, depuis la naissance de la vallée de l'Orba, jusqu'à hauteur de Vado. Onze cents hommes formèrent la garnison de Gênes, 500 celle de Gavi, et 700 celle de Savone. Deux demi-brigades, fortes ensemble de 2,200 hommes, restèrent en réserve à San-Pierre-d'Aréna, Sestri-di-Ponente et Cornegliano.

Le centre, aux ordres de Suchet, se composait des 4e, 5e et 6e divisions: la première, commandée par Clausel, était à Finale et Calisano, communiquant avec les postes du général Gardanne; la cinquième, sous les ordres de Pouget, s'étendait de la Piétra par Loano et Albenga jusque dans la vallée d'Oneille; la sixième, sous Lesuire

(1) Voyez la carte de la rivière de Gênes, n° 21 : si elle ne donne pas tout le théâtre, elle contient du moins le plus essentiel : on peut consulter pour l'ensemble la carte en quatre feuilles.

SITUATIO[re] de Gênes, à l'époque du

CORPS.	EMPLACEMENS.	*OBSERVATIONS.*
Aile droite. SOULT.	A St.-Alerto, et Recco. A Torriglia, et Scofera. A Monte-Cornua. A Albaro, et Nervi. A Cazalla, Buzalla et Savignone. A Taggia. A Voltaggio et Carossio. A Borgo-di-Fornari et Ronco. A la Bochetta. Campo-Freddo, Masone, Marcarolo, Ronciglione et Monte-Calvo. A St.-Quirico. A Stella et Madona. A La Vagnolla, et Montenotte. Santo-Bernardone, la Madona-di-Savona. A Vado et Cadibona.	Le général de division Marbot étant malade, cette division était [comm]andée par le géné-
Réserve		

défendait le col de Tende, et occupait Fontan, Breglio et Sospello. Ces trois faibles corps, auxquels on donnait le nom de divisions pour en imposer à l'ennemi, présentaient un effectif de 11 à 12 mille hommes. Le quartier-général de Suchet se trouvait à la Piétra.

L'aile gauche occupait les débouchés des Alpes depuis les sources du Var jusqu'au lac de Genève : elle comptait à peine 6,500 hommes partagés en deux divisions sous Liébaud et Valette. Le quartier-général de Thurreau qui la commandait avait été placé à Embrun.

Dangers de cette position.

Le plus léger coup-d'œil sur l'ensemble de ces positions suffira pour en faire apercevoir tous les dangers. Tenir avec 30 mille hommes une ligne de 50 lieues, depuis Tende jusqu'au golfe du Levant, parallèlement à la mer, à la distance de trois lieues du rivage, n'ayant qu'une seule communication avec la base vers l'extrême gauche, c'était risquer d'être enfoncé en moins de quatre heures sur un point quelconque, et de voir tomber aux mains de l'ennemi la moitié de l'armée qui se trouverait entre Gênes et le point forcé. A peine un tel système eût-il été tolérable à forces égales ; mais l'adopter avec une armée faible et exténuée, contre 100 mille hommes bien pourvus de tout, c'était s'exposer à une ruine inévitable. Néanmoins le résultat justifia en quelque sorte cette étrange combinai-

son, puisqu'elle attira par la suite les forces de Mélas sur le Var, et facilita la marche de l'armée de réserve; mais si les opérations offensives des Autrichiens avaient commencé quinze jours plus tôt, ce qui était très-facile, Masséna eût été détruit, et Mélas serait revenu à temps en Piémont pour s'opposer à la descente de Bonaparte par le St.-Bernard.

L'on n'aura pas de peine à démontrer que les opérations de Masséna ne furent point le résultat d'un plan concerté, mais qu'il se trouva enfermé contre son gré avec l'aile droite de son armée: dès lors la dispersion et l'emplacement singulier de ses forces dans l'Apennin semblent inexplicables, malgré les avantages incontestables de la place de Gênes. En effet, il n'avait que le choix de se baser sur la France, ou de renoncer entièrement à communiquer avec elle, pour faire de Gênes le pivot de toutes ses opérations. Dans le premier cas, il fallait se masser entre Savone et Final après avoir laissé 7 à 8 mille hommes à Gênes. Dans le second, il convenait au contraire d'appuyer son extrême gauche à Savone, et d'avoir la droite à Gênes: si l'on était débordé et coupé de France, on conservait 30 mille hommes réunis sous cet important boulevart, et l'on pouvait y guerroyer avec succès contre 50 à 60 mille Autrichiens, pourvu qu'on eût formé les approvisionnemens nécessaires; enfin, à la der-

nière extrémité, on aurait eu la faculté de se jeter en Toscane, et d'attirer dans l'Apennin une forte partie de l'armée autrichienne. Ce parti de se masser sous Gênes ne valait pas le premier; il n'eût été réussi que concerté d'avance avec Bonaparte, et en ayant des vivres en abondance. Masséna prit un terme moyen, dans l'espoir de pouvoir tout couvrir, et c'était une faute grave dans la situation respective des deux armées.

Si le général français se flatta de soutenir une guerre défensive jusqu'à l'arrivée des renforts que le gouvernement ne cessait de lui promettre, son adversaire ne lui en laissa pas la faculté. On sait qu'après la prise de Coni, le manque total de magasins et l'extrême fatigue des troupes avaient décidé Mélas à étendre son armée dans le Piémont, la Lombardie, la Toscane et le Bolonais. Ces mesures, que l'état de faiblesse des Français rendit seul excusables, lui permirent de refaire ses troupes, de les compléter, et de réparer son matériel. Indépendamment de tant d'avantages, cette dissémination laissant les républicains sans défiance, donnait aux Impériaux le moyen de porter à l'improviste, au retour de la belle saison, une masse de forces sur le point qu'il leur conviendrait d'attaquer. Cantonnemens des Impériaux.

L'occasion de le faire avec succès ne tarda pas à se présenter. Les renseignemens qu'on recevait d'un côté sur la misère et la désorganisa- Premier projet sur Savone.

tion de l'armée française, et de l'autre sur les préparatifs du premier consul pour la renforcer, semblaient des motifs puissans pour agir sans retard contre une armée abîmée et désorganisée. Mélas se contenta de transmettre à la fin de janvier au conseil aulique les rapports qu'il avait reçus sur de prétendus rassemblemens à Martigny dans le Valais (1). Son chef d'état-major Zach proposa de s'emparer de Gênes et de la Ligurie, de purger le comté de Nice, et de prendre la ligne du Var, plus courte des trois quarts que celle de l'Argentière jusqu'à Sestri-di-Levante; opération très-sage, qui eût délivré pour toujours l'armée impériale du grave inconvénient de faire face en même temps du côté de Gênes et du côté de la Suisse.

Encouragé dans ce projet par le général génois Assaretto, qui, non content de communiquer la situation des républicains aux Impériaux, proposa encore une tentative sur Savone et Vado, Mélas se décida à prendre l'offensive. Soit qu'il y fût engagé par ces intelligences, soit que son coup-d'œil fût assez exercé pour saisir les avantages que lui offrait une entreprise décisive contre la gauche des Français, il résolut de faire de simples démonstrations dans la rivière du

(1) A cette époque il n'y avait pas le moindre rassemblement à Martigny.

SITUATION hienne, en Italie, au mois

CORPS.	PLACEMENS.	OBSERVATIONS.
KAIM.	zona. -Dossola. oo chevaux à Verceil. Aoste. Novarais. Suze. ol. em.	Fut renforcé plus tard par la brigade de cavalerie Doller qui avait bloqué Gavi. Knesewich remplaça Frœlich dans la division

Levant, et de diriger ses principaux efforts contre Savone, afin de s'emparer de l'importante rade de Vado, et d'isoler entièrement Gênes, en séparant l'aile droite du reste de l'armée. Nous avons indiqué les circonstances qui firent différer de six à sept semaines l'exécution de ce projet, d'abord résolue pour la fin de février, puis remise aux premiers jours d'avril, malheureusement pour les Impériaux.

L'ordre d'y procéder étant enfin arrivé, Mélas arrêta les préparatifs nécessaires à l'attaque de la Ligurie. D'après ce plan, concerté entre Zach et les chefs de l'escadre anglaise, le gros de la cavalerie, la plus grande partie de l'artillerie, et 25 mille hommes d'infanterie restèrent en Lombardie ou en Piémont, sous les ordres de Kaim. Quinze mille combattans se réunirent dans la vallée de la Trebbia en avant de Bobbio, sous les ordres du général Ott. La division du comte de Hohenzollern, forte de 7 bataillons et 40 escadrons, se rassembla entre Tortone et Pozzolo-Formigaro. Le corps de bataille, fort de 32 bataillons, 12 escadrons, avec 12 pièces de trois, établi près d'Acqui, sous la conduite immédiate de Mélas, dut remonter la vallée de la Bormida, et venir camper au pied du revers occidental des Apennins, entre Mallère et Carcare. Elsnitz, à la tête de l'aile droite, réunie à Céva au nombre de 28 bataillons, 5 escadrons et 8 pièces de mon-

Projet définitif de Mélas.

tagnes, eut l'instruction de se diriger par Carcare sur Altare, en même temps que Mélas ferait assaillir Montenotte afin d'accabler la gauche des Français. Ces dispositions qui ne manquaient point d'habileté, eussent peut-être mieux atteint leur but, si, laissant moins de forces à la gauche et en Piémont, on eût réuni l'armée impériale en deux masses principales de 30 mille hommes, l'une par Bardinetto sur Loano, la seconde sur Savone, tandis que 15 mille hommes garderaient la Bochetta. (*Voyez Pl. XXI.*)

Démonstrations dans le Levant.

Cependant les mouvemens prescrits se firent avec tant de secret, que Masséna n'en eut pas la moindre connaissance.

Pour attirer son attention sur le point opposé à celui qu'il voulait enlever, Mélas fit inquiéter le 5 avril la division Miollis par les troupes du général Ott, secondées de l'insurrection des vallées de Fontanabona et de Sturla; cet engagement n'eut pas de suites remarquables.

Attaque générale du 6 avril.

Le lendemain 6, toute la ligne des Français fut attaquée par une multitude de colonnes, depuis Nervi jusqu'à Montenotte et San-Giacomo. Nous suivrons d'abord les mouvemens autour de Gênes: Gottesheim marcha sur Nervi, tandis que sa droite se dirigea contre le Monte-Cornua et le Monte-Faccio; une seconde brigade sous Seczeni força Torriglia et Scofiera; enfin Ott, qui s'était logé à Meco, se disposa à assaillir le Monte-Creto, à la tête de la colonne principale.

Le général Darnaud, abordé par Gottesheim, lui céda le Monte-Faccio après une résistance assez vive. Petitot ne pouvant tenir dès lors à Torriglia et Scofero, se replia sur Bisagno, vivement harcelé; il fut blessé en combattant à son avant-garde. Une demi-brigade envoyée à propos de Gênes par Masséna lui permit de se rallier à Prato.

Les Autrichiens s'emparent du Montefaccio

Hohenzollern dans ses entrefaites se mettait en mesure d'emporter la Bochetta; mais, au lieu de faire un effort, soit par Busalla contre la droite de Gazan, soit par Marcarolo contre sa gauche, il s'appliqua à le déborder en même temps par les deux ailes, à l'inquiéter au centre, et à le menacer au loin en étendant ses escadrons dans la plaine entre l'Orba et la Scrivia. Le peu d'accord et d'énergie qu'il y eut dans des mouvemens si étendus, permit aux Français d'en paralyser l'effet. A l'approche de l'ennemi le général Gazan fit replier toutes ses troupes avancées, et établit la plus grande partie de sa division à Busalla, sur la droite de la Bochetta. Hohenzollern s'empara à la vérité de Ronciglione et des cabanes de Marcarolo; mais ces positions furent bientôt reprises, et le seul fruit que les Impériaux tirèrent de leur attaque, fut la capture d'un convoi destiné pour Gavi, que leur cavalerie légère enleva près de Carossio.

Toutefois le but de Mélas avait été atteint: Masséna établi dans Gênes, et ignorant sans

Masséna le fait reprendre.

doute ce qui se passait à son centre comme à sa gauche, crut d'abord que l'entreprise de l'ennemi se bornait à l'attaque du Monte-Faccio, et résolut de le reprendre (1). Cette opération semblait d'autant plus indispensable, que l'insurrection, dirigée par Assareto, gagnait déjà la vallée populeuse de Polcevera où le tocsin se faisait entendre de toutes parts; et que l'approche des Autrichiens excitait d'ailleurs dans Gênes une fermentation dangereuse.

Au moment donc où Gottesheim rassemblait ses troupes pour descendre vers Quarto, il fut assailli lui-même avec une vigueur à laquelle il ne s'attendait guère.

Le 7, à la pointe du jour, pendant que Miollis marchait par Parisone sur le Monte-Faccio avec deux bataillons, le général Darnaud y conduisait par Quinto une colonne de 2,500 hommes, et la brigade Petitot, renforcée de la 92e demi-brigade, remontait le Bisagno pour le tourner. L'attaque dirigée par Masséna, qui suivait ses colonnes avec une réserve de 800 braves, fut conduite avec vigueur et intelligence. Le Monte-Faccio, défendu par un corps d'insurgés,

---

(1) Un historien estimable motive le mouvement du 7 sur la connaissance que Masséna aurait eu de l'échec essuyé par Soult : celui-ci ne s'étant fait jour que dans la même matinée, on ne le savait pas à Gênes lorsqu'on ordonna l'attaque du Monte-Faccio.

et trois bataillons aux ordres du baron d'Aspre, fut enlevé de vive force; la seconde ligne de Gottesheim, qui voulut s'avancer au soutien de la première, fut bientôt enfoncée et dispersée; et les Autrichiens poursuivis de position en position sur Fontanabona, perdirent successivement toutes celles dont ils venaient de s'emparer aux environs de Gênes. A la fin du combat, le général Darnaud occupait Torriglia et Scofera; Miollis était établi sur le Mont-Cornua. Cette brillante affaire, qui valut aux Français 1,500 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le baron d'Aspre, leur fit oublier l'échec de la veille, et calma la fermentation que les progrès de l'ennemi avaient occasionée dans Gênes.

Attaque principale de Mélas au centre.

Ce succès passager allait être bientôt cruellement payé par des revers d'une plus haute importance. Dès le 6 au matin, les masses autrichiennes réunies au centre, dans la vallée de la Bormida, s'étaient dirigées sur les points qu'elles devaient enlever; la division Mitrowsky, commandée par le comte Palfy, s'avançait d'Altare vers Cadibona, flanquée à sa gauche par la brigade St.-Julien, qui devait s'emparer de Montenotte, et éclairer la vallée de l'Orba; tandis que le corps nombreux d'Elsnitz s'approchait de la montagne San-Giacomo, détachait la brigade Ulm pour chasser les Français du col de Sette-Pani, et poussait celle de Sticker sur Vado.

Palfy enlève Cadibone.

L'attaque de Palfy fut conduite avec vigueur. Les brigades Bussy et Lattermann, puissamment secondées par la marche de Sticker sur Vado, n'eurent pas de peine à chasser trois bataillons républicains des ouvrages construits sur la crête des montagnes. Le général Gardanne se retira alors sur Cadibône, mais les grenadiers de Reisky, le poursuivant l'épée dans les reins, ne lui donnèrent pas le temps de s'y établir, et le chassèrent de cette importante position.

Prise de Montenotte et de Montelegino.

Sur ces entrefaites, St.-Julien avait gravi le Montenotte, et emporté de vive force les retranchemens que défendait la 62ᵉ. Mélas ordonna alors une attaque simultanée sur le Mont-Acuto et le Mont-Leggino, où s'étaient ralliées les faibles troupes de Gardanne. Les Français, protégés par les localités et une artillerie supérieure, se défendirent long-temps avec intrépidité; mais ils furent enfin accablés par le nombre, et le général Soult, qui arrivait de Cornigliano pour

Soult se retire sur Gênes.

rallier cette division, craignant de voir couper sa retraite sur Gênes, se replia d'abord sur Savone, puis l'évacua pendant la nuit, après avoir jeté dans le fort une garnison de 600 hommes, commandée par le général Bujet.

Le centre, sous Suchet, se replie à Borghetto.

Suchet avait eu de son côté quelques engagemens avec les forces d'Elsnitz. La brigade Gorrup, après avoir inquiété sa gauche dans la vallée du Tanaro, se rabattit sur Bardinetto; celle du

général Ulm occupa le poste de Sette-Pani; Sticker, détaché sur Vado, s'empara du petit fort de San-Stefano. Elsnitz lui-même occupa le Mont-St.-Giacomo avec la division Morzin (1). L'approche de forces aussi considérables, et la prise de Savone, déterminèrent Suchet à évacuer les sommités de l'Apennin, pour se concentrer à Borghetto, et y former quelques magasins: en conséquence les postes de Melogno, Sette-Pani et Final furent abandonnés; la retraite se fit en bon ordre, et l'ennemi, content de ce qu'il avait obtenu, ne chercha point à la troubler. Une demi-brigade qui tenait Vado évacua également ce port, et rejoignit par mer le corps du général Suchet.

Ces différens combats coûtèrent aux deux partis quelques centaines d'hommes; mais tout l'honneur en revint aux Autrichiens, qui réussirent dans leur projet de percer le centre de la ligne française, et d'isoler entièrement l'aile droite qui défendait Gênes; circonstance d'autant plus importante, qu'elle eut lieu à l'instant même où l'on attendait dans cette ville 10 bataillons venant de France.

Dès que Masséna fut instruit de ce qui s'était passé vers Savone, il jugea bien que ce n'était

Masséna cherche à établir ses

(1) Brigades Weidenfeld, Brentano et Bellegarde.

communications avec Suchet.

plus à Montefaccio qu'il s'agissait de frapper, mais qu'il importait avant tout de rétablir les communications de sa droite avec le centre; et toutes ses pensées se portèrent vers ce but essentiel. Il se détermina en conséquence à prendre une offensive vigoureuse, pendant que, de son côté, Suchet se dirigerait sur le fort de Savone, désigné comme point de réunion.

Dispositions morcelées qu'il prescrit. 9 avril.

D'après ce plan, dont on fixa l'exécution au 9 avril, les troupes de l'aile droite furent partagées en trois divisions; Miollis, avec la première, de 7 mille hommes, eut la tâche de faire face au corps de Ott, de garder les approches de Gênes, et de faire le service de la place et des forts; la deuxième, estimée à 5 mille combattans, aux ordres de Gazan, devait se diriger de Voltri sur Sassello, pendant que la troisième, d'environ 4,500 hommes, et commandée par le général Gardanne, suivrait la route de la marine. L'intention du général en chef était de faire marcher ses colonnes d'abord séparément, pour partager l'attention de son adversaire, puis de les réunir par une marche rapide sur les hauteurs de Montenotte, s'il entrevoyait la possibilité d'y écraser un corps autrichien, ou dans les environs de Savone et de Vado, pour y enlever les magasins de Mélas et donner la main au général Suchet. Ce dernier avait reçu l'ordre de quitter ses positions de Borghetto, pour se porter

à la rencontre de l'aile droite; sa tâche était de reprendre le Mont-St.-Giacomo, et, s'il était possible, de s'avancer jusqu'à Quilliano, entre Vado et Savone.

Mélas, de son côté attaque l'ennemi;

Quoique l'exécution de ce plan fût confiée à des colonnes séparées par l'ennemi et par toute la crête de l'Apennin, il eût peut-être réussi, si Mélas n'eût précisément choisi le même jour pour revenir de son côté contre Gênes. En effet, ce général avait établi, dans la journée du 8 avril, le corps d'Elsnitz sur les hauteurs de Vado, pour contenir Suchet; puis, attirant à lui les brigades Bellegarde et Sticker, qu'il joignit à la division Palfy et à la brigade St.-Julien, il se disposa à marcher contre Masséna, et à se lier avec le corps de Hohenzollern.

Hohenzollern enlève la Bochetta. 8 avril.

En même temps, celui-ci se disposait à tourner le passage de la Bochetta par la gauche; et, soit qu'il ignorât les revers essuyés par Ott au Monte-Faccio, soit qu'il espérât que son collègue fût en mesure de les réparer, il rassembla le gros de ses forces aux cabanes de Marcarolo, vers Ronciglione.

Ce mouvement s'opéra à l'instant où la division Gazan venait de remettre à la gauche de Miollis le soin de défendre la Bochetta, et où Soult rassemblait cette première division à Campofreddo, pour marcher sur Sassello. Il résulta de cette rencontre un événement bizarre.

Hohenzollern, informé du rassemblement de Soult, en conclut que la Bochetta devait être dégarnie; il laissa donc un détachement de mille hommes aux Cabanes pour observer la division française, et se rabattant de nuit avec cinq bataillons, par un beau clair de lune, sur Villa-Calda et la Bochetta, il enleva les retranchemens qui couvraient ce passage, puis descendit le 9 sur Campo-Marone.

Soult embarrassé diffère son mouvement.

Soult ne fut pas si bien inspiré : la présence de tout le corps de Hohenzollern, dont il apprit la première apparition à Marcarolo et Ronciglione, lui donnant des craintes d'être attaqué à dos dans son mouvement sur Sassello, il crut devoir avant tout chasser l'ennemi des Cabanes, et y fit marcher Gazan. Le petit détachement laissé par Hohenzollern fut facilement délogé d'Aqua-Santa et de Marcarolo, où l'on fit quelques centaines de prisonniers; mais Gazan perdit un temps précieux, qui nuisit au concert de l'attaque exécutée par Masséna, sans néanmoins sauver la Bochetta. L'occupation de ce passage important ouvrait au matériel de l'armée impériale la seule route praticable qui conduisît à cette époque sur Gênes; et la prise en fut d'autant plus heureuse, qu'Ott, intimidé par l'échec essuyé au Monte-Faccio, s'était replié sur Barbagelata. La division Gazan harassée, ne pouvant plus sauver la Bochetta, revint le soir à Campofreddo, et ne se

mit en route pour Sassello que le lendemain matin (10 avril.)

Le même jour, Mélas, qui s'était établi entre Montenotte et Albisola, résolut de prendre la ligne des hauteurs depuis Varaggio à Vereira, afin de se lier à Hohenzollern et de resserrer Gênes. La gauche, composée des brigades St.-Julien, Bellegarde et Brentano, ayant plus de chemin à parcourir, se mit en marche de meilleure heure. Mélas conduisit la droite; il porta Bussy à Varaggio, Lattermann à Prasi, et Sticker sur la Stella.

Mélas se rabat sur Masséna. 10 avril.

Masséna s'étant ébranlé en même temps avec le projet de débloquer Savone, le combat fut bientôt chaudement engagé. Tandis que la droite de Gardanne, sous les ordres de Saqueleu, cheminait à mi-côte de l'Apennin, pour s'assurer des hauteurs, et prendre l'ennemi à revers, le général en chef, qui longeait la mer avec la gauche, poussa d'abord devant lui Palfy et la brigade Bussy: il réussit même à prévenir l'ennemi au Monte-Croce; mais Lattermann étant descendu de Prasi, et la brigade Sticker débouchant de Stella sur les derrières, sema bientôt l'épouvante dans ce faible corps; Gardanne blessé en remit le commandement à Fressinet, qui, malgré son sang-froid et sa bravoure, ne put maîtriser la fortune, dans une position si critique, contre un ennemi quatre fois plus nombreux.

Masséna ne recevant aucune nouvelle de Soult, ni de la colonne de droite, qui s'était égarée dans les montagnes, ordonna la retraite sur Cogolleto. L'obscurité et la marche des deux corps qui menaçaient de déborder ses flancs, semèrent le désordre dans les rangs ; et quoique chemin faisant on eût rallié la brigade Sacqueleu, qui soutint la retraite, il régnait une si grande confusion, qu'il fut impossible de ramener l'ordre dans la colonne.

Opérations de Soult.

Soult avait été plus heureux ; en dirigeant sa droite sur Sassello, et se portant lui-même sur Vereira, il tomba sur un détachement de St.-Julien qui s'était aventuré par un mal-entendu vers ce premier village, et en enleva une bonne partie. Poinsot occupa Sassello, et Soult gravit lui-même le Mont-Vereira. En vain St.-Julien repoussa d'abord ses premiers efforts, il échoua à son tour à Sassello, et se replia très-maltraité sur St.-Giustina, pour joindre Bellegarde.

Projet de Masséna.

Masséna jugeant enfin le danger de sa double position, forma le projet de marcher rapidement par sa droite pendant la nuit, pour se réunir à Soult, écraser ce qui se trouvait devant lui, filer ensuite sur Loano afin de joindre Suchet, et marcher de nouveau avec toutes ses forces réunies vers Gênes pour délivrer Miollis. Ce projet, quoique d'une exécution très-difficile, décèle un coup-d'œil exercé, et eût réparé à lui seul les

fautes qu'on pouvait reprocher à ce général dans ses premières opérations. Mais le désordre des troupes l'ayant forcé d'y renoncer, il resta à Cogoletto avec quatre bataillons, et détacha le lendemain matin le général Fressinet avec six autres, au soutien de son lieutenant. Par un hasard singulier, Mélas faisait marcher aussi son centre et une partie de sa droite pour renforcer le général St.-Julien à la Verreira : toutefois le secours n'arriva pas assez tôt pour éviter à celui-ci une affaire sanglante.

Succès de Soult à l'Ormetta. 11 avril.

Soult, instruit dans la nuit que St.-Julien était parti pour l'Ormetta, en laissant un détachement à la garde de Verreira, en profita pour faire attaquer ce poste à deux heures du matin, par la division Gazan. Le combat fut long et opiniâtre; enfin l'intrépide Mouton, à la tête de la 3e de ligne, renversa tout devant lui, et, secondé par la 25e légère, il força les Autrichiens à abandonner la Verreira, laissant sur le champ de bataille six drapeaux et 1,500 prisonniers. St.-Julien, qui venait de recevoir des renforts de Bellegarde, ramena bientôt ses troupes à la charge, et, prenant position sur la montagne de l'Ormetta, manœuvra pour tourner la droite de Gazan, qui s'avançait à sa rencontre. La fatigue des troupes françaises et la supériorité locale des Autrichiens faisait pencher la victoire du côté de ces derniers, quand la colonne du général Fressinet,

débouchant rapidement contre leur droite, culbuta tout ce qui s'opposa à son passage, et fit sa jonction avec la division Gazan sur l'Ormetta, que les Impériaux abandonnèrent précipitamment. St.-Julien, recueilli par Bellegarde et Brentano, se replia avec eux à Santa-Giustina.

Mélas culbute la gauche des Français sur Voltri.

Cependant il était resté trop peu de troupes à Cogoletto, pour que Mélas ne cherchât pas à profiter de cet incident favorable. Aussi dans l'après-midi il attaqua, avec toute sa droite, les quatre bataillons qui gardaient cette position, les débusqua sans peine, et les ramena l'épée dans les reins jusqu'à Voltri. La 97e, déconcertée par la supériorité des forces que l'ennemi avait déployées, fuyait en désordre sur la route, poursuivie seulement par un peloton de cavalerie: Masséna arrivant sur les lieux, chargea avec une trentaine d'officiers et d'ordonnances contre ces éclaireurs qui, à leur tour, regagnèrent à la hâte la tête de leurs colonnes. Cette heureuse audace ne fit que diminuer les trophées de l'ennemi; car la retraite ne s'en continua pas avec plus d'ordre, et l'on eut peine à rallier les républicains à Voltri.

Embarras extrême de Masséna.

Ainsi le plan de Masséna avait échoué; ce général ne recevait point de nouvelles de Suchet, et devait craindre que Mélas réunissant ses forces contre la colonne de Soult, ne parvînt à couper sa retraite sur Gênes, ce qui serait infaillible-

ment arrivé, si l'aile droite autrichienne, au lieu de rentrer dans ses positions, eût profité de ses avantages pour s'établir solidement à Voltri. Masséna tira parti de cette faute, et une brigade de 2 mille hommes, extraite des troupes de Miollis, vint le 12 au matin occuper ce poste important, où le général en chef s'était rendu avec les débris de ses grenadiers. L'arrivée de ce détachement fut doublement heureuse; car, à l'instant de son entrée à Voltri, il trouva une colonne de 2 mille prisonniers autrichiens envoyés par Soult, qui se révoltaient contre leur escorte affamée et insuffisante pour les contenir.

Tandis que Soult battait St-Julien, et que Mélas accablait Gardanne, Elsnitz combattait avec des succès balancés au mont San-Giacomo, bien qu'il fût considérablement affaibli par les détachemens qu'il avait dû faire. Nous avons déjà dit que Suchet avait reçu de Masséna l'ordre de concourir autant qu'il était en lui aux efforts qu'on allait tenter le 10 sur Montenotte, pour opérer la jonction des deux corps séparés par suite des événemens du 6. Il fit ses dispositions en conséquence, et, laissant le général Pouget à la garde de Borghetto, il se dirigea dans la soirée du 9 sur Bardinetto et Calissano, dont les postes autrichiens furent délogés sans peine. D'ici, Suchet, après avoir détaché la brigade Séras, pour couvrir les débouchés de la Bor- | Opérations de Suchet.

5*

mida, fit marcher Clausel seul sur Melogno. Elsnitz avait une bonne ligne; sa gauche s'appuyait à Finale, dont il occupait le petit fort, le centre tenait le mont San-Giacomo, la brigade Ulm à droite campait sur le Sette-Pani.

Clausel, à la faveur de l'obscurité et d'un brouillard assez épais, fit enlever Melogno par le général Compans, sépara Ulm du corps de bataille, l'assaillit avec vigueur, et dut néanmoins renoncer à l'entamer. Elsnitz, instruit de ces événemens, renforça la garnison du fort de Finale, et rassembla toutes ses forces à San-Giacomo, dans l'intention de secourir Ulm, s'il était sérieusement attaqué. Cette prévoyance ne le sauva pas, car les républicains le prévinrent; Suchet étant arrivé dans la nuit avec des renforts ranima l'ardeur des troupes; le lendemain, la 7e légère, conduite par le brave Compans, gravit la montagne avant le jour, et, à la faveur de ces brouillards qui en couvrent si fréquemment la cime, elle surprit entièrement les troupes d'Ulm, enleva leurs redoutes, et, secondée par le reste des forces de Clausel, les culbuta sur Biestro, avec perte de 13 à 1400 prisonniers.

Il ne profite pas de ses premiers succès.

Ce succès était d'autant plus heureux qu'on ne devait guère s'y attendre; il ne s'agissait que d'en profiter. Pendant toute la journée on avait entendu une canonnade, qui annonçait que les généraux Soult et Bellegarde étaient aux pri-

ses dans les environs de Sassello. Quelques militaires ont pensé que Suchet concentrant rapidement ses troupes, et faisant quelques démonstrations devant le mont San-Giacomo, afin d'y retenir les Autrichiens, eût pu profiter de la nuit pour filer sur Sassello, et opérer sa jonction avec l'aile droite. Ce mouvement hardi, en laissant l'ennemi sur ses flancs et sur ses derrières, présentait non-seulement des dangers, mais encore de grands obstacles à surmonter. S'il faut en croire l'auteur du précis des événemens militaires, Suchet lui-même sans se laisser intimider aurait conçu plus tard le projet de le réaliser. Toutefois la fatigue des troupes, la rareté des subsistances, et peut-être encore des considérations particulières, l'empêchèrent d'exécuter une entreprise susceptible d'avoir d'importans résultats, mais qui pouvait le placer aussi dans une situation désespérée. Il crut mieux remplir les intentions du général en chef en enlevant de vive force le mont San-Giacomo, afin de descendre ensuite sur Savone, et il en ordonna l'attaque pour le 12 avril. Elle s'exécuta en trois colonnes, dirigées par les généraux Compans, Solignac et Séras. Mais Elsnitz était alors en mesure de les recevoir; sa défense fut si vive, qu'après un engagement de peu de durée, les Français se retirèrent, laissant les flancs de la montagne couverts de morts et de blessés;

Il est repoussé à San-Giacomo.

Suchet rétrograda pendant la nuit sur Melogno et Sette-Pani. Le lendemain, 13 avril, il étendit sa ligne, dont la droite descendit jusqu'à Finale; la gauche en fut poussée vers Garessio, afin que l'ennemi ne pût la tourner par la vallée du Tanaro.

Efforts réitérés de Soult.

Pendant ce temps, Soult aussi peu instruit de la retraite de Masséna, que de l'inutilité des efforts de Suchet, continuait, quoique privé de vivres et de munitions, à faire face à son adversaire avec une rare fermeté. Sentant le danger de se prolonger par sa droite, tant que Bellegarde et Brentano resteraient maîtres du mont Fayole, qui plonge sur Arenzano, il résolut de s'emparer de cette position.

Le 12 au point du jour, tandis que Poinsot inquiétait St.-Julien sur l'Ormetta, deux colonnes conduites par Soult et Fressinet, assaillirent le mont Fayole et réussirent à s'y loger après des efforts inouïs (1). Les deux brigades autrichiennes se replièrent sur celle de Sticker au Bric del Cavallo, où Soult ne tarda pas à les attaquer; cependant, à l'aide de ces troupes fraîches, elles obtinrent sur lui une supériorité décidée,

(1) Le journal de Thiébault place ce combat à l'Ormetta; celui des Autrichiens l'indique au mont Fayole: il y a près de trois lieues de distance de l'un à l'autre de ces points.

et le ramenèrent, après trois attaques inutiles, dans la position qu'il venait de conquérir.

Il y demeura le lendemain ; mais, instruit le 14 d'un mouvement de concentration des Autrichiens, il chercha à en profiter, à l'effet de se rendre maître du camp de Giustina, où il ne fut pas plus heureux. Ses troupes exténuées et manquant de tout, se couvrirent de gloire dans ces quatre journées, où elles perdirent nombre de braves sans obtenir de résultat.

Mélas renforce sa gauche à propos.

Mélas, étonné des efforts des républicains contre sa gauche (1), résolut enfin de la renforcer le 14, avec la brigade Bussy, et de replier celle de Lattermann dans les fortes positions d'Albisola, où elle eut ordre de se tenir sur la défensive. Les cinq brigades de la gauche furent donc réunies sur Montenotte et Monte-Leggino, dans la ferme résolution de se lier avec le corps de Hohenzollern, et de refouler les Français sur Gênes : l'entreprise fut fixée au lendemain 15. A cet effet St.-Julien dut marcher à la Moglia ; Bussy, au mont Lodrino derrière Ponte-d'Yvrea, et les autres brigades par la Stella dans la direction du mont Pasto (2).

(1) Il s'agit de la gauche de son corps de bataille, qui combattait en ordre renversé, tournant le dos à la France et à Suchet, pour faire face vers Gênes.

(2) C'est une montagne à l'ouest du mont Fayole, entre Sassello et Santa-Giustina.

Son adversaire l'attaque sans succès à Ponte-Yvrea.

Soult de son côté ne perdait pas l'espoir de percer par Sassello, pour entrer en communication avec Suchet; il avait même résolu ce jour-là une attaque décisive : les deux partis semblaient ainsi s'être donné rendez-vous sur le même point. Fressinet devait forcer à droite les positions de la Moglia, puis se réunir au général Gazan, lequel avait la tâche d'enlever Ponte-d'Yvrea, pendant que Poinsot à la tête de la gauche tenterait de déposter les Autrichiens de la Galera.

Ces dispositions, un peu larges en présence de forces supérieures, ne pouvaient guère réussir. L'engagement avait été différé jusqu'à quatre heures après-midi, à cause de la pénurie de munitions, qui faisait redouter aux Français un combat de longue durée; le général Gazan, à la tête de trois bataillons, couronna deux fois les hauteurs de Ponte-d'Yvrea, il en fut repoussé par la colonne de Bussy.

Au même instant, Fressinet tombait vigoureusement sur St.-Julien détaché à la Moglia, et il allait l'accabler, lorsque Bussy, laissant un rideau pour observer Gazan, se jeta avec deux régimens hongrois sur le flanc gauche de Fressinet, et le ramena en désordre : ce général, blessé lui-même de deux coups de feu, ne regagna pas son camp sans perte. A l'extrémité opposée, Poinsot ne put rien contre la Galera, où il éprouva une résistance opiniâtre; et Gazan, engagé avec Belle-

garde, menacé à droite par Bussy victorieux, et à gauche par le reste du corps de Mélas, n'eut rien de mieux à faire qu'à tenir Ponte-d'Yvrea pour protéger la retraite que le chef du 3e de ligne exécuta avec son sang-froid accoutumé.

Les deux partis, animés par le puissant intérêt qui les guidait, renouvelèrent le combat le 16. Rien n'égalait l'ardeur et l'opiniâtreté des soldats républicains, quoique exténués de misère et de fatigues, si ce n'est la froide constance et la discipline des Autrichiens, qui d'ailleurs étaient mieux pourvus de vivres et de munitions. La simple nomenclature de cette multitude de combats serait un véritable monument élevé à la gloire des deux armées. Pourquoi faut-il que la direction première de ces luttes héroïques ne soit pas exempte de blâme? A quoi bon en effet laisser Kaim oisif en Piémont avec 30 mille combattans, et Ott devant Gênes avec 20 mille hommes, pour en contenir 6 mille; tandis qu'un effort mieux soutenu contre Soult, eût mis ce général dans la nécessité de se faire jour ou de mettre bas les armes?

Nouveau combat du 16.

Cependant Mélas, bien convaincu qu'il était temps de former une tentative plus sérieuse, se mit en mouvement le 16; ses deux brigades de gauche marchèrent sur Sassello, Bellegarde au centre dans la direction de Verreira; deux au-

tres brigades se portèrent sur l'Ormetta, en passant le ruisseau de Rezio. Soult, hors d'état de lutter plus long-temps dans la cruelle position où il se trouvait, résolut alors d'agir sur la gauche, pour communiquer avec Masséna, qu'il croyait vers Savone; il se dirigea à cet effet sur le mont Pasto. Ses troupes se repliant de Sassello, pour gagner les montagnes, donnèrent sur la tête de colonne de Bellegarde en marche. L'embarras fut égal de part et d'autre; le général autrichien, de crainte d'être accablé en détail, crut gagner du temps en sommant Soult de se rendre; et celui-ci, assailli de front et à revers, se trouvait dans une position d'autant plus critique qu'un détachement de Hohenzollern venait de reprendre derrière lui le mont Fayole. Soult se flatta de se tirer d'un si mauvais pas en répondant par des menaces à une sommation qui n'était qu'une ruse; toutefois il se hâta de songer à la retraite, pendant qu'il en était encore temps. Profitant donc d'un brouillard épais, pour atteindre les hauteurs au-delà de Verreira, il gagna Voltri en passant sur le corps des partis ennemis assez audacieux pour lui disputer le passage.

Revers essuyés par Masséna.

Afin de rendre moins confuse au lecteur cette multitude de combats livrés dans des directions si divergentes, nous avons dû suivre les principales opérations sur les cimes de l'Apennin. Maintenant nous allons voir ce que faisaient Mas-

séna sur le rivage vers Varaggio, et Suchet dans les environs de Finale ou de San-Giaccomo.

Le général en chef n'avait pas été plus heureux que son lieutenant commandant l'aile droite. Pour favoriser son attaque, Masséna s'était dirigé le 15 avril au matin, de Voltri sur Arbissola, défendu comme on s'en rappelle par le général Lattermann. Après un engagement de trois heures, où les deux partis essuyèrent des pertes égales, mais qui fit surtout honneur aux grenadiers impériaux, Masséna repoussé se retira à Varaggio. Son chef d'état-major Oudinot s'embarqua ici à bord d'une frêle chaloupe, afin de porter à Suchet l'ordre de tenter un dernier effort pour gagner Savone. Les grenadiers autrichiens enhardis par leurs premiers succès, prirent à leur tour l'offensive, et suivirent les républicains jusqu'à Varaggio. Masséna instruit en même temps qu'une colonne ennemie marchait sur son flanc droit, ordonna la retraite jusqu'à Arenzano. Ces rapports n'étaient que trop fondés, car un corps de quatre bataillons poussé par le comte de Hohenzollern sur le mont Fayole, menaçait à la fois les derrières de Soult et ceux de Masséna.

La retraite des deux corps étant décidée, ils furent réunis le 17 à Voltri : cet événement devait, par sa nature même, rendre dangereux ou du moins inutile tout ce que Suchet tenterait du côté de Finale, puisque Mélas avait la faculté de Réunion à Voltri.

renforcer les corps qui lui étaient opposés. Ne pouvant donc rien faire pour le seconder, il eût été plus prudent peut-être de reployer les divisions battues sous le canon de Gênes, que de les laisser en prise aux efforts combinés d'Ott et de Mélas; mais la nécessité d'évacuer le peu de magasins qui se trouvait à Voltri, et, plus que cela encore, le projet conçu par Masséna d'aller enlever ceux de l'ennemi à Portofino (1), le décidèrent, dit-on, à y séjourner le 18.

Mélas emporte Voltri.

Il ne tarda pas à se repentir de ce repos intempestif. Mélas qui du sommet du mont Fayole découvrait toutes les positions de son adversaire, jugea bien qu'il pouvait enfin lui porter un coup décisif. La proximité du corps de Ott, dont la droite s'était étendue vers Masone, permettait de le diriger sur le flanc droit des Français campés depuis Acqua-Santa jusqu'auprès d'Arenzano. Bellegarde, réuni à Lattermann, dut les occuper sur le rivage, tandis que Mélas descendrait du mont Fayole à Voltri avec la brigade Bussy, et que le général Ott, partant de Masone, percerait sur le même point. Un détachement du dernier devait pénétrer vers Sestri-di-Po-

(1) Thiébault affirme que Masséna voulait faire embarquer ces troupes, pour les débarquer ensuite dans le Levant, au cap Portofino, où l'ennemi amassait des vivres : entreprise si extraordinaire qu'on a peine à y ajouter foi.

nente, pour menacer la retraite des républicains.

Position critique de Soult.

Ces dispositions, qui n'annonçaient pas une juste appréciation du point décisif de Sestri, amenèrent une mêlée complète. Ott arriva le premier à Voltri, poussant ce qui se trouvait devant lui; déjà il tenait un des ponts, quand la réserve française se précipita sur sa colonne, pour protéger le retour des troupes engagées dans la montagne, ainsi que de celles qui revenaient d'Arenzano vivement harcelées par Bellegarde. On combattit corps à corps pour s'ouvrir tour à tour un passage, et les chasseurs autrichiens, pris entre les colonnes de la réserve et celles qui revenaient, souffrirent autant que les bataillons poursuivis par Bellegarde et Bussy.

Il ordonne la retraite.

Soult instruit de la marche de l'ennemi sur Sestri, se hâta d'ordonner la retraite; son infériorité fut un bonheur, puisqu'elle le détourna de l'idée de se maintenir à Voltri, et lui fit accélérer la marche de ses colonnes pour devancer Ott à Sestri. Elle fut d'ailleurs d'autant plus pénible, que l'arrière-garde et la réserve furent successivement obligées de tenir Voltri jusqu'à l'arrivée de la colonne qui descendait la montagne, et de celle qui longeait le rivage. On combattit avec acharnement fort avant dans la nuit, à la sombre lueur des torches. Les Français

laissèrent un certain nombre de blessés au pouvoir des Impériaux, et ne se rallièrent qu'avec peine derrière la Polcévera : leur ruine eût été inévitable si Ott avait porté sa division entière à Sestri.

Opérations devant Gênes.

Après le combat de Voltri, Masséna se borna à garder toutes les issues qui conduisaient à la ville ou aux forts; il profita habilement du répit que lui laissa le général Ott, pour ranimer l'ardeur de ses troupes, réchauffer le patriotisme engourdi des habitans, organiser le service des subsistances, élever ou achever de nouveaux ouvrages extérieurs, et former quelques bataillons de gardes nationales qui lui permirent de mobiliser la garnison; en un mot, il ne négligea rien pour retenir les Impériaux devant Gênes, et faciliter au premier consul les moyens d'agir en Italie pour le délivrer.

Les troupes de l'aile droite se trouvèrent alors réparties de la manière suivante : 4,500 hommes aux ordres du général Miollis, occupèrent à l'est derrière la Sturla, une ligne qui s'étendait depuis la mer jusqu'au poste des Deux-Frères, passant par le fort Richelieu; la 2e division, forte de 3,500 hommes, et commandée par Gazan, fut chargée de défendre St.-Pierre-d'Aréna, et la rive gauche de la Polcévera jusqu'à Rivarolo, où elle se liait avec les troupes de Miollis; une réserve de 1,600 hommes resta dans Gênes.

Certain désormais de n'avoir plus rien à redouter de Masséna en rase campagne, Mélas fit aussitôt partir trois brigades pour renforcer Elsnitz, qui luttait avec peine contre le centre des Français, dont il est temps que nous reprenions les opérations.

Opérations de Suchet au mont St.-Jacques.

L'incertitude où Suchet était sur le sort des attaques de Masséna le retint deux ou trois jours dans l'inaction. Ce ne fut que le 17, qu'Oudinot, heureusement échappé aux croisières anglaises, lui apporta la nouvelle des avantages obtenus à Verreira et Sassello, avec l'ordre de tout tenter pour arriver à Savone. Jaloux de répondre à cet appel, Suchet enleva d'abord les postes de Murialto, de Ronchi, et toutes les hauteurs voisines du mont San-Giacomo, et alla prendre position le 19 au soir au village de Bormida, où il fit ses dispositions pour attaquer la montagne pendant la nuit. Ses troupes formèrent trois colonnes principales; l'une, aux ordres du chef de brigade Mazas, devait prendre la droite; la colonne du centre était conduite par le général Jablonowsky, et la troisième, dirigée par Compans et Clausel, était chargée de l'attaque principale de gauche; deux réserves commandées par Séras et l'adjudant-général Blondeau, marchaient dans les intervalles de ces trois colonnes.

Il est entièrement culbuté.

Ces dispositions pouvaient d'autant moins réussir, qu'Elsnitz allait être renforcé dans la ma-

tinée du 20, par les trois brigades détachées du corps de bataille (1), et qu'ayant eu vent des mouvemens de la veille, il était avant le jour sous les armes, avec des forces suffisantes pour déjouer le projet des républicains. Les colonnes françaises s'ébranlèrent de Bormida à une heure du matin, vers les points qu'on leur avait indiqué; mais Jablonowsky, au lieu d'attendre que les attaques latérales fussent arrivées au pied de la montagne, dépassa Mallere, et se laissa voir par les Autrichiens. Elsnitz fit alors descendre une masse, qui culbuta cette brigade, et la rejeta sur Mallere, où venaient d'arriver les troupes de Séras; puis, profitant du temps que mettaient les Français à se rallier, Elsnitz chargea successivement les colonnes de Mazas et de Clausel, et les mit dans une déroute complète. Heureusement pour Suchet que la circonspection était la vertu favorite de son adversaire; car, s'il eût poussé une colonne entre Mallere et Bormida, c'en était fait, la moitié du corps français eût été obligée de poser les armes. Il est d'autant plus blâmable de ne l'avoir pas tenté, qu'il avait la certitude d'être joint dans la journée par les puissans renforts venant de Gênes; ce

(1) C'était les brigades Bellegarde, Brentano et Lattermann, détachées le 18, après le succès de Voltri.

n'est qu'à sa timidité que les républicains furent redevables d'avoir pu regagner en bon ordre les positions qu'ils occupaient le 18 à Mallere.

Dispositions nouvelles de Mélas.

Dès lors tout espoir de jonction fût détruit; la retraite de Soult dans Gênes obligea Suchet de guerroyer pour son compte, et d'occuper le plus grand nombre possible d'Autrichiens, pour faciliter la défense de la capitale de la Ligurie. Cette tâche allait devenir difficile, d'après ce qui se passait chez l'ennemi. Mélas avait en effet laissé au général Ott le soin de bloquer Gênes, avec un corps de 25 mille hommes, et pour se débarrasser définitivement de Suchet, il partit le 27 avril avec son quartier-général et la brigade Lattermann, pour rejoindre St.-Julien vers Savone, et prendre le commandement du corps entier d'Elsnitz. Enfin, indépendamment de ces dispositions, il songea à employer une partie des 25 mille fantassins laissés très-inutilement au général Kaim, pour la garde du Piémont : il n'en fallait pas tant dans la saison des neiges, pour contenir les 6 mille hommes de la division Thurreau sur la ligne du Mont-Cénis, ou observer le faible détachement de Lesuire, campé au col de Tende, et ne songeant guère à l'offensive. Conformément à ses ordres, Kaim se prépara à renforcer le corps léger de Gorrup, qui opérait sur le Tanaro, en avant de Céva, avec un détachement de troupes impériales et de mi-

lices piémontaises. La brigade Knesevich dut en outre marcher par Vernante, pour inquiéter le col de Tende, en même temps que d'autres partis se montreraient vers les passages de Finestre et de Vinadio.

Suchet se replie.

Malgré l'orage qui le menaçait, Suchet résolut de défendre la position de Borghetto, où Kellermann avait si heureusement arrêté Devins en 1795, et de se retirer ensuite derrière la Roya, où, à l'aide de renforts promis, il espérait mettre un terme aux succès de l'ennemi. En conséquence son quartier-général fut transféré le 27 avril à Albenga; ses troupes prirent une position plus concentrée en arrière : la division Clausel appuyait sa droite à la mer, en avant de Borghetto, et sa gauche à Castel-Bianco, tenant par ses avant-postes Loano, les hauteurs de Bardinetto et celles de Rocca-Barbena. Pouget occupa Castel-Bianco, Caprauna et Ponte-di-Nave dans la vallée du Tanaro. Deux demi-brigades formaient réserve à Lecco, sous les ordres de l'adjudant-général Blondeau. Moins de 10 mille hommes ainsi répartis sur une ligne de six lieues, n'étaient guère en état de la défendre.

Les Autrichiens forcent la ligne de Monte-Calvo et Borghetto.

Cependant Mélas, arrivé à Savone le 29, avec ses troupes de renfort, se disposait à pousser les opérations avec vigueur. Les Impériaux quittèrent alors le mont St.-Giacomo, pour occuper Melogno et Sette-Pani. Le 1er mai les avant-postes

français furent chassés de Loano par le général Lattermann; Morzin s'avança avec trois brigades sur le mont Calvo. Elsnitz avec deux autres se dirigea par Bardinetto, pour assaillir le mont Lingo, au moment où Gorrup s'avancerait sur le mont Galera, pour menacer Sambucco et la gauche des républicains (1). On voit par ces dispositions qu'on se contentait de la deposter; il eût été mieux encore de la couper, en prescrivant à Elsnitz de marcher de Bardinetto par le mont Galera, pour agir de concert avec Gorrup vers Zucarello sur les communications de Suchet.

L'attaque générale fut ordonnée pour le 2 mai: la seule brigade Seras, menacée par Elsnitz du côté du mont Lingo, et accablée par Morzin, qui déboucha vivement du mont Calvo, ne put tenir long-temps contre des forces quintuples; elle s'estima heureuse de gagner Sambucco en ordre. Gorrup ayant atteint la Galera, Elsnitz se hâta de le joindre, tandis que sur le rivage Lattermann enlevait Borghetto. Dès lors Suchet, craignant d'être tourné, donna le signal de la retraite, qui s'exécuta dans la nuit; Pouget alla s'établir à Rezzo et Mezza-Luna, sa droite à Monte-di-Toria; quatre demi-brigades sous

(1) Le mont Galera est près du col San-Bernardo entre le mont Alpi et le mont Lingo. Voyez pl. XXI.

Clausel s'étendirent entre ce dernier point et Diano, en avant d'Oneille; enfin un détachement d'environ mille hommes, commandé par le général Séras, prit poste à Triola, afin de couvrir le col Ardente, et de lier les troupes de Pouget avec celles de Lesuire.

Nouvelle attaque sur Oneille et le col de Tende

Jaloux de tirer parti de ses avantages, Mélas fit marcher Gorrup vers le col Ardente; une partie de la division Morzin, réunie à la brigade Latterman, fut mise aux ordres du quartier-maître-général Zach, pour forcer la droite des Français; Elsnitz eut la mission de leur enlever Monte-di-Toria et les hauteurs de Cessio, pendant que Knesewich s'emparerait du col de Tende. Ces dispositions empreintes du même vice radical, ne portaient pas assez de forces contre la gauche, et attachaient trop d'importance aux attaques contre la droite. On a dit pour les justifier que Mélas craignait que Suchet ne s'ouvrît un passage vers Savone et Gênes; mais c'est en cela même qu'il fit un faux calcul : des forces inférieures et accablées en plusieurs rencontres ne pouvaient entreprendre un pareil mouvement, étant contenues en tête par Lattermann, et débordées par cinq brigades. Quoi qu'il en soit, les préparatifs des Autrichiens ayant été achevés dans la soirée, le 7 au matin toutes leurs colonnes débouchèrent en même temps. Quelque bonnes que fussent les positions françaises, la supério-

rité des Impériaux était trop marquée pour qu'ils éprouvassent une vive résistance. Aussi Zach n'eut-il pas de peine à refouler la division Clauzel jusqu'à San-Lorenzo. Elsnitz, non moins heureux, remporta un avantage signalé sur celle de Pouget : il fit amuser sa droite par une démonstration, et accabla sa gauche avec 11 bataillons. Pouget parvint pourtant à se retirer de mont Calvo par Borgo-Maro et Carpasio; mais sa droite, commandée par l'adjudant-général Cravey, enveloppée sur le Monte-di-Toria et Cessio, fut forcée à mettre bas les armes, au nombre de 1,400 hommes. Gorrup s'empara de col Ardente et de Mezza-Luna; enfin Lesuire fut chassé du col de Tende par la colonne de Knesewich, qui se réunit ensuite vers St.-Dalmas à la précédente.

Ces succès des Impériaux prouvent au reste que Zach rendit un service réel aux républicains, en les forçant d'évacuer Diano et St.-Laurent; car, plus Suchet fût demeuré long-temps sur la côte, plus sa perte eût été certaine, et c'était une faute évidente que de l'en déloger.

Les Français se replient en toute hâte sur le Var.

Les troupes françaises, pressées par les Impériaux, et inquiétées par les bâtimens anglais qui longeaient la côte, avaient péniblement effectué leur retraite sur Taggia, lorsque Suchet apprit la prise du col de Tende, et l'arrivée de Knesewich au-delà de Saorgio. Dès lors la ligne même de la Roya n'était plus tenable, et il n'y eut pas

de temps à perdre pour chercher un refuge derrière le Var; car, dans l'état où se trouvaient les troupes, il n'était guère possible de songer à défendre le col de Braus et la ligne de Mentone. En conséquence, le mouvement rétrograde continua dans la nuit du 8, sur Vintimiglia, d'où Suchet détacha l'adjudant-général Coussaud avec 800 hommes, au secours de Lesuire; puis, après avoir jeté garnison dans le fort et détruit le pont de la Roya, il poursuivit sa route sur Mentone, Villefranche et Nice. Lesuire qui avait également évacué Sospello, prit position à St.-Pons, en sorte que le 10 au soir toute l'armée se trouva réunie sur la rive gauche du Var. La promptitude avec laquelle Suchet dut opérer sa retraite par suite des succès de Knesewich à Tende, démontre que dans toutes ces opérations, Mélas n'agit pas assez fortement sur les communications de son adversaire.

Réorganisation de cette faible armée.

Le passage du fleuve s'effectua le lendemain 11 avril, et ce jour-là Suchet donna une nouvelle organisation à son corps, lequel après avoir été joint par quelques renforts, fut partagé en quatre divisions; l'une, commandée par Clausel resta sur la rive gauche, pour faire réparer et défendre la tête de pont; la deuxième, sous les ordres de Rochambeau, borda le Var depuis son embouchure jusqu'à Pujet; le général Ménard avec la troisième se plaça vers le Broc; enfin la

quatrième, commandée par Garnier, forma la gauche, entre le Broc et Malaursène, au-delà de l'Estéron, se liant par des postes avec Entrevaux, qu'occupait la division Thurreau. Quelques escadrons formèrent une réserve sous le général Quesnel; elle fut établie à St.-Laurent, derrière le pont du Var.

Entrée de Mélas à Nice.

A peine Nice était-il évacué par l'arrière-garde française, que les coureurs de Knesewich en prirent possession; le corps de bataille ne tarda pas à arriver, et Mélas le campa sur une ligne qui, partant de la mer, en avant de Montalban, passait par Aspremont, la Rochetta, et s'étendait jusqu'à Entrevaux, en suivant les sinuosités du Var.

Opérations vers Gênes.

Avant de continuer le récit des opérations des deux généraux, il importe de se reporter à Gênes où les Français allaient soutenir un des siéges les plus mémorables dont les annales militaires fassent mention, et cependant moins remarquable par les travaux des ingénieurs, que par la nature des opérations auxquelles il donna lieu.

Malgré ses lenteurs et ses fautes, Mélas avait atteint son but; l'armée française se trouvait divisée en deux corps, dont l'un, de 10 à 12 mille hommes, avait à se défendre contre une armée victorieuse, la population insurgée des campagnes, et un ennemi bien plus redoutable encore, la famine; tandis que l'autre, aux prises

avec une division d'une force supérieure, était, à chaque mouvement, forcé de s'éloigner de plus en plus du premier. Ces avantages furent chèrement achetés, puisque l'armée impériale perdit 8,800 tués, blessés ou prisonniers; et les Français 5 mille à l'aile droite seulement. Ils n'étaient toutefois qu'éphémères tant que Masséna se maintiendrait dans la capitale de la Ligurie, et le siége de ce boulevard n'était pas facile, car les moyens de transports manquaient pour les vivres, à plus forte raison pour un équipage de siége venant de Turin ou d'Alexandrie. D'ailleurs le site de la place présente des obstacles presque insurmontables à une attaque régulière. Elle est assez connue des gens de l'art pour nous dispenser d'en faire une description détaillée, nous nous bornerons à en tracer une notice pour les lecteurs qui n'en ont aucune idée.

Description de Gênes.

Gênes est une place forte d'une construction toute particulière. Cette ville, peuplée de plus de 100 mille âmes, est assise au bord de la mer, en forme de fer-à-cheval dont la convexité est tournée vers les premières sommités de l'Apennin, sur les gradins desquelles elle s'élève en amphithéâtre. Bâtie dans un bassin dominé de toutes parts, elle ne pouvait être fortifiée qu'en renfermant dans son enceinte les hauteurs qui s'élèvent successivement depuis le rivage jusqu'à la montagne du Diamant, à 1,500 pieds au-dessus

du niveau de la mer, et qui forment un triangle presque isocèle dont le port forme la base, et le fort de l'Eperon le sommet. Renfermer un espace aussi considérable dans une enceinte parfaitement défilée, était une entreprise immense, qui fut pourtant achevée en 42 ans avec assez d'habileté, quoique par des mains et avec des vues différentes. Cette première enceinte en a une seconde intérieure, qui couvre immédiatement Gênes, et celle-ci est irrégulièrement bastionnée.

L'enceinte extérieure se partage en neuf fronts principaux, savoir : à l'ouest le fort de la Lanterne, qui aboutit à la batterie de mer de même nom; celui de la Tenaille, et celui du Degato. Le côté nord n'en présente qu'un seul, celui de l'Eperon; mais le côté oriental en compte cinq, qu'on distingue sous les noms de Castellazzo, du saillant au-dessus de St.-Bartholomeo, de la hauteur importante de Zerbino, de la courtine de la porte Romaine, et enfin le front de Carignan, qui aboutit à la mer. La partie du sud qui fait face au port est garnie d'un parapet, depuis la porte de la Lanterne jusqu'à celle de St.-Thomas pratiquée à l'enceinte intérieure; mais depuis là jusqu'à Carignan, il ne règne le long du rivage qu'une muraille de trois pieds d'épaisseur, percée de créneaux.

L'Eperon, placé au sommet du triangle, était réputé comme la clef de la place; car de là on

domine, enfile, ou bat à revers le reste de l'enceinte. Le fort de la Tenaillé vient assez loin de là à l'ouest; il bat jusqu'au retranchement de la Lanterne et tout le vallon de Rivarolo. Devant l'Eperon est le fort du Diamant, tracé sur les monts Spino et Pellato, connus sous le nom de montagne des Deux-Frères. Cette montagne n'est autre chose que le point le plus élevé de la croupe secondaire qui tombe d'un côté sur St.-Pierre-d'Aréna et de l'autre sur *Quarto* : elle est séparée par un ravin du mont Creto, lequel forme le sommet de l'Apennin sur cette direction, non loin des sources de la Scrivia. Ce ravin trace un col par lequel seul on peut passer de la vallée de Polcévera dans celle du Bisagno, en défilant sous le Diamant.

A l'est le contrefort de l'Apennin qui forme la berge gauche du Bisagno, depuis le mont Cornua jusqu'à Nervi, est couvert des trois forts Ste.-Thècle, Quezzi et Richelieu, construits sur un appendice nommé le mont Rati. Le second de ces forts n'était pas achevé; le dernier qui est fermé, mais mal assis sur une pente, défend l'avenue du mont Rati.

La grande enceinte n'exige pas moins de 250 bouches à feu pour son armement, et il s'en fallait de beaucoup qu'on pût alors le compléter. Le front du sud-est, ou des hauteurs d'Albaro est en quelque sorte le seul dont on

puisse approcher par des travaux réguliers : de là il est aussi possible de tenter un bombardement des quartiers populeux de la cité, qui se rapproche beaucoup plus ici des remparts, que de tout autre côté. A la vérité les points dominans et saillans de Carignan et de Zerbino mettraient quelques obstacles à un cheminement; mais la partie de l'enceinte qui les lie sur une longueur de 400 toises est si basse, et composée d'ouvrages si chétifs, qu'à l'aide des villages qui s'étendent jusqu'au glacis, rien ne semble plus facile que de l'escalader à la faveur de l'obscurité ou des brouillards. Cette courtine forcée, Zerbino tombe de lui-même, et bien qu'on rencontre la seconde enceinte un peu plus loin, comme elle est couverte et entourée de maisons, négligée depuis des siècles, et plongée des hauteurs de Zerbino, elle ne serait pas en état de tenir 24 heures (1). Outre cette partie vulnérable, on pouvait encore à cette époque s'approcher de l'enceinte entre Zerbino et l'Eperon, par les ravins de l'aqueduc ou de St.-Antonio, et s'y

---

(1) Pénétré de ces inconvéniens, l'ingénieur piémontais Andreis, qui a dirigé les travaux faits récemment à Gênes, a projeté un petit fort sur les hauteurs d'Albaro, et la jonction de Zerbino à la vieille enceinte vers l'Aqua-Sola, ce qui remédierait à la faiblesse primitive de cette partie de l'enceinte. D'autres ouvrages assez bien entendus ont été faits sur différens points, surtout au Diamant, au Montefaccio, au Castellazo, au Degato et à l'Eperon, qui est actuellement fermé.

introduire par escalade. Une simple crémaillère, revêtue en maçonnerie, sans fossé, quoique élevée de 20 à 24 pieds, n'est pas d'une bonne défense, et les flancs étranglés qu'elle forme de loin en loin ne sauraient la préserver; car le premier peloton ayant pris pied sur le rempart, toute défense ultérieure tombe. D'ailleurs l'immense étendue à garder exigerait une armée entière pour le faire avec quelques succès.

Les forts du Diamant et de l'Eperon sont à l'abri de toute attaque régulière, autant par leur site que par la nature du terrain qui les environne. Un ennemi entreprenant pourrait peut-être, à la faveur des ravins dont le premier est entouré, s'en approcher de nuit et tenter l'escalade; mais cette entreprise paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible; et, en supposant qu'elle réussît, il faudrait encore hisser à force de bras quelques pièces de campagne, pour se garantir des sorties, inquiéter la garnison de l'Eperon, ou protéger une surprise de ce retranchement. Telle était alors Gênes, où les débris de l'armée d'Italie, exténués de misère et de fatigues, allaient subir, dans les angoisses de la famine, les dernières épreuves du courage et du patriotisme.

Mesures prises pour l'investissement.

Mélas, en resserrant Masséna, avait jugé indispensable de renforcer surtout la droite du côté de la Polcévera, attendu que c'était l'unique

chemin par où les Français pussent désormais tenter de se faire jour, soit pour évacuer, soit pour secourir la place.

La division Schellenberg (1) fut chargée de se loger à St.-Pierre-d'Aréna et à Coronata; le général Vogelsang avec les brigades Wéber et Edder, eut la tâche de couvrir le vallon de Rivarolo et Taggia jusqu'aux environs des Deux-Frères. Ici Hohenzollern, campé à Turazzo et sur les hauteurs du mont Creto, devait tenir avec les brigades Rousseau et Frimont, l'intervalle entre le Bisagno et la Polcévera; ce général était secondé par les bandes d'Assareto. Enfin Gottesheim, seul avec 4 à 5 mille hommes, tenait tout l'espace du Monte-Faccio à Nervi, route où l'on pensait que les Français n'avaient pas d'intérêt à pénétrer.

Difficulté des communications.

Cette chaîne d'investissement depuis Cornegliano par Monte-Croce jusqu'au golfe du Levant, ne tenait guère moins de 12 lieues, et facilitait d'autant plus le système de défense extérieure adopté par Masséna, que les corps de blocus ne communiquant entre eux que par de longs détours ou d'horribles chemins, ne pouvaient se prêter d'appui mutuel. Le général français trouvait d'autant plus d'avantages à combattre au dehors, qu'en attaquant sans cesse l'ennemi, il

(1) Ci-devant Palfy.

le tenait éloigné du corps de la place, et se dispensait ainsi de garnir cette immense enceinte, ce que la faiblesse de son armée ne lui eût pas permis de faire.

Attaque des Autrichiens sur le dehors.

Mélas, qui n'était pas encore parti pour son expédition contre Suchet (1), ayant reçu le faux avis que Masséna préparait une sortie vigoureuse, résolut le 23 d'occuper St.-Pierre-d'Aréna; le régiment de Nadasty dut l'attaquer, soutenu du reste de la division, en même temps qu'Ott s'avancerait sur Rivarolo. Les postes français, ramenés jusque dans Gênes, mais bientôt soutenus par la réserve, culbutèrent les Autrichiens qui s'étaient abandonnés à la poursuite, et la colonne d'attaque, après avoir laissé un colonel et 400 prisonniers, repassa la Polcévera en désordre (2).

Ott, plus heureux, occupa Rivarolo sans résistance notable, et Hohenzollern, content d'avoir détruit les conduits d'eau de Molino, vint échouer contre le Diamant.

Le combat ne fut guère plus sérieux dans le Levant. Ici Miollis prit l'offensive; et, après avoir chassé Gottesheim du mont Parisone, menaça

(1) L'affaire de Voltri avait eu lieu le 18 avril. Trois brigades furent aussitôt détachées contre Suchet. Mais Mélas, instruit des succès d'Elnitz le 20, resta jusqu'au 27 devant Gênes, pour donner la dernière main au blocus.

(2) La présence d'esprit des capitaines Chodron et Henrion a mérité une mention particulière dans l'intéressant journal de Thiébault. Nous regrettons que notre cadre n'admette pas de pareils détails.

de tourner le camp de Castagna; mais les réserves de ce général le dégagèrent, et forcèrent les républicains à reprendre la route de la Sturla avec quelques prisonniers.

Instructions de Mélas en partant pour Savone.

Les choses en restèrent là durant quelques jours. Mélas partit le 27 avril pour son expédition contre Finale, recommandant à Ott de harceler continuellement les Français, afin d'empêcher Masséna de rien combiner lui-même contre le corps de blocus.

Ott ordonne une attaque générale. 30 avril.

Fidèle à ces instructions, Ott résolut une attaque générale pour la nuit du 30 avril. L'ancienne division Palfy, dut se diriger contre la gauche des Français, et chercher à s'emparer des hauteurs de St.-Pierre-d'Aréna et de Rivarolo. Palfy lui-même avec sa gauche, secondé par les insurgés d'Assareto, et guidé par eux, après s'être logé au revers du mont Beghe, devait gravir les Deux-Frères. Le comte de Hohenzollern se chargea, au centre et à la gauche, d'enlever les postes qui observaient le Bisagno; la brigade Rousseau reçut l'ordre de descendre ce ravin; Frimont d'escalader le retranchement de Quezzi; et Gottesheim de se diriger de la Sturla sur San-Martin-d'Albaro et Madona-del-Monte.

Premiers succès des Autrichiens

Toutes les parties de ce projet réussirent d'abord; Bussy, secondé par le feu des canonnières anglaises, occupa St.-Pierre-d'Aréna; Palfy et Assareto, plus heureux encore, parvinrent à

occuper le poste important des Deux-Frères, et à cerner le Diamant; la brigade Frimont n'eut pas de peine à enlever Quezzi, tandis que celle de Rousseau descendait le Bisagno, et facilitait la marche de Gottesheim sur San-Martin.

Dispositions de Masséna.

La fortune semblait n'avoir d'abord favorisé les Impériaux que pour leur faire sentir ses rigueurs avec plus d'amertume. En effet, le général en chef, qui était accouru dès les premiers coups de canon à la Lanterne, s'aperçut que l'ennemi ne pourrait rien faire de sérieux de ce côté, et se rendit en toute hâte dans le Levant. Instruit vers neuf heures de l'entreprise des Impériaux sur les Deux-Frères et le Bisagno, il fut confirmé dans son opinion, et résolut de frapper un coup de vigueur. A cet effet, il tira de sa gauche 4 bataillons, auxquels il en joignit un de la réserve, et chargea Soult de reprendre les Deux-Frères à la tête de cette colonne; puis, suivi des 4 autres bataillons de la réserve, il alla renforcer Miollis à Albaro. Le général Darnaud, pressé par les troupes de Gottesheim et de Frimont, effectuait sa retraite avec peine, et ses soldats affamés, indociles à sa voix, regagnaient Bisagno, quand le général en chef arrivé sur les lieux, rétablit la confiance et ranima le combat. Aussitôt que les renforts parurent, la division Miollis ainsi ralliée, ne tarda pas à reprendre l'offensive. Masséna se réserva de conduire la colonne de Poinsot

contre Quezzi, tandis que Miollis l'attaquerait en flanc, et que Darnaud à la droite déborderait Gottesheim, prendrait sa ligne à revers, et faciliterait l'attaque principale entre St.-Martin et Quezzi. Ce mouvement s'exécuta avec précision, Gottesheim fut replié sur Nervi, après avoir perdu quelques centaines de prisonniers. Mais la colonne du général Poinsot, qui marchait sur Quezzi, n'ayant pu être secondée à temps par les flanqueurs qui tournaient le Mont-Rati, fut repoussée : Frimont, que la retraite de son collègue laissait sans communications avec lui, défendit en brave le poste qu'il venait de conquérir; il avait même obtenu des succès, lorsqu'un détachement, conduit par Thiébaut, assaillit son flanc et menaça sa retraite. Le général autrichien jugeant toute l'importance de lui arracher cet avantage, dirigea ses principales forces contre lui, et le culbuta. Masséna, qui n'avait plus sous la main que 2 à 300 hommes, se précipite à leur tête sur la colonne victorieuse: une mêlée sanglante s'engage; Poinsot, excité par le général en chef, renouvelle ses efforts au centre. Frimont accablé à son tour reprenait la route du mont Cretto, quand, pour comble d'embarras, l'adjudant-général Hector enleva le Mont-Rati où il fit 400 prisonniers, menaça de prendre la colonne autrichienne à revers, et la força de regagner ses positions du matin.

Soult reprend les Deux-Frères

Les républicains n'étaient pas moins heureux au centre de la ligne. Soult était arrivé depuis plusieurs heures en face des Deux-Frères, où le comte de Hohenzollern avait amené quelques renforts, et fait hisser avec beaucoup de peine deux petites pièces de canon. Le général français, découvrant de l'Eperon tout ce qui se passait à la droite, attendait la tournure que prendrait l'attaque de Quezzi, pour commencer la sienne. Il saisit l'instant de la défaite de Frimont pour exciter l'ardeur de ses soldats, et lancer aussitôt le général Spithal sur la crête des Deux-Frères, en même temps qu'un bataillon abordait le flanc gauche autrichien. Chassés du prèmier mamelon, les Impériaux tinrent ferme sur le second; mais, assaillis à dos par la garnison du Diamant, et enfoncés par les troupes de Soult, ils se précipitèrent des hauteurs par toutes les issues. Le régiment de Colloredo y fut abîmé, son chef tomba au pouvoir des Français, ainsi qu'un grand nombre d'hommes et les deux pièces amenées avec tant de peine. Hohenzollern, après cet échec, regagna ses retranchemens de Turazzo dans un désordre affreux.

Cette journée coûta aux Impériaux près de 3 mille hommes, dont 1,800 prisonniers: toutefois c'était un trophée plus embarrassant que désirable, car on ne pouvait les échanger sans inconvénient; Mélas, qui en avait déjà reçu 3 mille au

milieu d'avril, les envoya à Livourne, et attira en échange deux régimens frais à l'armée : aussi, malgré la disette, résolut-on de les garder. Le résultat le plus important de ces succès fut de ranimer le moral de l'armée française, et de soutenir l'espoir des Génois. Ceux-ci, à qui les proclamations du général en chef annonçaient sans cesse de puissans secours, commencèrent à espérer que ses talens et son activité sauveraient leur ville du joug autrichien.

Gazan échoue sur Coronata.

Cependant l'infatigable Masséna, pour profiter de l'élan de ses soldats, méditait déjà de s'emparer de la hauteur de Coronata, en avant de Rivarolo, que l'ennemi avait hérissée d'artillerie. Cette entreprise fut tentée le 2 mai par trois demi-brigades, commandées par Gazan, à la suite de fausses attaques faites dans la rivière du Levant et dans la vallée de Polcévera. Ce général avait déjà obtenu quelques succès, et arrivait sur les batteries, lorsqu'une blessure grave qu'il reçut à la tête, et la mise en action des réserves du comte Palfy, vinrent changer la face des affaires ; la colonne française rétrograda en désordre, laissant 3 ou 400 hommes hors de combat, et se rallia derrière la réserve de Soult, qui protégea sa retraite sur Gênes.

Après cet événement, il ne se passa rien d'important pendant neuf jours ; Ott semblait craindre de tenter la fortune des armes, et attendre

que la famine lui livrât la place qu'il n'osait conquérir. Inactif dans ses positions, il se bornait à voir bombarder la ville et les forts par l'escadre anglaise et la flottille napolitaine, dont elle venait d'être renforcée.

Masséna fait attaquer le Monte-Faccio.

Cependant des bruits sourds annonçaient déjà les mouvemens d'une armée de secours, et le prochain départ d'une partie des forces impériales. Masséna, instruit par les assiégeans des succès que leur armée venait de remporter sur le corps de Suchet, loin de se laisser abattre, forma le projet de se venger de cette notification par une attaque générale. Une résolution si hardie remplissait le double but, de faciliter les opérations du premier consul s'il était réellement en marche pour l'Italie, et de répondre d'une manière héroïque à l'annonce des succès de l'ennemi. Le général en chef résolut donc de s'emparer du Monte-Faccio, puis ensuite du mont Cretto : une fois maître de ces hauteurs, il espérait fondre alternativement sur la division de la Polcevera, puis sur celle de la Sturla; un succès marquant pouvait forcer l'ennemi à s'éloigner de Gênes, et faciliter alors l'approvisionnement de la ville.

L'attaque du Monte-Faccio fut donc fixée au 11 mai. Deux divisions, aux ordres des généraux Soult et Miollis, furent destinées à cette entreprise: le dernier eut la tâche d'amuser Gottesheim sur le front de la Sturla, tandis que Soult, re-

montant le Bisagno, tournerait la montagne par la droite, et que quatre bataillons établis aux Deux-Frères contiendraient Hohenzollern à Turazzo.

Miollis échoue.

L'attaque de Miollis, exécutée par trois faibles colonnes, bien avant que son collègue pût le seconder, échoua complètement. Chargé à l'improviste au moment où il gravissait les premières hauteurs, il fut rompu, et, malgré l'arrivée d'une réserve, poussé avec une telle chaleur, que ses troupes eurent peine à se rallier sur le glacis de la porte Romaine. Ses soldats affamés se livraient à un désespoir assez excusable; sourds à la voix de leurs chefs, loin de songer à retourner à l'ennemi, ils menaçaient de se jeter dans les maisons de Gênes, quand le général en chef, arrivé heureusement sur les lieux, parvint par ses exhortations et une faible distribution de vin à les arrêter; mais il fut impossible d'en obtenir davantage.

Cet échec isolait entièrement la colonne de Soult, qui remontait la vallée du Bisagno; mais ce général, sans s'inquiéter de ce qui se passait sur ses derrières, n'en continua pas moins à s'avancer jusqu'à Cavalozo. Après avoir passé ici sur la rive gauche du Bisagno, il gravit le revers septentrional de la montagne. Son avant-garde, commandée par le général Darnaud, culbuta les flanqueurs ennemis; et, débouchant par Viganego, s'empara des hauteurs du Becco, malgré les difficultés sans nombre qu'offraient les localités.

Gottesheim instruit des progrès de cette colonne, jugea prudent de laisser Miollis continuer sa retraite, et de songer à la sienne propre; il détacha en conséquence en toute hâte quelques bataillons sur sa droite, où le combat devint très-vif. Darnaud y tenait ferme quand Soult arriva avec la réserve de Poinsot. Il fit aussitôt serrer une demi-brigade en masse au centre, tandis que l'avant-garde tombait sur les flancs de l'ennemi, qui, hors d'état de résister à cette attaque, se précipita dans les ravins : le retranchement du Monte-Faccio fut enlevé, et les républicains, descendant la croupe, menacèrent bientôt le chemin de Recco. Pour surcroît d'embarras, Masséna après avoir rallié les troupes de Miollis sur les hauteurs d'Albaro, leur avait ordonné de reprendre l'offensive. Dès lors les troupes de Gottesheim, assaillies de nouveau du côté de la Sturla, prises à revers par Darnaud, et pressées en flanc par Soult, durent se faire jour et se sauvèrent avec peine dans la direction de Sori, laissant 1,300 prisonniers au vainqueur.

Attaque du mont Cretto

Cette affaire vigoureuse qui fit honneur à Soult, n'était que le prélude de l'attaque bien plus décisive du mont Cretto. La réussite de ce projet eût donné les moyens de se rabattre sur la Coronata et de rejeter les Impériaux loin de Gênes; mais comme la pénurie de vivres se faisait déjà vivement sentir, il fut un moment question de

marcher d'abord sur Portofino, où se trouvaient d'abondans magasins. La proposition était plus séduisante qu'à l'époque du combat de Voltri; car la déroute de Gottesheim laissait peu de doutes sur la réussite : malheureusement, à la suite d'un conseil de guerre tenu dans la nuit du 12 au 13 mai, on arrêta de s'en tenir au premier plan, et l'expédition du mont Cretto fut ordonnée pour le lendemain.

L'entreprise était audacieuse, le général Ott, instruit par l'échec du 11, et sentant l'importance du mont Cretto, en avait recommandé la défense au comte de Hohenzollern; celui-ci y avait porté la brigade Rousseau, et se disposait à la soutenir au premier signal par une forte réserve. Ces dispositions furent ignorées de Masséna, dont les colonnes d'attaque se mirent en mouvement à huit heures du matin. Quatre mille hommes, aux ordres de Soult, remontèrent le Bisagno, se dirigeant directement sur la montagne; Gazan, à la tête de 1,800 hommes, déboucha sur la gauche par les Deux-Frères, et marcha contre le camp retranché construit sur les hauteurs de Turazzo ou des Quatre-As; Miollis fut chargé d'amuser les Autrichiens dans la rivière du Levant par de fausses attaques.

L'avant-garde de la colonne de droite, conduite par l'adjudant-général Gauthier, engagea le combat vers onze heures, et obtint quelques

succès; les avant-postes de Hohenzollern, chassés de position en position, se replièrent sur le mont Cretto. De son côté, Gazan était déjà établi sur les premiers échelons des Quatre-As, et l'on allait donner un assaut général aux retranchemens, lorsqu'un de ces orages épouvantables si fréquens dans ces contrées, vint arrêter près d'une heure l'élan des troupes. Les armes et les munitions étaient trempées, le terrain presque impraticable, et peut-être eût-il été prudent d'ordonner la retraite.

Soult repoussé est blessé et pris.

Soult, au contraire, espérant tout de la valeur de ses soldats, lança sur la montagne l'adjudant-général Gauthier. Celui-ci parvint rapidement au pied des ouvrages, et commençait à s'en rendre maître, lorsqu'une charge vigoureuse du comte Hohenzollern culbuta sa colonne au pied des hauteurs, et le renversa lui-même grièvement blessé. Une seconde tentative exécutée par Poinsot avec la réserve, ne fut pas plus heureuse; les Autrichiens, soutenus au même instant par la brigade Frimont, conservèrent leurs avantages; les Français furent rompus et mis en désordre. Cependant Soult s'avance à la tête de la 3e de ligne, pour faire un dernier effort; mais au moment où il cherchait à rallier les troupes, un coup de feu lui fracasse une jambe, et le laisse au pouvoir de l'ennemi. Cet accident devint le signal de la débandade: ses soldats, n'écoutant plus la voix de leurs

officiers, se précipitèrent dans le vallon de Bisagno. Hohenzollern y avait détaché par sa gauche une colonne pour couper la retraite aux fuyards; peu se seraient échappés, si Masséna, prévoyant ce mouvement, n'eût dirigé à temps une partie de la division Gazan sur le même point. Grâce à ce renfort, les troupes battues rentrèrent dans leurs positions, après avoir perdu leur général, et près de mille hommes hors de combat ou prisonniers.

Reddition de Savone.

A cet échec, qui forçait le général en chef de se réduire désormais à une défensive absolue, se joignit bientôt la fâcheuse nouvelle de l'occupation du fort de Savone par les Autrichiens; le général Buget, manquant de vivres, capitula le 16 mai; la garnison fut prisonnière de guerre. Tout se réunissait pour présager un sort pareil au corps d'armée qui défendait Gênes.

La fin du mois de mai approchait, et Masséna se défendait encore avec le courage d'un lion, bravant les horreurs de la famine avec une constance plus héroïque, peut-être, que toute la valeur déployée sur les champs de bataille. Ses soldats exténués, après avoir mangé les chevaux, les chats, les chiens même, étaient réduits à quatre ou cinq onces d'un pain dégoûtant fait de graine de lin, de cacao et autres ingrédiens qu'on put découvrir dans les magasins; ils se traînaient comme des spectres sur les rochers,

tant de fois arrosés de leur sang, et y bravaient encore les assauts d'une armée victorieuse et dans l'abondance. La populace de Gênes expirant de misère dans les rues, prête à se livrer à tous les actes du désespoir, implorait la pitié de ses défenseurs. Rien ne pouvait ébranler le courage de leur vaillant chef.

Des officiers assez adroits pour s'introduire dans Gênes, à travers les croisières ennemies, lui ayant annoncé les succès de Moreau, et la résolution prise par Bonaparte, de marcher avec l'armée de réserve à son secours, aucun sacrifice ne semblait coûter à Masséna. Toutefois le moment approchait où il serait au-dessus des forces humaines d'endurer de plus longues souffrances. Nous ne tarderons pas à le voir succomber, mais en commandant le respect et l'admiration de l'ennemi même, en méritant les tributs d'éloges et de reconnaissance de la patrie, que son héroïque fermeté venait de sauver de l'invasion de l'étranger.

Avant d'arriver à cet instant, à la fois pénible et glorieux pour l'armée d'Italie, tournons nos regards vers l'Allemagne et la Suisse, où des scènes d'une nature différente attirent notre attention.

CHAPITRE CI.

Moreau passe le Rhin à Brisach et à Bâle, puis se dirige sur la Wutach. — Lecourbe franchit le fleuve vers Diesenhofen, et tourne la gauche des Autrichiens vers Stockach. — Batailles d'Engen et de Moeskirch. — Affaires de Biberach et de Memmingen. — Détachement sous Moncey, pour renforcer l'armée de réserve. — Kray, après plusieurs contre-marches, cherche un abri sous le canon d'Ulm.

Tandis que le premier consul faisait ses efforts pour réorganiser l'armée d'Italie, et créer celle de réserve, il n'avait pas oublié l'armée du Rhin qui, dans ses premiers projets, devait jouer le rôle principal sous sa direction immédiate. L'incorporation de plusieurs bataillons auxiliaires, et d'un bon nombre de recrues, venues des dépôts, avait mis les régimens de toutes armes au complet, et le personnel présentait l'aspect le plus imposant.

Le général Moreau, désigné dès la fin de novembre pour en prendre le commandement, avait choisi pour son chef d'état-major Dessoles,

officier d'un grand mérite, moins expérimenté dans le combat que son général en chef; mais plus familiarisé peut-être avec les combinaisons stratégiques, dont il avait fait une étude particulière sous Bonaparte dans les premières campagnes d'Italie. Les soins de ces deux chefs, que leur mérite avait étroitement liés dès 1799, ne contribuèrent pas peu à la prompte organisation de l'armée, qui, sous leur conduite, devait bientôt voler de victoire en victoire.

Débats entre Moreau et Bonaparte.

La nouvelle que Bonaparte se proposait de venir en personne diriger les opérations, troubla un instant les pénibles et minutieux préparatifs d'une entrée en campagne. Moreau ayant refusé de conserver le commandement, si l'on persistait à le placer ainsi sous tutelle, autorisa dès lors ses adversaires à penser que s'il consentit à servir sous les ordres de Schérer, il fut moins guidé par son désintéressement républicain, que par l'espoir de conserver le premier rôle sous un chef médiocre.

Le général Dessoles, mandé à Paris pour se concerter avec le premier consul, représenta vainement que Moreau après avoir fait une retraite pénible en Italie, avait besoin de succès pour rétablir sa réputation militaire dans tout son lustre, et que le rôle qu'on lui réservait, le portait sans doute à craindre que les victoires ne fussent attribuées à Bonaparte, tandis

qu'on imputerait au contraire tous les revers à Moreau.

Ces raisons n'étaient pas de nature à convaincre le dictateur, qui avait de justes motifs de se défier des hommes, et qui, plus qu'un autre, devait être jaloux de son autorité naissante, et encore mal affermie. Le moderne César demeura persuadé qu'il trouverait en Moreau un nouveau Pompée, et leur rivalité prit en effet naissance de ce jour. Bonaparte qui voyait dans ce refus une jalousie et une résistance blâmables, jugea néanmoins que Moreau avait encore trop de partisans dans l'armée pour heurter leur opinion; il dissimula le dépit qu'il en ressentait, et résolu désormais de se mettre lui-même à la tête de l'armée de réserve, il laissa à son émule de gloire, le soin de porter celle du Rhin au cœur de l'Allemagne. Il ne restait qu'à choisir le plan d'opérations qui mènerait à ce but par la voie la plus sûre et la plus convenable; mais l'opposition des intérêts amena également la divergence des opinions militaires, et il ne fut pas facile de mettre d'accord ces deux généraux sur la direction des premières entreprises. Avant de développer le résultat de leurs contestations, il importe de rappeler la situation des deux partis.

La possession de toutes les places du Rhin, celle des trois têtes de pont de Bâle, Kehl et Cassel, la position du saillant de la Suisse, procuraient à la France de grands avantages pour

l'offensive sur cette ligne. En effet, si la position centrale de Kray lui donnait la facilité de s'opposer aux premières tentatives des Français, il faut avouer qu'au moindre succès de leur droite, ceux-ci gagneraient infailliblement la ligne du Danube, et même celle du Lech : dès lors il était naturel de penser que les états de Souabe et de Bavière abandonneraient l'alliance anglo-autrichienne, et qu'on attaquerait au cœur la monarchie de François II, bien plus aisément que par l'Italie où l'on aurait les Alpes à franchir et une quantité de places fortes à soumettre.

Nouvelle organisation de l'armée.

Moreau, arrivé à l'armée sur la fin de décembre, s'était empressé de la réorganiser en quatre corps de trois divisions chacun, et de choisir pour ses lieutenans, les généraux Lecourbe, St.-Cyr et Ste.-Suzanne. Le premier eut le commandement de l'aile droite, le second celui du centre, et le troisième l'aile gauche. Le quatrième corps devant servir de réserve, demeura sous la direction spéciale du général en chef.

Ces troupes qui se composaient des anciennes armées du Danube et d'observation, renforcées de divers corps tirés de la Hollande, de l'intérieur et des côtes de l'Ouest, furent réparties comme il suit :

Lecourbe occupait, avec 29 mille hommes, la ligne du Rhin helvétique, depuis Lauffenbourg jusqu'à Ragatz; il appuyait ici à la division Mont-

SITUATION DE L'A…

CORPS.	DIVISIONS.	BR…	…VATIONS.
Aile droite. LECOURBE.	Vandamme	Jard… M…	
	Lorges.	Gou… Bon…	…artitle 13 avec …13 avec …gère, 67e de …de chasseurs …erie.
	Montrichard	Dau…	
	Réserve de l'aile . . .	Nan…	
Division d'Helvétie.	Montchoisy	Main… Chab…	…divisio… …l'Italie
Garnisons en Alsace et à Mayence.	Leval	. . .	…em.
	Laroche	. . .	
	Chateauneuf-Randon.	. . .	
	Gillot.	. . .	
	Freytag.	. . .	…rtit pou…

choisi, exclusivement chargée de la défense de l'Helvétie et des débouchés des Alpes-Valaisannes. (*Voyez le Tableau ci-joint.*)

Les trois divisions de la réserve, comptant 26 mille combattans, se liaient à l'aile droite du côté de Seckingen, défendaient Bâle avec son camp retranché sur la rive droite du Rhin, et occupaient la Haute-Alsace. La grosse cavalerie était cantonnée au pied du revers occidental des Vosges, entre St.-Diey et Remiremont.

Le centre, sous St.-Cyr, comptait environ 30 mille combattans, cantonnés depuis Brisach à Plobsheim.

L'aile gauche, composée des divisions Souham, Legrand et Collaud, ne comptait guère que 18 mille hommes, occupant le camp de Kehl, la place de Strasbourg, et les cantonnemens entre cette ville et Haguenau.

Ainsi l'on voit que les forces actives s'élevaient à 103 mille hommes, dont 85 mille d'infanterie, 4 mille d'artillerie et 14 mille de cavalerie. A ce nombre on peut ajouter les garnisons de l'Helvétie aux ordres de Montchoisi, celles de Landau et Spire sous Delaborde, la division de Mayence commandée par Leval, enfin les troupes des 5ᵉ et 26ᵉ divisions militaires; le tout formant 32 mille hommes, et faisant partie de l'arrondissement de l'armée.

Préparatifs des Autrichiens

On se rappelle ce que nous avons dit au chapitre 99, des préparatifs de l'Autriche. Quoique le cabinet de Vienne, résolu de porter ses premiers coups en Ligurie, n'eût formé aucun projet offensif sur le Rhin, et qu'il eût même enlevé à cette armée le principal mobile des succès, en ôtant le commandement à l'archiduc Charles, toutefois il n'avait rien négligé pour la renforcer. Le général Schmidt, le conseil et l'ami de l'Archiduc, restant à l'état-major, on se flattait qu'il y ferait revivre l'esprit de ce prince; mais par un surcroît de précaution, assez rare dans toutes les armées, on lui associa Chasteler et Weyrother qui, doués eux-mêmes de talens incontestables, occasionèrent peut-être une rivalité funeste, et affaiblirent par la confiance dont ils jouissaient auprès de Kray, tout l'ascendant qu'aurait mérité le compagnon du vainqueur de Stockach.

Répartition de leurs forces.

La répartition des forces n'avait subi que de faibles changemens; l'aile droite, qui comptait environ 16 mille hommes, avait pour chef le général Starray, dont le quartier-général était à Heidelberg; elle bordait le Rhin depuis la Renchen jusqu'au Mein, où elle se liait au baron d'Albini, qui défendait cette rivière avec six bataillons, onze escadrons de troupes mayençaises et quelques paysans insurgés.

Le général Kienmayer, avec 15 mille hommes,

gardait tous les débouchés, entre la Renchen et le val d'Enfer. La brigade Giulay occupait Fribourg et observait Vieux-Brisach.

Le corps de bataille, qui comptait plus de 40 mille hommes, campait ou cantonnait aux environs de Villingen et de Donaueschingen; la réserve à Stockach. Trois avant-gardes le couvraient : celle de l'archiduc Ferdinand défendait la route de Bâle aux villes forestières, et bordait le Rhin jusqu'à Schaffhausen où elle s'appuyait à celles du prince Joseph de Lorraine et de Sporck, qui s'étendaient jusqu'au lac de Constance.

L'aile gauche, commandée par le prince de Reuss, était forte de 26 bataillons et 12 escadrons, non compris 8 à 10 mille hommes de milices du Tyrol et du Voralberg; elle se liait au reste de l'armée par la rive septentrionale du lac de Constance, et occupait les Grisons et le Rheinthal, communiquant de là avec la Lombardie, par le moyen de la brigade Dédovich. Une flottille parfaitement armée, et commandée par l'anglais Williams, couvrait le lac de Constance.

Ainsi, en y comprenant les troupes d'Empire, les garnisons d'Ulm, de Philipsbourg, d'Ingolstadt, de Wurtzbourg et de Kuffstein, l'effectif de l'armée impériale s'élevait à 110 mille hommes d'infanterie, 25 mille de cavalerie et 4 mille d'artillerie, qui servaient un matériel de 500 bouches à feu.

Leurs craintes déplacées pour le Vorarlberg.

Le placement d'une partie de l'armée de Lecourbe, en face de Feldkirch, fit sans doute supposer un instant aux Autrichiens qu'on reprendrait l'exécution du pitoyable plan de campagne de l'année précédente. On ne saurait du moins interpréter différemment l'emploi d'un corps aussi considérable à leur extrême gauche, hors de toute direction stratégique importante.

Le saillant formé par l'armée d'Helvétie eut ainsi l'avantage de motiver le double établissement des Autrichiens, depuis Villingen à Stockach, et de ce dernier point à Coire; il résultait de là que les Français pouvaient, en une marche forcée, se porter de St.-Gall ou de Reineck à Stein, et prendre part aux coups décisifs sur l'Aach, tandis que toute la gauche des Impériaux se trouverait paralysée dans les retranchemens de Feldkirch et les gorges des Grisons. Par une bizarrerie assez singulière, les Autrichiens avaient le même avantage sur l'aile opposée, puisque, de la position centrale de Villingen, ils surveillaient à la fois tout le grand coude que forme le Rhin, depuis Schaffhausen, par Bâle, jusqu'à Kehl.

Projet offensif attribué à Kray.

Quelques personnes affirment qu'après avoir reconnu toutes ses positions, le général Kray se disposait à assaillir la droite française en Suisse; on prétend qu'il avait l'intention de simuler deux

attaques entre Seckingen et le lac de Constance, pendant que le prince de Reuss, passant le Rhin à Feldkirch et Mayenfeld, serait tombé sur le corps de Lecourbe. Nous mettrions en doute la réalité de ce projet, qui portait les fausses attaques là même où devait être le point décisif, si le transport d'un grand équipage de 64 pontons, conduit de Kempten à Ravensbourg, ne lui donnait un air de vraisemblance : au reste, le général français ne laissa pas à son adversaire le temps d'exécuter une entreprise aussi singulière.

Plan d'opérations des Français.

Les bases du plan d'opérations ayant été modifiées, et le premier consul renonçant à se rendre en personne à l'armée du Rhin, il eût envie de la faire marcher de gauche à droite, pour la réunir entre Schaffhausen et Constance, et forcer ensuite le passage du fleuve. Ce projet menait directement au point stratégique décisif; mais il parut à Moreau d'une exécution difficile : les Français formant un grand arc, dont les Impériaux tenaient la corde, et ceux-ci étant favorisés à leur droite par les défilés de la Forêt-Noire, et à leur gauche par le Rhin, il semblait à craindre qu'ils ne se jetassent sur les corps qui passeraient péniblement ce fleuve sous Schaffhausen. Pour amener les troupes de Brisach et de Bâle dans les champs d'Engen, il fallait faire un long circuit, et Moreau supposait que l'ennemi, instruit de son projet par cette marche,

prendrait toutes ses mesures pour le déjouer. Bonaparte pensait au contraire que, favorisée par un rideau tel que le Rhin, l'armée ferait aisément trois fortes marches sans que l'ennemi en fût instruit, tandis qu'en débouchant de Bâle vers Schopfheim et Schonau, elle démasquerait ses intentions bien plus promptement. Les raisons de tous deux étaient spécieuses; mais la crainte de contrarier le général en chef, en lui prescrivant des opérations dont il n'entrevoyait que la difficulté, décida le premier consul à adopter ses idées, ou à lui laisser du moins la liberté de les réaliser. Voici donc ce qui fut arrêté.

L'aile gauche, sous le général Ste.-Suzanne, devait déboucher par le pont de Kehl, marcher sur la vallée de la Kintzig, et y attaquer le corps de Kienmayer, pour attirer sur ce point toute l'attention de l'ennemi. Le but de cette diversion atteint, Ste.-Suzanne repassait le Rhin, et, remontant la rive gauche, allait rejoindre le reste de l'armée.

Le même jour, le général St.-Cyr, avec les quatre divisions du centre, était chargé de franchir le fleuve à Vieux-Brisach, et de marcher sur Fribourg, afin d'en chasser le corps de Giulay. Puis, jetant à gauche une colonne dans la direction de Waldkirch, pour faire mine de se mettre en communication avec Ste.-Suzanne, il devait, sans perdre de temps, suivre son avant-

garde dans le chemin de St.-Blaise, et venir en trois marches y prendre position. (*Voyez la carte en 4 feuilles.*)

La réserve de Moreau débouchant par le pont de Bâle, nettoyait la vallée de la Wiesen, afin de se lier avec le centre sur Schonau; ensuite, après avoir garni la tête de pont, elle s'avançait vers Seckingen et Lauffenbourg. Un pont préparé sur l'Aar, devait descendre dans le Rhin, pour être jeté près de Waldshut; alors le centre et la réserve continuaient leur marche, l'un sur Stuhlingen et l'autre sur Thiengen et la Wutach. Aussitôt que ces deux corps d'armée y auraient pris position, l'aile droite commandée par le général Lecourbe viendrait se réunir à eux en passant entre Stein et Schaffhausen. Jusque là il se bornerait à des démonstrations au-dessus du lac de Constance, pour attirer toute l'attention de l'ennemi sur Feldkirch et Mayenfeld; puis, revenant rapidement sur sa gauche, il forcerait le passage du Rhin à Richlingen, et marcherait vers Neukirch. Si les Impériaux tenaient ferme sur la Wutach, il se trouverait ainsi à même de se porter sur leurs derrières ou de prendre position de manière à former la droite de l'armée.

Dans le cas où Kray eût voulu tenter le sort des armes sur la Wutach, Moreau, calculant les mouvemens de son adversaire, se flattait de n'avoir à combattre que 40 mille hommes avec

60 mille. Si, au contraire, il se retirait sur Stockach pour y réunir tous ses moyens, le général français comptait également l'aborder dans cette position, après avoir rallié le corps de Ste.-Suzanne, qui devait rejoindre le gros de l'armée par le val d'Enfer.

Observations sur ce projet.

Ce projet, qui a trouvé beaucoup d'admirateurs, n'a pas été à l'abri de toute critique. D'abord, il reposait sur des suppositions gratuites, en calculant que Kray ne pourrait opposer que 40 mille hommes, puisqu'il en aurait eu aisément le double sous la main, en attirant à lui le prince de Reuss et les trois avant-gardes, ce qui était l'affaire de trois jours. Divers renseignemens annonçaient, il est vrai, que ce prince commandait en Vorarlberg et en Tyrol un corps tout-à-fait indépendant, comme Bellegarde dans la campagne précédente. Cette énorme faute du conseil aulique (s'il la commit réellement) devait rendre la perte de Kray certaine, et délivrait le général français de toute crainte sur une concentration qui eût déjoué ses entreprises.

Bien des militaires, ignorant ces particularités, ou les mettant en doute, ont trouvé aussi que le projet arrêté, exposait la moitié de l'armée française à une longue marche de flanc, entre un fleuve et des montagnes que l'ennemi gardait avec des forces au moins égales; et cela, pour

arriver isolément et à grands risques sur le point d'Engen, que l'on aurait pu gagner en toute sûreté en filant derrière le Rhin, par Bruck. Il ne fallait, disent les censeurs, qu'une résolution un peu vigoureuse de Kray, pour que le plan échouât complètement; et quoique le général français inquiétât la gauche de la ligne ennemie, il ne la prenait point à revers, comme on eût pu le faire, en surprenant un passage à Schaffhausen avec le gros de l'armée.

Il serait cependant injuste de contester un grand mérite à cette opération du général Moreau; on voit par l'exposé que nous venons de faire, que concentrant ainsi en quelques marches, ses forces sur sa droite, il délivrait l'armée des chances toujours douteuses d'un passage de fleuve en présence de l'ennemi; il tournait tous ces défilés de la Forêt-Noire, qu'il fallait franchir pour arriver au sources du Danube; le corps de Starray se trouvait débordé, et dans l'impuissance d'agir de suite: enfin si la victoire couronnait les premiers efforts de l'armée française, ces immenses magasins rassemblés à grands frais par la prévoyance autrichienne à Villingen, Donaueschingen, Engen, Stockach, etc., devenaient nécessairement la proie du vainqueur; tandis qu'en cas d'échec, au contraire, les ponts de Richlingen, de Waldshut et de Bâle lui offraient une retraite assurée.

Démonstrations de l'aile gauche sur Kehl et Rastadt.

Moreau n'avait négligé aucune précaution pour attirer l'attention de l'ennemi sur le point où devait opérer son aile gauche, il fit ostensiblement tout préparer à Colmar, pour l'arrivée du grand quartier-général, et lui-même se rendit dans cette place, qu'il ne quitta que la veille du jour où les colonnes devaient déboucher. Les troupes se rapprochèrent du fleuve, et il laissa à dessein transpirer cette partie de son plan.

Le 28 avril, à quatre heures du matin, le général Ste.-Suzanne passa le pont de Kehl avec ses trois divisions, et s'avança par les routes de Rastadt et d'Appenweyer. Les troupes légères de Kienmayer, placées en avant de Wildstett, voulurent en vain arrêter la marche de forces aussi supérieures; elles furent rejetées derrière Griesheim, et laissèrent le général Rouyer pousser jusqu'à Urlaffen et Appenweyer, dont il se rendit maître.

Kienmayer ayant réuni à la hâte toutes les forces qu'il trouva sous sa main, espérait arrêter la division Souham à Griesheim; mais, chargé par la brigade Decaen, il fut débusqué du village, et forcé de se retirer sur Offenbourg. Ste.-Suzanne établit son corps, la gauche à Linx sur la route de Rastadt, et la droite au-delà de la Kintzig, poussant des postes sur la direction d'Offenbourg.

St.-Cyr

Au moment où l'aile gauche passait le pont

de Kehl, le centre, sous St.-Cyr, débouchait de Brisach. Sa première division, commandée par le général Ney, marcha sur Ihringen, et poussa ses avant-postes vers Burkheim et Hochstetten, autant pour faire mine de communiquer avec Ste.-Suzanne, que pour disperser les paysans armés de ces cantons. La division Tharreau suivit la route qui mène à Fribourg, et parvint jusqu'à St.-George, sans éprouver beaucoup d'obstacles. Le général Giulay avait pris quelques dispositions pour défendre ce village et la redoute qui en couvrait l'approche. Tharreau l'ayant fait tourner et attaquer de front, Giulay ne put résister à la supériorité du nombre; il se retira d'abord sur Fribourg, puis alla prendre position à l'entrée des défilés de Neustadt. Une partie de ses troupes se jeta à droite dans la direction de Waldkirch et de Lahr, pour se lier avec le général Kienmayer. St.-Cyr établit deux divisions entre Fribourg et St.-George, celle de Tharreau à l'entrée du val d'Enfer. débouche de Brisach.

L'avis de ces divers événemens, parvint le lendemain au général Kray. Le rapport de Kienmayer, portant à près de 40 mille hommes les forces qui avaient attaqué son corps et celui de Giulay, le général en chef autrichien crut, comme son lieutenant, que le projet de Moreau était de forcer les vals d'Enfer et de la Kintzig, pour gagner les sources du Danube et tourner la gorge Dispositions de Kray, à cette nouvelle.

du Kniebis, calcul d'autant plus naturel que le corps placé derrière Bâle n'avait point bougé. Dans cette conviction, Kray ordonna au général Starray de se rabattre par la droite sur la Murg, approuva le mouvement rétrograde de Kienmayer et de Giulay, et leur envoya un renfort de 9 bataillons et 24 escadrons, qu'il tira du camp de Villingen, enjoignant au premier de faire de suite la reconnaissance des positions de l'ennemi. Toujours plein de l'idée qu'il allait être attaqué de front et sur sa droite, il crut devoir remplacer les troupes parties du centre, en tirant neuf bataillons de Stockach et d'Engen, et en les faisant simplement relever par quatre bataillons de troupes de Souabe.

Moreau, rappelle sa gauche, et passe le Rhin à Bâle, avec ses réserves.

Le 26, les deux corps français qui avaient passé le fleuve restèrent dans leurs positions, seulement le général St.-Cyr fit occuper le Gunsterthal, puis établit la division Tharreau à Elnet et Zarten. Mais, le lendemain, l'aile gauche plaçant un rideau de postes pour masquer sa retraite, repassa le pont de Kehl; et, après avoir laissé une garnison suffisante dans la tête de pont, se mit en marche sur Brisach : le corps de St.-Cyr prit la direction de St.-Blaise, à l'exception de la division Tharreau, qui demeura à l'entrée du val d'Enfer. Moreau, débouchant de Bâle avec les trois divisions de la réserve, vint s'établir entre Lauffenbourg et Schonau; la grosse cava-

lerie du général d'Hautpoult arriva à Neubourg et Mulheim.

St.-Cyr devant se rejeter à droite par les montagnes, après avoir fait filer sur Bâle son artillerie et ses équipages, de crainte d'en être embarrassé dans des chemins de traverse, continua, le 28 avril, sa route vers St.-Blaise; la division Baraguay-d'Hilliers franchit le col de Neuhof sur le contrefort du Feldberg, et se mit en communication avec le général Richepanse, dont la gauche occupait Schonau : celui-ci poussa aussitôt son avant-garde sur St.-Blaise, d'où elle débusqua quelques bataillons autrichiens.

A la droite du corps de réserve, la division Delmàs, soutenue par celle de Leclerc, dut forcer le passage de l'Alb. Ce général, après avoir chassé la brigade de l'archiduc Ferdinand, des hauteurs en face de Lauffenbourg, se porta sur Albruck, où ce prince l'attendait à l'abri de bons retranchemens. Le Rhin coule ici dans un défilé très-resserré par les montagnes des deux rives, et trois redoutes en battaient l'avenue. Delmas, sans perdre un instant, fit amuser l'ennemi sur son front par la brigade Grandjean, et fit tourner la redoute de l'Alb par son avant-garde, aux ordres de l'adjudant-général Cohorn. Cet officier exécuta avec vigueur la mission qu'on lui avait confiée; il se rendit maître de l'ouvrage, et, ayant passé le ravin avec quelques hommes d'é- Combat de Waldshut ou Albruck.

lite, il marchait déjà sur les derrières de l'ennemi, lorsque celui-ci, épouvanté, abandonna avec précipitation la position d'Albruck, sans même avoir le temps de rompre le pont, que les Français passèrent à sa suite. L'archiduc Ferdinand, replié par Waldshut et Thiengen, remonta du côté de Bondorf, où il s'établit à la droite de Nauendorf, qui venait de réunir ses forces entre Stuhlingen et Neukirch sur la route de Schafhausen.

Kray ne sait quel parti prendre.

Les efforts de Moreau par sa droite, la direction des colonnes du centre, et la retraite de celle de Ste.-Suzanne, ne suffirent pas encore pour dessiller les yeux du général Kray, et le décider à rappeler auprès de lui les corps de Kienmayer et de Starray, afin d'opposer tous ses moyens réunis à son adversaire.

Malgré le nombre d'officiers instruits dont l'état-major autrichien était composé, il n'en émana que des dispositions bizarres, dénotant le trouble et l'irrésolution, à mesure qu'on y apprenait les progrès des colonnes républicaines; ce qui autorise à penser qu'il n'y régnait pas une parfaite intelligence. Dès que Kray fut instruit de ce qui se passait à Fribourg et à Bâle, il dut inférer de la position de Lecourbe, que l'orage éclaterait du côté de Schaffhausen. Il pouvait le braver, soit en se jetant avec le gros de ses forces sur St.-Cyr ou Moreau, soit en les concen-

trant à Engen, et appelant en toute hâte le corps du Vorarlberg à Stockach, et Kienmayer à Donaueschingen.

Dispositions qu'il prescrit.

Au lieu de cela on ne prit que d'impuissans palliatifs : on prescrivit au général Giulay de remonter le val d'Enfer, pour aller prendre position de Lenzkirch à Mollingen, appuyant la gauche à l'archiduc Ferdinand. Starray dut seulement faire passer quelques renforts à Kienmayer, qui était chargé d'observer Kehl et le Brisgau. Toutefois les premières troupes détachées à cet effet du centre, furent rappelées. Le général Baillet-Latour partit des camps de Villingen avec quatre bataillons, pour aller à Loffingen, servir de réserve aux brigades de Giulay et de l'archiduc Ferdinand; on dirigea en outre le général Lindenau sur Zollhaus avec six bataillons et 3 mille chevaux, afin de soutenir au besoin le corps de Nauendorf ou celui qui défendait la plaine de Bondorf.

L'on voit par cet exposé que le centre et les réserves de l'armée autrichienne se trouvant sur la Wutach entre Neukirch et Neustadt, allaient avoir sur les bras le gros des forces de Moreau, pendant que 25 mille hommes restaient inutilement à la gauche dans les rochers du Vorarlberg, et que les corps de Starray et de Kienmayer, formant 30 mille combattans, se bornaient à observer des points secondaires.

Un pareil état de choses devait amener une défaite certaine; tandis, au contraire, que si Kray, plus prompt à pénétrer le projet de son adversaire, eût rapidement attiré à lui ses grands détachemens, il pouvait tomber sur les Français avant qu'ils fussent en mesure.

Moreau en profite pour se réunir.

Moreau sut mettre à profit le temps qu'on lui laissait. Les journées du 29 et du 30, furent employées à rectifier sa ligne. La division Delmas chassa les coureurs impériaux de Thiengen (1) et de Waldshut: le corps de bataille prit position en avant de cette ville, s'étendant à gauche dans la direction de St.-Blaise et de Menzenschwand. Le même jour, Ste.-Suzanne, qui avait remonté la rive gauche du Rhin, le traversa à Brisach, et arriva à la tête du val d'Enfer.

Moreau étant convenu avec Lecourbe, que celui-ci passerait le Rhin le 1er mai, le général en chef jugea indispensable de le favoriser, en faisant attaquer Nauendorf sur la Wutach. Pendant que la division Delmas emportait de vive force le pont au-dessous de Lauchingen, le corps du centre, passant par Grafenhausen et Birkendorf, prit la direction de Stuhlingen. Pour

(1) Il sera fait mention de trois endroits qui portent à peu près le même nom, et qu'il ne faut pas confondre; celui-ci est près de Waldshut. La ville de Thengen et le village de Thayngen sont au nord de Schaffhausen.

y arriver, il fallait franchir le Steinenbach vers Bettmaringen, point que Nauendorf avait garni de forces suffisantes, dans l'intention d'attaquer lui-même celles qu'il avait devant lui. St.-Cyr attendait que toutes les troupes fussent réunies afin de forcer le défilé; mais, dans l'intervalle, les Impériaux, instruits du passage du Rhin par l'aile droite française, et de la marche de la réserve, se retirèrent précipitamment sur le détachement du général Lindenau. St.-Cyr entra aussitôt dans Stuhlingen, où il appuya sa droite; la réserve de Moreau vint s'établir entre cette ville et la ferme de Neuhaus, près de Schaffhausen.

Lecourbe passe le Rhin à Paradis et Richlingen.

Sur ces entrefaites, l'actif Lecourbe avait habilement exécuté les instructions du général en chef; tout son corps s'était concentré pendant la nuit derrière le village de Richlingen; et, à la pointe du jour, 25 bateaux, dirigés par le général Dedon, jetèrent deux bataillons d'infanterie légère sur la rive droite du Rhin, pendant qu'une colonne de même force, aux ordres du général Goulu, opérait un autre passage auprès de Paradis. Comme cette ligne n'avait pas paru menacée, Kray l'avait dégarnie pour renforcer son centre, et l'intervalle de Schaffhausen à Constance n'était défendu que par quelques mauvais retranchemens, et par les avant-gardes des généraux Kospoth et prince de Lorraine disséminées le long du fleuve. Aussi le général Molitor

parvenu sans peine à la rive droite avec ses deux bataillons, en dirigea sur-le-champ un contre Stein, dont il s'empara, et où l'on commença le pont, qui fut achevé en deux heures. La division Vandamme y passa aussitôt, et pendant que le reste de l'aile droite défilait, elle marcha à Ramsen, d'où elle expulsa l'ennemi, puis se dirigea sur Hohentwiel, en remontant l'Aach. Peu après la division Montrichard se porta à Randegg et Thayngen où elle se plaça sur les routes qui mènent à Engen et Stockach; la cavalerie de Nansouty poussa une reconnaissance vers Steuslingen, enfin la division Lorges, descendant le Rhin, marcha sur Schaffhausen, pour s'y réunir à la faible colonne du général Goulu.

Celui-ci, après les plus grands efforts, avait forcé de son côté le passage du fleuve, et occupé le village de Busingen. Mais le prince de Lorraine ayant réuni trois régimens d'infanterie et deux de cavalerie, l'en chassa à la baïonnette. Le détachement français se battait avec une intrépidité qui ne l'aurait pas empêché de succomber, sans l'arrivée subite des têtes de colonnes du général Lorges : le prince de Lorraine n'eut alors que le temps de faire une prompte retraite, en laissant quelques centaines de prisonniers et trois pièces de canon au pouvoir du général Goulu; il gagna Blumenfeld et Engen.

La division Lorges couronna aussitôt les hau-

teurs de Schaffhausen, et détacha sur sa gauche un bataillon sous l'adjudant-général Foy, qui opéra dans la soirée la jonction avec les colonnes de Moreau. Le même jour, le fort de Hohentwiel, armé de 36 bouches à feu, approvisionné pour trois mois, et inaccessible, ouvrit ses portes; le général Vandamme, tour à tour adroit et menaçant dans ses sommations, toujours prêt à courir à l'assaut, avait fait perdre la tête au commandant, que l'électeur de Wurtemberg fit, avec raison, juger par un conseil de guerre.

L'armée française se réunit sur la Wutach.

Ainsi toute l'armée française se trouvait désormais réunie, à l'exception de son aile gauche, dont une seule division tenait Neustadt; les deux autres occupaient encore Fribourg et le val d'Enfer, pour observer Kienmayer et Starray. Moreau, à qui divers avis et un jugement sain faisaient craindre que le prince de Reuss ne tournât le nord du lac de Constance, en vue d'assaillir Lecourbe, se rapprocha de son aile droite, et concentra les quatre divisions de la réserve entre Thayngen et Schaffhausen : le général St.-Cyr jeta quelques troupes à droite pour remplir le vide que le mouvement de la réserve avait laissé; le même jour, 2 mai, Lecourbe porta sa droite à Uberlingen, et son centre en avant d'Hohentwiel, tenant ainsi les chemins de Schaffhausen à Engen et Stockach.

Disposi-

Le général Kray, déconcerté par la rapidité de

tions tardives de Kray.

ces mouvemens, et sentant enfin que sa position centrale ne le sauverait pas, s'il ne bougeait avec ses masses, envoya quelques bataillons renforcer Nauendorf qui, placé entre Thayngen et Steusslingen, faisait face à l'aile droite et à la réserve des Français; il enjoignit à Giulay de quitter Lenzkirch, et de rejoindre l'archiduc Ferdinand à Bondorf; ces deux généraux devaient ensuite se rendre au Zollhaus, pour y soutenir le plus long-temps possible les efforts de St.-Cyr, et relever le général Lindenau, qui reviendrait à Geisingen où se trouvaient le corps de bataille et les réserves autrichiennes. Le projet de Kray était ensuite de gagner le lendemain les hauteurs de Stockach, pour y combattre avec ses forces réunies, ou protéger du moins l'évacuation de ses magasins.

Moreau se dirige sur Engen et Stockach.

De son côté, Moreau habile à profiter de ses avantages, avait donné au général Lecourbe l'ordre de se porter à Stockach, afin de tourner la gauche de l'ennemi, et de le couper du corps du prince de Reuss; lui-même devait marcher de front sur Engen à la tête de ses réserves, pendant que le général St.-Cyr dirigerait ses trois divisions sur la droite de cette position. (*V. Pl. XXVIII.*)

Le 3 mai, à la pointe du jour, Lecourbe mit ses colonnes en marche, pour attaquer le prince de Lorraine, qui avec les généraux Sporck et Kospoth, défendait la ligne d'Orsingen à Espe-

singen. Les brigades Laval et Molitor de la division Vandamme, filèrent, la première sur Bodman et Sernatingen, la deuxième sur Wahlwies; la division Montrichard et la réserve de cavalerie du général Nansouty, suivirent la route de Stockach par Steusslingen et Orsingen; enfin la division Lorges se partagea en deux sections, dont l'une sous le général Goulu remonta le vallon de l'Aach, pendant que la plus forte, dirigée par le général Lorges, marchait à gauche, et se réunissait à la réserve de l'armée alors en mouvement sur Engen.

Lecourbe accable le prince de Lorraine.

Il était difficile au prince de Lorraine de résister avec 9 mille hommes aux 25 mille combattans de Lecourbe. La brigade Molitor rencontra, entre Singen et Steusslingen, des partis qui disparurent à son approche, et se retirèrent sur ce dernier village; mais, au lieu de les suivre, Molitor se jeta à droite dans le sentier qui mène à Wahlwies, culbuta ceux qui le défendaient, et arriva au bourg occupé par quatre bataillons autrichiens. Le général français les fit aussitôt attaquer par une partie de sa brigade, pendant que le reste filant à droite pour gagner les hauteurs d'Espesingen, menaçait de leur couper la route de Stockach: après quelques instans d'un engagement assez vigoureux, les Impériaux furent débusqués et se retirèrent, partie sur Stockach, partie sur Lenzingen.

Pendant ce temps, Montrichard et Nansouty, ayant rencontré le prince de Lorraine avec un gros de cavalerie derrière Steusslingen, l'avaient rejeté en désordre sur la route d'Orsingen, où la division Montrichard le suivit de près. La cavalerie autrichienne ne s'y était pas arrêtée, et avait gagné de suite le village de Lenzingen, où le prince établit le gros de ses forces, se liant, par des bois garnis d'infanterie, au corps qui défendait Wahlwies.

Sa situation était critique; séparé de l'armée de Kray par la brigade Goulu, il était trop éloigné d'ailleurs pour en attendre aucun appui; cependant il lui coûtait de livrer Stockach, sans combattre, et il se décida à recevoir un engagement par trop inégal. L'excellente position des batteries autrichiennes, retarda quelque temps sa défaite; mais Molitor, qui venait de s'emparer de Wahlwies, ayant détaché le 8e de hussards sur la gauche du prince de Lorraine, au moment même où le général Montrichard faisait charger les brigades Daultane et Schinner, et portait deux bataillons pour occuper le Nellenberg, les Autrichiens ainsi menacés sur leurs ailes, se retirèrent précipitamment derrière Stockach. A peine avaient-ils formé 4 mille hommes d'infanterie à la lisière des bois de Berlingen, sous la protection de leur cavalerie, qu'ils se virent assaillis impétueusement par les 8e et 9e de hussards, sou-

tenus de toute la division Nansouty; le choc fut si rude, que dans un clin-d'œil, leurs escadrons furent rompus et culbutés sur l'infanterie, qui mit bas les armes; le reste du corps du prince de Lorraine vivement poursuivi, n'échappa qu'avec peine par les routes de Moeskirch et Pfullendorf. Ce brillant combat valut au général Lecourbe 3 à 4 mille prisonniers, 500 chevaux, 8 pièces de canon et la capture des immenses magasins de Stockach. Il fut rejoint par les brigades Laval et Goulu, qui n'avaient eu, dans leur marche, que de faibles obstacles à surmonter.

Kray arrive à Engen.

Pendant que ces événemens se passaient à sa gauche, le général Kray arrivait à Engen avec son corps de bataille; il avait, comme nous l'avons dit plus haut, le projet de filer de suite sur Stockach; mais, n'ayant encore aucune nouvelle du général Giulay, ni du prince Ferdinand, et ses troupes étant d'ailleurs extrêmement fatiguées, il se détermina à s'arrêter à Engen, pour leur donner quelques heures de repos (1). En même temps, il renforça Nauendorf de la division Baillet, et lui ordonna de reconnaître la position des Français.

Nauendorf

Ce général débouchait déjà de Weiterdingen,

(1) Plusieurs corps autrichiens revenaient de la Forêt-Noire, où ils avaient été dirigés, à la nouvelle du passage de Kehl; le gros venait de Villingen et cantonnemens plus ou moins rapprochés, ce qui n'explique pas cette fatigue excessive.

s'avance sur Weiter-dingen.

lorsqu'il rencontra Lorges, qui marchait sur la grande route de Schaffhausen, et qui, n'étant pas assez fort pour engager le combat, prit position en attendant la division Delmas. Celle-ci, après avoir chassé les coureurs ennemis des hauteurs de Hohenstofeln, ne tarda pas à se déployer à la gauche du général Lorges. Nauendorf jugea alors prudent de se retirer derrière Weiterdingen, laissant seulement huit bataillons dans le bois, placé à l'ouest de ce village. Comme la division Leclerc, sous la conduite de Bastoul, entrait alors en ligne, le général en chef ordonna à Delmas de s'emparer du bois, pendant que les troupes de Lorges et de Bastoul marcheraient sur le Mahlberg, à l'effet de tourner la gauche des Impériaux. Cette double attaque eut d'autant plus de succès, qu'elle était exécutée par des forces supérieures : Nauendorf, menacé sur ses flancs, se retira dans la plaine, en arrière de Welsch-Engen; et le général Delmas, profitant de ce mouvement rétrograde, porta aussitôt dans le bois cinq bataillons divisés en deux colonnes, sous les généraux Grandjean et Cohorn, qui attaquèrent les deux extrémités, tandis que la 46e demi-brigade abordait le front de l'ennemi à la baïonnette. Les Autrichiens, surpris, lâchèrent pied, et furent se rallier derrière Welsch-Engen, laissant un certain nombre de prisonniers au pouvoir des Français.

Kray, attaqué en marche, accepte la bataille.

Il était midi, et, quoique Kray n'eût rien disposé pour livrer une bataille, comme il ignorait encore les événemens de Stockach, que l'archiduc Ferdinand était déjà aux prises avec le corps de St.-Cyr, et que la moitié de ses forces se trouvait engagée, il résolut de profiter des avantages que lui offrait le terrain pour tenter le sort des armes. Leipferdingen, Stetten et Wolterdingen furent fortement occupés, ainsi que Welsch-Engen; mais il négligea de placer un corps suffisant sur le pic de Hohenhœwen; l'infanterie et l'artillerie de Nauendorf, se placèrent au pied de cette montagne. Sa cavalerie battait la plaine qui s'étend jusqu'à Ehingen.

Moreau pousse vivement Nauendorf à Hohenhœwen.

Moreau, qui s'aperçut de la faute de son adversaire, donna l'ordre à Delmas de s'emparer du Hohenhœwen; ce général ne parvint à déboucher du bois qu'après avoir essuyé de grandes pertes par l'artillerie ennemie. Mais alors le général Jacopin, à la tête de la 46e, marcha sur Welsch-Engen, les brigades Grandjean et Cohorn gravirent et tournèrent le Hohenhœwen. Après un combat meurtrier, les Français emportèrent le pic, et Welsch-Engen demeura en leur pouvoir. Nauendorf, ne laissant qu'une partie de sa cavalerie dans la plaine, se retira derrière le ruisseau qui coule à la gauche. Le reste de la cavalerie vint se former en arrière du village d'Ehingen, dans lequel

il jeta deux bataillons. Dix autres se déployèrent au pied des vignes, entre Neuhausen et Anselfingen; une réserve de huit bataillons de grenadiers, prit poste dans un vallon qui débouche près d'Ehingen.

Richepanse lutte avec peine contre Kray.

Sur ces entrefaites, la division Richepanse, que le général en chef avait fait filer sur Blumenfeld, pour lier les opérations du centre et de la réserve, était fortement engagée. Ce général trouvant les routes de Leipfertingen et de Wolterdingen occupées par l'ennemi, avait jeté la brigade Durutte sur la première, et s'avançait par l'autre avec le reste de sa division. Les Impériaux, forcés à Wolterdingen, se retirèrent sur une hauteur, qui se détache au nord-ouest du Hohenhœwen, et y établirent quelques batteries, dont le feu arrêta les Français.

Il est secondé par St.-Cyr.

L'arrivée des colonnes de St.-Cyr, dont la division Baraguey-d'Hilliers paraissait à la lisière des bois de Riedeschingen, encourageant Richepanse, il crut pouvoir en profiter pour retirer quelques troupes de la brigade Durutte, et continuer à marcher sur l'ennemi. Mais les masses placées en arrière de Leipfertingen ayant arrêté Baraguey-d'Hilliers, la brigade Durutte fut forcée de battre en retraite, et Kray, espérant écraser Richepanse, ou tout au moins le rejeter sur la division Delmas, réunit tous ses efforts contre lui. Il en résulta un combat long et acharné, à la

suite duquel la division française parvint au pied de la hauteur occupée par l'ennemi, et se porta sur-le-champ contre le bois qui couronne le sommet. Les Autrichiens tenaient à s'en assurer la possession, et de part et d'autre toutes les réserves s'engagèrent successivement. Quelque fussent l'intrépidité et les talens de Richepanse, il est probable qu'il eût fini par succomber dans une lutte aussi inégale, et qui durait depuis trois heures, sans l'arrivée subite de la brigade Roussel, que Baraguey-d'Hilliers envoyait à son secours. Cette colonne, débouchant sur la gauche du bois, attaqua avec vigueur les Impériaux; après des efforts dont nous rendrons compte plus loin, elle les contraignit à se retirer sur Engen.

Kray renforce Nauendorf pour attaquer le centre.

Au moment où Kray faisait attaquer Richepanse, il ordonnait aussi au général Nauendorf, renforcé d'une brigade de grenadiers, de reprendre Welsch-Engen, où s'appuyait la droite de la division Delmas et la gauche de celle de Bastoul. A cet effet, la cavalerie autrichienne se porta en avant, et renversa quatre escadrons qui gardaient les avenues du village; mais, arrêtée elle-même par le feu meurtrier de la 14e, au moment où elle arrivait aux premières maisons, elle fut contrainte de tourner bride, et de regagner sa position derrière le ruisseau de Ehingen.

Moreau fait attaquer Ehingen,

Cependant la nuit approchait, et Moreau, qui devinait le danger de Richepanse, à la vivacité

d'où Bontems est ramené.

du feu qu'on entendait derrière Hohenhœwen, résolut de faire, pour le dégager, un dernier effort contre la gauche de la ligne ennemie. Cinq bataillons de la division Lorges, soutenus par la brigade de carabiniers, marchèrent sous les ordres du général Bontems sur le village de Ehingen, dont ils s'emparèrent malgré le feu de 12 pièces qui les prenaient de front et d'écharpe. Mais, à peine cette colonne y était-elle établie, que Nauendorf la fit attaquer par sa réserve de grenadiers, soutenue de toute la cavalerie réunie sur ce point: le choc de cette masse fut si impétueux, que l'infanterie française hors d'état de le soutenir, évacua le village en désordre. En vain les carabiniers voulurent arrêter le torrent; chargés par la cavalerie autrichienne, ils ne purent résister au nombre, et se retirèrent aussi après avoir essuyé de grandes pertes.

Comme cet événement pouvait compromettre le succès de la journée, Moreau fit aussitôt avancer la moitié de la division Bastoul, ainsi que la réserve de cavalerie de d'Haupoult, et, pendant que les troupes de Bontems se ralliaient en arrière de Mulhausen, il attaqua l'ennemi avec vigueur; le terrain perdu fut en partie regagné, et, au moment où l'obscurité vint terminer le combat, les Français étaient maîtres de toutes les avenues du village.

Opérations

Sur la gauche, l'action n'avait pas été moins

vive, ni disputée avec moins d'acharnement; le corps du général St.-Cyr s'était mis en marche, à cinq heures du matin, de sa position près de Stuhlingen. La division Baraguey-d'Hilliers, la réserve de Sahuc et la division Ney, passèrent la Wutach à Zimetzhofen; celle de Tharreau fila sur Blumberg, pour flanquer la gauche du corps d'armée, et observer les mouvemens du général Giulay. A peine l'avant-garde avait-elle traversé la Wutach, qu'elle aperçut les troupes légères du prince Ferdinand; la division Baraguey-d'Hilliers se forma aussitôt, et les chassa de la chapelle de Ste.-Ostilia, ainsi que du Zollhaus et des hauteurs en arrière de Riedeschingen, où elles avaient été renforcées par trois bataillons et un gros de cavalerie. Ces troupes, débusquées de leur dernière position, se replièrent sur le prince Ferdinand, dont le corps, consistant en 10 bataillons et 14 escadrons, était déployé sur les hauteurs de Leipfertingen, la droite appuyée à l'Ostrach, et la gauche au bois de Stetten; une batterie enfilait le ravin que les Français avaient à traverser pour arriver sur lui.

de St.-Cyr à la gauche.

St.-Cyr, qui avait laissé le général Ney à Riedeschingen, afin d'observer la gauche, demeura quelque temps en position vers Leipfertingen, pour attendre son arrivée; aussitôt qu'il en eut été joint, il fit filer la 1re brigade du général Baraguey-d'Hilliers sur la lisière des bois,

au soutien de Richepanse; mais, à peine cette colonne était-elle en marche que le prince Ferdinand la fit attaquer. Quoique cette charge eût été repoussée facilement, St.-Cyr craignit que l'ennemi, maître des bois, ne la renouvelât avec des forces supérieures : il arrêta donc le mouvement du général Baraguey-d'Hilliers, et se détermina à attaquer la position de Leipfertingen.

L'artillerie engagea le combat, et parvint à faire reculer celle de l'ennemi, qui gênait la marche des troupes; alors la réserve, commandée par le général Sahuc, s'avança sur la droite et le centre de l'Archiduc, pendant que la brigade Saligny abordait sa gauche. Les Autrichiens se défendaient avec vigueur, quand toute la division Ney vint soutenir les assaillans; ce renfort décida leur retraite, qu'ils firent en bon ordre dans la direction de Stetten.

Sa droite réunie à Richepanse, assaillit la position de Kray.

Rien ne s'opposant désormais au mouvement de la division Baraguey-d'Hilliers, elle suivit ses premières instructions, et marcha au secours de Richepanse, qui allait succomber. La brigade aux ordres du général Roussel, arriva la première en ligne, et attaqua avec impétuosité la droite du corps que Richepanse avait en tête; cependant, comme le gros des forces de Kray était à portée de ce point, et qu'il y faisait filer à volonté des troupes nouvelles, la victoire fut longtemps incertaine. Déjà le bois avait été pris et

perdu plusieurs fois, lorsque Baraguey-d'Hilliers ordonna à Roussel de gagner par sa gauche les plateaux qui couvrent Engen, pour tourner ainsi l'extrême droite de l'ennemi, et lui-même de concert avec le général Richepanse, tenta un dernier effort sur le front de la position.

Les deux partis venaient d'apprendre les événemens de Stockach, et l'influence que cette nouvelle exerça sur les combattans, contribua efficacement à fixer la fortune. Les Français, animés d'une ardeur plus grande, trouvèrent un instant dans leurs ennemis une résistance vigoureuse; mais le général autrichien n'en calcula pas moins la nécessité d'une retraite, attendu, qu'en s'opiniâtrant sur ce point, il donnerait à Lecourbe le temps de se porter à Moeskirch, sur sa ligne de communications. L'archiduc Ferdinand se replia donc sur Tuttlingen, et le gros de l'armée prit la direction de Liptingen et de Moeskirch, pour s'y réunir au prince de Lorraine, qui s'était retiré par la route de Pfullendorf; le général Giulay n'avait eu avec la division Tharreau qu'un engagement de peu d'importance, et fit pendant la nuit sa jonction avec le corps du prince Ferdinand, auquel il amena un renfort de 3 à 4 mille Bavarois, qui arrivaient du Bas-Rhin sous le commandement du général Wrède, et qui prirent position vers Bucheim.

La prise de Stockach décide les Autrichiens à la retraite.

Cette journée, vivement disputée de part

Observation

sur la bataille.

et d'autre, avait coûté au centre et à la gauche des pertes à peu près égales; mais les manœuvres de Lecourbe devinrent décisives, et eurent toutes les suites d'une victoire. On regretta que ce général n'ait pu pousser le même jour jusqu'à Moeskirch ou Liptingen; alors Kray eût été obligé de se jeter sur la rive gauche du Danube, et de se séparer pour long-temps du prince de Lorraine et du corps du Vorarlberg. Loin d'affaiblir l'aile droite d'une brigade de Lorges, il semble qu'il eût été convenable d'agir en sens inverse, en prescrivant à St.-Cyr, de doubler de marche, pour se lier de plus près au centre et à la route de Singen, mouvement conforme au système général d'opérations, qui tendait à manœuvrer constamment par la droite renforcée. St.-Cyr devait être la partie refusée, et fut au contraire, de même que Richepanse, un des plus fortement engagés. Pour qu'il coopérât à la bataille de la manière la plus avantageuse, il eût fallu qu'il se trouvât plus rapproché dès le 2 au soir, afin de pouvoir se lier à Moreau dans la matinée du 3 vers Blumenfeld, et de permettre à celui-ci d'appuyer sa droite, en débouchant en masse par Muhlhausen sur Aach.

Kray, attaqué en marche, ne fit pas de dispositions dignes de sa réputation et de celle des généraux d'état-major qui l'entouraient; la seule attaque de Muhlhausen, mérita des éloges, le

reste se trouva engagé fortuitement sans plan arrêté. Quoi qu'il en soit, l'armée française, après la bataille, occupait à peu près les positions où le combat avait cessé. Lecourbe poussa une brigade sur Bondorf pour observer le Vorarlberg; le reste de son corps bivouaqua vers Ursaul et Hindelwangen sur les trois routes de Moeskirch, de Pfullendorf et de Tuttlingen. La réserve de Moreau était concentrée en arrière d'Engen: le corps de St.-Cyr campait vers Stetten, flanqué sur sa gauche par la division Tharreau, qui observait la vallée de l'Ostrach; Ste.-Suzanne tenait Lopfingen et Neustadt.

Positions après la bataille.

Cependant Moreau avait été instruit que le général Kienmayer s'avançait en toute hâte au secours de Kray, par la rive gauche du Danube, et que le comte de Starray, après avoir laissé 5 à 6 mille hommes dans les environs de Manheim, sous le prince de Hohenlohe et le général Fresnel, marchait sur Hechingen pour se réunir à la grande armée autrichienne. Le but du général français étant d'opérer sans cesse contre la gauche de son adversaire, afin de le rejeter au-delà du Danube, et de s'assurer la possession de la Bavière, il résolut de frapper encore un coup avant l'arrivée de tous ces renforts. En conséquence, le 4 au matin, la réserve dut se rabattre vers l'aile droite, tandis que toutes les avant-gardes se mirent à la poursuite de l'ennemi. Mais celui-

Moreau marche à la poursuite de l'ennemi.

ci avait profité de la nuit pour gagner quelques heures, et l'on ne put atteindre que les colonnes de Giulay et du prince Ferdinand, qui, après avoir essuyé quelques pertes, parvinrent à l'excellente position de Neuhausen-Ob-Ek, derrière laquelle le gros de l'armée autrichienne fila en sûreté, pour aller se former sur les hauteurs de Moeskirch : quelques troupes légères, restées aux sources du Danube, se retirèrent à l'approche du général Ste.-Suzanne, et lui abandonnèrent les magasins de Donaueschingen.

Déterminé à attaquer le lendemain toute la ligne ennemie, Moreau renvoya dans la journée du 4 mai au général Lecourbe, la 2e brigade du général Lorges, et le renforça de la division de cavalerie sous d'Haupoult ; le reste de l'armée appuya également à droite ; la réserve vint se placer entre Leuzingen, Eigeltingen et Aach ; le corps de St.-Cyr porta sa droite vers Aach, son centre à Hattingen, et sa gauche dans la direction de Geisingen. Ces manœuvres qui font honneur à Moreau, justifient nos observations sur la bataille d'Engen : on lui a néanmoins reproché un peu de tâtonnement dans cette journée du 4 ; car, s'il eût poussé Lecourbe jusqu'à Moeskirch, l'armée autrichienne, en pleine retraite vers cette ville, y eût été prévenue, et placée dans une situation vraiment critique. La crainte de s'exposer à un engagement partiel avant que la réserve ne

fût en mesure de le soutenir, causa sans doute cette circonspection; et ce motif est trop conforme aux premières règles de la guerre, pour ne pas l'admettre, bien qu'il n'eût pas été absolument impossible de porter Lecourbe jusqu'à Moeskirch, et la réserve jusqu'à la hauteur de Meinwangen.

Positions de Kray sous Moeskirch.

Cependant Kray, favorisé par ce retard, avait établi son quartier-général à Rohrdorf, et expédié au prince Ferdinand l'ordre de le rejoindre de suite, pour venir former avec Rosemberg la droite de l'armée : son centre était établi derrière le village d'Heudorf sous les ordres du général Nauendorf; et l'aile gauche, commandée par le prince de Lorraine, garnissait les plateaux de Moeskirch. (*Voyez Pl. XXVIII.*)

Tout le front de la ligne était couvert par le grand ravin qui descend de Heudorf à Moeskirch, et sa gauche par l'Ablach, qui se jette dans le Danube au-dessus de Mengen : une forte avant-garde tenait les routes de Stockach et de Pfullendorf, défendant le débouché des bois sur Moeskirch; la cavalerie et une réserve de huit bataillons de grenadiers campaient sur les hauteurs de Rohrdorf. La force de l'armée autrichienne, déployée depuis Moeskirch jusqu'au Danube, était d'à peu près 40 mille fantassins et 12 à 15 mille chevaux.

Les Français l'y attaquent.

Le 5 mai, à la pointe du jour, l'armée fran-

çaise s'ébranla sur tous les points. La division Vandamme, laissant une brigade à Bondorf pour observer les chemins qui mènent au lac de Constance, suivit la route de Moeskirch par Closterwald; les généraux Montrichard, Nansouty et d'Haupoult s'avancèrent par la chaussée de Stockach; la division Lorges, après les avoir suivis jusqu'à la hauteur de Krombach, se jeta ensuite à gauche pour gagner par les bois la position d'Heudorf : Moreau, avec les divisions Delmas, Bastoul et Richepanse, marcha également par la grande route au soutien de Lecourbe.

Enfin le corps de St.-Cyr reçut l'ordre de se diriger sur Liptingen, pour appuyer le reste de l'armée, et empêcher, s'il était possible, la jonction de l'aile droite des Autrichiens; mais la grande distance qu'il avait à parcourir, ou selon d'autres versions la lenteur qu'il mit dans sa marche, l'empêcha de prendre part à la bataille, et faillit donner la victoire aux Impériaux.

Dispositions de Kray pour défendre le plateau de Krombach.

Aussitôt que le général Kray fut instruit de l'approche des colonnes françaises, il se porta sur le plateau de Krombach où il fit déployer 18 bataillons, et placer 25 pièces de canon, de manière à défendre le ravin par des feux croisés, et à balayer tout ce qui voudrait déboucher de la forêt; enfin quatre bataillons de renfort furent envoyés au prince Ferdinand, à qui on expédia

l'ordre de forcer de marche pour se réunir au gros de l'armée.

Vers les neuf heures, le général Montrichard pénétra dans le bois de Krombach, et, après en avoir chassé l'infanterie légère de l'ennemi, s'avança à la lisière en face du ravin; mais, à peine la tête de sa division était-elle démasquée, que le feu roulant des batteries placées sur l'escarpement opposé l'obligea de rentrer précipitamment dans la forêt. Lecourbe, voulant alors brusquer l'attaque de cette position, fit avancer 18 pièces pour éloigner celles du prince de Lorraine, et ne laissa au bord du bois que deux bataillons d'infanterie; trois régimens de cavalerie marchèrent déployés en ligne, afin de protéger l'établissement de l'artillerie. Cette tentative devint encore inutile; la cavalerie française, battue de front et d'écharpe, par un feu meurtrier, se vit obligée, après avoir essuyé de grandes pertes, à chercher un refuge dans le bois qu'elle venait de quitter; ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à sauver les pièces, dont la plus grande partie fut démontée, et les canonniers mis hors de combat.

Lecourbe l'attaque sans succès.

Dans ce moment la division Lorges arrivait à la hauteur de Heudorf. Comme le plateau entre Moeskirch et Krombach paraissait inabordable de front, Lecourbe, dans l'espoir de tourner la droite de cette redoutable position, ordonna à

Lecourbe fait assaillir Heudorf pour le tourner.

Lorges d'attaquer celle de Heudorf. La division Montrichard resta formée en colonne dans la forêt, prête à déboucher au premier instant favorable.

Le général Lorges mit à la hâte ses troupes en bataille en face de Heudorf, et lança sur le village la 10e légère, qu'il fit soutenir par sa cavalerie. Cette colonne parvint aux premières maisons, et allait s'y établir, lorsque les masses ennemies soutenues par leurs batteries de position, l'attaquant à l'improviste, la débusquèrent des jardins, et la rejetèrent en désordre sur le reste de la division.

Kray fait un grand effort par sa droite

Encouragé par ce succès, et certain qu'il n'avait encore qu'une partie de l'armée française à combattre, Kray résolut de profiter du temps qui lui restait pour tenter un mouvement offensif par sa droite, afin de balayer les avenues de la route de Wondorf, par où l'archiduc Ferdinand devait déboucher pour le joindre. Douze bataillons bavarois et autrichiens furent dirigés entre ce village et Bucheim. Les troupes qui venaient de reprendre Heudorf s'avancèrent sur la gauche de la division française, qui les reçut avec fermeté. Après un engagement, dont les chances furent variées, la 38e demi-brigade, d'abord ramenée, puis soutenue à propos par la 67e, rentra avec elle dans Heudorf. Cet effort fut couronné du plus heureux succès : toute la

division Lorges s'avança en même temps au soutien de cette brigade, et emporta, non-seulement le village, mais encore la tête des bois qu'occupaient les réserves autrichiennes.

Attaque de Vandamme sur Moeskirch.

Pendant ce temps, l'extrême droite n'obtenait pas moins de succès : le général Vandamme avait fait filer deux bataillons, pour menacer la communication de Sigmaringen, et débouchait de Closterwald avec le reste de ses troupes, poussant devant lui le détachement ennemi qui gardait ce point. La brigade Molitor s'avança aussitôt contre Moeskirch, qu'elle attaqua de front sur trois colonnes, pendant que deux bataillons passaient l'Ablach et se dirigeaient vers la gauche du prince de Lorraine. L'attaque fut vive, et la défense opiniâtre; le faubourg avait été emporté à la baïonnette, et quelques pièces placées au-dessus du ruisseau, prenaient de revers la division ennemie qui défendait le plateau de Krombach; mais les Autrichiens disputaient encore la ville avec acharnement, lorsque Lecourbe, voyant qu'un vigoureux effort pouvait tout décider, fit déboucher la division Montrichard sur quatre colonnes. Cette fois, les Français franchirent le ravin, assaillirent avec vigueur les Impériaux ébranlés, et les chassèrent du plateau, sans leur donner le temps de se reformer. Montrichard les poussa sur Moeskirch, où la brigade Molitor venait de pénétrer, et les

deux colonnes françaises firent leur jonction au milieu de la ville.

Quoique l'ennemi, encombré dans Moeskirch, y eût éprouvé quelque perte, il exécuta sa retraite en bon ordre par la route de Sigmaringen, sous la protection de sa nombreuse artillerie, et s'en fut prendre position sur les hauteurs qui dominent le village de Rohrdorf. L'infanterie des généraux Vandamme et Montrichard se forma également en avant de Moeskirch, couverte sur son front par la cavalerie de d'Haupoult et Nansouty; mais, comme les deux partis étaient également harassés, il n'y eut plus sur ce point que de faibles engagemens de tirailleurs.

Kray redouble d'efforts par la droite sur les hauteurs d'Altheim, et accable Lorges.

Jusqu'alors le corps de Lecourbe avait été seul engagé, parce que les colonnes de la réserve, gênées par le défaut de communications parallèles à la grande route, étaient obligées de défiler l'une après l'autre derrière les divisions de l'aile droite.

Cet état de choses enhardit le général autrichien, qui, inquiet de ne pas voir arriver le prince Ferdinand, sentit la nécessité d'opérer un effort du côté où il devait déboucher: Kray, faisant avancer sa réserve de Rohrdorf, se détermina à attaquer la position de Lorges, dont rien ne soutenait la gauche; deux bataillons de grenadiers se dirigèrent sur le bois où s'appuyaient la division Montrichard et la droite

du général Lorges, pendant que six autres, précédés par 16 pièces de canon, marchaient sur l'extrême gauche de ce dernier, dans la direction de Bietingen. Cette manœuvre, soutenue par les Bavarois, qui descendirent de Bucheim sur Altheim, réussit parfaitement. Les troupes de Lorges, débordées par leur flanc, écrasées par le feu de l'artillerie, ne purent résister au choc de cette colonne d'élite, à laquelle d'ailleurs le défaut de munitions les empêchait de répondre; elles furent renversées sur tous les points, et déjà les grenadiers autrichiens, en les poursuivant, s'étaient rendus maîtres du bois qui se trouve sur le chemin de Neuhausen à Moeskirch.

Quelque désagréable que fût cet échec, il n'avait rien d'inquiétant : les trois autres divisions de la réserve devant déboucher successivement, donnaient assez de moyens de rétablir le combat, sans compter le corps nombreux de St.-Cyr dont on attendait l'arrivée. En effet, la division Delmas parut à propos pour arrêter les progrès de l'ennemi : les six premiers bataillons se formèrent aussitôt, chargèrent brusquement les grenadiers impériaux; et, après un combat sanglant, parvinrent à les déposter du bois.

L'arrivée de Delmas rétablit un moment le combat.

Cependant l'ennemi recevait aussi de son côté des renforts successifs; la brigade de Wrède, descendue de Bucheim, allait s'engager, et Giulay

L'ennemi, renforcé, l'assaillit impétueusement.

débouchait de Wondorf sur la route de Moeskirch, suivi de près par l'archiduc Ferdinand (1). Kray se hâta de les faire avancer, et, joignant son corps de grenadiers à cette masse, il marcha sur le flanc de la réserve française, dont la seule division Delmas se trouvait pour lors en mesure.

Dispositions de Moreau.

Moreau, qui avait deviné l'intention de son adversaire, donna ordre au général Delmas d'exécuter un changement de front à gauche. Sa droite couvrit le débouché d'Heudorf, que la retraite de Lorges laissait sans défense, et garnit le bois que les Autrichiens venaient de quitter. La 57e occupa le plateau d'Altheim, sa gauche s'étendit au-delà de la route, s'appuyant à la cavalerie de la division; deux bataillons de la 108e restèrent en réserve. Indépendamment de ces mesures, Moreau fit former la division Bastoul entre Krombach et Boll, lui recommandant surtout de couvrir la chaussée de Stockach; il pressa en même temps le général Richepanse, qui était encore en arrière, de forcer de marche pour entrer en ligne.

Pendant que Moreau achevait le placement de

(1) Une relation autrichienne porte l'archiduc Ferdinand en tête de Giulay, une autre dit que ce dernier ouvrait la marche; peu importe dans le fait, ils marchèrent par la même route, et s'engagèrent en arrivant.

ses troupes, la division Delmas était attaquée avec fureur; mais sa position était si bonne, que l'ennemi fit de vains efforts pour l'en chasser: ils échouèrent tous contre l'inébranlable fermeté de la 57e. Kray obtint sur la gauche un succès éphémère; sa cavalerie, qui avait réussi à la déborder, fut bientôt chassée par la réserve et la cavalerie de la division.

Kray, repoussé vers Altheim, prolonge sa droite vers Bietingen.

Les Impériaux, après deux heures de combat, ayant été joints par les dernières troupes de l'archiduc Ferdinand, voyant qu'il leur était impossible de forcer le général Delmas, se dirigèrent par leur droite, et, suivant l'escarpement du ravin qui descend vers Krombach, arrivèrent à l'improviste sur la division Bastoul, dont la droite était placée en avant du village. Ils espéraient s'emparer facilement de ce poste, et gagner la chaussée de Stockach, où tous les équipages de l'armée française avaient été imprudemment engagés. Les bonnes dispositions du général Bastoul ne leur permirent pas d'exécuter ce projet: sa brigade de droite, précédée de son artillerie, marcha à leur rencontre, pour répondre aux batteries, qui canonnaient déjà le village; celle de gauche se dirigea par Boll contre la colonne que le général Kray envoyait sur la route de Stockach; sa réserve, prête à appuyer l'une ou l'autre aile, resta en arrière de Krombach, couverte par un ravin profond.

Il est bien reçu par la division Bastoul.

L'arrivée de Richepanse décide la victoire.

Le combat se soutenait avec des chances variées, lorsqu'enfin la division Richepanse arriva à Krombach, et décida la victoire en faveur des Français. Ce général détacha aussitôt une de ses brigades au soutien de la gauche de Delmas, et marcha rapidement sur Boll, avec le reste de ses forces contre le flanc droit des Autrichiens, que Bastoul de son côté poussait vivement. Kray ne jugea pas à propos d'attendre l'effet de cette manœuvre, et, profitant de la nuit qui commençait pour effectuer sa retraite, il regagna les hauteurs de Bucheim et de Rohrdorf.

Après cette journée sanglante et vivement disputée, où la perte fut égale dans les deux armées, celle de Moreau coucha sur le champ de bataille. St.-Cyr, qui n'avait pris aucune part à l'affaire, vint le soir camper entre Liptingen et Neuhausen. Ste.-Suzanne poussa par la rive gauche du Danube vers Geisingen, et se mit en ligne avec lui.

Observations sur cette bataille.

La bataille de Moeskirch força le général Kray à chercher le lendemain un refuge au-delà du Danube; sa droite le passa vers Hausen, le centre à Sigmaringen, la gauche se replia par la rive droite sur Mengen; mais les Français n'en recueillirent aucun autre trophée. On regretta avec raison que St.-Cyr, qui a donné d'ailleurs tant de preuves d'habileté, fût resté avec 25 mille hommes dans une inaction fatale autour de

Liptingen, tandis que l'archiduc Ferdinand se serait trouvé fortement compromis, si on l'eût vivement harcelé : ce prince, arrêté en tête entre Wondorf et Holzel, par Delmas et Lorges, pressé en queue par trois divisions, aurait été sans doute réduit à la dure nécessité de mettre bas les armes.

On a dit pour excuser cette inconcevable inaction du tiers de l'armée, qu'aucun des officiers expédiés par le général en chef ne put parvenir, et que tous furent enlevés par les partis ennemis qui s'étaient jetés de Bucheim dans la direction de Stockach. D'autres personnes affirment que St.-Cyr reçut l'ordre, mais que, croyant la bataille perdue, il avait craint de s'enfoncer vers Moeskirch, quand le général en chef rétrograderait sur Stockach. L'histoire recueillera sans doute le témoignage des officiers qui eurent le mot de cette énigme ; eux seuls peuvent éclaircir ce fait. Toujours paraît-il certain qu'on dut savoir à Neuhausen qu'une bataille décisive se livrait autour de Moeskirch, et que dès lors c'était une faute capitale de tenir 25 mille hommes à Liptingen devant quelques escadrons autrichiens.

On n'a pas trop compris pourquoi Kray avait accepté cette seconde bataille, tandis qu'il pouvait mettre le Danube entre Moreau et lui, afin d'attendre Kienmayer et Starray. Se flatta-t-il, comme on l'a supposé, que le prince de Reuss, n'ayant plus rien devant lui dans le Vorarlberg,

tenterait un mouvement décisif vers Stockach, pour dégager l'armée impériale? Ce serait bien l'interprétation la plus favorable qu'on pût donner à sa résolution; car, dans toute autre hypothèse, la bataille de Moeskirch était une boucherie inutile. Toutefois, comment accorder cette supposition avec l'ordre souvent réitéré au prince de s'appliquer exclusivement à la défense des gorges du Vorarlberg et du Tyrol?

L'existence de ces ordres, dont nous ne saurions douter, combinée avec l'arrivée de Kienmayer, qui devait avoir lieu dans la soirée même du 5, à Sigmaringen, détruit tout ce qu'on pourrait alléguer pour la justification du généralissime autrichien. La nécessité de secourir l'archiduc Ferdinand et Giulay ne serait pas admissible; car rien n'empêchait de les diriger par Lengenfeld sur Hausen, pour y passer le Danube. On eût dit que Kray combattait uniquement pour l'honneur de vendre chèrement le terrain qu'il abandonnait.

Autant ses mesures préliminaires semblent intempestives, autant il est juste de dispenser des éloges, à l'idée de frapper un coup vigoureux par sa droite, dès que la bataille fut résolue et engagée. Cette manœuvre qui n'eût pas été exempte de danger, si St.-Cyr avait paru, pouvait, en cas d'une réussite complète, placer Moreau dans une situation fâcheuse; car, rejeté sur Sauldorf,

et coupé de Schaffhausen, il n'aurait eu d'autre ressource que de se faire jour à travers un ennemi victorieux, ou de percer sur Sigmaringen, afin de rejoindre Ste.-Suzanne.

Au reste, pour que le mouvement hardi de Kray eût de tels résultats, il ne fallait pas qu'il fût une inspiration inattendue au milieu du combat, mais bien une combinaison préméditée, et à laquelle toutes les opérations des autres corps de l'armée se fussent rattachées. Un mouvement improvisé peut rétablir les chances d'un combat, changer une défaite en victoire, comme celui de Desaix à Marengo; mais il ne produit de grands résultats que quand ceux-ci sont préparés par les combinaisons primitives du plan général d'opérations.

Nouvelles chances des deux partis.

La perte des batailles d'Engen et de Moeskirch plaçait Kray dans une position délicate: il avait un problème important à résoudre. Isolé de ses deux ailes, il fallait se décider à se rapprocher du général Starray, en abandonnant l'appui du prince de Reuss, ou bien renoncer au premier pour se rapprocher du second et des montagnes du Tyrol.

Une marche intermédiaire ne remplissait qu'à moitié le but qu'on devait se proposer; il est vrai toutefois qu'en atteignant assez tôt la ligne de l'Iller, on pouvait se flatter de rentrer en ligne avec le corps du Tyrol, et de gagner assez de temps pour attirer Starray vers Ulm.

Il se présentait un moyen de concentration tout simple, c'était de laisser 5 à 6 mille hommes dans le Vorarlberg, et d'attirer 20 mille hommes du prince de Reuss à Schongau et Memmingen, pour y former la gauche : tandis que Kray, établi entre Memingen et Illeraicheim eût formé le centre ou le corps de bataille, Starray placé sous Ulm vers Wiblingen aurait formé la droite.

Mais, pour que ce système eût un plein succès, il fallait renoncer à la garde de tous les postes qui couvraient les Alpes, et ne pas faire une guerre de position sans bouger de place. En mobilisant la majeure partie du corps de Reuss pour frapper un coup vigoureux contre Lecourbe, on eût mieux défendu le Vorarlberg et la Bavière qu'on ne le fit par une chaîne de corps morcelés.

Un autre plan d'opérations s'offrait encore à Kray : c'était de renoncer à la communication avec Reuss, pour se baser uniquement sur Ulm, et de là sur la route de Donawerth et la Bohême. Ce changement de ligne d'opérations aurait eu l'avantage d'attirer les Français dans une direction parallèle, et de les détourner d'une marche offensive vers l'Inn et le Tyrol; en s'établissant sur l'extrême gauche de leur ligne, on les aurait forcés à un changement de front, qui eût dégagé l'Autriche.

Mais une telle manoeuvre laissait à ses actifs adversaires l'avantage d'une masse intérieure

entre Kray et Reuss: ce dernier, isolé en Tyrol, pouvait être pressé entre l'armée de Moreau et celle d'Italie, et, si ce bastion central était une fois évacué, les deux armées françaises, formant une ligne intérieure, avaient la faculté d'assurer leur jonction, ou du moins de combiner des efforts successifs contre les deux armées impériales, reléguées d'un côté aux confins de la Bohême, et menacées de l'autre sur le Pô.

Ces différentes considérations ont fait croire que l'armée autrichienne avait un intérêt positif à porter ses efforts de préférence sur sa gauche, afin de se baser sur le Tyrol. Starray semblait suffisant pour opérer autour d'Ulm, tant que 70 mille Autrichiens tiendraient les hautes contrées de Wurzach; et Moreau embarrassé de continuer sa marche dans la vallée du Danube en les laissant derrière lui, ne l'eût pas été moins de venir les attaquer dans un pays si favorable à la défensive. Ce raisonnement, tout spécieux qu'il parut, ne manquait pas de répliques. La cavalerie impériale, si fière de sa supériorité, eût été entièrement paralysée dans les gorges; l'armée française, supérieure en infanterie, eût masqué ou forcé les passages, et soumis ensuite, par une attaque régulière, Ulm, Ingolstadt et toute la Bavière jusqu'à l'Inn. L'entretien d'une armée nombreuse en Tyrol eût coûté des sommes énormes à l'Autriche; et, en

dernière analise, Moreau, renforcé par la petite armée gallo-batave, et par celle que Macdonald organisait de nouveau à Dijon, aurait manœuvré de manière à menacer les communications de Kray avec Vienne, et obtenu ainsi l'évacuation de ce boulevard, pour lequel on eût sacrifié l'Allemagne.

Ajoutez à cela que le quart de l'armée impériale se composant des corps auxiliaires de l'Empire à la solde anglaise, il fallait s'attendre à ce que ces petits Etats seraient forcés de conclure des paix séparées, et de retirer leurs troupes. D'ailleurs, un pays de hautes montagnes peut être une bonne ligne stratégique momentanée pour une opération de 15 jours, mais il ne sera jamais une base d'opérations permanentes; car on entend par là une contrée d'où viennent toutes les ressources, où se réunissent les grandes communications de terre et d'eau, où se trouvent les arsenaux et les places de guerre; or, rien de tout cela n'existait dans les Alpes tyroliennes. Enfin, si l'armée impériale harassée eût pris la ligne intermédiaire du Lech, elle y eût été de nouveau exposée aux attaques de ses infatigables adversaires, tandis que la place d'Ulm et la ligne du Danube lui offraient un asile assuré du moins pour quelque temps.

Nous nous sommes appesantis sur ces différentes combinaisons, pour montrer à nos lecteurs

que Moreau fut fidèle aux principes en étendant toujours sa droite pour séparer Kray du Tyrol; et que celui-ci, bien qu'il eût intérêt à manœuvrer dans la même direction, avait toutefois de puissans motifs pour ne pas renoncer à la communication non moins importante du Danube. Cet intérêt des deux partis bien posé, on saisira plus facilement le but que chacun d'eux se proposa dans les opérations ultérieures, et on conclura:

1° Que Kray eût très-bien fait de gagner l'Iller ou le Lech, s'il eût attiré à lui le gros des forces de Reuss, pour reprendre l'initiative; mais que s'il voulait laisser le corps du Tyrol dans ses rochers, et rester lui-même sur la défensive, il lui convenait mieux de se baser sur Ulm et le Haut-Palatinat.

2° Que le principal objet stratégique de Moreau étant d'isoler le Tyrol et de gagner la gauche des Impériaux, pour les couper de la Bavière, il agit selon les vues générales du plan de campagne, en ne déviant jamais de ce système.

Kray, réuni à Kienmayer, marche sur Biberach.

Il ne paraît pas que le général autrichien ait saisi ces différentes chances sous leurs vrais points de vue. Renforcé à Sigmaringen par la division Kienmayer, il dirigea son armée, le 6 mai au soir, vers Riedlingen; puis il assembla un conseil de guerre au quartier-général de Langendenzlingen, afin d'aviser aux opérations qu'on

pourrait entreprendre; les avis furent divisés; néanmoins la majorité se décida pour une marche vers Biberach. S'il eût été question de diriger concentriquement Reuss et Starray sur l'Iller, la résolution eût été fort sage; mais on n'avait nulle envie de combiner quelque chose de vigoureux; le motif donné à cette marche fut de sauver les magasins de Biberach et de Memmingen; il fut même décidé qu'on livrerait une bataille, s'il le fallait, pour assurer leur évacuation.

Nous ne saurions garantir cette circonstance, attestée par un mémoire allemand; mais il est certain que l'objet qu'on se proposait de cette manœuvre ne justifiait pas le risque auquel on s'exposait dans une marche de flanc, qui devait se terminer par une position perpendiculaire à celle de l'armée française; c'est-à-dire qui décrivait un arc dont les Français formaient la corde.

A la vérité le Fédersée et les marais de Buchau favorisèrent cette manœuvre délicate; mais, pour s'établir ensuite derrière la Riss, il fallut se prolonger à la vue des colonnes républicaines, et on ne devait pas espérer de le faire impunément. Les magasins valaient d'autant moins ce sacrifice, qu'il n'était point certain qu'on eût le temps de les évacuer; et, pour ce qui concerne la jonction avec le prince de Reuss, il était préférable de faire descendre une forte partie de son corps sur l'Iller, que de s'exposer à des mou-

vemens hasardés, et sans but éminemment utile.

Quoi qu'il en soit, l'armée impériale, partie comme on l'a dit dans la nuit du 6 au 7 pour Riedlingen, se porta en une marche forcée le lendemain sur Biberach : à peine ses colonnes harassées et exténuées étaient-elles campées en arrière de la ville, le 8 après-midi ; que les avant-gardes se trouvèrent aux prises vers Steinhausen avec les troupes légères de Richepanse. (*Voyez Pl. XVII.*)

Après la bataille de Moeskirch, il était aisé de prévoir que Moreau ne tarderait pas à suivre ses succès, en continuant à manœuvrer par sa droite, pour gagner sans cesse les communications de l'ennemi, soit avec le Tyrol, soit avec la grande route de Munich. Lecourbe s'avança en effet le 8, sur la Schussen, entre Berg et Schussenried : les réserves campèrent entre ce dernier bourg et Reichenbach. St-Cyr établit la division Baraguey-d'Hilliers à leur gauche, Richepanse et Tharreau à Buchau : enfin, Ste-Suzanne se porta à Riedlingen sur le Danube. Mouvemens des Français

Quelque décidé que fût Moreau à ne donner aucun relâche à son adversaire, il ne devait guère s'attendre que celui-ci quittât la ligne du Danube, pour aller recevoir un engagement sérieux derrière la Riss. Aussi le général en chef, au lieu de suivre son corps de réserve vers Biberach, s'était-il transporté à Riedlingen,

pour aller passer en revue le corps de Ste.-Suzanne, qui y arrivait le même jour. L'habileté de St.-Cyr suppléa à sa présence.

Affaire de Biberach.

L'éloignement momentané de Moreau ne l'avait pas empêché d'ébranler de nouveau son armée, le 9 mai, au matin, pour atteindre la ligne de l'Iller. Lecourbe marcha sur l'Aitrach entre Leutkirch et Wurzach. St.-Cyr partit de Buchau avec deux divisions, se dirigeant vers Biberach, en même temps que les réserves s'y portaient par la grande route de Steinhausen. L'un et l'autre donnèrent sur une forte arrière-garde autrichienne; le corps principal, sous l'archiduc Ferdinand et Rosenberg, couvrait les hauteurs d'Oberndorf et Mittel-Biberach; un autre moins considérable se montrait du côté de Reute.

On ne conçoit pas trop comment Kray, décidément rejeté sur la défensive, laissait un détachement aussi considérable en avant de la Riss et du défilé de Biberach; la leçon reçue en 1796 par le comte de Latour, sur le même terrain, aurait dû l'en dégoûter. Le dernier était du moins excusable, en ce qu'il avait un but offensif; mais on ne saurait expliquer la conduite de Kray dans cette occasion. Il est fort bien de couvrir une ligne défensive par des corps légers, pour être instruit à temps de l'approche de l'ennemi; mais y engager 15 à 20 mille hommes

dans un combat sérieux, c'est commettre une faute grave. Il est probable qu'il y fut déterminé par l'espoir de sauver ce qui restait des magasins; mais c'était s'exposer à les perdre, et à se faire battre en même temps.

La division Tharreau donna vers Oberndorf et Mittel-Biberach sur 6 à 7 mille fantassins et 3 mille chevaux, avec 15 pièces de canon; elle se forma pour attendre quelques bataillons restés en arrière, et le concours des autres colonnes. Baraguey-d'Hilliers s'était dirigé par la route de Steinhausen sur Reute, de concert avec Richepanse, qui suivait plus à droite la direction de Rindemoos. A l'aspect de toutes ces masses, les coureurs autrichiens s'enfuirent pour éviter une perte certaine; les avant-gardes firent vainement un simulacre de défense. Après un engagement qui ne pouvait être douteux, celle de gauche parvint à regagner Biberach; mais, au même instant, Tharreau soutenu par la brigade Debilly, ayant formé ses colonnes d'attaque par bataillons, abordait impétueusement le corps principal sur les hauteurs d'Oberndorf. Celui-ci, déjà menacé sur la gauche, se jeta dans le vallon de la Riss, en si grand désordre, qu'il eût couru risque d'être détruit si Kray n'avait fait avancer des renforts imposans pour le recueillir. Lorsque Kray vit son avant-garde dégagée, il ordonna la retraite; sa droite l'exécuta vers Laupheim; le

reste se jeta sur Ochsenhausen et Memmingen.

Cependant les Français ne lui laissèrent pas exécuter paisiblement ces dispositions : les deux divisions de St.-Cyr se précipitèrent sur la ville de Biberach, pour y passer la Riss. Le général Richepanse, doué d'un coup-d'œil et d'une résolution admirables, jugea qu'il lui serait impossible et inutile de déboucher par le même point; il descendit à gauche de Rissegg dans le vallon, et s'élança dans la rivière avec les brigades Digonnet et Durutte, tandis que ses deux régimens de dragons coururent au galop pour traverser le faubourg de Biberach. En vain 15 pièces autrichiennes firent-elles pleuvoir sur ces braves une grêle de mitraille et de boulets, rien n'arrêta leur ardeur : favorisés par la division Delmas, qui contenait l'ennemi vers Ummendorf, ils gravirent impétueusement les hauteurs de Hagenbuch, au moment où les troupes de St.-Cyr s'efforçaient de déboucher du défilé de Berghausen. Tant de valeur, jointe à une supériorité marquée, devait triompher des efforts partiels des Impériaux : ils furent culbutés sur la route de Memmingen, avec perte de 2 mille hommes prisonniers ou hors de combat; les Bavarois formèrent l'arrière-garde.

Kray, après avoir ordonné au prince Charles de Lorraine et à Kospoth de faire tous leurs efforts pour évacuer les magasins de Memmingen,

vint passer l'Iller près de cette ville (1). Sa droite qui, pendant cette échauffourée, avait gagné Laupheim, se replia sur Illerdissen. Le prince de Reuss, après avoir détruit toute la belle flottille de Williams sur le lac de Constance, avait évacué Bregentz et Schaideck, pour marcher vers Kempten et Immenstadt avec huit bataillons seulement; laissant sa principale division à Coire, sous le général Hiller, et poussant celle d'Auffemberg jusqu'aux sources du Rhin vers le St.-Gothard : dissémination criante dans l'état des affaires, et qui aurait pu avoir les plus malheureux résultats.

L'absence du général en chef français, et l'ordre reçu le lendemain, de détacher 20 mille hommes en Italie, empêchèrent les républicains de tirer tout le fruit de leur dernière victoire. Bonaparte, craignant sans doute que Moreau n'opposât à l'exécution de cet ordre la même résistance qu'il avait montrée à l'adoption du premier plan de campagne, chargea le ministre de la guerre Carnot d'en être à la fois le porteur et le surveillant. Quoiqu'on destinât principalement

(1) Nous avons sous les yeux deux relations allemandes : l'une affirme que Kray se retira à Memmingen ; l'autre dit que le gros se replia sur Ulm, et l'archiduc Ferdinand avec les Bavarois à Memmingen. Il est possible que toutes deux aient raison, et que Kray ait suivi cette dernière colonne ; c'est ce que nous ignorons.

à ce renfort la division d'Helvétie, et plusieurs régimens restés sur le Rhin; il fallut cependant tirer quelques troupes de l'armée active, avec lesquelles Lorges partit le 13 mai, pour joindre Moncey au St.-Gothard.

Combat de Memmingen.

Dans les entrefaites, Moreau, sentant la nécessité de refouler l'ennemi sur Ulm, avant qu'il ne reprît bonne contenance, avait ordonné à Lecourbe de le déloger de Memmingen. Kray venait d'y recevoir un renfort de Bavarois, amené par le prince de Deux-Ponts, et toutefois il hésitait à accepter le combat.

Lecourbe laissant à Vandamme le soin d'observer Leutkirch et Ravensbourg contre le corps du prince de Reuss, partit avec la division Montrichard et la réserve de Wurzach, pour forcer le passage de l'Iller à Aitrach, tandis que Lorges en ferait autant à Egelsée, vis-à-vis de Buxheim. Cette disposition ne fut pas ponctuellement exécutée; deux bataillons seulement se présentèrent sur ce dernier point, et les deux colonnes passèrent ensemble à Aitrach. Peut-être fut-ce un bonheur, car elles y trouvèrent, quoique réunies, plus de résistance qu'on ne l'avait cru. Elles franchirent à la vérité le gué d'Aitrach, firent réparer le pont, et s'emparèrent sans grand obstacle de Wolkratshofen : mais Lorges fut ramené sur la gauche par un effort vigoureux, et Lecourbe eut peine à rétablir le combat

en faisant donner à propos la brigade Schiner sur le flanc gauche des Impériaux. Ceux-ci ne croyant pas devoir attendre un nouvel engagement contre des forces qui pouvaient augmenter d'un instant à l'autre, se replièrent sur Heimertingen. Les Bavarois souffrirent dans ce combat : la plus grande perte des Impériaux, consista en un bataillon de manteaux rouges, qui se trouva coupé sur la gauche de l'Iller, on ne sait trop comment.

Kray, convaincu que les attaques de Lecourbe se renouvelleraient le lendemain, sentit qu'il eût mieux valu se baser sur Ulm, que de prendre ainsi des demi-mesures pour des accessoires; et il se décida à se porter le 11 par une marche forcée de dix lieues, sous le canon de cette place, où il devait trouver enfin le repos dont ses troupes avaient si fort besoin, et le temps d'asseoir un nouveau système d'opérations. Il comptait s'y réunir à Starray, et y être bientôt joint par les généraux Hohenlohe et Fresnel, qui avaient remis la garde de Manheim au général Szenkeresty, pour suivre la même direction.

Kray se replie enfin sous le canon d'Ulm.

Nous le laisserons reprendre un peu haleine à l'aide de ces renforts, et nos lecteurs ne seront pas fâchés d'en faire autant après le récit de cette multitude d'événemens.

CHAPITRE CII.

Formation de l'armée de réserve à Dijon. — Mesures prises pour donner le change aux Autrichiens. — L'armée se dirige dans le plus grand secret sur Lausanne. — Bonaparte se rend à Genève. — Passage du St.-Bernard. — Le fort de Bard faillit faire échouer cette entreprise. — Lannes emporte Ivrée. — Mélas trompé prend des mesures insuffisantes et tardives. — Passage de la Chiusella. — Bonaparte franchit le Tésin, entre à Milan, et pousse jusqu'à Brescia et Crémone. — Moncey, détaché avec 15 mille hommes de l'armée du Rhin, franchit le St.-Gothard, et descend le Tésin. — L'armée de réserve passe le Pô vers Belgiojoso, Plaisance et Crémone. Masséna, pressé par la famine, remet Gênes aux Alliés. — Suchet reprend l'offensive, et pousse Elsnitz dans un désordre affreux sur le Tanaro. — Ott, après la prise de Gênes, se dirige sur Plaisance; il est battu à Casteggio. — Mélas rassemble son armée sous Alexandrie. — Bonaparte est surpris dans les plaines de Marengo. — Bataille mémorable qui en résulte. — Convention d'Alexandrie, qui remet toute la

Lombardie, le Piémont et la Ligurie aux Français.

A l'instant où Masséna se couvrait dans Gênes d'une gloire immortelle, le premier consul redoublait d'efforts pour mettre bientôt l'armée de réserve en état d'entrer en campagne. Dès le 2 avril, il en avait confié le commandement au général Berthier, soit qu'il voulût mieux cacher ses véritables projets, soit, comme il l'a dit lui-même, que la constitution de l'an 8 ne lui permît pas de commander en personne. Au fait, la situation encore précaire de l'intérieur exigeait qu'il prolongeât son séjour à Paris le plus long-temps possible, et son chef d'état-major suffisait pour surveiller à Dijon les mesures d'une simple formation.

Formation de l'armée de réserve.

Travailleur infatigable, capable tour à tour de s'élever aux combinaisons les plus vastes, et de descendre ensuite aux plus minutieux détails, Bonaparte présidait d'ailleurs du fond de son cabinet à toute cette organisation. Les mouvemens des plus minces détachemens, la création du matériel, celle des compagnies d'ouvriers, les préparatifs dans les arsenaux, les confections de munitions, de biscuits et autres approvisionnemens, rien ne lui était étranger. Depuis deux mois, tout se préparait sur différens points avec un secret admirable; il ne s'agissait plus que d'arrêter le meilleur emploi à faire de ces

moyens. En attendant de décider si l'on porterait d'abord l'armée à gauche par le St.-Gothard, dans la vallée du Rhin, ou à droite dans celle du Tésin, des reconnaissances avaient été ordonnées sur toute la ligne, depuis le Furca jusqu'au Mont-Blanc.

Projet arrêté pour l'expédition de l'armée de réserve.

La fâcheuse nouvelle des succès de Mélas, et de l'investissement de Masséna dans Gênes, avec la moitié de son armée, leva toutes les incertitudes : le premier consul jugea bientôt que l'opération par le St.-Gothard entraînerait trop de longueurs. Il était évident que Gênes et les débris de l'armée qu'elle renfermait, tomberaient au pouvoir des Autrichiens, si l'on ne volait au secours par le chemin le plus direct.

Les rapports de l'adjudant-général Daultane, et des chefs du génie envoyés en Valais, s'accordaient avec ceux du général Mainoni, pour faire regarder le St.-Bernard comme la direction la plus convenable; car le Mont-Cenis étant trop rapproché de Nice, Mélas aurait pu se porter à temps à sa défense, et il était d'ailleurs tout aussi loin de Dijon que le St.-Bernard.

Aucune difficulté de ce dernier passage n'était inconnue; on savait qu'il n'était fréquenté que par les muletiers, et que jamais on n'avait songé à y faire passer le matériel d'une armée. A la vérité, jusqu'à St.-Pierre, du côté du Valais, et à Etroubles, du côté d'Aoste, le chemin est prati-

cable pour le canon; mais, dans cet intervalle de dix fortes lieues, ce n'est qu'un sentier propre aux mulets, et encore au printemps est-il dangereux. On savait de plus que le passage de la vallée d'Aoste se trouvait fermé par le petit fort de Bard: toutefois on n'avait sur son assiette et sa capacité, que des renseignemens imparfaits.

Ces difficultés, qui avaient paru insurmontables à Mélas, ne semblèrent qu'un jeu à l'audacieux général qui jusque là avait tout fait ployer devant sa volonté. A l'énumération de tous ces obstacles, Bonaparte répondit: « Il faut franchir » dix lieues de rochers couverts de neige, nous » démonterons nos pièces, et fabriquerons des » traîneaux pour les transporter. Il n'y a rien » dans ces âpres montagnes, qu'un peu de » chataignes et quelques bestiaux; nous trans- » porterons du riz et du biscuit par le lac jusqu'à » Villeneuve; le soldat en prendra pour six » jours, on en portera pour six autres à dos de » mulets: arrivés dans la vallée d'Aoste, nous » volerons aux rives fertiles du Tésin, où l'abon- » dance et la gloire récompenseront notre au- » dace et notre activité. »

Cependant rien n'était encore résolu le 22 avril, et l'on attendait le rapport du général Marescot, envoyé sur les lieux: d'un autre côté le premier consul croyait ne devoir ébranler l'armée de réserve qu'après avoir obtenu sur le Rhin des

succès assez décisifs pour distraire sans danger un fort détachement de cette armée. Ses dépêches au général Berthier font croire que ce jour-là (22 avril), il ignorait encore toute l'étendue des revers de Masséna. Quoiqu'au premier abord cette circonstance paraisse surprenante, on la concevra sans peine, si l'on réfléchit que les combats, pour rétablir la communication avec Suchet, s'étaient prolongés entre Gênes et Savone jusqu'au 13 avril, et que ce lieutenant n'entretenait aucun rapport direct avec les consuls avant de se trouver séparé de son général en chef.

Secret gardé sur sa véritable destination.

Enfin le 23 avril on eut à Paris la certitude de ce fatal événement, et dès lors l'activité des préparatifs ne fit que redoubler. Ce n'était pas les obstacles du St.-Bernard seuls qu'il s'agissait de vaincre, c'était surtout le secret qu'il importait de garder sur cette opération; car le moindre soupçon la ferait immanquablement échouer. Bonaparte, convaincu que les moyens ordinaires ne serviraient à rien, imagina de donner à son projet une publicité dont l'exagération même, assura le succès. Ses messages au Sénat et au Corps législatif retentirent, de même que tous les journaux, des préparatifs de l'armée de réserve, et du projet du premier consul de s'y rendre en personne. Cependant rien ne se réunissait à Dijon, qu'un état-major sans troupes, et quel-

ques dépôts de conscrits; l'artillerie, les vivres, les vieilles troupes étaient dirigées isolément sur les départemens voisins, de manière à ne point éveiller l'attention. Les divisions se formèrent ainsi sur différentes routes, par des mouvemens bien concertés, et sans qu'il en parût un homme à Dijon. Des bulletins écrits à la main furent répandus pour tourner en ridicule cette armée qui n'existait, disait-on, que dans les proclamations. Les espions des cabinets de Londres et de Vienne, complètement dupes de ces manœuvres, persuadèrent, dans l'une et l'autre de ces capitales, que Bonaparte aux abois, n'annonçait cette armée avec tant d'ostentation, que pour suspendre la marche victorieuse de Mélas. Ce général même, qui avait signalé dès le mois de janvier de grands rassemblemens à Martigny, alors qu'il ne s'y trouvait que des milices vaudoises et quelques compagnies du 28e de ligne, ne voulait plus croire à un fantôme qui l'avait trop long-temps inquiété; il poursuivait ses attaques sur le Var avec une imperturbable persévérance.

L'armée du Rhin ayant enfin débuté dans ses opérations par une victoire, et le besoin d'agir devenant plus pressant, Bonaparte partit de Paris le 6 mai, pour Dijon. Convaincu qu'il s'exposerait à une incursion hasardeuse tant que l'armée de réserve n'aurait pas la force suffisante pour lutter avec avantage en débouchant dans la plaine

Bonaparte part de Paris pour Genève.

du Piémont, il regardait l'arrivée de Moncey par le St.-Gothard comme le point essentiel de son expédition, et attendait avec anxiété la nouvelle de son départ.

Après avoir consacré quelques heures à la revue des bataillons de conscrits appelés à le suivre, et à l'organisation des cadres d'une seconde armée de réserve, dont il allait laisser la direction à Brune, le premier consul continua sa route pour Genève, où il arriva le 8 mai.

Le rapport de Marescot le décide à passer le St.-Bernard.

Là, il entendit le rapport du général Marescot sur lequel il devait baser toute son opération. Les efforts de cet habile ingénieur, pour exposer méthodiquement au consul tous les détails de sa reconnaissance, ne firent que confirmer celui-ci dans son projet. Après avoir écouté avec patience cet officier, Bonaparte lui demanda vivement: « Peut-on passer? » Oui, général, mais avec peine.... « Eh bien, partons! » Conclusion dont le laconisme peint la vivacité de son caractère, la rapidité de ses conceptions, et l'inébranlable fermeté de ses projets. En attendant, il ne négligeait aucun moyen pour donner plus complétement le change à ses adversaires: à l'instant même où il prenait la résolution de se précipiter sur les derrières de Mélas, il affectait de vouloir s'établir à Genève, pour diriger de ce point central les mouvemens de Thurreau et de Suchet, et fit faire avec éclat différentes démarches pour louer une habitation aux environs de cette ville.

Cependant, il se rendit à Lausanne le 13, sous prétexte de passer la revue d'une forte division, qui s'y rassemblait avec l'apparence de servir de réserve à celle du Valais, mais en réalité pour former l'avant-garde de l'armée sous les ordres de Lannes. Bonaparte fut joint dans cette ville par Carnot, qui, avec les détails des victoires d'Engen et de Moeskirch, lui apporta la certitude du départ des renforts demandés à Moreau, et reprit ensuite le chemin de Paris. Carnot le rejoint à Lausanne.

Aussitôt après la revue de la division Watrin, Lannes se mit en marche avec elle pour Martigny : dix-huit cent mille rations de biscuit préparées à Lyon, et destinées, disait-on, pour la flotte de Toulon, avaient été subitement dirigées par le lac de Genève sur Villeneuve, ainsi que l'artillerie et les munitions tirées de Besançon, d'Auxonne, de Grenoble et de Briançon. Lannes marche à Martigny.

Les généraux Gassendi et Marmont présidèrent aux préparatifs qui devaient assurer le transport de ce matériel. Outre les affûts-traîneaux construits à Paris, on fit creuser cent troncs d'arbres pour y coucher les pièces; les affûts démontés furent placés sur des mulets ou sur des traîneaux du pays, avec les coffrets de gargousses et les cartouches d'infanterie. Chacun de ces traîneaux était tiré par des soldats, ou des paysans que le premier consul fit rassembler en leur promettant une ample récompense, afin de Préparatifs pour le matériel.

soulager les troupes, auxquelles il allait imposer bientôt tant de fatigues et de travaux.

Difficultés de cette entreprise.

Il serait téméraire de vouloir décrire ce passage mémorable, après la relation éloquente qu'en a donnée le général Mathieu Dumas, dans son célèbre et modeste précis; il suffira, pour remplir la tâche que nous nous sommes imposée, de retracer les mêmes événemens sous le seul point de vue militaire. Comme nous différons souvent avec lui dans nos raisonnemens, et que notre relation sera plus complète, pour ce qui concerne les mouvemens des Autrichiens, sur lesquels il a manqué de notions exactes, on nous lira encore avec intérêt.

Gravir la grande chaîne des Alpes, au moment dangereux de la fonte des neiges, par un sentier impraticable aux charrois; cheminer durant 40 lieues dans les gorges arides qui aboutissent au St.-Bernard, et au mépris des forts de Bard et d'Ivrée, pour déboucher ensuite en Lombardie, au milieu d'une armée victorieuse et supérieure en nombre, paraissait une tâche au-dessus des forces humaines. L'histoire offrait à la vérité pl[illegible] sieurs opérations à peu près semblables: le [illegible] d'Annibal, particulièrement, était gra[illegible] mémoire de tout le monde, mais [illegible] un événement merveilleux que [illegible] ple à suivre. Le passage de [illegible] sous le règne de François [illegible]

plus récent, était beaucoup moins connu. Si ces deux entreprises offrirent plus de difficultés locales, il faut convenir aussi qu'elles étaient plus favorisées par le secret que la rareté des communications entre les deux contrées assurait dans ce temps-là, et par la situation des forces ennemies. En effet, les généraux carthaginois et ceux de François I[er], n'eurent point à craindre la présence d'une armée aussi considérable que celle de Mélas; car si celui-ci ne se trouva pas mieux en mesure d'accueillir son adversaire, il ne dut s'en prendre qu'à lui. Le consul Scipion au contraire, arrivé trop tard sur le Rhône pour y prévenir Annibal, et trop peu sûr lui-même des peuples qui habitaient les Alpes, pour espérer d'en franchir les gorges en sûreté, ne vit pas plus tôt le général carthaginois remonter la vallée de l'Isère (1), qu'il renonça à le

(1) L'opini[illegible]re divisée sur le point où Annibal franchit les Alpes. Il[illegible]urance (Durentia), ce qui fait supposer [illegible]rem[illegible]droite, et déb[illegible] par le col Dabries, [illegible]llée[illegible]ou par le m[illegible]e sur Fénestrelles. [illegible]s c[illegible], fondés s[illegible]crit de Tite-Live, [illegible]re[illegible](Isara), ju[illegible]t.-Bernard. D'au[illegible]qu'au con[illegible]one; tandis que [illegible]olybe, [illegible]ara est remplacé [illegible]ire croir[illegible] remonté vers le [illegible]n effet ce[illegible] Arc, qui traverse [illegible]qu'à Term[illegible]ère et la dernière [illegible]s de pr[illegible] seconde; car An-

suivre en queue, renvoya le gros de son armée en Espagne pour faire diversion, et s'embarqua à Gênes avec le reste, afin d'aller par Pise à Plaisance, attendre l'ennemi au revers de l'Apennin: moyen tout-à-fait singulier d'empêcher l'invasion de l'Italie! Le peu de connaissance que les Romains avaient des Alpes maritimes et de la Ligurie, qu'ils ne franchirent qu'un siècle après, peut excuser le consul Scipion de s'être embarqué; mais le renvoi de la majeure partie de ses forces en Catalogne n'est pas aussi facile à expliquer, au moment où l'ennemi allait *vaincre Rome dans Rome.* Aussi Annibal franchit-il les Alpes sans autre obstacle que celui de la population sauvage de ces montagnes, et avec l'appui assuré des Gaulois cisalpins.

Outre les deux passages que nous venons de citer, plusieurs autres avaient été exécutés dans le moyen âge, par le St.-Bernard même. Il servit de route militaire aux Romains, qui y firent passer un corps d'armée au cœur de l'hiver, à l'occasion des guerres entre Othon et Vitellius. Les Lombards le franchirent pour venir se faire battre par Gonthram, aux environs de Bex. Bernard, oncle de Charlemagne, y conduisit une colonne,

---

nibal déboucha sur Turin, dont le petit St.-Bernard est beaucoup plus éloigné que les deux autres. Nous partagerons l'opinion de ceux qui placent ce passage au mont Genève.

pour se réunir ensuite à ce prince, qui franchit en même temps le Mont-Cenis. Enfin les troupes de l'empereur Frédéric Barberousse avaient pris cette route au 12e siècle, pour pénétrer en Italie. Mais à ces époques reculées, les armées ne conduisaient ni artillerie, ni éléphans, ni machines de guerre, comme celles d'Annibal ou de Bonaparte; et, de tous ces passages, celui du règne de François Ier est le seul susceptible d'être mis en parallèle avec la campagne de 1800 (1), quoique, sous le rapport de la combinaison stratégique, cette dernière soit beaucoup plus habile.

Les préparatifs étant terminés, et les troupes échelonnées de manière à pouvoir se suivre sans interruption, et toutefois sans encombrement, la division Lannes se mit en route de St.-Pierre le 17 mai. Après six heures d'une marche pénible, elle atteignit l'hospice, où la prévoyance du consul, et la généreuse assistance des religieux lui avait préparé d'abondans rafraîchissemens: la descente, plus dangereuse du côté du midi, occasiona divers accidens; les amas de neiges, crevassés par le dégel, s'éboulaient avec fracas sous les pas, et entraînèrent dans l'abîme

Lannes passe la montagne.

---

(1) Les intéressans détails transmis sur cette opération par l'historien Gaillard, trouvent si bien leur place à côté de la campagne de 1800, que nous n'avons pu résister au plaisir de les transcrire, en y ajoutant quelques observations. (Voyez pièces justificatives, n° 1.)

plusieurs hommes et un plus grand nombre de chevaux. Enfin la division gagna Etroubles, d'où l'on délogea aisément les éclaireurs autrichiens; elle fut immédiatement suivie par celle de Loison.

Cette marche lente et successive, qui pouvait à peine se faire sur deux hommes de front, embarrassée par une foule de chevaux, de mulets, de canons et de caissons démontés, de traîneaux chargés de munitions et de vivres, ne permettait guère de passer plus de 7 à 8 mille hommes dans un jour. Cet inconvénient aurait pu devenir funeste, si Mélas eût été en mesure dans le bassin du Pô; mais comme son armée guerroyait en Ligurie, que le corps de Kaim était dispersé dans plusieurs vallées (1), et qu'il ne se trouvait à portée que la seule brigade Briey, la chose n'avait d'autre importance que de retarder un peu les opérations.

Il chasse les Croates de Châtillon.

Lannes ne fit halte à Etroubles que le temps nécessaire pour reprendre haleine, et reposer sa troupe harassée; il poursuivit sa route jusqu'à Aoste, et arriva le 19 devant Châtillon. Un millier de Croates ayant voulu lui en disputer l'entrée, furent culbutés et ramenés jusque sous le canon de Bard, où l'avant-garde se trouva tout à coup arrêtée.

(1) Voyez le tableau annexé au chapitre précédent, et celui que nous joindrons ci-après.

Jusque là, Berthier seul avait conduit l'armée; Bonaparte était resté à Lausanne, autant pour prolonger l'erreur de Mélas, que pour presser l'arrivage des approvisionnemens, régler la marche successive des troupes, et attendre des nouvelles de son avant-garde, et surtout de Suchet. Il en reçut le 19 à Martigny, dont le contenu était de nature à combler ses espérances: elles lui donnaient la certitude que Mélas se trouvait à Nice le 14 mai, fort éloigné de prévoir le coup dont il était menacé; car, bien que plusieurs avis lui eussent annoncé l'existence d'une armée de réserve, il se bornait à envoyer quelques milliers d'hommes en Piémont.

Le premier consul jugea dès lors que rien ne s'opposerait à son arrivée dans les plaines de la Sésia. Transporté de joie, et brûlant d'impatience de descendre en Italie, il résolut de franchir la montagne le 20 mai.

Bonaparte passe les monts.

A son arrivée à Aoste, Bonaparte trouva le général en chef parti pour rejoindre l'avant-garde; il apprit que l'armée entière restait encombrée entre le St.-Bernard et Bard, dont Lannes avait inutilement tenté l'attaque. A la vérité cette avant-garde s'était dirigée ensuite sur St.-Martin par un sentier tracé dans le flanc des rochers d'Albaredo; mais les autres troupes, surtout la cavalerie et le matériel, trouvaient des obstacles insurmontables; on parlait même déjà

de faire arrêter l'artillerie qui passait le St.-Bernard. S'il faut en croire les Mémoires de Napoléon, il se rendit en toute hâte vers Bard, gravit aussitôt les rochers d'Albaredo, qui dominent le bourg aussi bien que le fort, et reconnut à l'instant la possibilité de s'emparer du premier (1).

Attaque de la ville de Bard.

Le 21, à l'entrée de la nuit, quelques compagnies de la 58e, sous la conduite de l'intrépide Dufour, gravissent le rocher auquel le bourg est appuyé, se précipitent de là sur l'enceinte, abattent le pont-levis et introduisent le reste des leurs. La garnison réfugiée dans le fort, fait pleuvoir une grêle de mitraille; elle cesse enfin ce feu, plus désastreux pour les habitans que pour les Français, abrités par les maisons. Mais le brave capitaine Bernkopf, qui la commande, n'en paraît pas moins décidé à déjouer toutes leurs entreprises et à s'opposer au passage : il répond aux sommations de Lannes, qu'il connaît toute l'importance du poste dont la garde lui est confiée, et les moyens de défense qu'il offre.

(1) Le général Mathieu Dumas attribue tout cela à Berthier; mais les Mémoires venus récemment de Ste.-Hélène, et publiés par les généraux Montholon et Gourgaud laissent peu de doute à ce sujet. On a aussi attribué la prise de Bard au général Watrin et à quatre compagnies de grenadiers, et non à la 58e. Nous nous en rapportons à Napoléon; car Watrin dut combattre le 21, contre le général Briey, à Monte-Strutto.

Le fort résiste à toutes les tentatives et arrête le passage.

La rencontre d'un obstacle sur lequel on avait si peu compté, faillit renverser le brillant projet du moderne Annibal : toutes les reconnaissances confirmèrent que ce fort, dont on avait fait trop peu de cas, construit en maçonnerie sur un mamelon à pic, et armé de 20 pièces, ne pouvait être emporté de vive force, et qu'il était même impossible de hisser du canon sur un point assez élevé pour le battre. Le rocher isolé sur lequel il se trouvait assis, précipité par un éboulement du mont Albaredo, paraissait avoir été jeté dans la vallée pour la fermer hermétiquement, et ne laissait d'espace qu'à une rangée de maisons dont se compose le bourg, et au lit de la Dora-Baltea, qui s'était creusé une issue à travers l'éboulement, dans une largeur de 28 à 30 toises. Le fort, construit en ellipse d'après la forme du rocher, n'a que 56 toises de longueur sur 32 de large; mais on y a ajouté plusieurs tours et batteries pratiquées sur la pente, et abritées contre le feu supérieur des rochers d'Albaredo par des blindages ou des voûtes. Des galeries également voûtées servent de communications entre les batteries avancées et le fortin supérieur; elles s'étendent jusque près du bourg, dont elles se trouvent séparées par des coupures retranchées; les avenues de celui-ci sont fermées par un mur d'enceinte et deux ponts-levis crénelés qui prennent toute la largeur du passage.

Lannes passe par le rocher d'Albaredo.

Les ouvrages, enfilant au loin la route qui passe par la rue de Bard même, à portée de pistolet des batteries, il semblait que l'armée ne pût faire un pas de plus : heureusement on avait découvert, ainsi que nous l'avons déjà dit, un petit sentier pratiqué à gauche sur les crêtes du mont Albaredo, et quoiqu'il n'eût jamais servi qu'aux pâtres de chèvres, on y fit passer, un à un, l'infanterie et la cavalerie de Lannes, qui reçut l'ordre de se diriger sur Ivrée, et de l'emporter à quelque prix que ce fût. La division Watrin se porta dès le même jour sur Monte-Strutto, où elle rencontra la brigade Briey, forte d'environ 2,500 hommes, qu'elle rejeta jusqu'à Borgo-Franco, et ensuite sur Ivrée. Dans l'intervalle, on fit travailler 1,500 hommes à frayer un peu le chemin, à soutenir par des levées les endroits les plus étroits et les plus scabreux, à creuser des marches aux points dont la pente trop roide devenait à la fois dangereuse et fatigante. Bonaparte le gravit lui-même, au moment où les divisions de réserve y défilaient; mais quoique ces travaux eussent aplani bien des difficultés, il n'en était pas moins impossible de songer à conduire du canon par ce sentier.

Il bat Briey à Monte-Strutto.

L'artillerie passe de nuit dans la ville sous le canon du fort.

Cependant le temps pressait; les résultats de l'entreprise allaient être compromis si l'on ne trouvait un moyen de passer l'artillerie et les munitions; à la vérité l'infanterie aurait tou-

jours pu guerroyer dans le terrain coupé qui environne Ivrée, et attirer sur ce point la majeure partie des forces de Mélas; mais il eût été difficile qu'elle se hasardât en Lombardie avant la reddition de Bard, et jusque là toute l'opération était manquée. On imagina de faire traverser les pièces et les caissons par le bourg de Bard, à la faveur de l'obscurité, en couvrant la rue de fumier, et enveloppant les roues de manière à éviter le moindre bruit. Quarante pièces et une centaine de caissons furent ainsi traînés à la prolonge par les canonniers, que le feu de la garnison vint troubler plus d'une fois dans ce périlleux travail. L'artillerie de la place leur faisait peu de mal; mais les Autrichiens, lançant des pots à feu et des grenades, firent sauter plus d'un caisson, et blessèrent un certain nombre des braves volontaires qui se dévouaient.

Mesures ordonnées pour reconnaître le chemin.

Bonaparte, tourmenté d'impatience et d'inquiétude, employa d'un autre côté tous les moyens possibles pour surmonter ce malheureux obstacle. En même temps qu'il faisait reconnaître le chemin qui mène de Verres par la vallée de Challant à Grassoney dans celle de Vallaise, pour descendre ensuite à Setto-Vittone; il en faisait chercher d'autres par le col de Cogne sur la vallée d'Orco, ou plus près sur le versant des montagnes voisines du fort, dont il ordonnait même, contre l'avis de Marescot, de tenter l'escalade.

Assaut livré inutilement au fort.

Le général Loison, chargé de cette audacieuse entreprise, s'avance à la tête de quelques centaines de grenadiers; ces braves qui ne redoutent rien, franchissent les palissades et pénètrent jusqu'au pied du mur de revêtement; l'artillerie chargée à mitraille, et la mousqueterie qui part de tous les créneaux ou des machicoulis, sème la mort parmi eux; ils ne veulent pas renoncer, sous les yeux du premier consul, à une entreprise qu'il attend de leur valeur: 200 blessés, au nombre desquels on compte Loison et Dufour, attestent leurs efforts; mais ils sont enfin contraints à chercher un refuge dans le bourg. Bonaparte ne s'était point flatté d'emporter ainsi d'emblée, un fort peu susceptible de l'être; mais il espérait frapper de terreur le commandant autrichien, et le décider à une prompte capitulation.

Lannes emporte Ivrée.

Plus heureux devant Ivrée, le général Lannes l'avait emportée d'assaut. Cette place, négligée depuis un siècle, n'avait pas vu d'ennemis depuis que le duc de Vendôme l'avait réduite en 1704. Ses fortifications tombaient en ruines; on voyait à peine les traces des deux châteaux qui en faisaient jadis la principale défense: un fortin carré, qu'on a honoré du nom de citadelle, n'était pas même en état. Les Autrichiens, pour lesquels elle n'avait été jusque là d'aucun intérêt, songèrent à y travailler quand l'ennemi

fut aux portes; il s'agissait de les prévenir, car chaque minute de retard pouvait compromettre l'armée.

Le château ayant été escaladé le 23, par un coup de main des plus heureux, Lannes fit former le jour suivant les 22e et 40e régimens en trois colonnes d'attaque. La brigade Briey, réfugiée sous l'abri de cette place, la défendit avec assez de fermeté (1); mais assaillie avec une impétuosité devant laquelle tout pliait, elle fut forcée dans la ville, où les colonnes républicaines pénétrèrent après avoir fait tomber les ponts-levis. Les débris de ce détachement cherchèrent un refuge sur la Chiusella, où le général Haddick les recueillit avec un corps de 5 bataillons et 4 mille chevaux.

L'armée se réunit peu à peu sous cette ville.

Cependant le passage successif de l'artillerie par la ville de Bard s'était opéré, un peu lentement à la vérité, mais néanmoins avec plus de succès qu'on ne l'aurait cru. En même temps les troupes filaient sans interruption, homme à homme, par le sentier de la montagne d'Alba-

(1) Les Français portent la garnison d'Ivrée à 4 mille hommes: la relation autrichienne dit, que Briey prit position derrière, et n'y laissa que 400 hommes : cependant elle parle d'un bataillon entier qui défendit le dernier les murailles. Nous croyons donc que la brigade, qui comptait 2,400 hommes sur ce point, concourut à sa défense.

redo ; en sorte que le 27 mai le gros de l'armée se trouva réuni à Ivrée avec son parc (1). La division Chabran, qui s'était rassemblée au petit St.-Bernard, descendit sur Aoste, malgré les difficultés inouïes, et prit le soin de former le blocus du fort de Bard.

Thurreau s'empare de Suze.

A sa droite, le général Thurreau était descendu du Mont-Cenis sur Suze. Une colonne de 1,800 hommes, partie avec lui de Fénestrelles et des hauteurs de Chaumont, s'avança sur Gravière; une autre de 2,800 hommes descendit à Novallèse. La brigade Lamarsaille, qui couvrait Suze, au nombre de 4 mille hommes, en défendit l'approche avec avantage, d'abord contre le premier corps, puis contre le second; jusqu'à ce que, menacée à gauche par une vigoureuse at-

---

(1) Elle se composait alors des corps suivans, sans compter Moncey, Thurreau et Bethencourt.

Lannes.	Division Watrin.	
	Brigade Mahler.	
	Idem. Rivaud, cavalerie.	
Duhesme.	Division Loison.	
	Idem. Boudet.	
Victor.	Division Chambarlhac.	
	Idem. Gardanne.	
Réserve. Murat	Division Mounier.	
	Division de cavalerie Harville.	Kellermann.
	Idem. Duvigneau.	Champeau.

Flanqueurs. Brigade italienne Lecchi.
Division Chabran, restée autour du Bard.

taque de la colonne de Thurreau, elle se replia sur Avigliano, où Kaim, accouru de Turin avec quelques renforts, vint en prendre lui-même le commandement.

A gauche de l'armée le général Bethencourt, avec une brigade de l'ancienne division du Valais, gravissait le Simplon, forçait l'horrible défilé de Gondo, et poussait devant lui la brigade Laudon, de Domo-Dossola sur Gravelone. Pour communiquer avec lui, et avoir des nouvelles de Moncey, le général Lecchi fut lancé, avec 2 mille Italiens, de Grassoney dans la vallée de la Sésia, ce qui ne contribua pas peu à décider la retraite de Laudon, en lui donnant des inquiétudes sur sa communication.

Moncey descend le St.-Gothard. Les autres colonnes débouchent

Les divisions que le général Moncey amenait de l'armée du Rhin, commençaient de même à descendre le St.-Gothard; mais, outre les obstacles que la brigade Dédovich opposait à la tête de ses colonnes, la difficulté des vivres dans ces agrestes vallées, ravagées depuis trois ans par les deux partis, avait forcé à les échelonner par régiment, ce qui devait retarder de quelques jours la possibilité de les mettre en action.

Ainsi, malgré l'extension de sa ligne et la multitude de ses colonnes, Bonaparte voyait son plan réussir, comme s'il n'y avait pas eu le moindre dérangement à craindre de la part de ses adversaires. Personne mieux que lui ne savait

diviser ses forces pour faciliter leur marche et les réunir ensuite à propos. Cette dissémination apparente trompait l'ennemi, facilitait les subsistances, flanquait la marche du corps de bataille; mais la concentration de ces divisions devenait tôt ou tard entre ses mains un sûr garant de la victoire. Toutefois, par une bizarrerie assez extraordinaire, la campagne de Marengo, qui eut de si brillans résultats, fut celle où il s'écarta le plus des principes, du moins dans les mesures d'exécution.

Lannes attaque les Impériaux sur la Chiusella.

Malgré ses premiers succès, l'armée française n'était point solidement établie, et il importait surtout de lui procurer une base plus large, autant pour assurer son approvisionnement que pour donner plus de champ à ses opérations. Lannes ne resta donc pas long-temps oisif à Ivrée; soutenu par une division de réserve, sous les ordres du général Boudet, il marcha à l'ennemi, qui comptait vainement sur la protection de la Chiusella, pour couvrir l'avenue de Turin, et y attendre des renforts.

Le général Haddick, à qui cette tâche était confiée, s'imagina, selon l'usage, de tout couvrir en faisant tout occuper; il avait partagé ses 8 bataillons et 30 escadrons en cinq détachemens; Briey gardait San-Martino avec trois bataillons; Festenberg éclairant Verceil avait dix escadrons; Pilatti couvrait Vische et Chivasso;

Palfy, à la tête de trois bataillons et huit escadrons, défendait les hauteurs de Romano; enfin, deux bataillons gardaient le pont de la Chiusella. Lannes fit attaquer ce poste par la 6ᵉ légère; les Autrichiens, la voyant un peu ébranlée par le feu de cinq pièces, eurent l'imprudence de passer le pont pour la charger; et, après un succès passager contre les premiers pelotons, ils furent vigoureusement ramenés. Macon, irrité des obstacles que son régiment éprouvait au pont, se jette dans la Chiusella à droite et à gauche, et force l'ennemi à lui abandonner le poste. Palfy, accouru des hauteurs de Romano pour le reprendre, se précipite à la tête de quatre escadrons sur les Français; mais il tombe frappé à mort, et ses troupes ébranlées reprennent le chemin de Romano.

Haddick, voyant sa cavalerie engagée sur un terrain fourré, la fit reployer dans les champs plus favorables de Montaleghe. Les républicains suivaient l'ennemi avec leur vivacité accoutumée, lorsque le successeur de Palfy, à la tête de 2 mille chevaux, chargea à son tour l'infanterie, qui s'abandonnait trop, la dispersa sur le plateau et même jusqu'au pied des montagnes, puis se reporta sur Romano, au moment où la brigade Mahler débouchait de son côté. Plein de confiance dans ses escadrons, Pilatti attaqua cette infanterie avant sa formation; mais, après un

léger avantage, il céda enfin au nombre, et exécuta sa retraite avec fermeté sur le bac de Foglizzo, où Haddick passa l'Orco sans être inquiété, quoique cette opération durât sept ou huit heures. Briey, qui n'avait pas vu d'ennemis, se replia sur Aglie.

Ce combat fut très-honorable pour les troupes impériales; les deux partis s'en attribuèrent non-seulement la gloire, mais encore les avantages. Les Impériaux prétendirent que leur cavalerie prouva toute sa supériorité sur l'infanterie française. Les républicains affirmèrent que le combat doubla le courage des jeunes soldats, tout étonnés de voir plier devant leurs baïonnettes, ces superbes escadrons, l'orgueil de l'armée autrichienne. Lannes, ayant poussé jusqu'à Chivasso, s'empara sur le Pô d'un grand nombre de barques chargées, capture d'autant plus précieuse, que l'armée n'avait pas le moindre équipage de pont (1).

Nouvelles chances et projets du premier consul.

Bonaparte, arrivé à Ivrée, avait un parti décisif à prendre. Il était aisé de prévoir que Mélas ne resterait pas dans le comté de Nice, et il fallait s'attendre à le rencontrer incessamment.

(1) L'armée avait plusieurs compagnies de pontonniers et de sapeurs; quant aux pontons, il n'était pas question d'en faire passer au St.-Bernard; mais on savait qu'on n'en aurait besoin que sur le Pô et le Tésin, où l'on trouve assez de matériaux et de barques pour jeter des ponts.

Trois partis s'offraient au général français : le premier, de remonter entre la gauche du Pô et le pied des Alpes, pour se rallier successivement à Thurreau et à Suchet; le second, de passer le Pô à Cambio, et de se porter droit sur Gênes au secours de Masséna; le troisième, de marcher sur le Tésin, de s'emparer de Milan et de Plaisance. Le premier, plus prudent, ne menait à rien de décisif. Le second, un peu scabreux tant que la jonction avec Moncey ne serait pas opérée, n'était pourtant pas si impraticable que le consul lui-même l'a pensé : dans l'emplacement réel des forces ennemies, il eût pu conduire 30 mille Français par Novi à Gênes, avant l'époque de sa reddition; mais l'incertitude, si la place tenait encore, et l'ignorance des mouvemens de l'ennemi, firent juger ce parti trop dangereux. Le troisième exigeait plus de temps, et compromettait par cela même le sort de Masséna; mais il était plus brillant; car, outre qu'il procurait à la fois de glorieux trophées et d'immenses ressources, il conduisait plus vite à une réunion avec Moncey, sans laquelle la position de l'armée semblait précaire (1).

Un général ordinaire eût probablement pris

(1) Si le premier consul avait attendu Moncey pour agir ensuite avec 50 mille hommes réunis, ce parti eût paru en effet préférable; mais, s'il ne devait passer le Pô qu'avec 29 mille hommes,

assignée à Kaim. Le général Elsnitz resta sur le Var avec 18 mille hommes divisés en cinq brigades (1), bientôt renforcées par celle de St.-Julien, que la capitulation du fort de Savone rendit disponible peu de jours après.

Elsnitz reste vers le pont du Var.

C'était plus qu'il n'en fallait pour contenir les 12 mille hommes de Suchet ; mais le général autrichien, attachant le plus haut prix à la chute de Gênes, ne voulait laisser aucune communication possible avec cette ville. Elsnitz reçut donc pour instruction, dans le cas où il serait menacé par des forces supérieures, de se retirer derrière la Roya : s'il était forcé là, et que Gênes tînt encore, il devait disputer le terrain jusqu'à Savone, et s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité : Gênes, au contraire, était-il rendu ? Elsnitz devait alors ne laisser que 2 mille hommes en Ligurie, et se diriger avec 16 mille sur le col de Tende. Ces dispositions excellentes dans l'opinion que Berthier déboucherait en Piémont avec des forces inférieures, étaient de mauvais palliatifs dans la supposition contraire, et l'on ne tarda pas à se convaincre de leur insuffisance.

Suchet profite de son inaction

Pendant que ceci se passait, Elsnitz n'avait rien osé entreprendre contre la tête de pont du

(1) Lattermann et Weidenfeld à gauche vers le pont de St.-Laurent ; Ulm et Bellegarde au centre vers Aspremont ; Gorrup à droite sur la Tinca.

Situation approximan de Mai 1800.

DIVISIONS.	BRIG	OBSERVATIONS.
WUKASSOWICK.	Dédovich.	
	Laudon . .	
	Rohan. . .	
	Doller . .	
HADDICK.	Briey . .	
	Palfy . .	
	Pilati . .	
	Festenberg	
	Doller . .	
	Lamarsail	

Var, devant laquelle il se trouvait depuis le 14 mai; son artillerie n'ayant pu suivre par la route de la Corniche, il se contenta de quelques démonstrations peu inquiétantes; Suchet profita de ce temps pour en faire compléter et armer les ouvrages, de manière à la mettre en état de résister à une attaque d'emblée; ce que le général Campredon exécuta avec autant de zèle que d'habileté.

pour armer la tête de pont.

Cependant le général autrichien n'avait pas renoncé à l'espoir de faire face à tout: tourmenté par la nouvelle des échecs que son lieutenant venait d'essuyer devant Gênes, et plus encore par les renseignemens contradictoires qu'il recevait sur des rassemblemens de troupes à Genève et en Savoie, Mélas apercevait bien l'orage se grossir autour de lui; mais il ne se doutait ni de son importance ni du côté où il éclaterait. Décidé néanmoins à ne point disputer les différens passages des Alpes, mais à tomber sur l'ennemi dès qu'il paraîtrait en plaine, il porta sa principale attention sur les moyens de se mettre en mesure au premier avis qu'il en recevrait, et les 10 mille hommes de renforts envoyés dans le bassin du Pô, lui parurent suffisans pour atteindre ce but.

Mélas espère pouvoir tenir tête à l'armée de réserve, et conserver la Ligurie.

Il s'en fallait de beaucoup que ce calcul fût juste, comme on s'en convaincra facilement par l'examen des tableaux joints à ce chapitre, où

l'on voit d'un coup-d'œil l'emplacement des forces des deux partis, et leurs chances respectives. Mélas avait tellement disséminé les 100 mille hommes dont son armée se composait, qu'il était partout en prise aux coups des Français. Au fait, on ne saurait se dissimuler que sa position ne fût embarrassante : amener des forces inférieures sur le Pô et s'y faire battre, c'était compromettre sans retour les corps d'Elsnitz et d'Ott : évacuer au contraire les Alpes-Maritimes pour se concentrer vers Turin, c'était ouvrir à Suchet le chemin de Gênes, et renoncer à la prise de Masséna.

Attaque sur le pont du Var.

Toutefois, pour diminuer les chances défavorables que présentait cet état de choses, on résolut de tenter une attaque sérieuse contre la tête de pont du Var, dans l'espoir que la chute de ce poste important paralyserait totalement le corps de Suchet, et permettrait d'utiliser au besoin une partie de celui d'Elsnitz en Piémont.

La grosse artillerie autrichienne, ayant enfin débarqué à Nice, fut conduite dans les batteries préparées et démasquées le 22 mai au matin. La brigade de grenadiers de Lattermann et celle de Bellegarde s'avancèrent alors en trois colonnes contre les ouvrages défendus par la division Rochambeau. Ces masses protégées à leur droite par une forte batterie, et à gauche par plusieurs frégates et chaloupes anglaises, livrent

vainement deux assauts. Les républicains instruits de leurs préparatifs par le télégraphe de Montalban (1), soutiennent l'attaque avec fermeté : les colonnes autrichiennes arrivées à portée de pistolet, sont accueillies par des décharges à mitraille : les plus braves tombent sous le fer meurtrier, les autres chancellent ; un feu de mousqueterie, auquel ils ne peuvent riposter, vient accroître le ravage ; et les assaillans reprennent le chemin du camp, après avoir essuyé une perte sensible (2).

Embarras de Mélas à son arrivée à Turin.

La mauvaise issue de cette tentative, jointe aux échecs réitérés d'Ott devant Gênes, étaient de funestes présages pour le général autrichien, et redoublaient ses embarras. Cependant il n'y avait pas à balancer ; les rapports de ses lieutenans devenaient de plus en plus alarmans ; Mélas, qui s'était rendu à Coni le 22, apprit presqu'au même instant l'attaque de Suze par Thurreau, la prise d'Ivrée par Lannes, et la présence de Bonaparte en Italie avec des forces imposantes. Ces deux premiers événemens n'étaient point

(1) En évacuant Nice, Suchet avait jeté garnison dans les forts de Villefranche et Montalban. Ce dernier situé sur une montagne très-élevée, avait un télégraphe, dont les signaux correspondaient avec l'armée derrière le Var, et lui apprenaient tout ce qui se passait dans la ligne ennemie.

(2) Nous avons adopté la relation française pour cette attaque, dont le journal autrichien n'a fait qu'un simple bombardement.

incompatibles avec les différentes suppositions faites jusqu'alors; mais le dernier changeait entièrement la face des affaires. Mélas se refusant encore à y croire, envoya au consul un parlementaire qui le connaissait personnellement, pour s'assurer de la vérité de ces rapports (1). Rien n'était plus positif que la présence d'une forte colonne française dans la vallée d'Aoste; mais on espérait encore que ce n'était qu'une puissante diversion pour dégager Masséna et Suchet. L'entreprise de Thurreau par le Mont-Cenis sur Suze compliquait les conjectures, et il semblait assez probable en effet que, si le gouvernement français voulait tenter quelque effort pour sauver Gênes, il le dirigerait de Lyon par cette route, plutôt que par un point plus éloigné. Cette diversion remplit si parfaitement son objet, que Kaim se porta lui-même à Avigliano, pour reconnaître les forces de Thurreau; Zach, trompé, fit renforcer par la brigade Knesewich ce corps déjà supérieur à l'ennemi, et prit les précautions les plus minutieuses pour retirer au besoin la colonne du général Nimptsch, de la vallée de Perosa.

Ces attaques partielles, quoique d'un mauvais

(1) La relation autrichienne se tait sur cette circonstance; mais elle est si positivement affirmée par Bonaparte lui-même, qu'il faut bien l'admettre.

augure, ne détruisaient pas entièrement les songes de Mélas. Après l'arrivée des troupes envoyées de la Ligurie et de la division Oreilly, les forces impériales et piémontaises dans la vallée du Pô et de Suze, s'élevaient à 25 mille fantassins et 10 mille chevaux; Mélas les jugea encore suffisantes pour arrêter l'ennemi, dont il n'évaluait le nombre qu'à 25 ou 30 mille hommes : peut-être même se flatta-t-il un instant de renouveler à cette occasion la manoeuvre qui lui avait si bien réussi à Fossano contre les colonnes séparées de Championnet. La certitude que le fort de Bard tenait encore, lui faisant espérer d'avoir bon marché de la colonne qui oserait déboucher de la vallée d'Aoste sans artillerie, il comptait porter ensuite ses efforts contre celle de Suze.

Le combat de la Chiusella lui démontre toute l'étendue du danger.

Le combat de Romano et la défaite de Palfy le 26 mai, ne tardèrent pas à dissiper cette dernière illusion : le canon français avait tonné sur les escadrons de Palfy, et dès qu'il y en avait une pièce, il pouvait y en avoir cinquante. Cet événement ne laissait aucune incertitude sur la nature des dangers que l'armée impériale courait; Mélas ne pouvant plus douter que Bonaparte ne s'avançât contre lui avec des forces imposantes, aurait dû juger dès lors qu'il ne s'agissait plus de prendre des demi-mesures.

Observa-

Il lui restait encore quelques chances de salut;

tions sur les chances qui lui restent.

bien que toutes fussent accompagnées de quelques inconvéniens. Si Bonaparte marchait par la gauche du Pô sur Turin, il n'y avait qu'un moyen, celui de rassembler en toute hâte les corps d'Elsnitz, de Kaim et d'Ott, vers Alexandrie ou Asti; en sorte que les deux armées, placées dans leur ordre naturel, appuyées réciproquement sur leur base, eussent remis la possession du Piémont au sort d'une bataille, dans laquelle 60 mille vétérans, dont 12 mille d'une superbe cavalerie, ne devaient pas laisser la victoire douteuse. A la rigueur, on pouvait même laisser Ott devant Gênes; mais Suchet ayant le champ libre, et pouvant aller au secours de Masséna, cela n'eût servi à rien, qu'à se priver inutilement du tiers de l'armée impériale.

Dans le cas où le consul se porterait sur Milan, Mélas, réunissant ses forces, pouvait se jeter à son tour sur la propre communication des Français, et voler avec 50 mille hommes sur le Tésin. Il avait aussi la faculté de filer vivement par Plaisance et Crémone sur Mantoue; détermination un peu humiliante à la vérité, puisqu'on eût livré par cette seule marche, et sans brûler une amorce, toute l'Italie à la merci des républicains. La marche sur le Tésin avait l'inconvénient de mener dans les plaines coupées de la Lombardie, où la cavalerie impériale eût été hors d'état d'agir: cependant, comme il restait en outre des forces

égales en infanterie et artillerie, on pouvait le risquer. L'opération semblait d'autant plus naturelle, qu'on eût placé l'armée française dans une situation très-critique; en cas de revers, elle n'aurait d'autre parti à prendre, que de se replier par les bailliages italiens sur le St.-Gothard, en sacrifiant toute son artillerie, et s'exposant à la plus affreuse misère. Encore eût-il fallu pour cela qu'elle n'attendît pas un engagement décisif entre le Tésin et Milan; car alors il ne lui serait resté qu'à se jeter dans les horribles défilés de la Valteline et de l'Engadine, sans prévoir l'issue qu'elle y trouverait.

Enfin, si Bonaparte s'arrêtait au parti contraire de manœuvrer sur la rive droite du Pô par Plaisance, Mélas aurait alors toute la facilité désirable d'opérer sur le Tésin et l'Adda, pour rouvrir les communications de l'armée, en abandonnant momentanément la plaine du Piémont.

Demi-mesures du général autrichien.

Mais, dans toutes ces suppositions, la première condition de réussite était une prompte retraite du corps d'Elsnitz sur Coni et le col de Tende, ou même sur Fossano, pour pouvoir ensuite opérer la jonction au moment convenable, et le général autrichien ne put s'y décider. On est toujours enclin à croire ce que l'on désire; Mélas se persuada que l'armée de réserve opèrerait sur Turin, pour se lier à Thurreau; et il présumait

être en état de tenir autour de cette ville, pour donner le temps à Ott de soumettre Gênes. Ce coup une fois frappé, rien ne l'empêcherait alors de retirer la majeure partie des forces de la Ligurie, afin d'opérer selon les circonstances.

Toutes les instructions aux généraux Kaim et Wukassowich furent rédigées dans ce but jusqu'au 28 mai : le premier dut faire retrancher Moncagliéri et Carignano, et travailler à la tête de pont de Casal. Le second, auquel on assigna les brigades de cavalerie Festenberg et Doller, reçut l'ordre de défendre le Tésin autant que possible; puis, en cas où il y serait contraint par des forces supérieures, de se replier sur Pavie, et d'y passer le Pô. Les magasins, dépôts, caisses, en un mot tout ce qui se trouvait à Milan devait être évacué sur Mantoue. Haddick, renforcé de 2 mille fantassins, fut chargé de tenir derrière l'Orco.

Bonaparte se dirige sur le Tésin.

Dans ces entrefaites, Bonaparte de son côté adoptait un parti, capable d'en imposer de plus en plus au général autrichien, mais qui lui donnait aussi le loisir de prendre ses mesures. Laissant un rideau d'observation vers Chivasso et Trino, il résolut de passer le Tésin, d'inonder comme un torrent la Lombardie, de chasser le corps qui la couvrait jusque sous le canon de Mantoue, pour faciliter ainsi la jonction de Moncey, qui descendait le St.-Gothard dès le 27

mai (1). Ce projet audacieux, calculé avec une rare précision du temps nécessaire, eut un plein succès, malgré les marches divergentes auxquelles il donna ensuite lieu. Pour en assurer l'exécution, Bonaparte laissa Lannes sur la Chiusella, et fit défiler toute l'armée derrière lui, de manière à ce que la réserve aux ordres de Murat se trouvât former l'avant-garde, et se réunît le 30 mai à quelque distance du Tésin, suivie de près par les divisions Loison et Victor.

Cette entreprise allait placer le corps de Wukassowich dans une position difficile : la brigade Dédovich, engagée vers Bellinzona avec la tête des colonnes de Moncey, n'était point disponible, et eût été d'ailleurs trop éloignée pour concourir à la défense du Tésin ; celle de Laudon, qui venait de se retirer jusqu'à Arona devant Bethencourt, craignant d'être prévenue à Sesto-Calende, avait passé le lac Majeur, et débarqué à Angera, d'où elle fut dirigée en toute hâte sur Bufalora. La cavalerie du général Festenberg était donc pour l'instant la seule force sur laquelle on pût compter, et lors même que Laudon l'eût jointe à temps, ce n'était pas 5,600 hommes qui

(1) Napoléon dit que Moncey était arrivé le 31 mai à Bellinzona ; les victoires et conquêtes disent le 22. Le journal autrichien porte son attaque au 28.

pouvaient tenir de Sesto-Calende à Pavie contre 30 mille Français. Wukassowich se rendit de sa personne à Bufalora, pour aviser aux moyens de défense; il fit jeter un pont à Sesto pour assurer la retraite du prince de Rohan qui venait de Borgo-Manero, et celle de Laudon qu'il attendait par la rive occidentale du lac.

Passage du Tésin. Combat de Turbigo.

Le Tésin est large, profond et rapide; quoique le superbe canal qui part d'Oleggio conduise une grande partie de ses eaux à Milan, le volume en est encore assez considérable pour former un obstacle majeur aux opérations d'une armée. Ce grand canal, qui longe la rivière jusqu'à Bufalora à une très-petite distance, semblait accroître les difficultés d'un passage, et devint dans cette occasion une cause principale de succès. Le général Festenberg, craignant sans doute d'engager le gros de ses forces sur cette étroite langue de terre, n'y avait placé que des postes: Murat, après avoir poussé des partis de cavalerie jusque vers Somma, afin de diviser l'attention de l'ennemi, porta le 31 mai, la division Monnier en face de Turbigo (1), et celle de Boudet sur Bufalora. A l'aide d'un petit nombre de nacelles,

(1) Voyez la carte en quatre feuilles : sur quelques exemplaires ce nom a été mal à propos remplacé par celui d'Induno ; ce dernier village existe, mais la position à laquelle on a placé son nom est bien celle de Turbigo. Nous avons fait rectifier cette erreur.

saisies dans un bras du Tésin, l'adjudant-général Girard se jette avec quelques braves sur la rive gauche : soutenu peu à peu par un bataillon de la 70e, et protégé par les batteries qui foudroient les cinq pièces autrichiennes placées pour défendre le passage, il aborde audacieusement la cavalerie de Festenberg, dont les escadrons n'osant s'engager dans un terrain fourré, où leur ruine serait certaine, repassent le canal et se replient sur Turbigo.

Laudon, averti par le bruit du canon, presse sa marche par Galarate sur Castano; déjà son avant-garde qui le précède s'était retirée vers ce bourg, lorsqu'il rentre avec le gros de sa colonne dans le village de Turbigo, et charge même avec succès les troupes avancées de Girard. Cet intrépide officier profite de tous les accidens, et défend le pont du Naviglio, pour donner à la division le temps de venir à son secours; enfin le général Monnier ayant réuni une partie de ses forces, franchit le canal, se jette sur Turbigo, baïonnettes baissées, et l'emporte (1). La nuit, qui survint, facilita la retraite des Autrichiens. Wukassowich s'étant fait précéder de deux bataillons pour occuper le château de Milan, prit la

(1) Le rapport autrichien dit que Wukassowich se maintint en possession du village et de la ligne du Naviglio.

route de cette ville, avec l'intention de gagner la ligne de l'Adda; il prescrivit à Dedowich de venir le joindre vers Cassano.

Second passage à Bufalora.

Murat, instruit du départ de l'ennemi, fit passer le 1er juin, la division Boudet à Bufalora, et se mit à la poursuite de Wukassowich; mais, celui-ci, ayant laissé 2,800 hommes au général Nicoletti, pour la garnison du château de Milan, avait déjà évacué cette capitale, toujours destinée à devenir, sans coup férir, la proie du vainqueur. Il se retira sur Lodi, dans l'espoir de tenir derrière l'Adda, à l'aide de la brigade Dédowich, dirigée comme on vient de le dire sur Cassano.

Entrée des Français à Milan.

Bonaparte, qui marchait à l'avant-garde, entra à Milan le 2 juin. Les divisions Boudet et Loison durent poursuivre les Autrichiens sur l'Adda et observer Pizzighetone; celle de Monnier garda la capitale et en investit le château. Le corps italien de Lecchi, qui était descendu de Varallo vers Arona, laissa au général Bethencourt le soin de bloquer cette petite place; et, après avoir passé le Tésin à Sesto-Calende, se dirigeait par Varèze et Monza sur Cassano.

Rien ne s'opposait dès lors à la marche de Moncey; car Dédowich, qui avait compté sur les difficultés du mont Cénère pour lui défendre la route de Lugano, ayant été rappelé sur l'Adda, le général français put sans obstacle déboucher par Como et Varèze.

Dans les entrefaites, Lannes n'avait pas été moins heureux du côté de Pavie. Pour masquer le mouvement de l'armée sur le Tésin, il avait attaqué vivement le 28 mai le poste de Foglizzo, que Haddick conservait à la gauche de l'Orco, et forcé les Autrichiens à en brûler le pont. Après leur avoir ainsi donné le change, Lannes dut laisser à un faible détachement de Chabran la tâche pénible de couvrir la communication du St.-Bernard, et suivre lui-même la marche de l'armée, afin de s'emparer de Pavie, point stratégique important vers la jonction du Tésin et du Pô, et qui, dans la situation relative des deux partis, devenait en quelque sorte la clef de toutes les positions de l'armée française. Les Autrichiens y avaient formé un dépôt principal, et les prises qu'on y fit en vivres, artillerie ou munitions ne furent pas le résultat le moins avantageux de cette conquête : on n'y comptait pas moins de 200 pièces de canon, 8 mille fusils, et des approvisionnemens proportionnés. Prise de Pavie.

Cette contre-marche atteignit entièrement son but; les Autrichiens, après l'affaire du pont de Foglizzo, s'attendaient le 29 mai à une tentative plus sérieuse contre Turin; mais à leur grand étonnement ils apprirent que Lannes était retourné à Chivasso, et les espions s'accordèrent à rapporter que les Français marchaient en forces vers la Lombardie. Mélas espérait que Wu- Mélas veut se jeter sur Verceil

kassowich aurait réuni ses dix mille hommes pour défendre le Tésin; il ne savait encore rien de positif sur la marche de Moncey, et la nouvelle du mouvement de Bonaparte lui suggéra l'idée d'assaillir par Verceil la ligne de retraite de son adversaire, en même temps qu'il serait arrêté de front sur le Tésin. A cet effet, Kaim dut renforcer Haddick, de 6 mille hommes, et Skal passer le Pô à Casal avec 4 mille. Mais, au moment de déboucher le 31 mai, Mélas apprit à la fois les derniers revers essuyés sur le Danube, la retraite de Kray sous Ulm, et la nouvelle que Moncey ayant assailli la droite de Wukassowich, avec des forces quintuples, celui-ci pressé de toutes parts se trouvait hors d'état de tenir tête derrière le Tésin, à 50 mille Français. Le danger toujours croissant exigeait d'autres mesures qu'une attaque partielle contre Verceil, et elle fut contremandée.

Il se décide subitement à réunir son armée sous Alexandrie.

Mélas, jugeant que ce projet ne serait plus qu'une échauffourée, résolut, le 31 mai au soir, de réunir toute son armée autour d'Alexandrie. A cet effet, il prescrivit à Elsnitz d'abandonner sur-le-champ le comté de Nice, pour se diriger vers la Bormida par Tende, Coni et Asti. Le corps de Turin dut attendre que le précédent fût arrivé à sa hauteur, alors il marcherait également vers Asti, en laissant 3,500 hommes dans la citadelle de Turin, et jetant ses avant-postes dans Coni

pour en renforcer la garnison. D'un autre côté, Ott lèverait le blocus de Gênes dans la nuit qui suivrait la réception de l'ordre (1) : son arrière-garde défendrait la Bochetta jusqu'à l'extrémité, pour que l'ennemi ne harcelât pas la marche : Gottesheim se dirigerait par Bobbio sur Plaisance, afin de garder le château et la tête de pont. Les corps de Haddick et de Kaim reçurent l'instruction de marcher par Asti sur Alexandrie, en laissant leur arrière-garde sous les ordres du général Nimptsch à Turin ; celui-ci, de concert avec la garnison, devait défendre aussi long-temps que possible ce poste important contre l'ennemi venant de Suze ou de Chivasso. Le général Skal, gouverneur d'Alexandrie, eut la tâche de renforcer Casal, de garder le poste de Verrue et le cours du Pô.

La stricte et prompte exécution de ces ordres eût sans doute sauvé l'armée de la catastrophe qui la menaçait ; mais la fortune plus constante que de coutume dans la dispensation de ses faveurs, ne permit pas que cela eût lieu. Le général autrichien, en renonçant aussi subitement à son mouvement contre Verceil, tira Lannes d'un mauvais pas, et lui permit d'exécuter paisible-

(1) Cet ordre, qui dut partir dans la nuit du 31 mai, arriva le 1er juin à Ott, qui était dès la veille en pourparlers avec Andrieux. On ne dit point qu'à cette époque Ott dut marcher ailleurs qu'à Alexandrie, comme tant de relations l'ont avancé.

ment l'ordre qu'il avait reçu de s'emparer de Pavie, sans que la réunion projetée pût s'effectuer à temps pour sauver Plaisance, et s'opposer au passage du Pô.

Mais quittons un moment le quartier-général de Mélas, pour revenir à celui de Bonaparte.

Opérations de Bonaparte à Milan.

L'entrée du premier consul à Milan, qui fut un vrai coup de théâtre pour les Lombards, excita parmi eux un enthousiasme difficile à peindre. En jugeant uniquement sur les apparences, on ne pourrait se rappeler sans un sentiment de pitié, que le même général y avait reçu un accueil brillant en 1796, et que trois ans après, Suwarof y avait été accueilli avec non moins de transports. Ce rapprochement, qui semble accuser la légèreté du peuple de ces contrées, n'offre cependant qu'une contradiction apparente. Dans les commotions politiques, où la population entière d'un pays est divisée en deux grands partis, chacun a ses sectateurs. Les applaudissemens prodigués aux vainqueurs, l'étaient tour à tour par des hommes de leur parti, renforcés de cette multitude qui, en tous lieux, se range du côté du plus fort. La chose était moins étonnante encore dans une ville aussi immense, chef-lieu d'une province conquise, où le nom de patrie était inconnu depuis trois siècles. La réaction politique qui suivit le retour des Autrichiens et le renversement de la république cisalpine, avait

compromis une foule d'individus et de familles. Ceux qui n'avaient pas émigré, avaient été déportés en Autriche, ou languissaient sous la surveillance d'une police sévère. Tous étaient plus intéressés aux succès de Bonaparte que les Français eux-mêmes. Aussi l'ivresse de ses partisans fut-elle à son comble. A peine pouvaient-ils en croire leurs yeux, car l'existence de l'armée de réserve, qui avait été un mystère pour le cabinet de Vienne, en était bien plus un pour les patriotes italiens. Milan retentissait encore des succès de Mélas sur le Var, quand le premier consul tomba comme la foudre au milieu de la Lombardie; et sa marche, regardée comme miraculeuse, remplissait d'un égal étonnement ses admirateurs et ses ennemis.

Établissement d'un gouvernement provisoire.

Son premier soin fut naturellement d'organiser une administration provisoire, sur laquelle il pût se reposer, si non pour rallier les peuples du Milanais à ses drapeaux, du moins pour déjouer les complots des ennemis de la France, et leur imposer les sacrifices nécessaires à l'approvisionnement de son armée. Le choix en fut fait parmi les hommes les plus recommandables, et on leur prescrivit encore une modération dont ils devaient l'exemple au parti contraire; on proclama une amnistie pour rassurer tous les intérêts, éteindre les vengeances, et ramener la concorde dans tous les cœurs. Des contribu-

tions furent frappées, autant pour assurer la solde, que pour remplir les magasins. D'autres soins non moins importans réclamèrent l'attention de Bonaparte : le premier était d'accélérer l'arrivée de Moncey, qui défilait comme nous l'avons dit avec quelques difficultés de Bellinzona sur Como; le second de pousser en attendant Wukassowich jusque derrière le Mincio; le troisième de préparer son armée aux rudes assauts qu'elle allait être appelée à soutenir, et de profiter à cet effet de l'enthousiasme que ses succès venaient d'exciter chez les jeunes soldats comme parmi les vétérans. Persuadé qu'un régiment électrisé en vaut deux, et plus habile qu'aucun général moderne à doubler les forces morales de ses troupes, le premier consul leur adressa la proclamation suivante :

Proclamation à l'armée.

« Soldats! Un de nos départemens se trouvait » au pouvoir de l'ennemi; la consternation était » dans tout le midi de la France. La plus grande » partie du territoire du peuple ligurien, le plus » fidèle ami de la république, était envahie. La » république cisalpine, anéantie dès la campa» gne passée, était devenue le jouet du grotes» que régime féodal.

» Soldats! Vous marchez...... et déjà le terri» toire français est délivré! La joie et l'espé» rance succèdent dans notre patrie, à la cons» ternation et à la crainte.

» Vous rendrez la liberté et l'indépendanee au » peuple de Gênes; il sera pour toujours déli- » vré de ses éternels ennemis. Vous êtes dans la » capitale de la Cisalpine! L'ennemi, épouvanté, » n'aspire plus qu'à regagner ses frontières. » Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses maga- » sins, ses parcs de réserve.

» Le premier acte de la campagne est ter- » miné. Des millions d'hommes, vous l'entendez » tous les jours, vous adressent des actes de re- » connaissance. Mais aura-t-on donc impuné- » ment violé le sol français? Laisserez-vous re- » tourner dans ses foyers l'armée qui a porté » l'alarme dans vos familles? Vous courez aux » armes!...... Eh bien! marchez à sa rencontre, » opposez-vous à sa retraite; arrachez-lui les » lauriers dont elle s'est parée, et par là, ap- » prenez au monde que la malédiction est sur » les insensés qui osent insulter le territoire du » grand peuple!

» Le résultat de tous nos efforts sera *gloire* » *sans nuage, et paix solide.* »

Pendant que ces proclamations portaient dans les camps la confiance et l'amour de la gloire, les généraux Duhesme et Loison passaient l'Adda, en vue de reléguer Wukassowich derrière le Mincio. Celui-ci attendait avec impatience la jonction de la brigade Dédowich; mais ne voyant plus d'espoir de l'opérer à Cassano, il la dirigea

de Lecco sur Brescia, et se retira lui-même à Créma; Laudon se rendit dans la première de ces villes, afin d'y organiser les habitans des montagnes, qui offraient de servir en masse sous lui, pour repousser les Français. Dédowich, arrivé le 5 juin à Brescia, continua, malgré l'extrême fatigue de ses troupes, à filer le 6 au point du jour sur Mantoue. Duhesme, maître de Lodi, bloqua aussitôt Pizzighetone, et poussa des éclaireurs sur Crémone. Loison, après avoir occupé Créma et Orcinovi, fondit le 6 sur Brescia quelques heures après que Dédowich en était parti. On s'attendait si peu à son apparition, qu'il faillit y enlever Laudon; et prit une partie du détachement qui l'accompagnait. Wukassowich, craignant alors pour Mantoue, y jeta les débris de sa division, et plaça ses avant-gardes sur la Chiese et le Bas-Oglio.

Disposition de Bonaparte pour le passage du Pô.

Quoique ce temps parût fort bien employé, on venait néanmoins de consacrer six jours à ces différentes entreprises; délai d'autant plus funeste, que, selon toute apparence, Masséna, réduit aux abois, se trouvait hors d'état de tenir plus long-temps à Gênes (il n'avait promis de le faire que jusqu'au 24 mai).

Moncey ayant enfin réuni ses colonnes en Lombardie, rien ne s'opposait désormais à ce que l'armée continuât ses opérations

En effet, Bonaparte n'eut pas plus tôt passé en

ÉTA DE RÉSE

CORPS.	DIVIS.	Totaux par divisions.	CO
VICTOR.	Gardanne.	3,638	DUHESN
	Chambarlh	5,288	
LANNES.	Watrin. .	5,083	MONCE
DESAIX.	Monnier .	3,614	

revue les corps venus du St.-Gothard, que son armée définitivement organisée comme l'indique le Tableau ci-joint, s'ébranla sur deux lignes divergentes. Le fort de Bard avait capitulé dès le 1[er] juin; circonstance heureuse qui rendait disponibles les troupes de Chabran occupées à ce blocus, et permettait en même temps de compter sur la route du St.-Bernard pour ligne de retraite, dans le cas où l'on eût été contraint d'y recourir. La faible division Chabran eut donc la tâche d'observer le cours du Pô, de Chivasso à la Sésia; la division Lapoype du corps de Moncey, fut dirigée sur Pavie; celle de Lorges garda la Lombardie, occupa Créma et bloqua le château de Milan; Lannes et Victor eurent ordre de passer le Pô vis-à-vis de Belgiojoso; Murat de chercher à s'emparer de Plaisance; enfin Loison, laissant la brigade italienne de Lecchi à Brescia, dut se rapprocher de Duhesme et se diriger avec lui sur Crémone.

Le résultat de ces marches rapides et hardies surpassa toute attente : la renommée grossissant les objets, remplit l'Italie de ces événemens, qui tenaient du prodige aux yeux des habitans de la Péninsule, et frappèrent l'armée autrichienne de stupeur.

Cependant il importait de lui porter des coups plus directs, puisqu'on n'avait eu affaire jusque là qu'à de minces détachemens; et, après avoir

passé le Pô, il s'agissait de marcher à elle pour lui livrer une bataille décisive. Dès lors la situation devenait plus embarrassante; la direction excentrique donnée à l'armée dans cette opération n'en était pas le moindre inconvénient, et si l'on devait craindre de laisser la communication d'Ivrée et de Milan à la merci de Mélas, le pont de Plaisance en prise à Wukassowich, et la ligne du Tésin exposée aux coups de tous les deux, il n'était pas moins dangereux de se disséminer sur un espace aussi considérable, dans l'espoir chimérique d'envelopper une armée égale en nombre.

Observations sur la division de ses forces.

Quelques militaires ont pensé en effet que le premier consul eût agi plus conformément aux principes, s'il eût passé le Pô avec toute l'armée, en ne laissant qu'une division à Plaisance et à la tête de pont. Le problème qu'il avait à résoudre se réduisait à deux suppositions: celle où Mélas, après avoir rassemblé ses forces, se dirigerait sur le Tésin, ou bien celle où il se jetterait par Tortone sur Plaisance. Dans l'un et l'autre cas, le plus sûr était d'agir en masse sur Stradella et le Tortonais. Si Mélas longeait la rive opposée, et marchait vers le Tésin, l'armée française se réunissait à Suchet et à Masséna, et, basée sur le col de Tende et le Mont-Cenis, elle eût conquis la moitié de l'Italie par cette seule marche. Si le général autrichien, au contraire, voulait percer

sur Plaisance; raison de plus de s'y opposer avec 50 mille hommes plutôt qu'avec 28 mille; car, dans cette hypothèse on n'avait rien à craindre pour la communication d'Ivrée, l'armée ennemie étant toute concentrée sous Alexandrie.

Le premier consul, à qui toutes ces considérations ont pu échapper dans le tumulte des marches, a bien jugé qu'on ne manquerait pas de lui reprocher sa dissémination; il allègue, pour la justifier, que Lapoype et Moncey eussent suffi pour disputer le Tésin à Mélas, jusqu'à ce que l'armée repassât le Pô, et vînt à leur secours. Mais cette assertion n'est pas sans réplique. Pour peu que les Autrichiens eussent mis dans leur opération cette énergie et cette vivacité que Bonaparte savait si bien imprimer aux siennes, ils auraient pu passer à Valence, et se porter en une marche à Pavie, et en deux autres à Plaisance. Dix mille Français, dispersés depuis Lodi à Verceil, engagés successivement, et accablés avant de pouvoir se concerter, auraient-ils arrêté 50 mille hommes (1) victorieux? N'était-il pas possible d'achever l'entreprise avant même que le général français en fût informé; et, après tout, s'il était revenu à temps sur le Tésin, la position de l'armée impériale eût-elle été plus malheureuse que si elle avait dû se faire jour par la rive droite du Po?

---

(1) Avant la prise de Gênes et les pertes d'Elsnitz, Mélas en avait 70 mille.

Nous n'avons jusqu'à présent envisagé la question que sous son point de vue le plus favorable; si l'on suppose au contraire l'armée impériale prête à se jeter sur Tortone et Plaisance, on trouvera bien plus de motifs encore pour masser l'armée française sur la direction de Stradella, puisque c'était le seul moyen probable d'éviter une défaite. En admettant même que cette concentration permît à Mélas de regagner l'Adda, n'avait-on pas conquis, comme nous venons de le dire, le Piémont et la Lombardie sans courir la chance des combats? et l'armée de réserve, portée à 80 mille hommes par la jonction de tous les corps du Mont-Cenis et de la Ligurie, basée désormais sur sa ligne naturelle, n'eût-elle pas pu passer alors à la gauche du Pô, avec espoir de pousser l'ennemi sur Mantoue? La position que prit l'armée française paralysa 29 mille hommes pour de simples accessoires; car tous ces corps d'observation n'avaient devant eux aucune masse autrichienne destinée à tenir la campagne; résultat qu'il importe le plus d'éviter à la guerre. Mais laissons là des suppositions qui ne sauraient rien résoudre, et, avant de revenir aux opérations de l'armée active, voyons ce qui se passait à Gênes.

Situation critique de Masséna dans Gênes.

Masséna avait prolongé la défense de cette ville bien au-delà de ce qu'on était en droit d'espérer. Depuis le combat du 14 mai, la défense ac-

tive ou extérieure avait cessé; la famine faisait de jour en jour des progrès alarmans; et la garnison en proie aux plus horribles privations, se traînant à peine sur les remparts, théâtre de sa gloire, n'était plus en état de sortir : tout ce qu'elle pouvait faire, se réduisait à en imposer à ses adversaires, et à contenir une population exaspérée. Déjà une insurrection organisée pour la nuit du 25 mai, venait d'être déjouée par les sages précautions du général en chef, lorsque des nouvelles reçues de l'armée de réserve parvinrent à calmer un peu les esprits.

Fransceschi lui apporte des nouvelles de l'armée.

Plusieurs officiers non moins heureux qu'intrépides avaient réussi à traverser la ligne anglaise, pour donner avis de ce qui se passait soit dans Gênes, soit à l'armée. Reille et Franceschi surtout s'étaient signalés par leur dévouement; le dernier apporta le 26 mai des nouvelles du premier consul, qu'il avait quitté le 20 au pied du St.-Bernard. L'espoir d'un prochain secours ranima les cœurs les plus abattus. Masséna voyait dans le moindre changement des postes ennemis le signal de sa délivrance, et les attribuait à des préparatifs d'évacuation nécessités par les succès de l'armée de réserve. Le 28 mai, il ordonna une reconnaissance pour mieux s'assurer de ce qui se passait dans la ligne des assiégeans; mais ceux-ci, favorisés par leurs retranchemens et par la supériorité de leurs forces physiques, repoussè-

Il ordonne une sortie, mais est repoussé.

rent aisément des colonnes de soldats exténués; le brave général Darnaud tomba grièvement blessé, et ses troupes furent ramenées jusqu'à la porte Romaine. Le 30, le général Gazan prit un orage lointain pour une canonnade, qu'il supposa venir de la Bochetta; la joie d'abord peinte sur tous les visages, ne dura pas long-temps: Masséna, accouru sur les hauteurs de la Tenaille, y fut témoin lui-même de l'impassible contenance des corps autrichiens, et chacun reprit d'un air morne et abattu le chemin de ses quartiers. Pour comble de malheur, un convoi de 20 bateaux chargés de grains, qui chercha le même jour à entrer dans Gênes, fut en majeure partie pris ou dispersé, un seul parvint à pénétrer dans le port.

Son embarras redouble.

Les angoisses ne faisaient que redoubler; mille conjectures s'offraient à l'esprit des généraux assiégés, qui ne concevaient rien au silence de l'armée de réserve. Si elle avait passé le St.-Bernard le 20 mai, elle devait être victorieuse ou battue avant le 30 : dans le premier cas, l'ennemi ne resterait pas si paisible devant Gênes; mais dans l'autre, il ne manquerait pas non plus de publier sa victoire avec ostentation, pour accélérer la reddition de la place.

Propositions de Mélas.

Masséna, que les malheurs exaspèrent bien plus qu'ils ne l'abattent, commence lui-même à perdre l'espérance; il n'en persiste pas moins à

se défendre avec toute la vigueur dont il est capable, lorsque l'adjudant-général Andrieux, envoyé chez les Autrichiens pour traiter d'un échange de prisonniers, lui adressa le 31 mai une lettre de Mélas, qui lui offrait les conditions les plus honorables. Cette démarche était bien plus propre à exciter des soupçons sur l'embarras où ce général se trouvait, qu'à donner l'envie de capituler.

Négociations d'Andrieux.

Néanmoins Masséna était dans une position à ne pas fermer l'oreille à toute proposition : il autorisa Andrieux à recevoir celles qui lui seraient faites, laissant entrevoir par sa réponse la possibilité d'un arrangement qui ne serait pas une capitulation. Mais, résolu de se porter à toutes les extrémités plutôt que de se rendre, il se disposa à laisser Miollis dans Gênes avec les malades, et à percer en Toscane, à la tête de 7 à 8 mille hommes, auxquels il donnait le nom de *colonne d'affamés*. Déjà il avait rédigé tout le projet de cette singulière marche, quand les chefs réunis lui déclarèrent que leurs troupes étaient hors d'état de le suivre, et qu'il fallait absolument y renoncer.

Les Anglais bombardent inutilement la ville.

Sur ces entrefaites, les Anglais, voulant sans doute donner plus de poids aux insinuations de Mélas, les avaient fait accompagner par un bombardement très-vif, dans les nuits du 30 et du 31. La ville était agitée par les désastres qu'on

redoutait de ce feu, bien plus que par ceux qu'il causait effectivement; il fallut la ferme contenance des Français, et toute la prévoyance de leur chef, pour qu'il n'en résultât pas les plus grands malheurs.

Les jours suivans, un silence désespérant succéda au terrible fracas du bombardement : on attendait une canonnade comme un bienfait du ciel; mais le calme le plus absolu porta la désolation dans tous les cœurs. Un incident déplorable vint seul l'interrompre quelques instans; le bruit se répandit que plusieurs régimens, décidés à mettre un terme à leurs souffrances, avaient comploté de sortir de la ville, et d'aller se rendre aux Autrichiens. Ce bruit parut assez sérieux, pour que Masséna adressât à ses soldats une proclamation énergique, à l'effet de les rappeler à leurs devoirs et à l'amour de la patrie.

Cependant Andrieux avait continué ses négociations : d'un autre côté, on se rappelle que Mélas avait expédié, le 31 mai au soir, l'ordre à Ott de lever le siége. Le message fatal s'était croisé en route avec le rapport de ce dernier, qui annonçait au généralissime la prochaine reddition de Gênes, pourvu qu'on laissât à la garnison la liberté de servir.

Cet ordre de lever le blocus, au moment de recueillir le fruit de tant de sang répandu, de fatigues, de dangers et de privations, dut être un

coup de foudre pour le général Ott. D'un côté, il lui paraissait trop pénible de renoncer à un trophée aussi important que glorieux; de l'autre, il lui en coûtait de ne pas obéir sans réplique. Il calcula toutefois que Mélas, en donnant cet ordre, ne comptait point sur une reddition immédiate, telle qu'il venait de lui en donner l'espoir. Son rapport pouvant motiver un contre-ordre, il convenait donc d'attendre une instruction plus positive; et en cas de nécessité absolue le corps de blocus aurait encore le temps d'être rendu le 6 à Alexandrie, avant Elsnitz, lors même que celui-ci partirait sans délai pour cette destination.

A toutes ces raisons, il faut ajouter qu'Ott ignorait ce qui se passait en Piémont, et qu'il reçut deux lettres de Mélas sous la date du 31, l'une portant injonction formelle de partir dans la nuit; l'autre prescrivant de s'y préparer, mais d'attendre l'avis de se mettre en route; ce qui donnait lieu de penser qu'il n'y avait pas urgence au point de laisser échapper sa conquête.

Dans une telle situation, Ott n'avait guère envie de mettre des entraves aux demandes de Masséna; mais lord Keith devait intervenir dans cette affaire, et il était naturel que l'amiral anglais persistât à exiger une capitulation. Or, Masséna ne voulant pas entendre prononcer ce mot,

des prétentions si opposées ne facilitaient pas un arrangement.

Morin est envoyé avec des instructions.

Il devenait toutefois urgent de prendre un parti; car le 4 juin, à midi, il n'y aurait plus moyen de faire la moindre distribution; Masséna investit donc son secrétaire Morin des pouvoirs nécessaires, et l'envoya aux conférences avec cette courte instruction : « L'armée évacuera » Gênes avec armes et bagages, ou bien elle se » fera jour demain par la force des baïonnettes. » Tant de fermeté détruisit l'incertitude d'Ott, auquel il ne resta dès lors qu'à consentir à l'évacuation pure et simple; car lui-même n'était pas moins pressé d'en finir que le général français. La réponse de Mélas fut apportée le 3, par le prince Sulkowsky, son aide-de-camp; il engageait Ott à faire un pont d'or à Masséna; lui dévoilait tous les dangers qui menaçaient l'armée impériale; et lui prescrivait de ne pas perdre une minute après la prise de possession de Gênes, pour voler à Alexandrie.

Le général autrichien ayant aussi appris indirectement la défaite sanglante d'Elsnitz, et l'entrée des Français à Milan, s'estima heureux qu'aucun de ces bruits n'eût transpiré dans Gênes.

Pendant toute cette journée la ville resta calme, dit le général Thiébault, « la publicité » des négociations contribua à cette tranquillité;

» car les souffrances étaient horribles. Tous les » traits étaient décomposés, toutes les figures » portaient l'empreinte d'une profonde douleur » ou d'un sombre désespoir; les rues retentis» saient des cris les plus déchirans; de tous côtés » la mort multipliait ses victimes, et l'épidémie » dévastatrice et la faim dévorante, mettant le » comble à tant d'horreurs, exerçaient à l'envi » des ravages effrayans; en un mot, tout, dans » ces affreux momens, semblait tomber en dis» solution, et le peuple et l'armée. »

Le traité d'évacuation est signé le 4 juin.

Enfin, les bases étant à peu près arrêtées, Masséna se rendit, le 4 juin, sur le pont de Conegliano, où il devait signer la convention honorable qui mettait un terme à tant de maux, et lui laissait la liberté de rentrer en campagne.

Accueilli par ses adversaires avec le respect dû à la valeur héroïque et au grand caractère qu'il venait de déployer, il en essuya des traitemens dont on lui a fait ensuite un reproche. L'amiral Keith s'excusant de la persévérance qu'il avait mise à le retenir prisonnier, lui dit: « *Vous valez seul une armée, comment pou-* » *vions-nous vous laisser libre !* »

On lui en fait des reproches injustes.

Tant d'adulation de la part de ses ennemis, devait, dit-on, lui signaler l'embarras où ils se trouvaient : eussent-ils renoncé sans cela à des trophées auxquels ils attachaient avec raison un si haut prix? Masséna ne devait-il pas exiger de

sortir par terre comme la division Gazan (1), au lieu de se faire embarquer avec 1,500 hommes pour Antibes, située à 60 lieues du théâtre de la guerre? Si cette observation a quelque chose de vrai, il faut convenir aussi qu'elle est outrée : Masséna pouvait supposer que les Alliés, satisfaits de la possession de Gênes, s'inquiétaient peu d'y prendre quelques milliers de moribonds. Peut-être Bonaparte avait-il remporté dans le Novarais des demi-succès, capables de faire glisser plus légèrement sur la nature des conditions, mais pas assez importans toutefois pour opérer la délivrance de Gênes. Or, dans l'état où se trouvaient la garnison et le peuple, il s'agissait d'en finir sur-le-champ; il n'y avait pas vingt-quatre heures à perdre, et c'était un devoir de profiter des circonstances qui pouvaient rendre l'ennemi plus traitable.

On ne saurait dire à quel point le reproche de Bonaparte est fondé, sans connaître les motifs qui déterminèrent le défenseur de Gênes à prendre la route de mer. Il ne pouvait exiger de débarquer à Savone ou à Nice, qui se trouvaient au pouvoir de l'ennemi; Antibes étant d'ailleurs le port le plus voisin du corps de Suchet, qui sait si Masséna ne stipula pas précisément ces conditions,

(1) Mémoires dictés par Napoléon aux généraux Gourgaud et Montholon.

dans l'espoir d'arriver plus vite sur le point où il pourrait rentrer dans la ligne des forces agissantes, qu'il supposait encore derrière le Var? S'il eût prévu le prompt départ de Ott, et la possibilité de se remettre de suite en campagne par Dego sur Acqui, le reproche qu'on lui adresse paraîtrait mieux fondé, et il serait blâmable sans doute; mais tout porte à croire qu'on ne peut l'accuser que d'avoir voulu trop bien faire.

Les Impériaux prennent possession de Gênes.

Quoi qu'il en soit, le 4 juin au soir, les Autrichiens prirent possession de la porte de la Lanterne, et le 5, l'évacuation eut lieu par tout ce qui était encore en état de marcher; Miollis demeura à Gênes avec le reste. On se figure aisément la joie que cet événement répandit dans la ville, qui offrit à la fois le tableau le plus déchirant, à côté des scènes les plus touchantes. Le sort des patriotes liguriens ne fut point oublié dans le traité d'évacuation; Masséna avait voulu que le trop célèbre Corvetto assistât avec lui à la négociation, pour être témoin des efforts qu'il ferait en leur faveur : on stipula pour eux les clauses les plus rassurantes, et tout ce qu'on promit fut religieusement exécuté. Il faut rendre justice aux Autrichiens, en avouant qu'ils montrèrent dans cette occasion, une loyauté et une délicatesse qui contrastait avec la conduite de Nelson à Naples, et mérita la reconnaissance même de leurs ennemis.

A peine Ott eut-il pris possession de la place le 5 juin, qu'il détacha le même jour la brigade Gottesheim par Bobbio sur Plaisance, et la division Vogelsang par la Bochetta sur Tortone; il suivit lui-même le lendemain avec la division Schellenberg. Le comte de Hohenzollern demeura à Gênes avec 16 bataillons.

Suchet reprend l'offensive sur le Var.

Pendant que cette ville succombait ainsi à la veille d'être délivrée, Suchet, de son côté, renforcé par quelques milliers de gardes nationales mobiles de la Provence, que lui amena le général St.-Hilaire (1), avait repris l'offensive avec succès. On se rappelle qu'Elsnitz n'avait reçu de Mélas aucun ordre relatif à ce qui se passait en Piémont, mais seulement des instructions pour couvrir le blocus de Gênes ou le col de Tende selon les circonstances. La prise du pont du Var

(1) Son corps d'armée actif était alors composé comme il suit:

Brigades	Quesnel,	640 hommes; avant-garde de cavalerie.		
——	Séras,	942	Division Clausel, à droite.	
——	Brunet,	1,451		
——	Jablonowsky,	1,305	Division Rochambeau, centre.	
——	Solignac,	1,525		
——	Lesuire,	1,441	Division Mengaud.	Aile gauche sous Ménard.
——	Delaunay,	1,600		
——	Calvin,	1,420	Division Garnier.	
——	Jonais-Laviolais	780		
——	Beaumont,	1,611	Réserve d'infanterie et cavalerie.	
	Artillerie, génie,	750		
		13,465		

était le plus sûr moyen d'atteindre le double but du général autrichien, et il fixa le 27 mai pour une dernière tentative. Les Français, prévenus à temps de ses préparatifs par leurs signaux accoutumés, se mirent en devoir de lui faire bon accueil : vainement les colonnes impériales se font précéder cette fois par 200 sapeurs, munis de pots-à-feu, de fascines et de haches pour détruire les abatis; ces braves gens, victimes de leur dévouement, viennent presque tous chercher la mort au pied des retranchemens; les troupes de soutien, battues par l'artillerie, font d'inutiles tentatives pour s'en approcher, jusqu'à ce que leur chef, rebuté de tant de sacrifices, les rappelle dans leurs positions.

Suchet attaque les Autrichiens sur le Vesubio.

Le jour même où cette tentative avait lieu, Suchet se disposait à attaquer la droite des Impériaux, afin de seconder de son mieux les opérations de l'armée de réserve (1). Une partie de la division Garnier avait délogé la brigade Gorrupp de Ronciglione; tandis qu'une autre colonne, passant à la Torre, pénétrait par le ravin de la Carbonière, jusqu'à Pont-St.-Jean sur le Vesubio: les bataillons piémontais qui faisaient partie des

(1) Elsnitz avait placé la brigade de Gorrupp à Ronciglione.
Celle de Bellegarde, à Duranus.
Ulm et St.-Julien, à Aspremont.
Weidenfeld et Lattermann, à la tête de pont du Var.

troupes de Gorrupp, s'étant dispersés, ce général, coupé de Bellegarde, repassa le Vesubio, et s'établit à Belvedere, pour se rapprocher du col de Rauss.

Comme cela arrive toujours dans les lignes défensives, la perte d'un poste entraîne celle d'un autre : le même corps, qui avait débordé la gauche de Gorrupp, menaçait la droite de Bellegarde, lequel, n'ayant pu reprendre Pont-St.-Jean, se replia sur le mont Ferrion.

Le 28 mai, la division Ménard attaqua au centre les brigades Ulm et St.-Julien, près d'Aspremont. Elsnitz, craignant que les républicains ne le prévinssent au col de Braus et à Sospello, ordonna la retraite générale, en faisant repousser au préalable, par les deux brigades de grenadiers, les troupes de Clausel qui avaient débouché de la tête de pont de St.-Laurent. A onze heures du soir, tout le corps autrichien se mit en marche pour le col de Braus, protégé par la brigade Lattermann, qui occupa le mont Grosso au nord de Nice, et vint ensuite s'établir sur les hauteurs de la Turbia près de Monaco; la plus grosse artillerie fut rembarquée pour Livourne; on évacua le canon de bataille sur le col de Tende; l'armée ne conserva que 10 à 12 pièces légères.

Elsnitz avait le projet de tenir cette ligne, de la Turbia à Rauss, jusqu'au moment où il trouverait l'occasion d'attaquer Suchet avec avan-

tage (1); et il ne pouvait pas néanmoins choisir de position plus dangereuse, car la gauche, qui en était le point délicat, formait un grand saillant le long de la mer, et le moindre mouvement contre la droite rendait la perte de tout le reste inévitable. Son adversaire ne lui laissa pas le temps d'achever cette faute.

Suchet force Elsnitz sur la Roya.

Suchet saisit avec sagacité le rôle qui lui était désormais dévolu, dans la grande scène qui allait décider du sort de l'Italie. Il sentit qu'en manœuvrant par sa gauche, et gagnant l'importante communication du col de Tende, il atteindrait plusieurs buts également essentiels; savoir: de se lier plus sûrement avec Bonaparte si son armée débouchait en Piémont; de menacer la retraite d'Elsnitz; de forcer celui-ci à évacuer la rivière de Gênes, et de dégager ainsi Masséna.

Instruit par le télégraphe des préparatifs de retraite de l'ennemi, il se mit donc vivement à ses trousses. Les divisions de la gauche furent dirigées sur Duranus et Luceram. Celle de Rochambeau, renforcée de la brigade Brunet sur Sospello; Clausel conduisit la faible brigade Séras sur Monaco et la route marine, soutenu à une demi-marche par la réserve de Beaumont.

---

(1) Ceci est formellement contraire aux projets que lui prête le général Mathieu-Dumas; mais nous adoptons de préférence la version de l'état-major autrichien.

A peine les trois brigades autrichiennes du centre étaient-elles arrivées au col de Broïs, que Suchet fit attaquer le 31 mai, le comte de Bellegarde, resté en position à Braus devant Sospello (1). Rochambeau le chassa de ce poste, et le ramena jusqu'à Broïs, où il fut recueilli par les troupes du général Ulm. Elsnitz marcha avec les deux autres brigades derrière la Roya, et plaça son quartier-général à Breglio; Lattermann eut l'ordre de s'établir à Vintimiglie; Gorrupp, dont on n'avait pas de nouvelles directes, s'était porté au mont Lauthion; et, malgré la faiblesse de son détachement depuis la dispersion des Piémontais, il avait pris sur lui de l'étendre jusqu'au célèbre camp de Millefourches, dont on se hâtait de relever les retranchemens détruits par les républicains après la campagne de 1794. (*Voyez chap.* 17 *et* 33.) Quels que fussent d'ailleurs les avantages de cette position de Saorgio, dont nous avons si souvent parlé, elle avait perdu beaucoup de son importance depuis que le fort était détruit; toutefois les difficultés du terrain faisaient encore de ce point, comme du camp de Millefourches, du mont Lauthion et du col de Rauss, des postes formidables s'ils eussent été suffisamment

---

(1) On rappelle qu'il y a un col de Braus ou Braous, devant Sospello, un autre de Broïs derrière cette ville, et un troisième de Rauss au mont Lauthion, près de Saorgio.

gardés; mais le morcellement des forces autrichiennes ne pouvait manquer d'être fatal, devant un ennemi entreprenant.

Prise de Millefourches, de Rauss et du col de Tende

Suchet ébranla toutes ses colonnes dans la nuit du 1er juin. Le général Garnier, à l'extrême gauche, dut partir de Roccabiglière, et se diriger par le col de Rauss, droit sur Tende. Ménard parti de Luceram, à la tête de la division Mengaud et de la cavalerie de Quesnel, avait la tâche de longer les hauteurs de Pietra-Cava, pour s'emparer du camp de Millefourches et de Saorgio. Rochambeau, toujours renforcé de la brigade Brunet, dut se présenter de front devant le col de Broïs, et le faire assaillir en même temps sur les deux flancs par Baulet et la Penna, pour isoler le centre et la droite d'Elsnitz. Clausel avec le mince détachement déjà indiqué, longerait le rivage pour inquiéter la gauche des Impériaux.

Ces attaques qui, au premier abord, semblent un peu morcelées, étaient nécessitées par la nature du pays, et plus encore par la situation relative des deux partis: elles étaient d'ailleurs combinées sur le principe très-juste d'un effort par la gauche, où l'on s'emparait en même temps des sommités des Alpes, de la principale route et de la ligne de retraite de l'ennemi. Aussi eurent-elles un plein succès, particulièrement celle de Ménard : la brigade Lesuire enleva la position de Millefourches avec une grande valeur, sans y

éprouver néanmoins la résistance à laquelle on s'attendait; il est vrai que l'attaque fut favorisée par la brigade Delaunay, qui, se dirigeant plus à gauche vers Rauss, descendit sur Fontan, et menaça la retraite des Autrichiens. Les troupes de Gorrupp, disséminées et délabrées, défendirent faiblement des retranchemens informes, et prirent la fuite, partie vers Tende, partie du côté de Fontan, en laissant près de mille prisonniers. Ménard descendit sur Saorgio, en les poussant au col de Tende, où Gorrupp rallia à peine 1,500 hommes, avec lesquels il se jeta dans Coni, pour en former la garnison. A peine était-il parti, que Lesuire se présenta au col de Tende, où il ne trouva que les éclaireurs de son arrière-garde: sa retraite eût été entièrement coupée, si la division Garnier avait pu achever le mouvement prescrit; mais ce général, retenu à Roccabiglière par le mauvais temps, la fatigue et le dénûment de ses troupes, ne se porta que plus tard sur le col, où Lesuire était déjà établi.

Affaire de Breglio.

Elsnitz, qui s'était rendu au camp de Broïs à l'approche de la division Rochambeau, retournait à Breglio, lorsqu'il apprit en route le désastre de sa droite, et l'occupation décisive de Saorgio par l'ennemi. Au lieu de réunir toutes ses forces, et de se jeter sur Ménard, pour rouvrir la route, il se contenta de rappeler derrière la Roya les deux brigades qui gardaient le camp

de Broïs, et partit lui-même avec celle de Weidenfeld pour Dolce-Aqua. Ce mouvement excentrique, motivé sans doute sur les premiers ordres de Mélas, qui étaient de couvrir la route de Gênes, eut de fâcheux résultats. Ulm et Bellegarde, serrés de près par Rochambeau et Brunet, furent entamés vers Breglio ; apprenant ici la chute de Saorgio, il ne leur resta qu'à se jeter dans les montagnes de Pigna ou Tanardo, après avoir détruit les 12 pièces légères que l'armée traînait ; ils firent occuper les hauteurs du Baracon de Forcoin, montagne qui forme un appendice du mont Jove, et sur laquelle on avait commencé à tracer quelques retranchemens.

Attaque de Forcoin.

Suchet ne les y laissa pas long-temps tranquilles : Rochambeau et Brunet emportèrent le 3 juin ces hauteurs de Forçoin ; le dernier poussa même jusqu'à Pigna. Cet événement était de nature à empirer encore la position d'Elsnitz, en rompant de plus en plus sa ligne. Le courrier de Mélas, qui lui apportait l'ordre de marcher sur Alexandrie, arrivé à Tende durant la déroute de Gorrupp, ne put passer outre, et ne parvint au quartier-général qu'en faisant un long détour. Elsnitz s'était déjà mis en marche pour se tirer du mauvais pas où il se trouvait sur la Roya ; les trois brigades du centre se dirigèrent sur Ponte-di-Nave ; lui-même marcha avec les grenadiers par Pieve sur Ormea.

Suchet se rabat à droite sur San-Remo.

Suchet, arrivé à Fontan, jugea bien que son adversaire n'était point en situation de tenter un retour offensif, et se hâta de poursuivre ses succès, autant pour gêner et suspendre la marche des Impériaux, que pour rendre leur défaite plus sanglante. Instruit du mouvement d'Elsnitz sur Dolce-Aqua, il résolut de se diriger sur le même point avec la division Rochambeau et la brigade Brunet, afin de soutenir Clausel; laissant à Ménard le soin de poursuivre l'ennemi sur Ormea.

Cette marche excentrique offre quelque prise à la critique: on a pensé que Suchet devait conduire ces forces avec Ménard sur Pieve, moyen le plus certain d'achever la défaite d'Elsnitz, soit qu'il eût pris cette route, soit qu'il se fût rabattu vers le rivage avec la moitié de son corps déjà démoralisé: la difficulté de faire vivre les troupes dans les rochers de Tanardo, et le désir bien naturel de couvrir la route de Nice, a pu déterminer ce détachement, que nous ne saurions approuver.

Ménard descend les sources du Tanaro sur Pieve.

Quoi qu'il en soit, Suchet, voyant ses soldats pleins d'ardeur et d'émulation, ne tarda pas à leur tracer le chemin de la victoire. Sa gauche n'eut pas plus tôt pris quelques instans de repos, qu'elle fondit le 4, dans la vallée du Tanaro; le général Ménard marcha avec la brigade Lesuire, soutenue de la cavalerie de Quesnel, par Mendatica et Fornaccio sur Pieve; plus loin à gauche

la brigade Calvin devait gagner par Cessio les flancs du mont Ariol, près de Ponte-di-Nave, tandis qu'à droite le général Delaunay se porterait de Mezzaluna et Rezzo sur Vesalico.

Au moment où cette attaque se préparait, Elsnitz s'était mis en marche le 3 de Dolce-Aqua pour San-Remo, avec les brigades de grenadiers de Lattermann et Weidenfeld. Peu inquiété par Clausel et par la petite réserve de Beaumont, qui longeaient toujours avec circonspection le rivage, il continua son mouvement, le 4, par Oneille sur le bourg de Pieve. Les troupes impériales, harassées par cette longue marche, abandonnèrent une quantité de traînards. Quoiqu'il fût inquiet sur le sort de ses trois brigades venant de Breglio à travers les Alpes, Elsnitz ne crut pas devoir s'arrêter à Pieve, et continua de filer sur Ponte-di-Nave; ses grenadiers gagnèrent le 5, à minuit, le mont Nave ou ses versans sur le Tanaro; ils furent engagés dans toute cette route avec les tirailleurs de Calvin et de Lesuire.

Elsnitz file par Pieve sur Ormea.

Dans cet intervalle, les brigades autrichiennes de la droite avaient franchi avec des peines inouïes les hautes montagnes qui dominent Triola. St.-Julien, qui marchait en tête, avait gagné à temps la Pieve. Mais Ulm et Bellegarde, embarrassés par leur convoi, descendaient à peine vers ce village, quand ils donnèrent sur les colonnes de Ménard, déjà maîtresses du poste et

Ulm et Bellegarde sont écrasés à Pieve.

des hauteurs qui l'entourent au nord, jusqu'au mont Ariol. La retraite précipitée d'Elsnitz les livrait ainsi à la merci des Français, et l'on ignore si cette faute du général autrichien doit être imputée à la crainte de se voir prévenu à Ormea par la brigade Calvin, ou à l'envie d'accélérer sa marche vers la Bormida. Quoi qu'il en soit, Ulm et Bellegarde, menacés par Lesuire, voyant la colonne de Delaunay gagner leur ligne de retraite, ne purent contenir leurs troupes saisies d'une terreur panique : chacun chercha en vain une issue pour se soustraire à la mort ou à la captivité. Les uns se rendirent à Delaunay, d'autres furent pris par Lesuire; un bon nombre se rejeta vers la rivière de Gênes, et fut ramassé par Rochambeau; les deux généraux autrichiens atteignirent avec 300 hommes seulement, le camp de Lattermann, par le mont Ariol, et se retirèrent avec lui sur Ponte-di-Nave, encore harcelés dans cette marche par les troupes de Calvin.

Le 7, Elsnitz arriva à Ceva, avec 8 mille hommes, après en avoir perdu près de 10 mille dans cette horrible retraite : des bataillons entiers, errans dans les montagnes, se rendirent prisonniers; quelques pelotons rejoignirent plus tard, toutefois le nombre n'en fut pas considérable (1).

Suchet Certain désormais qu'aucun obstacle ne lui

(1) Les Français, loin d'exagérer les pertes d'Elsnitz, ne les ont

fermait le chemin de Gênes, Suchet, qui s'était avancé entre Albenga et Garessio, marcha aussitôt au mont St.-Giacomo; mais la fortune avait décidé que cette capitale succomberait à l'instant même où sa délivrance allait s'effectuer. Alors il ne resta au lieutenant de Masséna, d'autre tâche que celle de se réunir avec la division Gazan, qui arrivait à Voltri, tandis que le général en chef faisait voile pour Antibes. La jonction s'opéra le 6 juin, entre Finale et Savone; et les Français portèrent sans délai leurs avant-postes sur Montenotte.

se porte sur St.-Jacques et Finale.

On juge bien que ces événemens ne faisaient qu'accroître les anxiétés de Mélas à Turin. Le retard apporté au mouvement de Ott eût été un mal réparable, si les troupes de Masséna avaient été prisonnières; mais la chute de Gênes rendant ces forces disponibles, tandis que Ott, au contraire, se voyait obligé de laisser une division entière dans la place, il ne résultait pas de sa reddition le surcroît de chances favorables qu'on en eût obtenu quelques jours plus tôt.

Résultats de ces événemens sur la position des Autrichiens.

Le général autrichien ne tarda pas à en acquérir la funeste certitude, quoique Ott n'eût pas perdu une minute pour satisfaire au second

jamais estimées aussi fortes que le rapport autrichien que nous avons sous les yeux.

ordre de son chef. Dès le 5 juin, au moment où les Français sortaient de Gênes, il avait dirigé l'infanterie de Gottesheim par Bobbio et la vallée de Trebbia sur Plaisance; ce dernier général lui-même avait préféré prendre avec sa cavalerie le chemin de la Bochetta : la division Vogelsang se mit en marche le même jour pour Tortone, et Ott la suivit le lendemain, à la tête de la division Schellenberg. Hohenzollern demeura à la garde de la Ligurie avec 22 bataillons, dont 6 à Savone, et le reste à Gênes, ou au blocus de Gavi.

On a blâmé Mélas d'avoir fait un détachement aussi fort, dans les circonstances impérieuses où il se trouvait; mais il faut considérer toutefois que la garnison de Gênes, allant rejoindre Suchet, pouvait tenir la campagne avec lui, et se représenter sous vingt-quatre heures devant la place. Outre cela, il ne faut pas oublier que Miollis y était resté avec 5 mille convalescens, qui auraient pu s'en ressaisir : la convention portait qu'ils seraient évacués par mer; mais, faute d'embarcations prêtes à mettre à la voile, il fallait différer leur départ ou les faire sortir par terre, ce que Miollis refusait obstinément. Le bruit de l'entrée de Bonaparte à Milan circulant déjà dans la ville, y excitait à la révolte les troupes françaises, aussi bien que les habitans; et la chose parut assez alarmante pour que Hohen-

zollern se vit réduit à consigner les Français dans un quartier, et à faire braquer de l'artillerie sur toutes les issues.

Motifs du séjour de Mélas à Turin.

On se rappelle qu'au premier avis de la marche de Moncey par le St.-Gothard, et de celle de Bonaparte sur le Tésin, Mélas avait eu l'intention de diriger, dès le 2 juin, Kaim et Haddick sur Alexandrie, où il voulait réunir le gros de ses forces; cependant comme il jugea indispensable de couvrir la route d'Alba, sur laquelle Elsnitz devait diriger sa retraite, il se détermina à faire séjourner ces deux corps sous Turin jusqu'au 8 ou 9 juin.

Mesures définitives qu'il arrête pour assurer sa retraite.

Mais en apprenant coup sur coup l'embarras de Wukassowich, sa retraite précipitée sur Crémone et Mantoue, la jonction de Bonaparte et de Moncey, le délabrement du corps d'Elsnitz à son arrivée à Céva, enfin la réunion de Suchet avec Gazan, près de Finale; Mélas sentit l'urgence de parer à ces nouveaux dangers par des mesures moins partielles que celles prises jusqu'à ce jour, et arrêta les dispositions suivantes:

1° Cédant aux remontrances de Zach, pour rassembler le plus de forces possible, il ordonna à Hohenzollern de faire sortir Miollis de Gênes, de quelque manière que ce fût; de remettre la défense de cette ville à 3 mille prisonniers autrichiens qu'on y avait délivrés, et qui, exténués par la famine, n'étaient propres à aucun autre

service; puis de se diriger sans délais avec le reste de ses troupes sur Plaisance. Le blocus de Gavi serait confié aux insurgés du général Assarelo, et les troupes autrichiennes qui entouraient ce fort, prendraient la même direction;

2° Afin de remplacer Hohenzollern à Gênes, Mélas expédia un de ses officiers à l'amiral Keith, pour l'engager à faire venir en toute hâte, une partie du corps de 12 mille Anglais qui restait dans une funeste inaction à Minorque (1);

3° Comme il était manifeste que Plaisance allait devenir le point de mire des deux partis, et que le salut de l'armée impériale dépendrait peut-être de la conservation de la tête de pont et du château de cette ville; le général Oreilly reçut l'ordre d'y voler avec quelques escadrons de hussards, qui seraient suivis par plusieurs détachemens de toutes armes; savoir : le régiment d'infanterie de Reisky détaché de la brigade Skal qui observait le Pô vers Valence; six escadrons de Lobkowitz envoyés de Turin; un bataillon de Croates venant de Casal; un régiment d'infanterie détaché de la Toscane par Firenzuola; enfin l'infanterie de Gottesheim,

(1) Le ministre Dundas dit au parlement que l'aide-de-camp de Mélas arriva le 22 juin, jour même où Abercrombie venait d'Angleterre prendre le commandement de ce corps; nous verrons plus loin que c'était un second officier.

partie comme on le sait de Gênes par Bobbio;

4° Le général Ott, dont les colonnes devaient arriver le 7 et le 8 à Tortone, reçut l'invitation de se diriger également à marches forcées sur Plaisance, où le prince de Hohenzollern le suivrait à deux ou trois jours de distance. La division Vogelsang, marchant en tête, et devant arriver la première, il fut prescrit au général Ott de tout faire pour atteindre cette ville avec elle, et d'en défendre le pont jusqu'à la dernière extrémité;

5° Le général Elsnitz, arrivé dans la nuit du 6 au 7 à Céva, continuerait sa route par Cherasco, Alba et Asti, où il serait rendu le 10; le général Knesewich le renforçant de dix escadrons de hussards, était destiné à former son arrière-garde et à couvrir sa marche vers Alexandrie;

6° Le général Gorrupp fut laissé dans Coni avec 4,500 hommes. La brigade Auersperg, un peu moins forte, garda la citadelle de Turin;

7° Les divisions de Kaim et de Haddick, réduites à cinq bataillons et à une vingtaine d'escadrons chacune, durent partir le 8 au soir de leur camp sous Turin, se réunir à Villa-Nova, et arriver le 11 au soir à Alexandrie.

Le général Nimptsch, avec six bataillons et onze escadrons, formant leur arrière-garde, les suivrait à un jour de distance;

8° Enfin, Sommariva, commandant en Tos-

cane, dut évacuer ce pays, et se retirer sur Mantoue; mais cet ordre, que la promptitude du dénouement de la campagne ne lui permit pas d'exécuter, fut ensuite révoqué.

Elles arrivent trop tard.

Toutes ces mesures, quoique sages, arrivaient encore trop tard; car, en admettant que rien ne s'opposât à la concentration projetée pour le 11 ou le 12 juin, cela ne pouvait plus sauver les communications de l'armée impériale, ni le poste essentiel de Plaisance, sur lequel Bonaparte portait ses efforts dans l'instant même où Mélas expédiait ces différens ordres. En effet, tandis que Masséna faisait voile vers Antibes, et que Suchet se rapprochait au contraire de Savone, le premier consul ayant passé à Milan la revue des colonnes de Moncey, était parti le 7 pour Pavie, à dessein d'agir au-delà du Pô.

Lannes passe le Pô à St.-Cipriano

Lannes, après avoir réuni toutes les barques disponibles, venait de passer ce fleuve, le 6, en face de Belgiojoso. Le général Watrin débarqué le premier avec quelques bataillons, les plaça habilement derrière les digues et les fossés, près de St.-Cipriano, pour protéger le trajet d'un second transport. Ces précautions ne furent point superflues; car ces barques étaient à peine retournées à la rive gauche, que le détachement autrichien, arrivant de Turin et de Casale, sous les ordres du général Molitor et du prince de Taxis, se jeta sur les bataillons de Watrin. Ceux-ci

ne consultant que leur courage, trouvèrent dans leur position hasardée un motif de plus pour combattre à outrance, et donnèrent, par leur vigoureuse résistance, le temps à la brigade Gency de traverser le fleuve à Albaredo. Alors l'ennemi, assailli à son tour, fut bientôt culbuté: Watrin, non moins prudent qu'intrépide, ne crut pas devoir le poursuivre, avant que le passage ne fût achevé. Le 7, Lannes porta cette division jusqu'à Broni au-delà de Stradella, et Bonaparte lui-même, impatient de recevoir des nouvelles de l'ennemi, se rendit sur les lieux.

Murat attaque la tête de pont de Plaisance

D'un autre côté, Murat quittant Lodi, s'était rabattu vers Plaisance, avec sa cavalerie et la division Boudet. Les Autrichiens n'étaient guère en mesure de s'opposer à ses entreprises, car le détachement envoyé par Skal, déjà engagé pour disputer à Lannes le passage vers Cipriano, ne pouvait secourir Plaisance; et les autres corps en marche de Gênes et de la Toscane n'étaient point arrivés. Il ne s'y trouvait donc que le général Mosel avec les chancelleries, les caisses et les gros bagages de l'armée, sous la faible escorte de 400 hommes; et son embarras ne fut pas mince, lorsqu'il fut instruit que les républicains s'approchaient en forces de la tête de pont. (*Voyez Pl. XXX.*)

Cet ouvrage, un peu négligé par les Autrichiens, parce qu'il était tourné en sens inverse

de leur front d'opérations, avait été réparé du 3 au 5 avec toute la célérité possible; mais il n'était armé que de six pièces, et le général Mosel n'avait pu y placer que 200 hommes. Toutefois, pour en rendre l'approche plus difficile, il avait mis en batterie 15 à 16 pièces de canon, sur la rive droite du Pô. Les troupes de Boudet, encouragées par le silence de l'ennemi, s'étaient élancées jusqu'au pied des retranchemens, lorsque le feu combiné des deux rives les força à se retirer. Murat fit renouveler deux fois leur tentative sans en obtenir plus de succès.

Les Autrichiens trop faibles l'évacuent.

L'extrême fatigue du piquet qui s'était si bien défendu, la perte qu'il essuya, et l'impossibilité de lui envoyer du renfort, déterminèrent Mosel à évacuer l'ouvrage à l'entrée de la nuit, après en avoir retiré l'artillerie. La perte du quart de son détachement met cet officier à l'abri du reproche d'avoir agi avec trop de précipitation. Cependant Oreilly étant arrivé avant le jour avec quelques escadrons, Mosel lui remit le commandement, et partit aussitôt pour Parme avec tout le parc des équipages.

Les chances les plus malheureuses s'accumulaient sur la tête d'Oreilly : à peine fût-il installé, qu'il apprit que les troupes attendues d'Alexandrie, se trouvant engagées contre Lannes, il ne fallait pas compter sur elles. Son embarras fut augmenté par la nouvelle du passage effectué

par les républicains à Nocetto, et l'arrivée d'un grand parc d'artillerie que Mélas renvoyait d'Alexandrie; incident funeste qui allait gêner ses mouvemens, et augmenter encore la chance d'une défaite.

Les Français s'apprêtaient, en effet, à profiter de leur supériorité. Boudet, jaloux de réparer l'affront de la veille, faisait ses préparatifs pour attaquer la tête de pont, le 7 au point du jour, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ennemi avait disparu et coupé le pont. Murat fit alors rassembler des barques à Nocetto, au-dessous de Plaisance; et jeta, dans la journée du 7, la brigade du général Munier sur la rive droite, vers Speravera, autant pour chercher à enlever la ville, qu'à se lier aux troupes de Duhesme et de Lannes (1). Heureusement pour les Autrichiens, Oreilly s'était empressé d'envoyer au-devant du grand parc d'artillerie, pour lui prescrire de rebrousser en toute hâte sur Tortone; il jeta

Murat passe le Pô à Nocetto et s'empare de Plaisance.

(1) Le général Mathieu-Dumas dit que Duhesme passant le Pô, devait arriver ce jour-là sur Plaisance. Il dit aussi que ce passage, ayant précédé celui de Murat, le rendit plus facile, et que ce dernier facilita à son tour celui de Lannes vers Pavie. Il y a probablement erreur causée par de fausses dates. Duhesme n'enleva Crémone que le 7 juin, et Lannes avait déjà passé le 6; Murat même, qui ne passa qu'après celui-ci à Nocetto, le fit avant Duhesme. Ce fut, au contraire, le passage de Lannes qui empêcha les troupes autrichiennes d'arriver à Plaisance.

ensuite deux compagnies dans le château, et avec les 3 à 400 hussards qui lui restaient, il marcha au-devant du général Munier, qui, après avoir poussé un bataillon sur la route de Crémone, se dirigeait avec deux autres vers Plaisance.

La lutte ne pouvait être douteuse, mais le général autrichien se flattait par cette audace, de donner au parc le temps de gagner assez d'avance. Son attente fut d'autant mieux remplie, que, dans l'intervalle, arriva de Bobbio le régiment de Klébeck, formant l'avant-garde de Gottesheim. Les Français venaient de se saisir des faubourgs de Plaisance; un combat très-vif s'engagea à la porte de Parme; Munier, soutenu par des débarquemens successifs, en demeura maître; le régiment de Klebeck fut dispersé, partie sur la route de Bobbio, partie sur celle de Stradella; la moitié fut refoulée dans la ville, et y tomba au pouvoir du vainqueur. Les débris de ce régiment ayant rejoint le reste de la brigade dans la vallée de Bobbio, errèrent avec elle, sans ordre, durant plusieurs jours. La garnison, laissée par le général Mosel à son départ pour Parme, se jeta en partie dans le château.

A peine cette échauffourée était-elle finie, qu'une nouvelle alerte eut lieu à la porte: c'était le régiment venant de Toscane, comme on l'a dit, par Nura et Montalto, et qui pressait vivement

le bataillon détaché par Munier sur la route de Parme. Les Français ayant déjà fait passer 4 mille hommes, n'eurent pas de peine à le culbuter; et, poursuivi par les hussards, il fut entamé, et rejeté avec perte de 300 hommes sur la direction de Fiorenzuola.

Ces événemens eurent de très-grands résultats. Murat trouva à Plaisance les restes du beau pont de bateaux, et des approvisionnemens très-considérables : circonstance doublement importante, puisque l'armée impériale, resserrée de plus en plus, et privée de ses magasins, allait être par là hors d'état d'agir, et que celle de réserve y trouverait au contraire des moyens de pousser ses succès. Oreilly, qui durant cette échauffourée s'était placé avec ses hussards et deux batteries légères sur la route de Stradella, avait ainsi couvert la marche du grand parc d'artillerie; mais il était à craindre que Lannes, maître de St.-Cipriano, ne le prévînt à Broni, et il fallut tous les efforts des dragons de Lobkowitz et du régiment de Reisky, pour tenir contre Watrin, jusqu'au moment où, après une marche longue et pénible, ce parc eut filé sur Tortone dans la nuit du 7 au 8.

Pendant que le double passage de Lannes et de Murat était couronné par de si heureux succès, Duhesme n'en obtenait pas moins à Crémone. Il tomba vigoureusement sur l'avant- Succès de Duhesme à Crémone.

garde de Wukassowich, qui tenait cette ville, et la culbuta sur Bozzolo, avec perte de 8 à 900 hommes.

Mélas marche à Alexandrie, et Ott sur Plaisance.

Les événemens se pressaient de plus en plus vivement, et les armées des deux partis étaient à la veille d'un choc, qui allait décider de toute la campagne. Mélas parti, comme on le sait le 8 au soir de Turin, cheminait vers Asti, avec les corps de Kaim et de Haddick. Elsnitz le suivait par Alba. Un événement désastreux vint de nouveau paralyser les dernières combinaisons du général autrichien, dont tout semblait conspirer la perte. Ott ayant réuni le 7 juin, ses deux divisions à Novi, ne voulut pas croire que le gros de l'armée française eût franchi le Pô; et persuadé, on ne sait trop pourquoi, qu'elle se dirigerait plutôt sur Mantoue, il se flatta d'écraser le parti qui se présenterait, pour lui disputer le chemin de Plaisance. Ce raisonnement ne reposait, en effet, sur aucune supposition plausible; car une armée qui a réussi à gagner les communications de son adversaire, ne va pas se promener à 50 lieues derrière sa ligne, lorsqu'elle trouve à une marche d'elle, un point important dont toute son opération doit dépendre; tel, par exemple, que le défilé formé entre l'Apennin et le Pô, depuis Voghera à Plaisance.

Quoi qu'il en soit, Ott résolut de passer la Scrivia le même jour, pour culbuter le corps

dont il pensait avoir si bon marché; mais les torrens de l'Apennin, grossissent si rapidement dans un seul jour de pluie, que tous les efforts du commandant de Tortone, pour jeter un pont le 7 juin, furent infructueux, et Ott ne put passer que le 8. Il campa à Voghera, et poussa sur Casteggio son avant-garde, à laquelle Oreilly s'était rallié, et dont il avait pris le commandement. Le corps se composait alors de 26 bataillons et de 15 escadrons, comptant environ 16 mille hommes (1). Hohenzollern, qui avait dû le joindre, crut pouvoir prendre sur lui de ne pas abandonner Gênes aux 3 mille prisonniers convalescens, hors d'état de contenir les 4 mille Français restés avec Mollis. La chose était d'autant plus difficile, que l'amiral Keith, invité à faire venir le corps anglais de Minorque, répondit qu'il n'avait pas le pouvoir d'en disposer avant l'arrivée du général Abercrombie, désigné pour le commander à la place de Stuart; or ce chef n'arriva, comme on sait, que le 22 juin.

Cette réponse parut surprenante; et on ne

(1) Avant-garde sous Oreilly, 6 bataillons, 4 escadrons.

Première ligne,	Vogelsang,	9	»
Deuxième ligne,	Schellenberg,	11	»
Réserve,		»	6

Gottesheim s'était réuni à lui avec la cavalerie de sa brigade, qui n'avait pas cru pouvoir passer par Bobbio.

conçoit pas en effet, comment l'amiral put négliger, pour une vaine formalité, l'occasion de se saisir d'un poste si important sous le triple rapport maritime, militaire et commercial. Quelle que fût la destination de ces troupes, elles ne pouvaient pas en avoir de plus importante, et elles auraient toujours eu le temps de remplir leur mission, après cette occupation passagère. En rendant compte de ces difficultés imprévues, Hohenzollern demandait l'ordre formel d'abandonner la place sans s'arrêter à aucune considération. Mélas, encore incertain si les Français avaient passé le Pô en forces, ne crut pas le danger assez pressant, ou ne voulut pas renoncer à occuper Gênes, qui, à la dernière extrémité, pourrait lui servir de retraite; en conséquence il ordonna à Hohenzollern d'y rester.

Ott, sans attendre ce renfort, ou ignorant peut-être qu'il ne devait plus y compter, s'ébranla le 9 juin, tout plein de l'idée qu'il arriverait à temps pour arracher Plaisance aux détachemens ennemis. A peine approchait-il de Casteggio, qu'il trouva son avant-garde refoulée sur Rivetta, par la division Watrin. Celle-ci, en effet, ayant rencontré la veille, les troupes légères impériales à Broni, les en avait chassées, et s'était emparée de la grande route de Stradella.

Ce fut ici que Bonaparte apprit enfin positivement, par des prisonniers, la chute de Gênes et

l'approche de Mélas, mais sans connaître toutefois les clauses honorables de la convention. Il ne lui restait qu'à presser l'arrivée des deux divisions de Victor, et à prescrire à Murat de venir le joindre avec la réserve. Lannes reçut l'ordre de s'avancer le lendemain sur Casteggio; et Watrin, qui marchait à la tête de sa colonne, refoula sans peine les troupes d'Oreilly jusque sur cette petite ville.

Ott, qui y arrivait de son côté, se hâta de lancer la division Vogelsang sur les hauteurs à droite, et la moitié de celle de Schellenberg dans la ville; le reste demeura en réserve à Montebello; Oreilly s'était replié sur les hauteurs de Rivetta. A l'aspect de tant de forces, Lannes, un moment étonné, jugea toute l'influence que le moindre mouvement rétrograde aurait sur une armée adossée au Pô, dans une situation aussi précaire; et sachant qu'il serait incessamment soutenu, il ne balança pas à marcher lui-même à l'ennemi.

Le bourg de Casteggio est situé au pied du contrefort de l'Apennin, qui vient aboutir vers Stradella dans la plaine du Pô, et dont la grande route de Turin et de Gênes suit les sinuosités. Si jamais les hauteurs peuvent rendre maître de la plaine, c'est certainement lorsqu'elles flanquent l'unique chaussée existant dans la contrée, et qu'elles se trouvent en outre dans la di-

rection de la ligne de retraite de l'ennemi. Comme c'était ici le cas, Lannes manœuvra par sa gauche, et chercha à s'emparer de ces hauteurs, dont l'intérêt stratégique égalait l'avantage local. N'ayant d'abord affaire qu'aux troupes d'Oreilly, il les poussa sans peine des hauteurs de Rivetta; mais Gottesheim, accouru avec six bataillons de la division Vogelsang, se précipita sur sa gauche, et renversa les bataillons français, qui s'abandonnaient avec trop de confiance à un premier succès.

Watrin, placé au centre devant Casteggio, avait peine lui-même à soutenir les efforts des Impériaux par la grande route; et, malgré l'exemple héroïque de Lannes, la retraite allait devenir inévitable, lorsque la division Chambarlhac, du corps de Victor, arriva sur le terrain. Le général Rivaud porté aussitôt à la gauche, contre les hauteurs, y assura la supériorité aux républicains; les trois bataillons qu'il conduisait, donnèrent aux autres le temps de se reformer, et ils poussèrent de concert Gottesheim sur le château de Dordone, malgré les inutiles essais de Vogelsang, pour arrêter leur marche : en même temps la brigade Gency (1) passa à droite le ravin de Casteggio,

(1) Le journal autrichien indique la division Monnier, comme

et Watrin se précipita sur le bourg, qu'il enleva et perdit deux fois. Ott ayant fait donner ses derniers bataillons, le combat se renouvela avec plus de fureur; de part et d'autre on faisait des prodiges de valeur; les troupes autrichiennes, aguerries par tant d'exploits autour de Gênes, combattaient pour le salut de leur armée; et les Français, conduits par un chef intrépide, n'ignoraient point qu'il y allait de leur existence, s'ils reculaient d'un pas.

Enfin, l'arrivée du général Victor avec quelques bataillons de la division Gardanne fixa la victoire. Rivaud, secondé par le reste de la division Chambarlhac, poussant sur Montebello par les hauteurs, menaça d'envelopper la droite de Ott, tandis que Gency força sa gauche dans la plaine. Alors le général autrichien donna un peu tard le signal de la retraite; Schellenberg laissant à Oreilly le soin de défendre Casteggio, dut replier sa division en arrière vers Genestrelli, pour se remettre en ligne avec les débris de Vogelsang. Par suite de ce mouvement, Oreilly, pressé dans Casteggio, eut peine à s'en tirer, et n'y parvint qu'en sacrifiant un grand nombre de

---

ayant formé cette attaque à droite de Casteggio; il paraît que c'est une erreur, on ne trouve rien dans les relations françaises qui indique sa présence à cette affaire: elle était sans doute en marche de Plaisance sur Stradella.

17*

prisonniers. Cette sanglante journée, où Lannes s'était couvert de gloire, coûta 4 à 5 mille hommes aux Autrichiens : résultat d'autant plus funeste pour eux, qu'il ébranla le moral de leur armée, à l'instant où les Français, électrisés par tant de succès, voyaient redoubler leur courage.

Ott, poursuivi vivement, se replia sur Tortone, jeta un millier d'hommes dans le fort, et regagna San-Giuliano, pour se réunir à Mélas. On lui a reproché cet engagement partiel, contraire à tous les intérêts des Autrichiens, et où il était probable qu'il succomberait : l'ignorance totale où il était de la position des forces de Bonaparte, est la seule excuse qu'on ait allégué pour sa justification; mais si elle le disculpe du reproche de témérité déplacée, elle fait peu d'honneur à sa prévoyance et à son jugement. Le grand intérêt de sauver Plaisance, la nature des ordres qu'il avait reçus, et sa supériorité sur le corps de Lannes, qu'il rencontra d'abord seul, seraient de meilleurs motifs à donner. Cependant, s'il avait réellement connu l'état des affaires, il eût sans doute jugé que ces ordres n'étaient plus convenables, et qu'il fallait attendre la réunion de toute l'armée pour s'ouvrir un passage l'épée à la main.

Bonaparte veut attendre Mélas à Stradella.

Bonaparte, qui venait d'arriver à Casteggio au moment où la victoire était décidée, alla s'établir à Stradella, et résolut d'y concentrer ses

forces. Le défilé formé ici par le rapprochement de l'Apennin et du Pô, semblait une position parfaite pour y attendre l'ennemi, et lui opposer une barrière insurmontable, sur un terrain où l'infanterie devait seule décider de l'issue de la campagne.

Gênes étant tombé, rien n'engageait les Français à presser un dénouement : les trois jours suivans furent donc employés à réunir les corps destinés à combattre, à jeter deux ponts sur le Pô, et à tracer aussitôt des ouvrages pour les mettre à l'abri. Des agens furent envoyés par les montagnes et la vallée de la Scrivia, porter l'ordre à Suchet de déboucher par Cadibone et de descendre la Bormida. Bonaparte présumait bien que ce général s'était avancé sur l'Apennin aux environs de Gênes; mais il ignorait son arrivée à Montenotte, de même que sa jonction avec la division Gazan; et, dans l'incertitude de ce que deviendrait son ordre, il ne pouvait nullement compter sur la coopération de ce corps.

Quelques écrivains ont blâmé Suchet d'être resté plusieurs jours à Acqui, devant un faible rideau de hussards, au moment où les grands coups se portaient dans les champs d'Alexandrie. Il faut avouer que si ses 13 mille hommes se fussent portés sur Novi, pour s'emparer de la route d'Alexandrie à Gênes, ils eussent considérablement aggravé la position de Mélas, et dou- Motifs de l'inaction de Suchet.

blé les chances de victoire en l'obligeant à faire un détachement proportionné. Mais Suchet est loin de mériter le moindre blâme à ce sujet : forcé de laisser la division Rochambeau devant Savone, et d'attendre celle de Ménard qui avait suivi Elsnitz sur Céva, il n'aurait pu effectuer le mouvement que vers le 12 juin. Masséna venait alors de débarquer à Finale, et Suchet lui proposa en effet de marcher sur Gavi : l'idée était lumineuse, bien que la direction d'Ovada sur Novi eût mieux valu. Mais le général en chef, qui s'était blessé en débarquant à Finale, loin d'accepter la proposition de son lieutenant, le manda dans cette ville, et pour toute réponse lui ordonna de marcher sur Tende, afin de recueillir l'artillerie, qui ne pouvait cheminer par la Corniche. Masséna était aigri par les souffrances qu'il avait endurées à Gênes, et reprochait au consul d'avoir trop tardé à le secourir ; il ne voulait pas se compromettre en descendant dans les plaines du Montferrat sans canon et sans cavalerie. Suchet lui représenta la nécessité de prendre part aux coups décisifs qui devaient se frapper, et ce fut à sa sollicitation qu'au lieu d'aller courir à Tende, la petite armée d'Italie s'avança sur Acqui, où elle apprit la nouvelle de la bataille de Marengo. La scène qui eut lieu à ce sujet le 13 juin à Finale entre les deux généraux, honore leur caractère, et signale le coup-d'œil militaire de Suchet.

Bonaparte ne demeura pas long-temps à Stradella : cette situation passive s'accordait mal avec son humeur impatiente ; d'ailleurs, Mélas ne s'étant point présenté, il était possible qu'il marchât vers Gênes, pour gagner la Toscane, ou vers Valence, pour se jeter sur le Tésin. Il n'était pas moins à craindre qu'à la faveur d'un corps d'observation laissé sous Alexandrie, il ne jetât 30 mille hommes contre Suchet, et ne parvînt à l'accabler pour revenir ensuite sur l'armée disséminée. Inquiété par ces suppositions et par une inaction qu'il ne concevait pas, Bonaparte se décida enfin le 12 au soir à marcher à Voghera ; le général Desaix, arrivé d'Egypte la veille, prit le commandement des deux divisions de la réserve : l'armée bivouaqua derrière la Scrivia. Il change d'avis.

Ott, craignant d'être entraîné dans un nouvel engagement, s'était retiré le même jour derrière la Bormida : deux ponts jetés sur cette rivière large et torrentueuse, avaient été mis à couvert depuis quelques semaines par une tête de pont, qu'on arma aussitôt de 17 pièces. Les restes de l'avant-garde d'Oreilly, renforcés d'un régiment, se replièrent sur Marengo. Ott se retire derrière la Bormida.

Dans ces entrefaites, Mélas, arrivé le 10 juin à Alexandrie, avait reçu la nouvelle atterrante de la catastrophe de Montebello : loin de perdre courage, et mesurant au contraire avec calme toute l'étendue du danger qui le menaçait, il Mesures de Mélas à la nouvelle de cette défaite.

exhorta ses troupes, par un ordre du jour noblement sévère, à se montrer dignes d'elles, à soutenir et à éclipser même leur gloire passée, dans la lutte qu'elles allaient engager, ou à y succomber du moins avec honneur.

Il expédia un second officier à lord Keith, pour lui peindre l'embarras dans lequel il se trouvait, lui communiquer sa résolution de livrer une bataille à outrance, et lui annoncer que, si la fortune lui était contraire, il se retirerait sur Gênes, dont il le priait de hâter l'approvisionnement.

Si ce vétéran respectable avait donné prise à la critique par ses opérations depuis un mois; s'il se laissa entraîner à des détachemens accessoires, et à la manie de vouloir tout conserver et tout couvrir, il faut avouer qu'il déploya beaucoup de fermeté et de présence d'esprit au moment critique, et montra de la prévoyance dans ses dernières dispositions.

L'idée de transporter le théâtre de la guerre autour de Gênes, lui promettait effectivement plus de chances favorables qu'on ne le croirait au premier abord. Si Wurmser, réfugié à Mantoue, avait arrêté quatre mois l'armée française, Mélas pouvait bien mieux remplir le même but, puisqu'il serait abondamment approvisionné en vivres et munitions par l'escadre anglaise, et qu'à la dernière extrémité il lui serait toujours facile d'évacuer la place par mer, en y laissant

une garnison, pour opérer en Toscane avec le reste des forces actives. Une armée de 50 mille hommes basée sur un poste tel que Gênes, maîtresse de la mer, et secondée d'une flotte nombreuse, semble pouvoir y braver des années entières les coups de l'ennemi. Enfin, en prenant cette direction, Mélas donnait au conseil aulique le temps de recréer une armée sur le Mincio, afin d'agir de concert avec lui vers le Bas-Pô.

Toutefois, pour assurer la réussite de ce projet, il semblait convenable d'éviter les chances d'une bataille, non que Gênes ne pût encore servir long-temps d'appui à une armée défaite; mais parce qu'on perdrait plusieurs jours avant de joindre l'ennemi, et que dans l'intervalle, Suchet se saisirait des passages de l'Apennin, ce qui rendrait impossible toute retraite sur Gênes, si Bonaparte de son côté était victorieux.

Soit que Mélas ne crût pas devoir s'inquiéter de l'approche de Suchet, soit qu'il ne saisît pas la différence que ce peu de jours perdus, apporterait à sa position, il préféra livrer bataille, plutôt que de s'exposer aux reproches qu'on ne manquerait pas de lui adresser, s'il se retirait sur la capitale de la Ligurie, sans tenter le sort des armes.

Bonaparte, instruit que Ott avait disparu des bords de la Scrivia, la franchit le 13 au matin, au-dessous de Tortone; quelques démonstra- Incertitude de Bonaparte sur la

marche de Mélas.

tions faites par Victor, pour occuper cette ville sous le feu de la citadelle, demeurèrent infructueuses, et on se contenta de la masquer avec un bataillon.

Le premier consul étant arrivé à San-Giuliano, sans être mieux instruit des démarches de Mélas, fit battre inutilement la plaine pour en avoir des nouvelles. Il fut alors plus convaincu que jamais de la marche de son adversaire vers Gênes, quoique Zach, instruit par un double espion du prix qu'il attachait à savoir la route que prenait Hohenzollern, lui fit porter par ce misérable un faux itinéraire de l'armée impériale vers le Tésin: cela ne l'empêcha pas de diriger Desaix dans la soirée même sur Rivalta, avec la division Boudet, pour éclairer la route de Novi. Cependant la position éparpillée de ses forces n'échappant point à sa pénétration, Bonaparte résolut un peu tard d'attirer à lui la division Lapoype, en lui prescrivant de passer le Pô, pour joindre la réserve; Victor, renforcé de la cavalerie de Kellermann, reçut l'ordre de marcher sur Marengo, de culbuter les postes ennemis qui s'y trouveraient, et de chercher à s'emparer du pont, s'il en existait un sur la Bormida; Lannes se porta au soutien en seconde ligne; Monnier et la cavalerie de Murat s'établirent à Ponte-Curone et Castel-Novo.

Gardanne chasse Oreilly de Marengo.

Victor, marchant avec la division Gardanne, trouva enfin les restes de l'avant-garde d'Oreilly

près de Marengo ; et, après avoir valeureusement emporté ce village, les mena battant jusque sur la tête de pont de la Bormida, que son avant-garde osa même assaillir. Le feu de quelques batteries du camp, et celui des retranchemens de cet ouvrage, la firent bientôt renoncer à ce projet (1). Gardanne prit position à la ferme de Pedrabona, et Victor retourna à Marengo avec la division Chambarlhac.

Résultats singuliers de ce combat.

Ce succès, insignifiant en apparence, eut cependant une assez grande influence sur les affaires, et agit en sens bien différent sur les deux partis. Le peu de chaleur que les Impériaux avaient mis à défendre Marengo confirma de plus en plus Bonaparte dans la crainte que l'ennemi ne se fût jeté sur Gênes ou Pavie, et le décida à retourner à l'entrée de la nuit à Ponte-Curone, pour y attendre des nouvelles des différens corps laissés à la gauche du Pô, et notamment de Lapoype ; mais le débordement subit de la Scrivia le força heureusement à demeurer à Torre-di-Garofoldo, et cette circonstance fortuite décida de la campagne, car sans cela il eût été surpris et battu le lendemain. Quelques avis reçus durant

(1) Bonaparte dit que ces troupes rapportèrent que l'ennemi n'avait qu'une faible garnison dans Alexandrie, et point de pont sur la Bormida, ce qui ne s'accorde guère avec l'attaque de Gardanne sur ces retranchemens.

la nuit ne manquèrent pas en effet de lui faire soupçonner la présence de l'ennemi; l'ordre fut aussitôt expédié à Desaix de revenir de Rivalta; à Lannes de s'avancer en échelon de Victor, entre Spinetta et la ferme de Fornace: la garde consulaire à celle de li-Poggi. La cavalerie de Murat se porta devant San-Giuliano, et la division Monnier dut marcher sans délai de Castel-Novo vers le même point (1). (*Voyez Pl. XXXII.*)

Conseil de guerre tenu par Mélas.

L'expulsion de son avant-garde de Marengo eut un résultat plus fâcheux pour Mélas. Ce général voyant enfin ses différens corps réunis sous Alexandrie, avait convoqué un conseil de guerre, le 12 juin. Après avoir exposé à ses généraux la situation critique où se trouvait l'armée, et fait retomber sur le conseil aulique le blâme de n'avoir pas mieux connu les préparatifs de Bonaparte, il leur développa son projet de livrer une bataille décisive. Afin de donner une couleur moins sombre à ce tableau, il leur communiqua l'annonce que le général Sommariva lui faisait, des dispositions du gouvernement et du peuple toscan, pour se lever en masse. Cette

(1) Mathieu-Dumas affirme que Desaix avait marché avec ses deux divisions à Rivalta, et poussé celle de Boudet sur la direction d'Acqui; cela est contraire à tous les renseignemens. Il paraît certain que la division Monnier ne suivit point Desaix, et que celui-ci ne poussa point au-delà de Rivalta avec celle de Boudet.



irconstance n'était sans doute pas de nature à xercer la moindre influence sur le dénouement e la bataille; mais elle pouvait contribuer à faciliter la retraite par Gênes, pour gagner ensuite e Bas-Pô.

Toutes les forces de Mélas, réunies sur la Bormida, n'excédaient pas 31 mille combattans (1). (*Voyez l'état de situation ci-joint.*) Le corps d'Elsnitz surtout y arriva dans un état pitoyable; car, à l'exception des 3 à 4 mille grenadiers, on crut devoir jeter le reste à Alexandrie, pour en renforcer la garnison. En ajoutant à ses pertes celles essuyées par Ott, et la garnison laissée à Gênes, on voit que le renfort arrivé de la Ligurie se trouvait réduit à 16 mille hommes, au lieu des 40 mille qui s'y trouvaient disponibles dans les derniers jours de mai.

Cette diminution extraordinaire, sur laquelle Mélas n'avait guère compté, ne rendait pas ses perspectives bien riantes, et si son adversaire se fût présenté avec des forces réunies, il eût été perdu sans ressource. Cependant il n'y avait pas à balancer sur le parti à prendre, et lors même qu'on eût opté pour une retraite sur Gênes, la route directe passant à Marengo, il fallait ac-

---

(1) Nous suivons les indications de l'excellent journal militaire autrichien. Si elles sont exactes, elles attestent les grandes pertes essuyées à Gênes et sur le Var.

tuellement combattre pour l'ouvrir tout comme pour se frayer un passage sur Plaisance. Aussi les avis du conseil furent-ils unanimes, et l'on décida qu'il fallait absolument passer sur le corps des Français. Cette détermination prise, chacun s'en retourna plein d'espérance à son poste; le camp retentit des cris précurseurs des combats; officiers et soldats s'encouragèrent à redoubler d'efforts, et si l'on ne se flatta pas de remporter une victoire éclatante, personne ne douta du moins de renverser la barrière qu'un adversaire audacieux voulait mettre à la retraite.

Le plan de Mélas consistait d'abord à porter 8 mille hommes sous le général Ott à la gauche, afin de percer sur Salé. Lui-même, avec le corps de bataille, composé des divisions Haddick, Kaim, Morzin et Elsnitz (20 mille hommes), filerait sur Marengo et San-Giuliano, puis se rabattrait à gauche pour accabler l'ennemi opposé à Ott. Enfin Oreilly à la droite, se portant avec 3 mille hommes sur Stortiglione, couvrirait la droite du corps principal, et le seconderait en attaquant l'ennemi en flanc.

La perte de Marengo, et la retraite d'Oreilly jusqu'à la tête de pont de la Bormida rendaient la réussite de ce projet plus incertaine, puisqu'il était basé sur la supposition que l'armée partirait toute formée de la rive droite de la Bormida, et qu'il s'agissait actuellement de déboucher des

ponts en présence de l'ennemi, et d'opérer selon la résistance qu'on y rencontrerait.

Malgré toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées, Mélas se voyait encore à la veille de frapper le coup décisif avec maintes chances de succès; car il allait engager 31 mille hommes, dont 8 mille d'une superbe cavalerie, et 200 bouches à feu, contre les corps de Victor et de Lannes, qui ne comptaient guère plus de 15 mille fantassins, 2 mille chevaux et 40 pièces. Encore ces troupes n'étaient-elles pas toutes en mesure de recevoir le premier choc, qui devait tomber uniquement sur Victor, Lannes se trouvant un peu en arrière, et les divisions de la réserve ne pouvant entrer en ligne qu'au milieu de la journée. La plaine de Marengo est presque la seule de l'Italie où des masses de cavalerie puissent se charger en pleine carrière (1), et sous ce rapport Mélas avait une supériorité décidée, aussi bien qu'en artillerie.

On a prétendu que l'ordre de bataille échelonné sur la gauche, adopté par le premier consul, suffisait pour remédier aux désavantages de cet état de choses, et pouvait lui procurer quel-

(1) La Lombardie et les Etats de Venise, quoique des pays plats, sont tellement coupés de fossés, de canaux d'irrigation, de mûriers entrelacés de vignes courbées en berceaux, qu'on est fort embarrassé d'y faire déployer un régiment de cavalerie.

ques chances de succès. Nous sommes loin de partager cette opinion; un ordre pareil est parfait pour exécuter une retraite, ou pour marcher à l'attaque, lorsqu'on renforce essentiellement le point où l'on veut frapper; mais recevoir le combat sur place, avec des échelons aussi éloignés, c'est s'exposer à faire écraser ses corps successivement. Jamais cette vérité ne fut mieux démontrée qu'à Marengo.

L'armée impériale passe la Bormida.

Le 14 juin, au point du jour, l'armée impériale franchit la Bormida, dans l'ordre arrêté. Mais, en réservant le pont de gauche à la colonne de Ott, l'on n'avait pas réfléchi que la tête de pont n'ayant qu'une issue, toute l'armée n'en serait pas moins forcée de défiler par la même porte, et retardée dans son mouvement. Oreilly, qui avait bivouaqué au pied des ouvrages, s'avança sur Pedra-Bona, pendant que le corps de bataille débouchait de la tête de pont. Haddick, précédé par Frimont, s'engageait à la gauche d'Oreilly, à mesure que les troupes arrivaie
Protégées par le feu de 20 pièces, ces deux
sions refoulèrent sans peine les six batai
Gardanne sur Marengo, où Victor s'
les recueillir, et à les faire souteni
sion Chambarlhac.

Difficultés qu'elle éprouve.

Ici le combat devint plus sé
chiens trouvant sur ce point
goureuse, sentirent alors co

tort de ne pas soutenir Oreilly la veille; pour se maintenir en possession de la clef du débouché. Peut-être était-il encore temps d'y remédier, en enlevant à tout prix ce poste, pour passer le ruisseau de Fontanone, et se déployer ensuite dans la plaine. Mais, soit qu'ils fussent arrêtés par les difficultés du terrain, soit qu'ils voulussent attendre la formation processionnelle de leur corps de bataille, les Impériaux perdirent un temps précieux à des déploiemens et à l'établissement de leurs batteries, dans un moment où il s'agissait de fondre en colonnes et baïonnettes baissées sur les troupes de Gardanne, pour passer le ruisseau avec elles.

Dispositions des Français pour soutenir Marengo

Les Français, de leur côté, avaient plus d'intérêt encore à défendre les bords marécageux du Fontanone; car de là seul dépendait la possibilité d'attendre l'arrivée des divisions Monnier et Boudet, c'est-à-dire l'issue de la bataille. Gardanne, rallié à la droite de Chambarlhac, eut la tâche de défendre Marengo, et le dernier, établi le long du ruisseau depuis ce village à Stortiglione, devait empêcher l'ennemi de percer entre Marengo et la Bormida. La brigade de cavalerie de Kellermann fut placée au soutien de la gauche; celle de Champeaux eut la destination de couvrir la droite.

Bonaparte fait soutenir Victor.

Bonaparte, instruit à Garofoldo de ce qui se passait par la vive canonnade qu'on y entendait,

envoya des officiers à Desaix pour accélérer son retour, prescrivit à Lannes et à Murat de voler au secours de Victor, puis se disposa à y courir lui-même, aussitôt qu'il aurait des nouvelles de Desaix et de l'approche de Monnier. Ce dernier, qui s'était mis en marche de Castel-Novo de Scrivia, dut redoubler de vitesse pour arriver à sa position de réserve.

Les Autrichiens enfin déployés se disposent à attaquer Marengo.

Les Impériaux profitaient de tous ces délais pour préparer leur attaque. La colonne du général Oreilly, appuyant à droite, à mesure que les régimens de Haddick et de Kaim entraient en ligne, se trouva enfin appuyée à la Bormida, et chercha à pénétrer sur Stortiglione et Calcamuggia, secondée par le détachement de Frimont. Au même instant, Haddick venait de se former sous la protection de cinq batteries, dont le feu foudroyait Marengo et la ligne des Français. Il s'avança ensuite à la tête de la brigade Bellegarde, pour fondre sur ce village, aussitôt que les troupes de la seconde ligne seraient en mesure de le soutenir. Kaim se déployait à cet effet, tandis que les grenadiers et la cavalerie, sous Elsnitz, restés en colonne, formaient la réserve. Ott, qui avait dû attendre que tout le corps de bataille eût débouché de la tête de pont, défilait enfin à son tour pour prendre le chemin de Castel-Ceriole.

Vains

Trois heures entières avaient été ainsi perdues

pour les Impériaux. Haddick, jaloux de regagner ce temps précieux, eut à peine formé sa ligne, qu'il se lança avec sa division dans le ruisseau; les Français, qui en défendaient les bords opposés, l'accueillirent par une grêle de mousqueterie et quelques décharges à mitraille. Le général Rivaud que Victor a placé à gauche de Marengo, et qui, par la direction saillante du ruisseau flanque ce village, ou le prend même à revers, demeure exposé, avec la 43e demi-brigade, à tous les efforts de l'ennemi, dont les batteries sillonnent ses rangs sans les ébranler. Haddick touchait cependant au moment de franchir l'obstacle, et d'enfoncer les républicains, lorsqu'une petite réserve vint ranimer leurs efforts. Déjà le général autrichien ordonne la retraite, quand il est frappé mortellement; sa première ligne se replie en désordre, et Kaim s'avance à propos pour la recueillir et la remplacer.

efforts de Haddick, qui est tué.

Ce dernier ne s'en tient pas là, et redouble d'efforts, pour passer le lit marécageux du ruisseau; toutefois il n'obtient pas plus de succès, et ses bataillons, fusillés à bout portant, essuient des pertes cruelles sans avancer d'un pas.

Kaim accourt au soutien.

Cette résistance, qui fit grand honneur aux troupes de Victor, contrariait d'autant plus Mélas, qu'il venait de recevoir, à neuf heures du matin, un rapport annonçant la marche de Suchet vers Acqui. Bien que cet avis parût inquié-

Mélas détache sa cavalerie contre Suchet.

tant, un grand capitaine n'eût pas manqué de calculer, qu'en moins de deux heures, le sort de l'armée impériale serait décidé dans les champs de Marengo, et qu'il devenait dès lors inutile de faire un détachement qui pouvait causer la perte de la bataille : Mélas en jugea différemment, et ordonna au général Nimptsch de repasser la Bormida avec 2,200 chevaux, puis de s'avancer par Alexandrie sur Cantaluppo, pour observer le corps qui descendait l'Apennin; faute criante dont il eut bientôt lieu de se repentir (1).

Cependant le généralissime, décidé à tenter un dernier effort, ordonne à la brigade de cavalerie de Pilatti de chercher un passage entre Marengo et Stortiglione, afin d'assaillir la gauche des Français.

Lannes arrive et se dispose à charger les débris de Haddick.

Dans ces entrefaites, ceux-ci se renforçaient successivement, Lannes s'avançait sur la Barbotta, à la tête de la division Watrin, et il devenait urgent de le contenir. Bellegarde, à la tête des débris de la division Haddick, borda à cet effet le ruisseau, et couvrit la gauche de Kaim. Mais Ott n'arrivant pas, ce n'était qu'un palliatif, et il fallait d'autres moyens pour assurer la victoire.

(1) Suchet n'était pas à Acqui le 13; il n'y avait qu'un détachement d'infanterie et de cavalerie légère : il y arriva le 15; mais, y eût-il été rendu le 14, après une marche forcée, il ne pouvait rien faire si les Français étaient battus à Marengo.

Mélas qui appréciait tout le prix du temps, prescrit alors à Kaim de redoubler d'efforts. Le combat devient de plus en plus acharné sur toute la ligne. Pilatti réussit à se frayer un passage avec une peine excessive; un régiment de dragons débouche du ruisseau, et se forme pour charger l'infanterie; mais Kellermann, s'en apercevant, fond sur ces escadrons, et les culbute dans le fatal ravin. Ceux qui n'y demeurent pas engouffrés sont pris ou tués, et un très-petit nombre d'hommes épars, échappe à ce désastre. La cavalerie de Pilati est culbutée par Kellermann

L'arrivée de Lannes, jointe à cet événement, ramenait pour un instant toutes les chances en faveur des Français, lorsque Ott, ayant enfin dépassé Castel-Ceriole sans rencontrer d'obstacle, se rabattit à droite vers la Barbotta. Lannes, arrêté ainsi au moment où il allait tomber sur Bellegarde, dut tourner toute son attention sur sa droite, et y porter sa faible réserve. Cet événement avait d'autant plus d'importance qu'à l'extrémité opposée, Oreilly venait de débusquer les flanqueurs du 96e de Stortiglione, et que dans l'intervalle Mélas ordonnait une troisième attaque sur Marengo, en faisant soutenir à cet effet Kaim par les grenadiers de Lattermann. Lannes est arrêté par Ott.

Cet effort simultané au centre et sur les deux ailes produisit enfin d'inévitables résultats. Un bataillon autrichien parvient à atteindre la rive droite du ruisseau; le général Lamarsaille amène Les Autrichiens jettent un petit pont et passent le ruisseau

promptement son artillerie sur les bords opposés, pour abriter par son feu la poignée de braves qui demeure seule exposée au milieu de la division Chambarlhac; les pionniers se hâtent de jeter un petit pont de madriers, pendant que d'autres bataillons viennent seconder celui qui se sacrifiait pour couvrir cette construction.

Belle contenance de Rivaud.

Mais le général Rivaud, placé là avec la 43e demi-brigade, s'avance pour culbuter les téméraires qui ont franchi l'obstacle; ceux-ci allaient éprouver le même sort que les dragons de Pilatti, si Kaim n'eût fait avancer de fortes batteries qui, de concert avec celles de Lamarsaille, arrêtèrent un moment les républicains.

Dans l'intervalle, le petit pont de chevalets est achevé, et Lattermann, après avoir passé le ruisseau avec ses cinq bataillons de grenadiers, pénètre dans Marengo. Rivaud ne se déconcerte pas : quoique blessé d'un coup de biscaïen, et tout couvert de sang, ce vaillant chef exhorte ses troupes, se jette à leur tête sur l'ennemi, et le force à quitter le village. Lattermann y est dangereusement blessé; mais ses grenadiers, protégés par la nombreuse artillerie placée à la rive opposée, se maintiennent au-delà du ruisseau, et donnent le temps à Mélas de faire les dispositions pour les secourir.

Bonaparte arrive sur le champ de

Les choses en étaient à ce point, vers onze heures, quand Bonaparte arriva sur le champ

de bataille, suivi à quelque distance par la division Monnier. Il en était temps, les débris des divisions Gardanne et Chambarlhac, foudroyés par 50 pièces, ne pouvaient plus tenir une minute; le corps de bataille de Mélas, débouchant vivement sur Marengo, s'y établit enfin, et les troupes de Victor, après s'être couvertes de gloire, commençaient à prendre en désordre le chemin de San-Giuliano et de Spinetta. bataille. Victor est forcé à Marengo.

Lannes, ainsi découvert sur sa gauche, avait encore à soutenir les assauts de Ott, contre sa droite. Ce dernier, ayant formé ses troupes entre la Barbotta et Castel-Ceriole, menaçait de balayer la ligne de Lannes d'un bout à l'autre, et l'obligeait à former un crochet en arrière vers son flanc droit. Vainement la cavalerie du général Champeaux avait exécuté deux charges brillantes, pour s'opposer au mouvement de l'ennemi. Ce général, blessé dangereusement, avait bien repoussé les escadrons de Ott; mais l'infanterie autrichienne, continuant à s'avancer, n'en menaçait pas moins de déborder Lannes, et de reprendre toute sa ligne à revers. Ott menace d'accabler la droite de Lannes.

Pour le tirer d'une situation si critique, Bonaparte lança les 800 grenadiers de la garde en avant du front, dans l'espoir d'arrêter Ott, tandis que Watrin repousserait Bellegarde, que Victor empêcherait Kaim de déboucher de Marengo,

et que Monnier s'avancerait sur Castel-Ceriole.

La garde consulaire résiste aux efforts de Ott.

Quoique ces mouvemens n'aient pas eu un plein succès, ils remplirent en partie leur but. La garde, chargée par les dragons de Lobkowitz, les reçut en carré avec une fermeté digne d'une troupe d'élite; mais Gottesheim l'ayant attaquée avec le régiment hongrois de Spleny et un bataillon de Frœlich, secondés d'une artillerie supérieure, le carré fut ébranlé, puis entamé par Frimont, à la tête de quelques escadrons de hussards. Néanmoins les grenadiers républicains parvinrent à regagner gli Poggi, en combattant avec intrépidité.

Arrivée de la division Monnier.

Tout leur courage n'eût cependant fait que retarder leur perte de quelques instans, sans l'arrivée de Monnier. Ce général parti le matin de Castel-Nuovo-di-Scrivia, d'après l'ordre qui lui avait été expédié pendant la nuit, entra en ligne au moment où Ott et Bellegarde allaient accabler la division Watrin. A son approche, Lannes fit faire volte-face à ses troupes, et Monnier se dirigea à sa droite pour dégager la garde consulaire de la multitude d'ennemis qui l'entourait, en laissant néanmoins la 72e pour servir de réserve.

Elle se jette sur Castel-Ceriole.

Le général Dupont, ayant ensuite transmis à Monnier l'ordre de s'emparer de Castel-Ceriole, Carra-St.-Cyr forma ses troupes en colonnes d'at-

taque, et sans s'inquiéter de Ott, qu'il laissa sur son flanc gauche, il marcha avec rapidité sur le village, défendu par un gros d'infanterie, et dont il ne s'empara pas sans difficulté. Mais Ott, ayant détaché le général Vogelsang avec trois bataillons, pour reprendre Castel-Ceriole, et fait charger la gauche de Monnier par sa cavalerie; le général français, privé de l'appui de la 72e, coupé de ses autres troupes, dut abandonner à Carra-St.-Cyr le soin de se maintenir dans le village, et vint se rallier à la garde consulaire, qui, pendant son mouvement hardi, avait protégé ses derrières; il prit ensuite position avec elle, à la droite du corps de Lannes qui, à la faveur de ces attaques, avait eu le temps de se retirer en bon ordre entre Poggi et Villanova (1).

---

(1) Il règne une grande contradiction dans tous les renseignemens recueillis sur cette bataille, et particulièrement sur la part qu'y prit la division Monnier. Il paraît constant que ce général, placé à gauche de sa division, ayant dû, malgré lui, détacher la 72e au secours de Lannes, se trouva sans soutien avec son artillerie; chargé dans cette position par la cavalerie de Frimont, il perdit son canon, fut coupé des siens et se retira avec son état-major pour rejoindre Lannes. A cette nouvelle Schilt se mit en retraite avec sa brigade, et Carra-St.-Cyr victorieux se vit obligé d'en faire autant. Bonaparte a présenté les choses bien autrement, il dit positivement, que celui-ci demeura maître du village, tandis que la relation autrichienne affirme que Ott le fit reprendre par le général Vogelsang; mais comme celui-ci attaqua le même poste vers huit heures du soir, on ne sait pas s'il le fit à deux reprises éloi-

Observations sur ce mouvement de Carra-St.-Cyr.

Plusieurs historiens ont admiré l'idée qu'eut Bonaparte de lancer ainsi sa réserve sur Castel-Ceriole, à son extrême droite, au moment où l'orage éclatait contre sa gauche, et menaçait cette aile d'une ruine prochaine. Quoiqu'il soit démontré que le moyen de gagner une bataille ne consiste pas toujours à voler directement au point menacé, on est forcé de convenir que ce mouvement excentrique était téméraire dans la situation des forces respectives. C'était jeter au moment le plus critique Carra-St.-Cyr, dans un cul-de-sac, où il n'eût pas manqué d'être pris, si le gros des forces de Ott et de Mélas eût brusqué plus vivement les bataillons ébranlés de Lannes. Le mal eût été d'autant plus irremédiable, qu'il ne restait pas un peloton disponible, à cause de l'éloignement de la division Boudet, et que le moindre inconvénient de cette manœuvre était d'achever la perte de Lannes et de Victor. Par le fait, elle réussit à les dégager; mais on ne saurait la donner comme un exemple à suivre en toute occasion.

Le départ de la cavalerie de Mélas l'empêche de profiter de ses succès.

Malgré la fermeté dont Lannes et ses troupes firent preuve, le désordre de la gauche était si grand, que la partie n'eût pas été soutenable, si la cavalerie autrichienne avait été là pour char-

---

gnées, ou si l'auteur autrichien a confondu les momens de la journée.

ger. Mais la brigade Nimptsch était partie, comme on sait, pour courir à la rencontre de Suchet, et celle de Pilatti était à peu près détruite; outre ces 3 mille chevaux qui manquaient, ceux du corps de Ott avaient aussi souffert, et une partie des autres couraient par pelotons épars dans la plaine, pour ramasser des prisonniers. Il n'y avait absolument de disponible que la brigade Nobili, et on perdit le moment de la faire donner. Les Français lentement suivis eurent ainsi tout le loisir de se retirer sur San-Giuliano, et la ligne autrichienne s'avança entre Cassina-Grossa et Villanova.

Le général autrichien revient à Alexandrie, pour annoncer sa victoire.

Mélas, qui avait eu deux chevaux tués sous lui, et reçu une légère blessure, se croyant bien sûr de la victoire, résolut vers deux heures de laisser à son chef d'état-major Zach et à Kaim le soin d'en recueillir les fruits, il retourna lui-même à Alexandrie, pour en expédier la nouvelle à Gênes, à Turin et au conseil aulique.

Zach s'avance en colonne de marche sur San-Giuliano.

Zach, non moins convaincu que son général en chef, qu'il n'y avait plus que des fuyards à poursuivre, forma l'armée en colonne de marche, et prit les devans avec une avant-garde, composée de la brigade St.-Julien, des grenadiers de Lattermann et des dragons de Lichtenstein. A 5 ou 600 toises derrière lui, marchait également sur la grande route Kaim, avec les

brigades Bellegarde, Knesewich et Lamarsaille, qui ne comptaient guère que 3 mille combattans. A la même distance de ce corps, se trouvait la réserve composée des grenadiers de Weidenfeld et d'une brigade de cavalerie (1). Briey, avec trois bataillons, prit le chemin de Cassina-Grossa. Enfin, Frimont s'avançait sur Poggi, se liant avec la brigade Sticker, du corps de Ott, qui, ne voyant pas d'ennemis sur la route de Salé, s'était prolongé vers Villanova, pour prendre la direction de la Villa-Ghilani.

Les troupes impériales attendaient dans cette disposition, sur une lieue de profondeur, l'ordre de poursuivre leur marche victorieuse, ou celui de camper sur le champ de bataille, pour goûter enfin un moment de repos, dont les corps venus de Ligurie et de Nice avaient surtout le plus pressant besoin.

Dispositions de Bonaparte pour effectuer sa retraite.

Bonaparte, de son côté, attendait avec d'autant plus d'impatience le retour de Desaix et de la division Boudet, qu'il avait résolu d'abandonner en cas de revers la route de Tortone, pour exécuter sa retraite par le chemin plus court de Salé ou Castel-Novo. A cet effet, il résolut de laisser la brigade Carra-St.-Cyr dans Castel-Ceriole,

(1) C'était les débris de celle de Pilatti, réunis au régiment de l'archiduc Jean de la brigade Nobili.

dont il la croyait encore en possession, et d'où il n'eût plus dépendu de lui de la retirer (1).

On a prétendu que cette résolution, de même que la retraite de la gauche, n'avaient d'autre but que d'exécuter un changement de front oblique, la droite en avant; mais c'est un roman arrangé après coup : car aucune ressource de tactique n'était capable de parer au danger qui menaçait Bonaparte; c'étaient des troupes fraîches et non des manœuvres qui pouvaient rétablir la balance et le sauver. Dans cette longue et sanglante échauffourée, il dut regretter plus d'une fois de n'avoir pas attiré à lui trois jours plus tôt la division Lapoype, qui aurait pu, dès le premier succès, suivre le corps de Lannes au passage du Pô, et qui se trouva entièrement inutile où on l'avait laissée.

Desaix débouche de San-Giuliano.

Il était près de quatre heures, lorsque Desaix déboucha enfin vers San-Giuliano; Lannes, retiré entre Villanova et la Buschetta, échangeait

(1) Nous sommes forcés de répéter ici que, selon Bonaparte, Carra-St.-Cyr demeura maître de Castel-Ceriole, et que la relation autrichienne le nie formellement. Cependant elle avoue que Ott, en voulant se retirer, trouva ce village déjà occupé par les Français; or ce ne pouvait pas être de la cavalerie de Murat, mais bien de l'infanterie de Monnier. Ces deux versions sont également contradictoires avec celle que nous tenons du général Carra-St.-Cyr; il paraît qu'en remarchant sur Castel-Ceriole, il put avoir jeté quelques pelotons de tirailleurs, qui y rentrèrent avant les Autrichiens.

quelques boulets avec l'avant-garde de Frimont et de Ott; Victor, à la faveur du défilé de San-Giuliano, avait réuni 2 ou 3 mille hommes sous la protection de la cavalerie de Kellermann et de Champeaux: Carra-St.-Cyr, à peu près coupé dans Castel-Ceriole, n'avait pas empêché Ott de s'avancer sur Villanovà. La brigade de cavalerie de Rivaud, partie de Salé, débouchait enfin vers Piovera, et inquiétait la gauche de Ott.

Bonaparte se décide à prendre l'offensive, et harangue ses troupes.

L'entrée en ligne de la division Desaix rétablit un peu l'équilibre des forces. Cependant les corps de Victor et Lannes avaient tellement souffert, que Bonaparte balança un instant s'il ne devait pas se borner à utiliser ces nouvelles troupes, pour assurer la retraite de l'armée. Selon quelques témoins oculaires, il allait prendre ce parti, lorsque son judicieux lieutenant, imitant, dit-on, l'exemple d'Augereau à Castiglione, lui représenta que rien n'était encore perdu, puisqu'on pouvait disposer d'une excellente réserve, tandis que celle des Autrichiens avait déjà été engagée; il lui conseillait de tenter de nouveau le sort des armes, vu qu'étant maître de la route de Tortone, on aurait toujours la faculté de faire retraite en cas d'échec (1).

Ces raisons, et plus encore l'ardeur que mon-

---

(1) Nous présentons cette assertion avec tous les doutes qu'elle nous inspire; elle peut être vraie.

traient les troupes pour revenir à la charge, fixèrent à ce qu'on prétend la résolution du premier consul. Quoi qu'il en soit, les généraux Lannes, Monnier et Watrin eurent l'ordre d'arrêter leur mouvement rétrograde. Pendant que leurs troupes se repliaient dans les positions indiquées, Bonaparte, entouré de son état-major, parcourut rapidement le front des divisions, et les harangua par des phrases brèves et énergiques, qui centuplèrent l'ardeur du soldat. *C'est assez reculer pour aujourd'hui*, leur dit-il, *vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille.* L'armée répondit à ces mots par un cri unanime qui promettait la victoire.

Zach est assailli à l'improviste

Si Bonaparte lui-même avait dirigé les opérations des deux partis, il n'eût rien pu imaginer de plus convenable pour le gain de sa cause, que ce qui se passait dans l'armée autrichienne au moment où il allait tenter un dernier effort. En effet, Zach s'approchait de San-Giuliano, avec son avant-garde, dans la persuasion qu'il s'agissait uniquement de recueillir des trophées déjà conquis, quand Marmont démasque une batterie de 12 pièces de réserve, et sème la mitraille dans ses rangs : en même temps Desaix débouche vivement du village, et se jette sur lui, à la tête de la 9e légère, suivie de très-près par les 30e et 59e, formées en colonnes d'attaque. Victor appuie ce mouvement avec le petit nombre de sol-

dats éprouvés qu'il a ralliés. La brigade Kellermann s'avance à la droite de Desaix.

L'avant-garde de Zach était sur deux lignes: le régiment qui formait la première, saisi de terreur à l'aspect d'une masse aussi considérable qui débouche à l'improviste sur un point où l'on n'apercevait naguère que des fuyards, crut avoir donné dans un piége, fit volte-face, et se rejeta sur la brigade Lattermann qui le suivait. Zach, à la tête de celle-ci, tint ferme et arrêta un moment l'ennemi; mais il n'en fut pas de même des dragons de Lichtenstein: ce corps si distingué dans maintes rencontres, cheminant à gauche de la route, et voyant arriver la brigade Kellermann pour le charger, s'enfuit à toute bride, afin de chercher un refuge vers la cavalerie qui précédait le corps de bataille.

Desaix est tué.

Cependant Desaix, en débouchant contre l'avant-garde autrichienne, tombe frappé aux premiers coups. Ce héros, qui a échappé à tant de batailles, que le fer du Mameluk, le javelot de l'Arabe ont également épargné, accourt des déserts de la Lybie, pour trouver ici, dès le premier jour, la mort du brave. Cet événement, dont on pouvait craindre l'influence, excita au contraire la fureur de ses soldats; la 9e légère, brûlant de le venger, se précipite sur les bataillons de St.-Julien, et les culbute sur les grenadiers.

Zach,

Zach, non moins étonné que ses soldats d'un

retour si imprévu, cherche vainement à en démêler la cause. Les Français s'avancent impétueusement, et abordent enfin les grenadiers de Lattermann; ceux-ci, malgré leur étonnement, font d'abord bonne contenance, et Boudet, qui a succédé à Desaix, a peine à les entamer : la 9e hésite, la victoire est près d'échapper. Mais Kellermann profite avec habileté de cet état de choses : marchant à hauteur de la division Boudet, il se trouve bientôt sur le flanc gauche de cette colonne de grenadiers que les pelotons de fuyards et l'attaque de Boudet viennent déjà d'ébranler; il fait une conversion à gauche, et se jette sur elle avec le gros de sa brigade, tandis que le reste s'avance contre quelques escadrons autrichiens, qui paraissent au loin vers Guasca, et les empêche de secourir les grenadiers. Coupés ainsi par leur centre, pressés entre les vigoureuses attaques de Boudet, et la cavalerie de Kellermann, ceux-ci ne voient pas même de salut dans la fuite; la majeure partie, entourée, met bas les armes (environ 1,800 hommes): Zach se trouva au nombre de ces prisonniers; St.-Julien, tombé de même un instant au pouvoir des Français, fut délivré par quelques dragons.

assailli par Boudet, et coupé par Kellermann, met bas les armes.

On peut aisément se figurer quel désordre un tel événement dut produire dans l'armée impériale : l'importance en fut d'autant plus décisive, qu'il se passait au moment où son général en

Un désordre affreux se répand dans l'armée.

chef était absent, et où les Français redoublaient de vigueur et d'ensemble. En effet, Lannes, électrisé par les succès de son collègue, s'ébranle de nouveau, et marche entre la colonne de Ott et la gauche de Kaim, déjà menacée par la réserve. Les troupes du dernier ne songeaient à rien moins qu'à être assaillies, lorsque la déroute de l'avant-garde, vint semer l'effroi parmi elles. La brigade Pilatti se trouvait en tête; ses escadrons encore ébranlés de l'échauffourée du ruisseau, dont ils avaient été acteurs ou témoins, voyant revenir les dragons de Lichtenstein à la débandade, imitèrent bientôt leur exemple. Kellermann, soutenu à quelque distance par la cavalerie de la garde et un régiment de la brigade Champeaux, s'était remis à leur poursuite, et les poussait avec tant de chaleur, qu'ils se jetèrent pêle-mêle sur leur propre infanterie et la renversèrent.

Les trois brigades de Kaim, privées de leur général en chef, aussi bien que du chef d'état-major, assaillies dans des circonstances aussi imprévues, ne tardèrent pas à être entraînées vers les ponts de la Bormida. Kaim fit quelques efforts pour déployer les premiers bataillons de la tête; mais Kellermann se jetant sur eux pêle-mêle avec leur propre cavalerie, les enfonce, et en prend la majeure partie. Alors un cri général, *aux ponts, aux ponts*, s'élève dans toute

la plaine, et c'est à qui les gagnera avec plus de vélocité. La seule brigade des grenadiers de Weidenfeld, restée en réserve à hauteur de Spinetta, conserva ses rangs, et se disposa à recevoir les vainqueurs, en se retirant toutefois sur Marengo. Ce mouvement, qu'elle exécute lentement et avec fermeté, donne le temps à Oreilly, qui courait sur le chemin de Frugarolo, de revenir sur ses pas, pour se rallier à elle (1).

Les divisions françaises, témoins du désordre qui règne dans l'armée ennemie, s'élancent sur ses traces, et parcourent en moins d'une heure, la plaine que les Autrichiens avaient mis huit heures à conquérir. Les grenadiers de Weidenfeld, à la droite desquels Oreilly vint bientôt se former, se présentent enfin en assez bonne contenance pour arrêter Kellermann et Boudet vers Marengo, et protéger le passage de la Bormida. Elle repasse la Bormida.

Cette opération se faisait avec une confusion qui, dans toute autre circonstance, eût causé la ruine de l'armée : la terreur était telle que plusieurs conducteurs d'artillerie, ne pouvant gagner assez vite les ponts encombrés, se jetèrent avec leurs canons dans la Bormida, où une par-

(1) La relation autrichienne ne dit pas un mot de Briey, qui, placé à Cassina-Grossa, dut suivre Weidenfeld, ou partager la déroute de Kaim.

tie périt, et où l'on retrouva plus de 20 pièces.

Mélas, accouru sur le champ de bataille, ne songe qu'à la retraite.

L'alarme avait naturellement gagné Alexandrie; Mélas, arraché à ses illusions, ne pouvait en croire les rapports qui lui parvenaient : à peine quelques coups de canon annonçaient-ils de loin en loin le rapprochement des scènes de deuil et de carnage, qui succédaient si promptement aux chants de la victoire, et il fallut qu'il s'en convainquît par ses propres yeux pour y ajouter foi.

Les Français rentrent dans Marengo.

Il était sept heures du soir, et la reprise de Marengo devait être pour les Français le complément de la journée, aussi le premier consul en ordonna-t-il l'attaque immédiate. Le général Boudet s'avança par la grande route, ayant à sa droite le corps de Lannes, et à sa gauche les deux divisions de Victor. Les Impériaux firent mine de vouloir défendre ce poste avec vigueur; mais le village, étant en-deçà du ruisseau, n'offrait pas pour sa défense les mêmes avantages qu'y avait trouvés Victor. Après un combat de courte durée, Marengo fut enlevé, le ravin franchi, et les vaincus regagnèrent Pédrabona. La brigade Weidenfeld, repliée sur cette ferme, y fut heureusement secondée par le retour de la colonne de gauche, dont nous devons reprendre les opérations.

Ott, instruit de la déroute de Zach,

Ott se trouvait en pleine marche sur la Villa-Ghilina, quand Zach et Kaim éprouvèrent la ca-

tastrophe dont nous venons de rendre compte. Les fuyards de la cavalerie lui ayant bientôt porté cette triste nouvelle, sa première pensée se tourna naturellement vers les moyens d'y remédier. Il arrêta sa tête de colonne, fit former à droite les bataillons du centre, et s'apprêta à tomber sur le flanc des assaillans. Mais Lannes et Monnier, qui avaient repris l'offensive, étaient là pour le contenir. D'un autre côté la brigade de cavalerie de Rivaud, commençant à paraître vers Piovéra sur la route de Salé, lui donna quelques inquiétudes. La première destination de Ott avait été de combattre une forte colonne que Mélas supposait venir de ce côté, et on pouvait croire que c'était-elle qui débouchait. Enfin ce qui contribua par-dessus tout à paralyser cette division autrichienne, ce fut la rapidité avec laquelle le corps de bataille se dispersa. Dans cette situation, Ott, abandonné à lui-même, pensa qu'il était temps de songer à sa propre sûreté, et il se rapprocha dans le plus grand ordre de Castel-Ceriole.

opère sa retraite.

Quelques escadrons caracolant autour de sa colonne ne purent mettre obstacle à sa marche. Mais son étonnement fut extrême, lorsque arrivé près de ce village, il apprit qu'il était déjà au pouvoir des Français : le lecteur partagera sa surprise; car on ne conçoit pas trop en effet, par quel hasard Carra-St.-Cyr aurait pu se main-

Il trouve les Français à Castel-Ceriole, et se fait jour.

tenir depuis midi ou une heure dans ce village, sans qu'on en sût rien dans l'armée impériale; et on conçoit encore moins quelle autre troupe eût été à portée de s'en emparer! Quoi qu'il en soit, Ott le fit attaquer à la nuit tombante, par le général Vogelsang, qui s'ouvrit un passage l'épée à la main, et y fut grièvement blessé. La colonne de Ott fila ensuite heureusement, et reprit le chemin de la tête de pont.

L'arrière-garde défend Pedrabona.

Dans cet intervalle, l'arrière-garde de Weidenfeld et Oreilly avait été attaquée par la division Gardanne, soutenue de la brigade Kellermann, et des guides de Bonaparte sous la conduite d'Eugène Beauharnais. Les Autrichiens montrèrent ici ce qu'ils étaient capables de faire, et se défendirent avec résolution : leurs escadrons menacèrent même un instant la droite de Boudet, au secours duquel Bessières et Beauharnais coururent à propos avec la cavalerie de la Garde. Cependant on fit d'inutiles tentatives pour les forcer : ce ne fut que vers dix heures du soir, après un long engagement, et lorsqu'on eut la certitude que toute l'armée était sous les murs d'Alexandrie, que Weidenfeld et Oreilly cédèrent le terrain, et firent à leur tour la retraite; après avoir passé la rivière, ils rompirent les ponts.

Les Français reprirent alors les positions qu'ils occupaient le matin; Gardanne resta à Pedra-

bona, couvert par la cavalerie du général Kellermann, qui bordait la Bormida; le gros de l'armée bivouaqua près de Marengo.

Résultats de cette journée.

Ainsi se termina cette sanglante journée, où les deux partis éprouvèrent tour à tour les caprices de la fortune, et rivalisèrent de dévouement et de courage. L'armée impériale y fit des pertes considérables, indépendamment de 3 mille prisonniers et de 25 pièces de canon qu'elle laissa au pouvoir de l'ennemi, elle eut près de 7 mille hommes hors de combat, parmi lesquels on compta jusqu'à 300 officiers; le général Haddick y perdit la vie; Lattermann, Vogelsang, Bellegarde, Gottesheim, Lamarsaille, furent blessés. Du côté des Français, la victoire fut payée par le sang de 7 mille tués ou blessés au nombre desquels se trouvaient les généraux Mainoni, Rivaud, Malher et Champeaux; on leur fit plus de mille prisonniers dans les combats du matin. Mais la perte la plus sensible fut celle du brave Desaix; sa mort priva l'armée d'un excellent général, et la France d'un de ses plus vertueux citoyens.

Triste position de Mélas.

La nuit, qui porte remède à tant de maux, et aux ombres de laquelle plus d'une armée dut son salut, n'améliora guère la position de Mélas. Ce vieillard, si respectable à tant de titres, se reposait en majeure partie sur son chef d'état-major Zach des embarras de son commandement, et

celui-ci en partageait le poids avec les colonels Radetzki, Stutterheim et autres officiers supérieurs. Tant que la victoire suivit leurs drapeaux, cet état de choses était tolérable; mais dès que des circonstances critiques se présentèrent, l'embarras et le trouble se mirent dans l'aréopage. Mélas, plongé dans la douleur, et affligé surtout de la perte de son plus intime conseiller, ne trouvait dans ses entours aucun officier qui pût le remplacer; tous refusaient même de se charger d'une confiance dont il ne restait que des fruits amers à recueillir. La stupeur et l'effroi avaient passé de l'armée dans l'état-major. A tant de malheurs il faut ajouter que tous les bagages qui avaient filé sur Parme allaient se trouver à la merci de l'ennemi, et cette circonstance n'était pas celle que bien des généraux déploraient le moins.

La nuit entière se passa à réorganiser un peu les corps, les parcs d'artillerie, et à distribuer des munitions, le jour vint éclairer de bonne heure *ces tristes débris d'une bataille gagnée*, pour me servir de l'expression d'un journal allemand; et Mélas ne savait encore à quel parti se résoudre, lorsqu'il apprit que son redoutable adversaire, toujours prompt à profiter du moindre avantage, faisait sommer la tête de pont, et disposait ses colonnes pour l'attaquer.

Il assemble un conseil.

Dans l'anxiété où se trouvait le général autri-

chien, l'idée d'assembler un conseil de guerre s'était naturellement présentée à son esprit; mais cette ressource des hommes médiocres ne pouvait rien réparer. Les vieux généraux, séparés de leurs équipages, dont on n'avait aucune nouvelle, penchaient pour un arrangement avec l'ennemi, dans l'espoir de les sauver (1). Les jeunes et les principaux officiers de l'état-major, rejetant sur Zach ou sur le conseil aulique tous les désastres de la campagne, loin de hasarder aucun avis, répondaient avec ironie « *que c'é-* » *tait à celui qui les avait précipités dans l'abîme,* » *à les en retirer.* » Une voix propose d'attaquer de nouveau les Français, soit en allant passer le Pô à Valence, pour marcher sur Milan, soit en tentant encore une fois le sort des combats dans les plaines où la cavalerie pourra mieux faire que la veille. Si la voie des armes était encore susceptible de sauver l'armée, ce dernier parti était le plus sage; car dans les prairies coupées de la Lombardie on ne peut combattre que sur les routes, et la force de l'armée, depuis le désastre des bataillons de Kaïm et de Zach, consistait surtout dans ses nombreux escadrons. Outre cela, on donnerait en Lombardie sur les divisions

(1) C'est du moins l'opinion d'un officier autrichien qui joua un rôle dans cette bataille, et sans l'autorité duquel nous n'eussions pas hasardé cette supposition.

fraîches de Moncey, et il valait mieux combattre dans la plaine de Marengo contre les mêmes troupes françaises encore frappées des scènes sanglantes de la veille. A la rigueur on pouvait encore se replier sur Gênes, se concerter avec Abercrombie, afin de marcher par la Corniche sur la Toscane, et de gagner Parme ou Modène, en embarquant le matériel pour Lerici; mais ce pis-aller, très-convenable après l'affaire de Casteggio, pouvait aujourd'hui amener des chances désastreuses; car il fallait défiler entre l'armée victorieuse de Bonaparte et le corps de Masséna, venant d'Acqui, ce qui n'eût pas été chose facile.

On décide de proposer une convention pour évacuer l'Italie.

La majorité se prononça pour proposer à l'ennemi un traité d'évacuation. « Si nous nous faisons jour, disent-ils, il faudra sacrifier 10 » mille hommes laissés dans Gênes, et autant » dans les places du Piémont : nous n'en irons » pas moins nous réfugier derrière Mantoue : » mieux vaut sauver 20 mille hommes que de » conserver des places au roi de Sardaigne. »

En pareil cas l'avis le moins téméraire l'emporte ordinairement, et s'il ne restait pas 20 mille combattans à l'armée impériale, il est certain qu'elle prit le parti le plus convenable aux intérêts de la monarchie. L'opinion publique s'est élevée contre cette détermination, parce qu'on supposait généralement que Mélas disposait encore de 30 mille hommes. Bonaparte, disait-on, n'avait

certes pas plus de 18 mille combattans en ligne, dans la matinée du 15; et si deux fortes colonnes eussent débouché comme la veille de la tête de pont, qui peut calculer ce qu'il en serait résulté? En supposant même que les Autrichiens fussent repoussés dans cette tentative, et que l'arrivée de Lapoype permît à Bonaparte de lutter contre eux à chances égales, n'était-il pas toujours temps de proposer la convention accablante qui fut signée?

Quelque spécieux que parût ce raisonnement, il reposait sur le calcul d'une supériorité numérique qui n'existait pas. Dans l'hypothèse contraire, la tentative d'une nouvelle attaque, plus chevaleresque peut-être qu'un arrangement avec les Français, n'eût pourtant pas procuré les mêmes avantages. La victoire en effet n'eût rien sauvé de plus, au contraire, elle eût entraîné la perte des garnisons du Piémont et de Ligurie, tandis qu'une seconde défaite eût forcé l'armée à déposer les armes. Admettons même que Mélas pût trouver un refuge instantané dans Alexandrie ou Turin: qui viendrait à son secours? Et s'il devait y capituler, ne valait-il pas mieux sauver ce qui restait, rallier les corps épars, et présenter encore 60 mille hommes derrière Mantoue, pour continuer à tenir la campagne, en attendant des renforts.

Quoi qu'il en soit, le colonel Neuperg, se pré- Envoi d'un

parlementaire.

senta en parlementaire aux avant-postes; il demandait au général français le renvoi de Zach, et une conférence pour stipuler des arrangemens entre les deux armées. Bonaparte s'estima trop heureux de satisfaire à ces désirs; Zach retourna à Alexandrie, accompagné du général Berthier; et, après quelques heures de pourparlers, on arrêta une convention qui portait les stipulations suivantes :

La convention est signée.

Il y aurait armistice jusqu'à la réponse de la cour de Vienne, sur les propositions de paix que lui faisait Bonaparte.

L'armée impériale occuperait, en attendant, les pays entre le Mincio, la Fossa-Maestra et le Pô, c'est-à-dire depuis Peschiera et Mantoue, jusqu'à Ferrare; elle conserverait également la Toscane et Ancône.

Les Français occuperaient tout le pays entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô. L'espace entre la Chiesa et le Mincio ne serait occupé par aucune des armées.

Les châteaux de Tortone, de Milan, de Turin, de Pizzighetone, d'Arona, de Plaisance, de Céva, de Savone, d'Urbin, ainsi que les places de Coni, d'Alexandrie et de Gênes seraient remis aux Français du 16 au 24 juin. L'artillerie autrichienne qui s'y trouvait serait rendue à l'armée impériale, tout le reste demeurerait aux Français; les approvisionnemens de vivres seraient partagés.

L'armée autrichienne devait se rendre en trois colonnes par Plaisance à Mantoue, du 16 au 26 juin; les garnisons des places l'y rejoindraient par le plus court chemin.

Aucun individu ne pourrait être inquiété par les Français, pour opinions politiques, et les Autrichiens à leur tour renverraient en Italie les individus retenus pour cette cause.

Observations sur ces événemens.

La possession de toute l'Italie septentrionale jusqu'à Mantoue et au Mincio, la remise de douze places fortes avec 1,500 pièces de canon et des approvisionnemens immenses, furent donc les résultats de l'attaque de Desaix, et de l'audacieuse charge de Kellermann dans un moment opportun. Quelques bataillons et 600 chevaux décidèrent ainsi du sort de la Péninsule, et changèrent la face de l'Europe : à la vérité ces événemens furent préparés de plus loin par l'habile direction du plan de campagne; car ils ne firent que compléter l'exécution d'une savante et hardie combinaison; celle de se jeter sur les communications de son adversaire sans compromettre les siennes. Si Bonaparte avait été battu à Marengo, nous ne pensons pas, comme beaucoup l'ont prétendu, *qu'enfermé dans un champ clos, il eût fallu qu'il y périt.* Il avait sa retraite sur les ponts dont on venait d'achever la construction : rålliant Duhesme, Moncey et Chabran, il aurait pu présenter encore 35 à 40 mille hommes sur

le Tésin, et n'eût pas été dans le cas de signer une convention comme celle d'Alexandrie. Avec de telles forces, favorisé par les diversions de Masséna sur Acqui, et de Thurreau du côté de Suze, il eût pu gagner Ivrée, ou même se porter offensivement vers Turin. A la dernière extrémité, il eût perdu son canon et repris le chemin du St.-Bernard, du Simplon ou même du St.-Gothard; alternative un peu fâcheuse, il est vrai, mais qui permettait néanmoins de tenir encore la campagne, et d'y rentrer plus tard avec des chances de succès.

Cependant, de toutes les batailles gagnées par Bonaparte, il n'en est pas dont il doive moins s'enorgueillir que celle de Marengo. Assailli ici à l'improviste comme à Eylau, il fut sauvé dans l'une et l'autre de ces journées par un corps détaché à plusieurs lieues du champ de bataille. Le résultat des deux affaires fut toutefois bien différent, parce que les Russes montrèrent plus d'aplomb que les Autrichiens, et qu'ils n'étaient pas d'ailleurs coupés comme ceux-ci de leurs communications. La circonstance iouïe qui priva à la fois l'armée impériale de ses deux chefs, ne permet pas non plus d'établir aucun parallèle entre les situations respectives. Sans cette circonstance, l'arrivée de Desaix eût mis les Français à même de faire une retraite honorable, mais ne leur eût point procuré la victoire.

On ne peut trop s'étonner de la lenteur avec laquelle les Autrichiens poussèrent leurs premiers avantages : depuis six heures du matin jusqu'à trois heures, ils furent constamment vainqueurs, et n'entamèrent que faiblement leurs adversaires; ils les écrasèrent de leur feu, mais ne leur enlevèrent pas un bataillon. Aucun mouvement remarquable n'eut lieu pour porter des efforts d'un point sur l'autre. Si le ruisseau de Fontanone mit tant d'obstacles à leur marche, ce fut parce qu'ils négligèrent de suivre vivement Gardanne, sans s'appliquer à se former avant d'avoir dépassé Marengo. Ils furent assaillis en colonnes de marche par Desaix et Kellermann, alors qu'ils auraient dû être en ligne, et ils s'amusèrent à déployer dès le matin, lorsqu'il fallait pousser Gardanne l'épée dans les reins. Lannes, qui n'avait pas 8 mille combattans, suffit pour arrêter 18 à 20 mille hommes victorieux durant plus de trois heures, ce qui ne serait point arrivé s'ils l'eussent abordé franchement vers midi.

Mélas encourut en outre le blâme d'avoir voulu tout garder : il suffisait de jeter 2 mille hommes à Coni, et autant dans la citadelle de Turin; le surplus de ce qu'il y laissa, avec les mille hommes détachés dans la rivière du Levant, la cavalerie de Nimptsch et le détachement de Casal, lui eût donné 10 mille combattans de plus

à Marengo. On peut juger si la bataille eût été gagnée. Il paraît aussi qu'Oreilly se jeta un peu trop à droite; au lieu de se rabattre concentriquement sur San-Giuliano, il aurait dû être lié à Briey vers Cassina-Grossa. La dissémination des forces autrichiennes était bien plus répréhensible que celle de Bonaparte. Un général qui a ses communications assurées, et veut entourer l'ennemi, peut faire des détachemens, il ne s'expose qu'à des échecs partiels. Mais quand il s'agit de se faire jour l'épée à la main, quand il faut vaincre ou mourir, à quoi bon garder cent postes accessoires?

Remise de Gênes et de Turin

Nous ne saurions d'ailleurs rien ajouter aux observations judicieuses faites sur ces glorieux événemens par les illustres historiens qui nous ont devancé. La convention d'Alexandrie termina la campagne en Italie, et fut religieusement exécutée de la part des Autrichiens. Toutefois la remise de Turin aux Français, n'était pas moins délicate que celle de Gênes. Ici les Anglais avaient concouru puissamment à la reddition, et il fallait s'attendre à ce qu'ils revendiquassent un poste que leurs alliés abandonnaient. Le comte de Hohenzollern, observateur scrupuleux des articles stipulés, ne déclina pas seulement des prétentions contraires aux promesses de son chef, il s'opposa encore à l'enlèvement des arsenaux ou des magasins, et remit la place le 24

juin au général Suchet dans toute son intégrité.

Abercrombie se présente trop tard devant Gênes.

Le lendemain même de la prise de possession par les Français, Abercrombie, parti de Minorque pour secourir Mélas, se présenta avec 8 mille hommes devant le port; mais la fortune, qui dans cette période épuisa ses faveurs sur l'armée républicaine, ne permit pas qu'il arrivât à temps : s'il se fût emparé de Gênes, il eût changé pour long-temps la face des affaires en Italie; car une telle place entre les mains des maîtres de la mer ne serait pas facile à réduire.

Le général autrichien ne dut pas éprouver moins de peine à remettre Turin, Coni, Alexandrie, en sacrifiant les braves Piémontais avec lesquels il avait fait cause commune. La loi impérieuse de la nécessité fut la seule excuse qu'on pût alléguer. L'armée impériale reprit tristement la route de Mantoue et de Peschiera; accusant l'imprévoyance des chefs qui l'avaient conduite à sa perte, et lui avaient préparé une évacuation qu'elle regardait comme honteuse.

Résultat de la victoire de Marengo.

Aucune bataille, depuis Louis XIV, n'avait eu des suites aussi importantes. L'Europe étonnée apprit d'un même coup la nouvelle de la bataille, et la cession à la France du Piémont, de la Lombardie et de la Ligurie. Ces résultats, immenses pour la république, acquéraient un nouveau degré d'intérêt par les circonstances dont ils étaient accompagnés, et par la situation

du personnage au génie duquel on attribuait tous ces succès.

Il n'était plus question en effet d'une victoire qui sauvait matériellement la France de l'invasion ennemie, mais qui assurait à son gouvernement la stabilité et la considération au dedans, et un ascendant marqué sur ses voisins. Si le vainqueur de Rivoli avait été regardé comme un des premiers généraux de son siècle, celui de Marengo, devenu chef d'un vaste empire, fut placé dans l'opinion publique à côté des plus grands hommes d'Etat et des princes les plus puissans. Les Français se firent un devoir de lui obéir, leurs alliés de redoubler d'attachement pour la cause qu'ils avaient embrassée, les ennemis de le craindre et de le respecter : enfin, à l'exemple de Mélas, chacun reconnut en lui l'*homme du destin*. Cette disposition des esprits, qui ne fit que croître durant plusieurs années, contribua puissamment à son élévation, jusqu'à ce que, portée à l'excès, elle devînt dans la suite une des principales causes de sa perte.

Bonaparte retourne à Milan.

Cependant Bonaparte n'était pas habitué à s'endormir sur ses lauriers : ses premiers soins furent dirigés vers les moyens de consolider ses conquêtes. Il vola aussitôt à Milan, autant pour y jouir de son triomphe, que pour réorganiser la république cisalpine, surveiller la marche de

l'armée autrichienne, qui évacuait l'Italie, donner à la sienne une organisation convenable. Berthier fut envoyé à Turin, pour y établir une administration provisoire sur le Piémont.

Le roi de Sardaigne, dont le rappel avait causé tant de mésintelligence entre Suwarof et le cabinet de Vienne, ne devait pas espérer de ses ennemis, une restitution que ses alliés même lui avaient refusée; Bonaparte confia au général Jourdan le soin de régir ses Etats du continent, jusqu'au moment où la paix statuerait sur leur sort.

Le premier consul fut reçu à Milan, comme il est facile de l'imaginer, avec plus de transports encore que la première fois; l'auguste cérémonie qu'il ordonna dans la cathédrale, effaçant un peu les préventions du clergé, en même temps qu'elle éblouit tous les yeux, lui valut en quelque sorte autant qu'une victoire. Il n'épargna rien pour rallier les intérêts de l'Eglise et des nobles, à ceux de la révolution italienne; et plus habile ou plus heureux qu'à sa première entrée, il parvint à réunir la majeure partie des esprits.

Il revient à Paris, sous des arcs de triomphe.

Après avoir pourvu à tout, Bonaparte remit à Masséna le commandement en chef de l'armée d'Italie, et s'empressa de venir en France, jouir de sa gloire, et recevoir les hommages d'un peuple qui la partageait. Il traversa la république sous des arcs de triomphe : la ville de Lyon sur-

tout se signala dans les témoignages de son admiration; et le premier consul, alors reconnaissant, ordonna le rétablissement des superbes édifices de la place de Belcourt, dont les ruines attestaient les fureurs conventionnelles. Enfin, il arriva à Paris, où les corps constitués lui prodiguèrent à l'envi les flatteries exagérées dont ils devaient épuiser, durant quinze ans, toutes les formules connues.

Des soins plus importans de politique extérieure et d'administration l'arrachèrent bientôt aux douces vapeurs de l'encens. Nous ne le suivrons pas dans ces travaux plus honorables sans doute que la victoire qu'il devait au hasard; notre plan, essentiellement militaire, nous rappelle à l'armée du Rhin, qui, depuis un mois, remportait des succès moins brillans, mais non moins mérités.

CHAPITRE CIII.

Opérations des armées autour d'Ulm, où Kray s'est rallié. — Moreau s'étend par sa droite, et les Autrichiens attaquent inutilement l'aile opposée vers Erbach. — Le général français revient à gauche, et fait mine d'attaquer le camp retranché des Autrichiens. — La bonne contenance de Kray le décide à porter Lecourbe sur Augsbourg, et à manœuvrer contre la route de Donawerth. — Kray attaque encore inutilement la gauche; Richepanse et Ney le repoussent à Gutenzell et Kirchberg. — Moreau reprend son mouvement, sa droite file par Augsbourg sur Hochstett. — Passage du Danube. Starray est battu à Dillingen. — Kray se décide à gagner par des marches forcées Neresheim et Neubourg. — Moreau pousse Decaen sur Munich, et Lecourbe sur Neubourg. — Combats d'Oberhausen et de Landshut. — Retraite des Autrichiens sur l'Inn. — Moreau porte sa droite contre les Grisons. — Prise de Fuessen, de Feldkirch et de Coire. — Opérations de Ste.-Suzanne sur le Mein; l'armée gallo-batave vient le relever. — Armistice de Parsdorf.

Les Autrichiens se renforcent.

A PEINE quinze jours s'étaient écoulés depuis l'ouverture de la campagne en Souabe, et Kray comme on se le rappelle avait été déjà contraint de chercher un refuge sous la protection d'Ulm. Il y fut bientôt renforcé par les troupes de Starray, venues des environs de Kehl, et par une nouvelle division de 5 à 6 mille Bavarois, que lui amenèrent le duc de Deux-Ponts et le général Deroy. Son armée se trouva alors composée de

56,000	Autrichiens, dont 13 mille de cavalerie et 4 mille d'artillerie.
11,030	Bavaro-Palatins
6,800	Wurtembergeois.
2,370	troupes de Souabe dans Ulm.
76,200	combattans, outre les 25 mille hommes du prince de Reuss en Tyrol, et la division du Mein.

L'armée s'avance vers Ulm.

L'armée française, affaiblie au contraire du détachement envoyé en Italie sous Moncey, n'en continua pas moins ses mouvemens pour se rapprocher des positions impériales autour d'Ulm (1). Les deux divisions qui restaient à Lecourbe s'établirent entre Sundheim et Eck; la réserve

(1) On peut suivre l'ensemble des mouvemens sur la carte en quatre feuilles; pour le détail on consultera la grande carte de Souabe de Cotta, ou celle du dépôt de la guerre.

sur la Gunz vers Babenhausen et Oberrodt; le centre, sous St.-Cyr, s'avança près de Weissenhorn et Kirchberg; l'aile gauche déboucha d'Erbach, la division Legrand sur Papelau, celle de Souham vers Blaubeuren, Collaud à Oepfingen; la première seule trouva un gros de cavalerie ennemie, qui chargea vainement son avant-garde.

Chances de Kray.

La position des armées respectives faisait présager de grands événemens. Kray, en se retirant sur Ulm, avait abandonné en quelque sorte l'appui du Tyrol, et ses communications avec l'Italie, pour se tenir à la hauteur du flanc gauche de Moreau, et l'empêcher de faire un pas de plus en Souabe. Nous avons déjà examiné au chapitre CI les principales chances qu'entraînait cette résolution. Au fait, le Tyrol offre tant de difficultés pour y manœuvrer avec de grandes masses, et il y avait si peu d'enchaînement à cette époque entre les opérations de Kray et celles de Mélas alors engagé vers Gênes et Nice, que l'idée de renoncer à cette base semble être bien naturelle. Si le général autrichien avait dirigé sa retraite sur le Lech et sur les autres affluens qui tombent perpendiculairement au Danube, il eût réduit tout le système de sa défense à des opérations parallèles; tandis qu'en groupant ses forces autour d'Ulm, il se plaçait dans les postes les plus avantageux sur

l'extrême gauche et sur la ligne de communication directe de Moreau avec Strasbourg; menaçant même celle de Schaffhouse, si les Français s'étendaient trop vers Mindelheim : tandis qu'il conservait la clef de la vallée du Danube, et sa ligne naturelle de retraite sur Donawerth et Ratisbonne. A toutes ces considérations, il faut ajouter qu'Ulm étant à cheval sur le fleuve, rendait Kray maître des deux rives, et que Moreau ne pouvait guère arriver jusqu'à lui sans être forcé de se diviser, et de donner ainsi prise à une attaque sur une de ses parties isolées. Enfin depuis 1796, on avait ajouté à la place proprement dite, des travaux considérables, pour fortifier les hauteurs du Michelsberg et du Ziegelhuteberg, dont on avait formé un vaste camp retranché, où 50 mille hommes semblaient pouvoir défier les efforts de 100 mille.

Les différens ouvrages de la ville, ou de la tête de pont à la rive droite, se trouvaient armés de 144 bouches à feu, et le camp était garni en outre d'une artillerie proportionnée à son développement. Un conseil de guerre, auquel avait assisté le commissaire impérial comte de Lehrbach, avisa au système d'opérations à suivre, et aux préparatifs matériels à faire pour se maintenir long-temps. A la suite de cette assemblée, le comte partit pour l'Autriche, afin de presser le conseil aulique de préparer des renforts, et

d'envoyer à l'armée tous les objets d'équipement dont elle commençait à sentir la pénurie. Il fut décidé que les corps de Kienmayer et de Starray, ayant moins souffert, tiendraient la campagne à la rive gauche du Danube, et au confluent de l'Iller, où les Français faisaient mine de s'approcher; mais que d'ailleurs on se bornerait à la défensive, sous la protection de la place et du camp retranché.

Ainsi qu'on avait vu jadis les efforts de l'Autriche et de la Russie se briser contre le camp retranché de Frédéric à Buntzelwitz, de même cette importante position d'Ulm semblait devoir être le *nec plus ultrà* des succès de Moreau dans la campagne; car il n'était guère probable qu'il voulût en chasser Kray de vive force, et on ne voyait pas quelle manœuvre stratégique aurait pu décider les Autrichiens à l'abandonner. Si l'armée française voulait menacer leur ligne de retraite sur Donawerth, elle était obligée pour cela de leur couvrir celle d'Augsbourg et de Munich, ou, ce qui était pire, de se diviser en trois corps; l'un pour couvrir l'Iller et sa propre communication; l'autre pour intercepter la chaussée de Munich; et le troisième pour s'étendre par sa droite vers Dillingen et Donawerth. Encore fallait-il que le dernier exécutât un passage du Danube de vive force, en présence d'un ennemi nombreux; car, les deux chaussées de Donawerth

Embarras de Moreau.

et de Nordlingen se trouvant à la rive gauche du fleuve, on n'aurait rien gagné tant qu'on n'y eût pas été établi, et qu'on se fût borné à manœuvrer parallèlement sur la rive droite.

Premiers événemens vers Ulm.

L'armée autrichienne, dont deux batailles perdues, et cinq ou six marches excessives avaient épuisé les forces ou ébranlé le moral, venait enfin de trouver le repos, d'immenses magasins et la confiance, sous l'abri d'un poste dont on eût dit que chaque soldat sentait l'efficacité. Si les chefs appréciaient les chances favorables qui s'offraient désormais à eux, on devait croire qu'ils prendraient à tâche d'en profiter. La position étendue des Français, depuis Erbach à Weissenhorn et à Sundheim, leur fournit une occasion favorable pour entreprendre quelque chose sur l'aile gauche, un peu aventurée au-delà du Danube devant la masse des forces impériales.

Kray fait attaquer la gauche de Moreau.

Kray, qui ignorait sans doute cette circonstance, ou qui avait probablement l'ordre du conseil aulique de n'engager aucune affaire générale, se borna à des entreprises minutieuses. Starray venait d'opérer sa jonction en s'établissant à Elchingen; mais on attendait encore deux de ses détachemens sous Hohenlohe et Fresnel, qui venaient de Manheim, et se dirigeaient sur Blaubeuren; le général en chef autrichien craignit que Ste.-Suzanne ne les coupât, et il se dé-

cida à protéger leur marche en poussant Starray sur Blaubeuren et Erbach; le prince Ferdinand dut coopérer à cette saillie par des démonstrations le long du Danube contre Erbach; Kienmayer resta sur l'Iller vers Wiblingen; Nauendorf, détaché à Offenhausen ou Finningen, y fut encore renforcé par une partie du centre; et Giulay, réuni à Wrède, marcha de Gunzbourg, en remontant la Kamlach : les réserves ou corps de bataille demeurèrent dans le camp.

Avec un tel système on ne pouvait rien opérer de décisif. Le général Starray, renforcé jusqu'à 20 mille hommes, s'avança en quatre colonnes: sa gauche, dirigée par l'archiduc Ferdinand, assaillit la division Legrand le 6 mai, à quatre heures du matin, par Ringingen et Erbach; le centre attaqua Papelau; la droite se présenta devant la division Souham à Gerhausen et Asch, près de Blaubeuren. Combat d'Erbach, 16 mai.

Les progrès des Autrichiens vers Ringingen séparèrent bientôt les divisions françaises: celle de Legrand fut même coupée en deux par la prise de Pfrauenstetten. La situation pouvait devenir des plus critiques, si l'intrépidité et le sang-froid des généraux français, secondés par le tâtonnement de Starray, ne les eussent tirés de ce mauvais pas. Pendant que Legrand repliait sa première brigade derrière Dischingen, et en défendait les bois avec sa valeur ordinaire, Ste-

Suzanne vola à celle du général Drouet pour l'encourager à reprendre Pfrauenstetten, afin de dégager le chemin de Ringingen et de rétablir la communication avec Souham.

Drouet, qui soutenait déjà une lutte inégale, se précipita néanmoins sur l'ennemi, et le força à la retraite. Ce succès, et le renfort d'une partie de la réserve de Collaud, mirent Legrand à même de se maintenir près de Dischingen, non sans de vigoureux efforts. Souham de son côté défendait les hauteurs de Seissen contre la droite de Starray, qui l'attaquait mollement; Decaen n'eut pas grand'peine à repousser la colonne qui se présenta devant Sonderbusch; et Souham, rassuré de ce côté, put reprendre Papelau. Dès lors le combat se prolongea sans événement remarquable jusqu'au soir.

Enfin l'apparition des colonnes de St.-Cyr à la rive droite du Danube, décida l'ennemi à la retraite. Ce général, d'après les ordres de Moreau, ayant en effet laissé à Ney la tâche d'observer Ulm, s'était reporté à la gauche de l'Iller avec les divisions Tharreau et Baraguey-d'Hilliers. La première, précédée de la brigade Debilly, s'apprêtait à franchir le Danube vers Einsingen, lorsque le départ des Autrichiens la dispensa d'une opération si délicate.

Cette affaire coûta de part et d'autre quelques centaines de braves en pure perte. On a

reproché à Starray de n'avoir point su profiter de ses premiers avantages, et d'avoir laissé tout le poids de l'attaque au prince Ferdinand; mais la faute principale vint de l'état-major, qui négligea de le soutenir par le gros de l'armée; la vigoureuse résistance que les Français lui opposèrent devait naturellement le dégoûter d'une entreprise partielle.

Kray trouva un mince dédommagement au mauvais succès de cette journée, dans les courses des partisans organisés par les comtes de Walmoden et de Mier, à l'effet de battre tout le Brisgau et le pays entre le Danube et le Rhin. Ces détachemens répandirent l'effroi sur les derrières de l'armée française jusqu'aux portes de Kehl, où ils firent plusieurs coups de main aussi hardis qu'heureux. Ce système de guerre, qui peut avoir d'immenses résultats lorsqu'il est appliqué plus en grand, ne produisit que quelques captures insignifiantes pour l'ensemble des opérations.

Incursions des partisans

Moreau, privé depuis l'affaire du 10 mai de données certaines sur les positions de l'ennemi, et lui ayant supposé avec quelque raison le projet de se retirer derrière le Lech, pour se lier au prince de Reuss, fut dès lors convaincu que Kray était concentré sur la gauche du Danube, autour d'Ulm. Il résolut de s'en rapprocher, autant pour reconnaître l'état des nouveaux tra-

Moreau se dirige sur Ulm par la gauche du Danube.

vaux élevés devant cette place, que pour s'assurer si la crainte d'y être attaqué déciderait les Impériaux à les abandonner. St.-Cyr, après s'être concentré entre l'Iller et le Danube, passa le 18 mai à la gauche de ce fleuve. Les divisions de réserve le remplacèrent sur l'Iller, et Lecourbe suivit le mouvement général en se serrant sur la Kamlach.

L'approche de six divisions entre Erbach et Blaubeuren, ne devait avoir aucune influence sur les déterminations du général autrichien. Cependant il eut un moment le projet de marcher sur le Lech, soit pour se remettre en ligne avec le prince de Reuss et couvrir la Bavière, soit pour éviter d'être engagé dans une bataille dont il redoutait les suites. Il est probable que les ordres du conseil aulique, de refuser toute affaire sérieuse, purent seuls le déterminer un instant à renoncer aux avantages de sa position. Quoi qu'il en soit, il se ravisa, et le mouvement de retraite préparé pour le 19 n'eut point lieu. Kray resta sous Ulm, et confia à Starray le soin de défendre la vallée de la Gunz, et celle du Danube depuis Gunzbourg à Donawerth. Sa gauche, poussée sur la Kamlach, devait entrer en communication avec le corps léger de Meerfeld, détaché sur le Lech pour couvrir cette ligne et maintenir la jonction avec le corps du Tyrol; un parti de ce dernier, sous les ordres du comte

de Grune, couvrait dans le même but les environs de Schongau.

Moreau, voyant qu'il s'exposerait à trop de chances périlleuses en attaquant le camp retranché, changea de projet, et imagina de s'étendre de nouveau par sa droite pour manœuvrer sur la communication de l'ennemi, et obtenir de lui, par des démonstrations contre sa ligne de retraite, ce qu'on ne pouvait espérer de la force. Il résolut donc de porter Lecourbe jusqu'à Augsbourg, dans l'espoir qu'à la nouvelle de cette marche, Kray se hâterait de déboucher sur l'Iller pour attaquer la gauche; ce qui fournirait l'occasion de le contraindre à recevoir une bataille décisive, sur un terrain favorable à l'infanterie française.

Il change de projet, et revient sur la droite.

Lecourbe ne devant faire qu'une apparition sur le Lech, et se rabattre aussitôt sur le centre, l'armée française se trouverait ainsi en mesure, au moment où l'ennemi croirait la prendre en flagrant délit.

A cet effet, Moreau repassa le 20 mai à la droite du Danube, non-seulement avec les troupes de St.-Cyr, mais encore avec l'aile gauche, qu'il disposa entre ce fleuve et l'Iller, pour couvrir la ligne d'opérations du reste de l'armée dans le mouvement qu'elle exécuterait.

Kray, instruit du départ des forces républicaines, fit sortir l'archiduc Ferdinand du camp

Combat de Dellmensingen.

d'Ulm, le 22 au matin, avec 10 mille hommes, pour en avoir des nouvelles positives, et entamer, s'il en trouvait l'occasion, le corps resté devant lui. Le général autrichien, arrivé vers Erbach, se contenta jusqu'à trois heures de démonstrations entre Donaustetten et Donaurieden. Alors un gros de cavalerie franchit le Danube au gué en avant d'Erbach, protégea le rétablissement du pont et le passage du reste de la troupe, qui se déploya entre Achstetten et Dellmensingen, où elle porta son attaque principale. Le général Decaen, forcé dans ce village, tint les bois en arrière avec autant de vigueur que d'habileté, jusqu'à ce que la mise en action de la réserve de Collaud lui permît de reprendre son poste. La division Legrand eut moins de peine à repousser la droite de l'ennemi vers Achstetten. Cette entreprise partielle ne servit qu'à montrer la bonne contenance des républicains, et à coûter quelques centaines d'hommes.

Nouvelle organisation de l'armée française.

Le séjour prolongé de tant de forces autour d'Ulm, rendait l'approvisionnement de l'armée chaque jour plus difficile : le pays, abîmé de réquisitions, se plaignait en outre avec raison des exactions de quelques généraux, et surtout des commissaires. Moreau, guidé par l'esprit d'ordre et de justice, autant que par l'envie d'assurer à l'armée des ressources qui ne devaient pas tourner au profit de quelques malversateurs, fit

juger et fusiller le commissaire Pommier : deux généraux, soupçonnés de dilapidation, furent renvoyés; Vandamme céda sa division à Gudin, et Legrand remplaça plus tard le général Tharreau. D'un autre côté, Ste.-Suzanne et Souham furent chargés d'un commandement sur le Bas-Rhin; et leurs troupes, passant aux ordres de Richepanse, formèrent un corps détaché pour flanquer l'armée dans ses opérations offensives. La division de ce dernier fut donnée à Decaen. Ces circonstances nécessitèrent un changement total dans l'ordre de bataille. L'aile gauche, dont Grenier prit le commandement, fut formée des divisions Ney et Baraguey-d'Hilliers, tirées du centre, auquel la réserve céda en échange celle de Leclerc. Ainsi les quatre corps se trouvèrent également composés de deux divisions, sans compter celles des flanqueurs et la réserve de cavalerie. Molitor, promu au grade de général de division, fut détaché pour couvrir la droite, et observer le Vorarlberg.

Opérations du prince de Reuss et de Molitor.

Ce dernier ne tarda pas à être aux prises avec l'ennemi. Le départ du corps de Moncey, qui avait dégarni le Rheinthal du peu de troupes laissées à la défense de l'Helvétie, avait suggéré au prince de Reuss l'idée de sortir enfin de la léthargie où il semblait plongé. D'un côté, il avait lancé quelques bataillons au-delà du Rhin vers Ragaz, et de l'autre, poussé un fort déta-

chement sur Brégenz. Molitor reçut l'ordre de se diriger contre cette dernière ville, dont il chassa l'ennemi, le 24 mai, sans grande difficulté; il en éprouva un peu plus à déposter la légion Bachmann du village de Weiler; le corps autrichien passé à Ragaz revint alors dans ses positions après une incursion sans fruit.

Lecourbe marche à Augsbourg.

Tous ces petits combats n'étaient que le prélude du mouvement préparé pour manœuvrer par Augsbourg sur les communications directes des Autrichiens. Cette entreprise devenait de jour en jour plus nécessaire, autant pour attirer Kray hors de ses retranchemens, que pour étendre la base des approvisionnemens de l'armée, qui, dénuée de magasins, et resserrée dans un étroit espace entre le lac de Constance et Ulm, était embarrassée d'y subsister. Les ressources considérables qu'offrait une ville aussi riche et aussi commerçante qu'Augsbourg, donnaient à cette cité une double importance stratégique et administrative; or, dans les circonstances où l'on se trouvait, c'était un objet d'opérations qui l'emportait en quelque sorte sur un point uniquement militaire.

Lecourbe, soutenu par d'Haupoult, passa le Lech à Landsberg, le 27 mai; l'avant-garde de Gudin se présenta si vivement au pont, qu'elle le franchit avec les postes ennemis, et ne leur laissa pas le temps de le couper; le lendemain

Montrichard et d'Haupoult, réunis à Schwabmünchen, entrèrent sans obstacles dans Augsbourg.

La crainte que Kray n'entreprît sur la gauche, avait déterminé Moreau à la refuser jusque vers Biberach et Brandebourg; le centre se replia sur la route de Weissenhorn, près d'Ebershausen, puis à la hauteur d'Illeraichheim. L'armée resta quelques jours dans ces positions : on en a pris occasion de reprocher à Moreau d'avoir agi sans plan, ce qui est injuste. Nous avons déjà dit que sa première marche par sa droite sur le Lech, n'avait d'autre objet que d'attirer Kray à sa suite, pour le combattre sur l'Iller; et, bien qu'on ne réussît qu'imparfaitement, il est démontré qu'un tel but était loin de mériter le blâme. Seulement, pourrait-on objecter que le mouvement fut un peu large, et laissa le corps de Richepanse par trop en prise aux coups de l'armée autrichienne.

En effet, Kray, ayant eu tout le temps de s'assurer de la position des Français, résolut enfin d'entreprendre quelque chose de sérieux sur le corps de flanqueurs isolé entre le Danube et l'Iller. Dans la nuit du 5 juin, près de 30 mille hommes sortis d'Ulm se rassemblèrent à la droite du Danube pour l'assaillir, tandis que 26 mille, postés entre l'Iller et la Kamlach, contiendraient l'armée française.

Kray se décide à attaquer la gauche.

Bien que Moreau ne pût prévoir le point sur

Moreau

fait évacuer Augsbourg.

lequel agirait l'ennemi, il s'était attendu à cette sortie, puisqu'il l'avait provoquée de tous ses moyens; Lecourbe avait reçu dès le 3 l'ordre d'évacuer Augsbourg, pour revenir sur la Wertach et à Buchloe; la réserve et le centre se rapprochèrent promptement de l'Iller, que Grenier vint passer en toute hâte avec la division Ney, pour secourir Richepanse. Celui-ci occupait les positions suivantes: la brigade Sahuc s'appuyait à l'Iller à Oberbalzheim, celle de Walther gardait Schwendi et Schomberg, celle de Levasseur, Mittelberg et Biberach; les éclaireurs sous Drouet étaient à Buchau; la réserve sous Lacoste à Hurbel. Cette position, un peu large pour un si petit corps, semblait l'exposer à une défaite certaine. Vainement Moreau avait-il ordonné, en cas d'attaque, de refuser la gauche, et de se concentrer à droite pour tenir les ponts de l'Iller et se rallier à l'aile de Grenier; il était à craindre que les troupes de Richepanse, ainsi disséminées et vivement assaillies, n'eussent pas le temps d'exécuter ces dispositions.

Premiers succès des Autrichiens.

La division du général Baillet-Latour, formant la gauche des Autrichiens, dut longer l'Iller, et attaquer en deux colonnes la brigade Sahuc de front et à revers. Le centre de Kray se dirigea contre Walther, et le refoula sur Guttenzell. Une forte colonne, sous le général Sporck, le débordant à gauche, se jeta dans l'intervalle entre

lui et la brigade Levasseur. La division bavaroise, primitivement dirigée sur Guttenzell, puis relevée par un détachement de Sporck, marcha ensuite sur la direction d'Ochsenhausen; enfin, quelques régimens de cavalerie légère se portèrent en partisans sur Waldsée et Wurzach.

Tout alla d'abord au gré des Impériaux, Walther, accablé et menacé, fut recueilli par la réserve sur les hauteurs de Guttenzell, où Richepanse opposa à des forces supérieures toutes les ressources de son inébranlable fermeté : mais, instruit que l'ennemi gagnait ses derrières vers Ochsenhausen, il ordonna à Walther de se replier sur les hauteurs d'Edelsbeuren; Sahuc, pressé par Baillet, avait évacué Oberbalzheim, et tenait vivement en arrière pour donner le temps à Ney de venir à son secours.

Ce brave n'était pas habitué à se faire attendre : dès que Grenier lui eut communiqué l'ordre de rebrousser chemin pour secourir Richepanse, il avait volé au point menacé; sa division, débouchant de Kellmunz à la course, ne tarda pas à prendre part au combat, et permit à Sahuc de rentrer dans le village qu'il avait perdu. Mais la seconde colonne de Baillet, ayant tourné par les montagnes boisées de Weidebuhl, vint au même instant attaquer les Français à revers, en débouchant sur Kirchberg. Le général Grenier, loin d'en être intimidé, ordonne à Ney de reve-

Belle attaque de Ney sur Kirchberg.

nir par une contre-marche, tomber sur l'audacieux adversaire qui ose ainsi le braver. Ney fait volte-face, et s'élance à la tête de la brigade Bonnet sur le plateau de Kirchberg, aborde l'arme au bras les batteries, les enlève, puis fond sur la ligne autrichienne. Celle-ci, cédant à cette impétueuse attaque, est bientôt culbutée; le terrain coupé de bois et la difficulté du chemin de traverse qu'elle a suivi, augmentent le désordre, et la forcent à regagner Roth, en abandonnant plus de mille prisonniers.

Richepanse reprend l'offensive.

Richepanse, enhardi par ce succès, reprend à son tour l'offensive de Beuren sur Guttenzell, et en chasse le centre de Kray, à la suite d'un engagement des plus chauds. La quatrième colonne autrichienne commandée par Sporck, après s'être long-temps promenée au-delà du flanc gauche de Richepanse, arrivait enfin vers Reinstetten au moment où tout était décidé. Ce général, marchant lui-même à quelques pas en avant de sa troupe, est chargé à l'improviste et enlevé par deux ou trois braves qui se précipitent sur lui : sa colonne hésite, et, dans l'ignorance de ce qui se passe au centre et à la gauche, elle prend position sur la hauteur d'Hurbel, d'où elle est même forcée de décamper à la nuit, de peur de rester seule en prise aux efforts des républicains.

La brigade Levasseur, coupée vers midi, ayant

reçu très-tard l'ordre de se replier, trouva Ochsenhausen occupé par 2 à 3 mille Bavarois, et força le passage pour se retirer sur Memmingen; le faux bruit que cette ville était déjà au pouvoir des Impériaux l'engagea à gagner Wurzach par une marche forcée. Drouet, prévenu aussi du mouvement des ennemis sur Biberach, s'était rejeté à droite dans la direction d'Ochsenhausen, pour ne pas exposer son petit détachement.

Kray se retire sur Ulm.

Le succès de Ney à Kirchberg, et l'arrivée de la division Delmas, qui déboucha à la chute du jour de Kelmuntz vers Guttenzell, ne laissaient plus à Kray la moindre chance de victoire. Voyant tous ses efforts inutiles, il ordonna la retraite vers Ulm, après avoir perdu 2 mille hommes. Le général autrichien ne put attribuer le mauvais résultat de l'entreprise, qu'à la faute d'avoir trop étendu sa droite, et de n'avoir point fait soutenir la gauche où se trouvait le point décisif. On a cru qu'il avait eu le projet de gagner l'extrême gauche des Français pour rétablir sa communication directe avec le prince de Reuss en marchant sur leurs derrières. Ce projet, qui aurait eu son mérite s'il avait été concerté et exécuté par toute l'armée impériale, ne devenait qu'une course extravagante dès qu'on prétendait n'y employer que de simples détachemens. Pour atteindre un tel but, il fallait que Reuss marchât à Wurzach, et que toute l'armée appuyât à droite; ce qu'elle ne fit point.

Si au contraire on ne prête à Kray que l'intention d'accabler Richepanse, il était naturel alors qu'il fît l'effort principal au point de jonction entre cette division et Grenier, puisque c'était là que les renforts français devaient arriver. Il pouvait y employer la moitié des forces inutilement laissées entre l'Iller et la Kamlach pour rendre le succès plus certain. En un mot, c'était avec les deux tiers de ses forces (50 mille hommes) qu'il fallait tenter un pareil coup, et non avec 28 mille dispersés sur un rayon immense. L'active intrépidité de Ney, le coup-d'œil, les talens et la fermeté de Richepanse, contribuèrent aussi puissamment à l'heureuse issue de cette journée, où les Français par leur extension eussent mérité d'éprouver un échec.

Moreau exécute une conversion par la droite.

Après une pareille victoire, Moreau devait apprécier de plus en plus l'ascendant que ses troupes avaient pris sur l'ennemi, et il n'avait qu'un pas à faire pour obtenir le résultat auquel il espérait, celui de forcer Kray à quitter Ulm. On ne pouvait guère se flatter d'y parvenir par de simples démonstrations, dont Kray était à même de profiter, pour livrer avec avantage des combats partiels sans jamais accepter de bataille rangée. Moreau, pénétré de cette vérité, se décida à faire un grand mouvement de conversion, la droite en avant, pour gagner le Bas-Danube, et menacer la dernière communication des Au-

trichiens. Les pluies abondantes qui tombaient depuis quelques jours, l'engagèrent à remettre son entreprise jusqu'au 10. Ce temps fut mis à profit pour donner une organisation définitive à l'armée. Le général St.-Cyr, auquel Moreau reprochait de n'avoir pris aucune part à la bataille de Moskirch, partit le 8 juin pour la France; ainsi que Delmas, qui avait eu quelques démêlés avec le général en chef. Dès lors, le centre fut dissous, et forma l'aile gauche; le corps de réserve devint le centre; le général Grandjean prit le commandement de la division Delmas (1).

Le temps étant un peu remis, Lecourbe, renforcé de la brigade Boyer, et soutenu au besoin par le reste de la division Grandjean, marcha de nouveau sur le Lech, le 10 juin; Gudin vint en face de Landsberg, et Nansouty à sa droite vers

---

(1) Molitor commanda les flanqueurs de droite.

Lecourbe forma cette aile avec les divisions Gudin et Montrichard, et la réserve de Nansouty.

Le centre, conduit par Moreau lui-même, se composa des divisions Grandjean, Leclerc et Decaen.

La gauche, sous Grenier, fut formée des divisions Baraguey-d'Hilliers, Ney et Legrand.

Richepanse commanda les flanqueurs de gauche, composés de l'ancienne aile gauche de Ste.-Suzanne.

On peut au reste consulter le tableau du 15 juillet, annexé à la fin de ce chapitre; car à l'exception de la division Baraguey-d'Hilliers, qui fut dissoute et amalgamée avec les deux autres de Ney et de Legrand, la composition était la même.

Oberdiessen; d'Hautpoult à Langen-Erlingen dans la plaine de Lechfeld; Montrichard sur Turckheim éclairant la route de Schwabmunchen.

Lecourbe s'empare de Landsberg.

Cette fois on trouva le pont de Landsberg coupé, et il fallut remettre le passage au lendemain. Gudin, soutenu de Nansouty, s'avança en deux colonnes sur Kauferingen et Landsberg; à peine la première est-elle arrivée, et dispose son canon pour protéger le raccommodage du pont, que l'ennemi abandonne la barricade, puis retire ses pièces; quelques sapeurs passent à la nage pour accélérer le travail; et en moins d'une heure le pont livre passage à la colonne de Nansouty, qui, secondée par quatre bataillons, remonte vers Landsberg, s'en empare, et y est suivie par la division Gudin; un détachement s'était saisi de Schongau et du pont qui s'y trouve.

Dispositions des Autrichiens

Ces succès ne purent être que bien faiblement disputés par le mince détachement que le général Meerfeld commandait dans ces environs pour éclairer le cours du Lech, et entretenir une communication avec Fuessen. Kray, loin de s'opposer à la marche de ses adversaires, était revenu sur la rive gauche du Danube après le combat de Guttenzell; l'aile droite, qu'il ramena avec lui entre Erbach et Soflingen, se composait des divisions Riesch et Baillet, des neuf bataillons de grenadiers, et de la réserve de cavalerie; les Bavarois du duc de Deux-Ponts étaient à Ried.

Le centre, composé des divisions Kienmayer et Nauendorf, s'appuya au Danube, vis-à-vis de Donaustetten, s'étendant jusqu'à Dietenhofen; Giulay gardait toujours Weissenhorn et Rogenbourg; Starray avec l'aile gauche, placé vers Oberblaichen, avait poussé quelques reconnaissances heureuses, qui lui ramenèrent 2 à 300 prisonniers.

Lecourbe continua, le 12 juin, sa marche sur Augsbourg; la brigade Laval descendit la droite du Lech, quatre autres colonnes se dirigèrent par les deux routes de Schwabmunchen et de Lechfeld, refoulant devant elles les coureurs ennemis; ceux-ci, impuissans pour leur disputer l'entrée d'Augsbourg, abandonnèrent la ville, et brûlèrent le pont de Zollhaus, qui fut réparé en quelques heures. Meerfeld se replia sur Aicha, trop heureux de n'avoir pas été plus sérieusement entamé. Lecourbe rentre à Augsbourg.

Le centre et la gauche de l'armée suivirent le 12 juin ce mouvement de conversion: le premier descendit la Kamlach et la Gunz sur Krumbach, poussant devant lui les postes de Starray, qui enlevèrent néanmoins deux ou trois compagnies de la division Decaen aux environs de Dissenhausen. La gauche s'avança dans la vallée de la Roth et de l'Iller sur Weissenhorn et Vohringen, d'où elle délogea les avant-gardes de Nauendorf et de Kienmayer. Ney, ayant culbuté les Autri- Le centre et la gauche le suivent.

chiens de Gravertzhofen, entra pêle-mêle avec eux dans Weissenhorn.

Le général Richepanse, marchant contre Burgrieden, donna sur le corps du prince Ferdinand, qui lui disputa cette position avec fermeté, ne la céda qu'à l'arrivée de forces supérieures, et rejoignit Kray à la gauche du Danube, en ne laissant que des postes à Achstetten.

Le prince de Reuss est repoussé de Kempten par Molitor.

Pendant que ceci se passait autour d'Ulm, le prince de Reuss, sentant enfin tout ce que son inaction lui attirerait de reproches, imagina de se porter sur Kempten avec huit ou neuf bataillons; il s'avança de Reiti vers Nesselwangen avec la brigade Linken, et porta celle de Mercantin à Immenstadt. Molitor, un peu embarrassé de couvrir tout l'espace qui séparait l'armée du lac de Constance, prit en brave le parti d'aller lui-même à la rencontre de l'ennemi : se bornant à pousser quelques compagnies pour observer Mercantin, il marcha avec 1,500 hommes contre le prince de Reuss. En arrivant à la Wertach, il donna à l'improviste sur deux bataillons, qui de leur côté étaient en mouvement, et il les assaillit avec tant d'audace, qu'en un clin-d'œil ils furent enfoncés, et ramenés avec perte. Cet événement sema l'épouvante dans le reste du corps; le prince de Reuss, après s'être retiré à Fuessen, décampa même à Reiti avec tant de précipitation, qu'il y aurait eu moins de honte à ne jamais sortir de

ses gorges. Mercantin de son côté jugea alors convenable de regagner la vallée de Tannheim pour se rallier à lui vers les sources du Lech. Molitor, trop heureux d'en être débarrassé, revint à Kempten. Un détachement de ce corps du Tyrol sous les ordres de Grune, secondé par les troupes de Meerfeld, parvint néanmoins à rentrer dans Schongau; Lecourbe, maître d'Augsbourg, détacha alors la réserve de Nansouty, qui en chassa de nouveau l'ennemi.

L'armée continue sa conversion, et s'avance sur le Danube.

De son côté, Lecourbe, sans s'arrêter à ce qui se passait derrière son flanc droit, avait dû continuer sa marche : laissant la brigade Boyer à la garde des hauteurs de Friedberg, puis celle de Nansouty à Landsberg et Kauferingen, il fila vivement à la tête des divisions Gudin et Montrichard par Zumershausen et Wertingen. Le centre se mit en ligne avec lui vers Burgau : les trois divisions de l'aile gauche, formant le pivot de la conversion, durent masquer les différens débouchés du Danube entre Ulm et Gunzbourg; celle de Legrand descendit la Gunz vers Ichenhausen et Hochwang, où elle eut à combattre Giulay; Ney resta sur la Biber; Baraguey-d'Hilliers en réserve à Stoffenried. Richepanse demeura un moment à l'embouchure de l'Iller, pour couvrir la communication de l'armée par Memmingen, aussi long-temps que la chose serait possible. Sa gauche, vivement attaquée le 15 à

Brandebourg, ne parvint à s'y maintenir qu'à force de bravoure.

Résultats de ce mouvement

Ce mouvement des Français par leur droite, non moins hardi qu'habile, devait amener de grands événemens, et le résultat de cette situation des deux armées n'était pas difficile à calculer : la moitié des forces de Moreau allant tomber sur le seul corps morcelé de Starray, il était impossible qu'il ne fût pas accablé s'il osait s'engager sérieusement; il prit le parti plus prudent de gagner le Danube, et repassa ce fleuve, en recommandant toutefois à Giulay de tenir le poste retranché de Gunzbourg.

Chances de Kray.

Cependant Kray, à qui il restait les routes de Donawerth et de Nordlingen, qui mènent en Bohême par la rive gauche du Danube, avait à choisir entre trois alternatives : s'il ne se décidait pas à marcher sur-le-champ vers la première de ces villes sans attendre d'y être forcé, il ne lui restait qu'à tenir ferme vers Ulm et Gunzbourg, pour y disputer le passage du fleuve; ou bien à déboucher d'Ulm sur l'Iller, afin d'accabler Richepanse avec 60 mille hommes, et de rouvrir la route directe d'Augsbourg, dans l'instant où Moreau s'établirait à Dillingen et Hochstett.

Enchaîné par les rapports incertains de ses lieutenans ou par des ordres supérieurs, le général autrichien ne sut prendre à temps aucune de ces résolutions : les premiers avis de Starray

trompèrent sans doute Kray sur la véritable direction et l'importance du mouvement de ses adversaires; néanmoins ce lieutenant tout en faisant sonner bien haut quelques légers engagemens d'avant-postes sur la Kamlach et à Dissenhausen, demandait des renforts qu'on s'empressa de lui envoyer.

Plus malheureux encore dans ses relations avec le prince de Reuss, le général en chef autrichien apprenait que le corps poussé vers Schongau, pour rétablir la jonction avec lui, était chassé de cette ville, et que le prince lui-même se croyant menacé par des forces considérables à Immenstadt, songeait à la retraite. Rien n'était plus extravagant que ces alarmes continuelles : car on voit, d'après les mouvemens de l'armée française, que Molitor, loin d'être dans une attitude menaçante, était trop heureux de tenir tête avec 5 ou 6 mille hommes et la réserve de Nansouty, aux 25 mille Autrichiens qui garnissaient le Vorarlberg.

Tel est le triste résultat de ces guerres trop méthodiques où l'on croit devoir battre en retraite parce qu'on a quelques détachemens ennemis sur un flanc : ces opérations du prince de Reuss ne rappellent pas mal celles de l'armée des Cercles sous le prince de Stolberg, qui, dans la campagne de 1762, décampait chaque jour avec plus de 30 mille hommes devant le général Seidlitz, parce qu'un régiment de dragons prus-

siens venait s'établir sur une extrémité de sa ligne.

Son incertitude redouble.

Dans de telles occurrences, il était naturel que l'incertitude augmentât au quartier-général autrichien à mesure que le danger devenait plus pressant. Starray, s'étant retiré jusque derrière le Danube à l'embouchure de la Brenz, Giulay ne crut pas pouvoir défendre les retranchemens informes de Gunzbourg contre les trois divisions du général Grenier, et les fit évacuer. Cette nouvelle aurait dû faire prendre un parti décisif pour percer sur Memmingen, ou descendre le Danube entre Ulm et Donawerth; mais on perdit le temps à délibérer, et, sous prétexte de mieux juger des plans de l'armée française, on attendit qu'ils fussent réalisés.

Lecourbe se dispose à passer vers Dillingen.

Tandis que ceci se passait, Lecourbe, arrivé dès le 16 sur le Danube entre l'embouchure de la Mindel et le pont de Blindheim, avait pris avec toute l'activité dont il était capable ses mesures pour franchir le fleuve. La conduite de Starray était parfaitement propre à lui faciliter cette entreprise : au lieu de profiter des renforts que Kray lui fit passer à sa demande, pour surveiller le cours du Danube au point central entre Gunzbourg et Donawerth, il renvoya le gros de ses forces vers Ulm; ne gardant que huit bataillons et cinq escadrons aux environs de Gundelfingen, outre le détachement de cinq bataillons et trois escadrons, que le général Devaux avait ramené sur Donawerth.

Il était difficile à 10 mille hommes de garder une ligne de douze lieues contre les six divisions que l'ennemi allait rassembler en une marche, et on conçoit d'autant moins ces mesures des Autrichiens, que Kray demeura avec tout le reste de l'armée dans une inaction absolue. On lui pardonnerait encore d'avoir perdu ainsi de vue ses principales et dernières communications, si le gros de son armée eût entrepris quelque chose contre Richepanse; mais on eût dit qu'il dégarnissait sa gauche à dessein, au moment où Moreau allait y tenter un effort décisif.

Il n'en fallait pas moins pour que l'opération de Lecourbe eût un plein succès; car les Autrichiens avaient en effet détruit tous les ponts jusqu'à Donawerth, et on ne possédait ni pontons ni barques pour y suppléer. Une tentative exécutée le 18, pour forcer le passage à Dillingen, fut repoussée; les Autrichiens ayant coupé deux arches du pont, et établi des batteries retranchées à la culée de la rive gauche. L'effort de Grenier et de Ney contre celui de Leipheim n'obtint pas plus de succès. Ces démonstrations eurent toutefois l'avantage de donner le change à Starray sur le véritable point de passage, et de maintenir la dispersion de ses troupes.

Le passage est effectué à Gremheim

Le rapport des avant-gardes ayant fait connaître que les ponts de Gremheim et Blindheim avaient le moins souffert, on résolut de passer

sur ce point, et on rassembla dans la journée le plus grand nombre possible de madriers et de poutrelles.

Le 19 au matin, les divisions Gudin et Montrichard se serrèrent derrière le bois en face de Blindheim, soutenues par la réserve de d'Haupoult; Moreau dirigea le centre de Burgau sur Aislingen. A cinq heures du matin, la division Gudin s'étant avancée jusqu'au fleuve, établit des batteries contre les postes de Blindheim et de Gremheim : leur feu eut bientôt balayé les faibles pelotons d'éclaireurs qui se trouvaient là, et réduit au silence les deux pièces qui les soutenaient.

Un détachement de nageurs s'élança aussitôt dans le Danube; et, soutenu par une centaine d'hommes passés successivement au moyen d'une nacelle, il parvint à s'établir à Gremheim. Les travailleurs, ainsi protégés, se hâtèrent de réparer le pont de ce village : dès que l'infanterie put y passer, quatre bataillons le franchirent, et se logèrent dans les villages voisins pour contenir l'ennemi, jusqu'à ce que le pont, entièrement réparé, fût praticable pour toutes les armes. En même temps un détachement du génie menaçait celui de Blindheim; et, favorisé par un bataillon qui remonta de Gremheim, enveloppait une compagnie ennemie chargée d'empêcher le rétablissement de ce second pont.

Le faible cordon autrichien ne put opposer qu'une résistance tardive à ces dispositions; le général Devaux porta d'abord un bataillon wurtembergeois de Donawerth sur Schweningen; mais Lecourbe ayant fait déboucher huit escadrons pour seconder la brigade Puthod dans l'attaque de ce village, le bataillon entouré fut forcé à mettre bas les armes. Deux autres bataillons autrichiens arrivés sur ces entrefaites, rétablirent un moment le combat à la faveur de leur artillerie et de quelques centaines de cuirassiers de Mack. Cependant leurs succès furent de courte durée : l'intrépide Lecourbe fixa la victoire en faisant charger son escorte, soutenue par un détachement de carabiniers; la cavalerie autrichienne fut dispersée, et ces deux bataillons, ainsi abandonnés et cernés, éprouvèrent le sort des Wurtembergeois.

Combat à Schweningen.

Starray, instruit de ce qui se passait par le bruit du canon et les rapports de ses partisans, rassembla 3 ou 4 mille hommes à Hochstett, et demanda en toute hâte des renforts. Dans l'intervalle, Lecourbe ayant rétabli les deux ponts, et terminé son passage, laissa à la brigade Laval le soin de poursuivre Devaux sur la route de Donawerth, et se porta sur Hochstett avec le reste de la division Gudin, celle de Montrichard et la réserve de d'Haupoult. Starray ne se sentant pas de force à se mesurer avec lui, chercha

Starray est battu à Dillingen.

à gagner Dillingen où il avait laissé une réserve de trois bataillons. La chose ne lui réussit pas à souhait : sa colonne, talonnée par l'infanterie de Montrichard, perdit contenance, lorsque Lecourbe, à la tête de 16 escadrons, déborda le flanc gauche par le village de Schrezheim, et chassa au loin la cavalerie qui le couvrait. L'infanterie autrichienne eut toutes les peines du monde à gagner Dillingen, où elle ne tint qu'un instant, malgré les avantages que lui offrait ce poste ceint de murs, de tours et de fossés. Elle n'y eut pas plutôt été recueillie par la réserve, que menacée de nouveau du côté d'Altheim, d'où Lecourbe débouchait au galop, elle dut traverser les plaines de Lauingen en colonnes serrées, abandonnant plus de mille prisonniers dans les fossés et les jardins de Dillingen, qu'elle avait fait occuper pour résister au choc des escadrons français.

Combat de cavalerie sur la Brenz.

Pendant que ceci se passait, 2 mille cuirassiers aux ordres de Klinglin, et la brigade d'infanterie de Kospoth, que Kray avait détachés la veille sur la Brenz au soutien de Starray, demeuraient à Gundelfingen dans une entière inaction. Ils servirent toutefois à rallier les restes du corps de Starray, et eurent même à cette occasion un moment de succès sur la cavalerie harassée de Lecourbe. Mais, quoique renforcés de 2 ou 3 mille Palatins venus d'Ulm, ils ne pu-

rent tenir long-temps contre les forces toujours croissantes des Français; car l'infanterie de Lecourbe arrivait à Lauingen, et le centre de Moreau, ayant rétabli le pont de Dillingen, venait d'opérer sa jonction aux environs de cette ville.

Le général en chef, instruit qu'une masse assez considérable de cavalerie autrichienne se présentait près de Medlingen, crut avec raison qu'elle pourrait être suivie par le gros de l'armée de Kray, et jugea indispensable de la culbuter avant qu'elle fût soutenue. A cet effet la cavalerie de Lecourbe, renforcée d'une partie de la division Decaen, et de quatre régimens de cavalerie légère, s'ébranla pour fondre sur les escadrons du général Klinglin, tandis que Montrichard dirigeait la 37e de ligne sur Gundelfingen. La cavalerie impériale reçut la charge avec un aplomb qui lui fit honneur; mais la partie était trop inégale, et à dix heures du soir elle fut rejetée au-delà de la Brenz.

Moreau achève de faire passer le centre, et attire sa gauche.

Moreau, empressé de profiter de cet avantage, et ne doutant point d'avoir à lutter le lendemain contre tous les efforts de Kray, acheva de faire passer son centre à l'entrée de la nuit, et prescrivit au général Grenier de faire ses dispositions pour le joindre le 20 au matin. Il devait à cet effet tenter le passage du pont de Gunzbourg, et dans le cas où l'ennemi y opposerait trop d'obstacles, il lui fut enjoint de se rabattre avec

deux divisions sur Lauingen, afin de rendre sa jonction plus certaine. Celle de Ney eut la mission délicate de masquer Ulm, et d'entretenir la communication avec le corps de Richepanse, alors en marche pour suivre l'armée.

Krav se décide à la retraite.

Cette journée, honorable pour les troupes républicaines, leur avait valu d'importans trophées : 4 mille prisonniers, 20 pièces de canon, 4 drapeaux restèrent en leur pouvoir. Ce succès, tout glorieux qu'il fut, résultait d'un combat partiel, et n'était qu'une réparation bien imparfaite du sanglant désastre que les armes de Louis XIV avaient essuyées sur le même champ de bataille en 1704. A la vérité, on pouvait envisager le combat de Lecourbe comme un heureux prélude; car la concentration de sept divisions françaises sur la ligne de retraite de Kray faisait présager des événemens de la plus haute importance : mais ce général qui avait montré tant d'hésitation depuis quelques jours, ne fut pas long à prendre son parti. Aussitôt qu'il aperçut le danger dont il était menacé, il jeta, le 19, une garnison de 10 mille hommes dans Ulm, sous les ordres de Pétrasch; attira à lui les troupes laissées à la rive droite du Danube, afin de rassembler son armée le 20 aux environs d'Elchingen, Albeck et Languenau; puis fit partir dans la nuit pour Aalen les 160 pièces de canon et 800 caissons qui composaient son grand parc

d'artillerie. Le corps de bataille se mit en marche sur trois colonnes, dont une dut flanquer le mouvement vers Dischingen, d'où l'armée se porta le 21 à Heidenheim, par des chemins de traverses difficiles. A peine eut-elle goûté deux ou trois heures de repos, qu'elle continua son mouvement sur Neresheim, y arriva le 22 à minuit, à la suite d'une marche des plus pénibles, et n'en partit pas moins le lendemain pour Nordlingen, après avoir éprouvé, durant quarante-huit heures, des fatigues et des privations au-dessus de toute expression.

Fautes de ce général.

Kray s'était attiré cet échec par un défaut de vigueur et de prévoyance qu'on a de la peine à comprendre, quand on se rappelle tant d'autres opérations de ce brave général. On ne serait pas embarrassé de trouver dans sa conduite autant de fautes que, selon Feuquières, les généraux de Louis XIV en avaient commis sur le même terrain ; à la vérité elles différaient de nature, et n'eurent pas de si cruels résultats, mais elles provenaient toujours de l'oubli des principes. Depuis le 13 et le 14 juin, Kray ne pouvait nullement se méprendre sur le projet de son adversaire ; et, dès que celui-ci eut dépassé Weissenhorn et Krumbach, il n'y avait pas à balancer, il fallait, ou tomber en masse sur sa gauche, ou se décider franchement à quitter les environs d'Ulm, pour concentrer 50 mille hommes entre

Gunzbourg et Donawerth. La cavalerie impériale resta blottie sur l'Iller, et autour d'un camp retranché où elle était plus embarrassante qu'utile, tandis que 50 escadrons, mis en action dans les plaines de Dillingen, eussent rendu un passage lent et successif du fleuve, fort incertain.

La marche rapide que Kray exécuta le 21 et le 22, tira l'armée impériale d'embarras; mais ce moyen de salut était en lui-même aussi épineux que le danger auquel il devait parer : car, si Moreau ne se fût pas borné à garder la plaine du Danube, il eût donné perpendiculairement sur le flanc de ces longues colonnes, en marche sur Neresheim. Bonaparte lui a reproché son excès de circonspection, et pense qu'en se décidant à manœuvrer par sa droite, il aurait dû songer à un changement total de ligne d'opérations : alors au lieu de laisser Richepanse pour couvrir la route de Biberach, et Grenier pour masquer Ulm, il aurait pu réunir toute son armée entre Dillingen et Neresheim, afin de se baser désormais sur la route de Stuttgard; ce qui, en rendant l'opération moins compliquée et plus sûre, l'eût enhardi à pousser plus vivement dès le 20. Il y a peut-être de la partialité dans ce reproche; car le consul n'ignorait point qu'on eût ouvert ainsi à Kray la route d'Augsbourg, et sa communication avec le prince de Reuss : outre que cet inconvénient était en opposition for-

melle avec le plan de Moreau, on doit dire encore à la justification de ce dernier, qu'il serra sa gauche assez près du corps de bataille pour réunir en vingt-quatre heures toute son armée à la droite du Danube, et qu'il observa beaucoup mieux les principes que Napoléon lui-même au passage du Pô, et à l'échauffourée de Marengo.

C'eût été dans le fait une entreprise voisine de la témérité, d'abandonner entièrement sa ligne de communication pour se jeter à tout hasard sur les derrières d'une armée ennemie, ayant un fleuve comme le Danube à franchir, et pas le moindre équipage de pont ou embarcation propre à assurer le passage. Moreau préféra exposer le corps de Richepanse à une marche hasardée, et laisser Grenier dans une position intermédiaire; parce qu'il regardait ces mesures comme un inconvénient momentané, et balancé d'ailleurs par l'avantage de pouvoir regagner sa base primitive dans le cas où le passage ne réussirait pas. C'était de la prudence et non de la pusillanimité; et, s'il est vrai que Kray, en jetant 60 mille hommes sur Richepanse ou Grenier, eût pu mettre cette précaution en défaut, on ne saurait contester qu'il était sage de la prendre, et qu'il aurait fallu une précision bien rare dans les contre-manœuvres des Autrichiens pour qu'elle eût de fâcheux résultats. Le seul reproche

qu'on soit en droit de faire à Moreau est celui de n'avoir pas poussé plus vivement le 20 juin, pour atteindre du moins avec son avant-garde la route de Neresheim, plus importante à gagner que les hauteurs du Schellenberg, puisque l'ennemi était déjà coupé de celles-ci; les avis qu'il recevait sur l'armée autrichienne l'empêchèrent sans doute de prendre cette résolution. Quittons au reste ces digressions tout-à-fait hypothétiques, pour revenir à la retraite de Kray.

Mesures de Moreau après le passage.

Le général français, ignorant encore le départ de son adversaire des environs d'Ulm, ne songea naturellement pas à le poursuivre. Dès le 20, il avait ordonné à Lecourbe de pousser la brigade Laval sur le fameux poste du Schellenberg, près de Donawerth, où le général Devaux s'était réfugié. Le reste des troupes de Lecourbe demeura vers Finningen et Bergheim, sur la route de Nordlingen; le centre appuya, d'un côté à la Brenz à Hermaringen, et de l'autre à Dattenhausen, tenant la route de Heidenheim et Aalen. Grenier, qui n'avait pu passer à Gunzbourg, vint s'établir sur la Brenz à Gundelfingen; laissant Ney à Leipheim, où il fut bientôt appuyé par Richepanse : celui-ci suivit la direction générale à droite, en marchant d'abord à Weissenhorn, puis entre Kissendorf et Gunzbourg.

Le 21, le mouvement continua, mais d'une

manière incomplète : Moreau poussa la droite en remontant l'Egge vers Dischingen et Balmertshofen; le centre demeura en seconde ligne vers Dattenhausen et Bachhagel; la gauche et la réserve de d'Haupoult restèrent sur la Brenz et le Danube : preuve assez évidente que le général français ignorait absolument la marche de l'ennemi, et qu'il l'attendait toujours par la plaine du Danube.

Mieux instruit dans la journée du 22, il se fût sans doute décidé à lancer son armée à la poursuite, si des torrens de pluie, la nature montueuse du pays, et des chemins vicinaux dégradés ne l'en eussent empêché: un simple parti de cavalerie fut poussé en reconnaissance sur Neresheim.

Enfin, le 23, l'armée française se mit en marche sur Nordlingen: Lecourbe, soutenu de la réserve de cavalerie et de la division Grandjean, s'y dirigea par Neresheim. Le centre le suivit par Ochenheim, et la gauche prit le chemin d'Achenhausen sur Nattheim. Combats de Neresheim.

La première colonne de Lecourbe, conduite par Gudin, donna à Edernheim sur une forte arrière-garde, qui la combattit jusqu'à la nuit. Montrichard, ayant rencontré de même les Impériaux dans les bois de Frikingen, en longea la lisière pour tourner Neresheim, que la division Grandjean attaquait de front par la route de Dis-

chingen. Lecourbe, à la tête de la cavalerie, se jeta sur Ommenheim, secondé par une brigade de la division Montrichard.

Ce mouvement, qui devait couper l'arrière-garde ennemie de Nordlingen, amena un engagement très-vif: la cavalerie impériale, qui s'y trouvait en forces, exécuta deux charges brillantes; Lecourbe eut quelque peine à balancer le succès jusqu'à ce que la prise d'Ommenheim par l'infanterie de Montrichard, et l'arrivée des colonnes du centre et de la cavalerie de Ney du côté de Neresheim, décidassent l'ennemi à une pleine retraite. Ney, toujours prêt à voler où le canon grondait, était accouru de son propre mouvement avec quatre régimens de cavalerie de la gauche, et ne contribua pas peu à cette résolution. Cependant, l'arrière-garde de Kray tint encore ferme aux débouchés de la forêt vers Edernheim, où elle accueillit vigoureusement les têtes de colonnes de Gudin et de Montrichard, qu'elle chargea même avec quelques succès. Les généraux Moreau, Dessoles et Lecourbe, accourus pour reconnaître la position, faillirent être enlevés dans cette dernière échauffourée.

Marches forcées de Kray.

Kray avait séjourné le 24 à Nordlingen, pour remettre un peu ses troupes de leurs fatigues excessives: l'abattement était tel qu'il dut avec raison redouter les suites d'un engagement un

peu sérieux. L'ardeur dont les colonnes de Lecourbe et de Ney avaient fait preuve dans la journée précédente, donnait à penser sur les suites d'une bataille perdue dans un tel état de choses. Le général autrichien imagina de se tirer d'affaire en se servant d'un stratagème usé. Il envoya un parlementaire aux avant-postes, annoncer qu'un armistice avait été conclu par Bonaparte, et devait s'étendre à l'armée du Rhin. Le fait était vrai au fond; mais on ne conçoit pas comment la convention d'Alexandrie put être connue au quartier-général autrichien, et ignorée à celui de Moreau: d'ailleurs elle n'avait rien qui pût motiver une suspension d'hostilités de la part du dernier; aussi ne voulut-il pas adhérer à la proposition qui lui en fut faite.

Moreau renonce à le poursuivre pour gagner l'Iser, et détache Decaen sur Munich.

Toutefois, Kray remplit une partie de son objet, il ranima un peu le zèle de ses troupes, et Moreau, qui s'attendait à recevoir d'heure en heure un courrier avec des nouvelles positives de ce qui se passait d'extraordinaire sur les rives du Pô et de la Bormida, crut devoir changer le but de ses opérations. Ignorant l'état de délabrement où se trouvait l'infanterie ennemie, il jugea qu'elle avait trop d'avance sur lui pour la contraindre à une bataille; et, comme le premier courrier pouvait lui apporter l'ordre de s'arrêter, il crut devoir élargir la base de ses cantonnemens, en faisant en toute hâte occuper la ca-

pitale de la Bavière. Cette opération présentait des avantages manifestes : elle rompait de plus en plus la communication entre le prince de Reuss et l'armée de Kray; on espérait aussi qu'elle détacherait la Bavière de la coalition, et faciliterait les cantonnemens de l'armée. Il n'en est pas moins vrai qu'on laissa échapper, pour un accessoire incertain, l'occasion d'entamer l'armée impériale, harassée et découragée : il eût été plus sûr et plus facile de marcher à Munich lorsqu'on l'aurait battue, et de détacher ensuite l'électeur de l'alliance anglo-autrichienne. Quoi qu'il en soit, la division Decaen, renforcée de trois régimens de cavalerie, reçut l'ordre de repasser le Danube, et de marcher par Augsbourg sur Munich.

Kray gagne Monheim et Neubourg.

Kray, profitant de la nuit du 24, se remit en marche par Wemdingen à Monheim; l'armée française, instruite de son départ, s'avança sur la Wernitz.

La crainte de se voir devancé à Neubourg et Ingolstadt devait naturellement amener le général autrichien à réfléchir sur la faculté qu'il avait de gagner la chaîne des montagnes de Bohême, et, par cette retraite parallèle, d'entraîner Moreau loin de son but, qui était l'Inn et la rive droite du Danube. Le choix de cette direction devant éloigner le théâtre de la guerre du centre des Etats héréditaires et de la

capitale, il semblait assez naturel que Kray s'y décidât. Mais aucun magasin n'était préparé sur cette frontière de Bohême, et la ligne de l'Inn, tout-à-fait négligée par le gouvernement, ne se trouvant pas même pourvue d'ouvrages pour sa défense, il n'osa prendre sur lui de découvrir Vienne, et préféra filer de nouveau vers la vallée du Danube, pour regagner la communication directe avec l'Inn. Il exécuta le 26 une marche forcée de dix lieues par Ranerzhofen à Neubourg, où il se plaça sur la droite du Danube. Le général Klénau fut laissé avec 4 ou 5 mille hommes à la rive gauche, en vue d'observer la route d'Eichstett.

Moreau se dirige sur le Bas-Lech et Neubourg

Moreau, instruit du départ de Kray pour Monheim, avait bien jugé qu'il chercherait à se replacer sur la route de Ratisbonne, et que s'il y parvenait, il couperait la division Decaen, et anéantirait tous les fruits du passage du Danube. En conséquence, il fit serrer le même jour son centre aux environs de Donawerth; Lecourbe repassa le fleuve, et se porta sur Rain, pour se saisir du pont du Lech à Gunderkingen; Gudin força de marche à cet effet, et, quoique ce pont fût dégradé, il réussit à s'établir en avant de Rain; les coureurs de Kray, ayant passé le Danube en bateaux pour se saisir de ce poste, furent prévenus et battus à Schœnfeld. Gudin s'é-

tablit entre ce village et Munster; Montrichard près de Gunderkingen.

Le 27, l'aile droite continua sa marche vers Neubourg; espérant sans doute devancer l'ennemi. Gudin s'y dirigea par Pottmess; Montrichard par la route de Unterhausen. Le centre dut venir les remplacer à Rain; enfin la gauche, laissant la division Legrand à Donawerth, poussa celle de Ney jusqu'à Lopsingen et Wemdingen; Baraguey-d'Hilliers entre Harbourg et Monheim. Position par trop décousue, et qu'on doit sans doute attribuer au peu de probabilité d'une attaque sérieuse de la part de l'ennemi.

Kray se jette sur l'aile droite des Français, et accable Montrichard.

On y fut toutefois trompé: Kray, informé à Neubourg de l'approche des Français, et sans doute aussi du peu de forces qu'ils présentaient, marcha aussitôt à leur rencontre. La droite et le centre de sa première ligne attaquèrent la brigade d'Espagne, qui venait de déloger les avant-postes d'Unterhausen; un autre corps contint Gudin vers Holzkirch. Les troupes françaises, victorieuses depuis long-temps, n'étaient pas disposées à céder facilement le terrain; cependant, la disproportion était si forte, que Montrichard fit en vain soutenir d'Espagne par la brigade Schiner: ses troupes accablées, et débordées par les hauteurs de Sinning, furent vivement ramenées; et les Autrichiens, satisfaits de cet avan-

tage, les laissèrent rallier derrière Oberhausen, sans songer à pousser plus loin.

Lecourbe, soutenu par la division Grandjean, reprend Oberhausen

Lecourbe, accouru sur les lieux au bruit du canon, avait demandé d'être soutenu par la division Grandjean, qu'on dirigea aussitôt sur Strass. Ce renfort arriva fort à propos pour sauver les troupes de Montrichard. Les 14e légère, 46e et 57e de ligne se précipitèrent sur l'ennemi avec une bravoure digne des plus grands éloges; Oberhausen et le plateau furent enlevés à huit heures du soir, malgré la résistance vigoureuse des escadrons impériaux qui le couronnaient, et qui chargèrent impétueusement les colonnes d'attaque, à mesure qu'elles paraissaient : les hulans pénétrèrent jusque dans les rangs de la 46e, dont les grenadiers se battirent corps à corps avec eux; ce fut dans ce rude choc que l'intrépide Latour-d'Auvergne trouva la mort d'un héros, la seule digne de lui; il fut percé d'un coup de lance, son colonel Forty et 20 autres officiers tombèrent sabrés à ses côtés.

Kray se décide à gagner l'Iser

Kray, ne jugeant pas que le projet d'accabler une portion de l'armée ennemie pût désormais réussir, et ne voyant aucun intérêt à prolonger la lutte que la nuit avait suspendue, profita de ses ombres pour évacuer Neubourg, et rompre le pont du Danube. On ne comprend pas trop pourquoi il livra ce combat : s'il lui importait de regagner l'Iser avant les Français, il n'avait

qu'à filer par la gauche du fleuve sur Ingolstadt, et marcher de là à Landshut; car aucune grande communication ne va de Neubourg à l'Iser, excepté celle de Munich; or il était difficile d'y prévenir les Français, qui avaient beaucoup moins de chemin à parcourir, pour y arriver par la belle chaussée d'Augsbourg, et qui seraient tombés perpendiculairement sur le flanc des colonnes en marche. L'idée de se placer entre la division Decaen et le reste de l'armée ne put être le mobile de Kray, qui ignorait sans doute encore sa marche sur Munich; d'ailleurs, s'il avait eu ce projet, il eût mieux fait de filer de suite de Neubourg à Reichertshofen, que d'assaillir Montrichard sur le chemin de Rain. L'attaque des Impériaux ne pouvait donc avoir d'autre objet que de profiter de la position un peu morcelée de Moreau, dont la droite était éloignée du centre de quatre lieues, et celui-ci séparé de la gauche par le Lech, la Schmutter et la Züsam : alors on doit s'étonner qu'ils n'aient pas poussé plus vivement. Dans toute autre supposition, le combat de Neubourg ne pouvait être qu'une échauffourée sans but, et il paraît effectivement qu'on n'en eut aucun en le livrant; car on ne profita ni de la supériorité ni des premiers avantages obtenus.

Kray, satisfait d'avoir encore lutté avec succès contre un ennemi victorieux, continua, le 28,

SITUATION de t 1800.

CORPS.	DIVISIONS.		OBSERVATIONS.
Aile droite. LECOURBE.	MOLITOR	J	regenz et Sargans.
	GUDIN.	L	n marche pour attaquer Fuessen et Feldkirch.
	MONTRICHARD. .	R S	ur Mittenwald.
Centre. MOREAU, Général en chef.	GRANDJEAN, Général de brigade.	B	
	LECLERC.	B H	ur l'Iser.
	DECAEN.	D D	

sa marche sur Ingolstadt, y jeta garnison, et repartit dans la nuit du 29 au 30. Son armée passa le Danube à Vohbourg, pour venir camper à Siegenbourg, et, le 1er juillet, elle prit enfin position à Landshut derrière l'Iser, dans un état pitoyable.

Moreau se concentre pour marcher sur l'Iser.

Moreau, de son côté, avait jugé qu'il fallait agir avec circonspection contre un adversaire toujours prêt à livrer des combats partiels, et il s'approcha de l'Iser plus méthodiquement. Le centre et la droite se portèrent le 30 sur la Paar entre Aicha et Reichertshofen; l'aile gauche se mit en ligne vers Neubourg, que la division Legrand occupa, soutenue par celle de Baraguey-d'Hilliers (1); la division Ney, seule, poussa sur Monheim. Decaen et Richepanse, détachés l'un sur Munich et l'autre vers Ulm, eurent de faibles engagemens avec l'ennemi : le premier, après une marche rapide de trente-six lieues en trois jours, poussant devant lui les troupes légères de Meerfeld, et quelques détachemens bavarois qu'il battit vers Dachau, pénétra dans la capitale de la Bavière. La cour de l'Electeur en était partie, après avoir fait évacuer sur

(1) Baraguey-d'Hilliers étant parti deux jours après, sa division fut dissoute, la brigade Roussel renforça Ney, celle de Fauconnet forma une réserve de l'aile gauche, le reste fut donné à la division Legrand; l'armée se trouva alors répartie comme au tableau ci-joint.

Ratisbonne et Amberg tout ce qui était disponible dans les magasins, les arsenaux et les caisses publiques. Richepanse investit Ulm, depuis la Blau jusqu'à Thalfingen, sans que le général Pétrasch y mît grande opposition.

Le gros de l'armée française marcha les jours suivans sur l'Iser; la gauche laissa à la division Ney le soin de masquer Ingolstadt, et poussa celle de Legrand sur Vohbourg, Neustadt et Mainbourg, puis le lendemain à Landshut et Freysing; Montrichard s'établit entre cette dernière ville et Munich, à l'effet de se lier à Decaen.

Kray se retire à Ampfing.

Kray avait continué dans cet intervalle à se rapprocher de l'Inn; après un séjour de trente-six heures sur l'Iser, il avait quitté ses rives le 3, et s'était porté en cinq marches par Wartenberg, Erding, Hohenlinden et Haag au camp d'Ampfing, où se termina le 7 juillet sa pénible retraite. Il y rallia le corps de Meerfeld, qui resta à Parsdorf, et celui de Condé qui arriva à Wasserbourg; en échange il laissa Klénau sur le Danube, pour y couvrir Ratisbonne, et inquiéter en même temps le flanc gauche des Français.

Singulière direction de sa marche.

La direction de ces quatre dernières marches donne lieu de croire que Kray ne désespéra pas d'arriver à temps pour sauver Munich, et se réunir au prince de Reuss, dont la droite se pro-

longea vers la même époque jusque vers Benedict-Beuren, au nombre d'environ 5 mille hommes. Mais s'il n'eut que le projet d'atteindre et de couvrir enfin la grande route de Vienne; il semblait plus sûr de le faire en se portant directement de Landshut à Vilsbiburg et Muhldorf, car sa marche parallèle à l'Iser pouvait l'entraîner dans une affaire sérieuse. Par une bizarrerie qu'on expliquera difficilement, si on lui suppose le projet de marcher jusqu'à Ampfing, Kray avait laissé l'archiduc Ferdinand en arrière-garde à Landshut: la position isolée de ce petit corps en face de toute l'armée française, à quatre marches de la sienne, est si extraordinaire, qu'on doit penser qu'il y fut oublié, ou que l'ordre de retraite ne lui parvint point.

L'archiduc Ferdinand, aventuré à Neubourg, y est battu.

Le général Leclerc se trouva bientôt en présence de ce détachement: le poste que l'Archiduc occupait était à la vérité d'un abord formidable; la ville de Landshut, coupée par deux bras de l'Iser, a deux ponts assez longs, et la partie située à la rive droite domine si fortement tous les environs, qu'on ne peut y arriver sans être battu dans tout le prolongement de la chaussée; celle-ci traverse des prairies marécageuses, qui ne sont pas praticables en tout temps.

Les Autrichiens n'avaient pris pour leur défense, que des précautions passagères, et le gros de l'Archiduc campait sur les hauteurs en ar-

rière; toutefois les avenues de la ville étaient gardées par des postes établis sur les ruisseaux qui serpentent près du faubourg de l'Iser, et forment une île par les deux branches qui aboutissent à cette rivière.

Leclerc ne voulut pas brusquer un poste aussi difficile, sans ordre formel; il reçut bientôt celui de l'attaquer; car on avait tout lieu de croire qu'il n'était point soutenu. La brigade Heudelet s'avança au centre sur le faubourg de l'Iser en suivant la route de Neustadt, secondée à droite par celle de Desperrières, et à gauche par Bastoul. Les Français s'élancèrent sur les avant-gardes avec tant d'impétuosité, qu'ils pénétrèrent jusqu'au grand pont, avant que tous les détachemens fussent rentrés : ils enfoncèrent les portes, poursuivirent les Autrichiens à travers la ville, et leur enlevèrent 3 à 400 prisonniers.

Il se retire sur la Vils.

L'Archiduc, certain qu'il était compromis, et ne pouvant trouver de salut que dans une retraite accélérée, gagna la Vils avec précipitation; il fut heureux que le défaut de cavalerie empêchât les républicains de profiter de sa situation. Ce combat mit fin aux opérations de cette période en Souabe et en Bavière. A part une sortie exécutée le 8 juillet par la garnison d'Ulm, que le colonel Montbrun fit rentrer avec perte, et deux sorties plus vigoureuses entreprises par la garnison d'Ingolstadt conjoin-

tement avec Klénau, il ne se passa plus rien d'important dans ces contrées.

Moreau détache sa droite contre les Grisons et le Vorarlberg.

Moreau, bien convaincu que l'ennemi se trouvait hors d'état de former aucune entreprise offensive, et que lui-même n'avait rien à gagner en heurtant sur la ligne de l'Inn, résolut de s'arrêter derrière l'Iser. Ne doutant plus que les événemens de Marengo et la convention d'Alexandrie n'amenassent incessamment une suspension d'armes en Allemagne comme en Italie, il résolut de mettre à profit ce moment de repos pour se débarrasser des inquiétudes que la présence du prince de Reuss, derrière son flanc droit, n'avait cessé de lui causer.

L'avantage que la ligne de l'Iser lui donnait pour masquer et protéger ce mouvement, ainsi que le but qu'il avait en vue ne peuvent manquer de réunir tous les suffrages : il n'en est pas de même des moyens d'exécution. La marche victorieuse de l'armée française, ayant attiré une partie des forces du prince de Reuss jusque sur les avenues de Mittenwald et de Partenkirchen, on en tira la conséquence que le reste de son cordon défensif, étendu depuis Fuessen à Feldkirch, et même jusqu'à Coire, serait d'autant plus facile à forcer. Ce raisonnement était juste en tactique, mais il paraît qu'on oublia les grands intérêts stratégiques en portant l'effort sur le centre et la gauche du prince de Reuss, au

lieu de se jeter contre la droite. Il est probable que les divisions Montrichard et Gudin eussent aisément accablé les deux brigades autrichiennes préposées à la garde de Murnau, de Kochl et de Scharnitz, et qu'en s'emparant d'Inspruck et de la vallée de l'Inn, on eût déterminé le prince de Reuss à se jeter sur Sterzing ou Meran, pour sauver sa communication avec les Etats héréditaires. Sa position à Reiti et Feldkirch tombait ainsi d'elle-même; la majeure partie du Tyrol eût été évacuée, et les communications directes établies avec l'armée d'Italie, alors avancée jusqu'au lac de Garda. Loin de là on fit le double de chemin pour aller chercher la gauche du corps autrichien, et le refouler sur sa propre ligne de retraite, au lieu de manœuvrer pour l'en couper.

Quoi qu'il en soit, Moreau chargea de cette expédition l'intrépide Lecourbe, qui se dirigea aussitôt vers le Tyrol avec sa célérité ordinaire. La droite de Montrichard dut s'avancer par la route de Munich sur la direction de Mittenwald et Partenkirchen, pour masquer le grand débouché d'Inspruck par Scharnitz; la division Gudin se porta vers Fuessen et Immenstadt; et Molitor, favorisé par l'effet que ces attaques devaient produire en attirant les forces des Autrichiens sur leur droite, eut ordre d'attaquer en même temps les Grisons et Feldkirch.

Positions des Autrichiens

Ces dispositions, quoiqu'un peu larges, ne devaient pas manquer de réussir devant un antagoniste tel que le prince de Reuss. Jamais général n'avait mieux entendu que lui le système de tout couvrir; il avait détaché la brigade Auffemberg à Lucisteig et Coire; celle de Jellachich à Feldkirch, le général Mercantin à Immenstadt; la division Lincken et lui-même étaient à Fuessen; enfin Hiller et Grune couvraient Weilheim, Murnau et la route de Mittenwald à Inspruck, ainsi que les forts de Scharnitz et de Leutasch. Tous ces petits corps, immobiles dans leurs postes, devaient y attendre les coups de l'ennemi, et si Lecourbe eût mieux su à qui il avait affaire, il en eût enlevé successivement une bonne partie.

Lecourbe attaque Fussen.

Tandis que Montrichard laissait sa gauche près de Munich pour se lier à Decaen, et qu'il poussait sa droite jusqu'à Benedict-Beuren et au Wurmsée, Lecourbe avec la division Gudin forçait de marche vers Kempten pour y relever Molitor et attaquer Fuessen. La brigade Puthod dut s'y porter le 11 juillet par la chaussée; une petite colonne la flanquait à droite le long de la rive gauche du Lech; la réserve sous Nansouty se dirigea sur Weilheim et Ammergau; enfin, la brigade Laval s'avança contre Immenstadt.

Puthod avait dans ce premier acte la tâche la plus rude: car la route de Fuessen traverse des

montagnes rocailleuses, qui forment un défilé, dont l'abord est des plus difficiles; les généraux Reuss et Lincken les avaient garnies d'infanterie et de tirailleurs du pays. Puthod ne força pas moins les retranchemens qui en couvraient l'avenue, et pénétra pêle-mêle avec les Autrichiens jusqu'à Fuessen; un détachement s'empara du château fort de Hohenschwang, et l'ennemi fut poursuivi jusque sous les retranchemens plus formidables de Pinzwang et de Reiti avec perte de 7 à 800 prisonniers. Ces derniers forts, établis de longue main pour fermer le Tyrol, se trouvant à l'abri d'une attaque de vive force, Gudin, trop sage pour brusquer des postes semblables, se contenta d'un succès qu'il était à peine en droit d'espérer: Nansouty avait poussé les avant-gardes du général Grune, qui se replia par Holzkirch, à l'effet de couvrir les avenues de Scharnitz.

Laval occupe Immenstadt

La brigade Laval ne trouva pas grande résistance le 12 à Immenstadt: ce qui venait de se passer la veille à Fussen avait engagé Mercantin à se rejeter sur le Haut-Lech, d'où il dut marcher sans délai sur Kochl pour renforcer la droite. Laval, ayant occupé Sunzhoffen sans obstacle, n'eut rien de mieux à faire qu'à pousser des détachemens par sa droite sur Bregenz, pour seconder Molitor, et par les montagnes de Huttsau, afin d'y contenir les milices du pays

et la légion suisse de Bachmann, par qui ces éclaireurs furent ramenés.

Molitor attaque Coire, Lucisteig et Feldkirch.

Les premiers succès obtenus étaient importans, mais le point essentiel de l'expédition était la prise de Feldkirch. Molitor, fit pour l'attaquer le 13, des dispositions tellement audacieuses, qu'on ne sait si l'on doit les prendre pour un excès de courage ou de présomption. Sa colonne de droite, partie de Vettis, prit le chemin de Kunkels sur Reichenau et Coire. Le centre, sous Jardon, passant le Rhin à Azmoos, dut seconder l'attaque des Grisons, puis se rabattre à gauche pour faciliter celle de Feldkirch. Molitor, accompagné de Lecourbe, se réserva cette dernière avec trois bataillons partis de Bregenz. Ainsi sept ou huit bataillons devaient agir sur une étendue de douze à quinze lieues, séparés par des montagnes affreuses et par le Rhin.

Auffemberg est chassé de Coire et de Lucisteig

On trouva l'ennemi beaucoup mieux en mesure qu'on ne le comptait: les succès remportés le 11 par Gudin n'avaient rien changé aux dispositions locales des Autrichiens.

Les deux colonnes de Dornemann et de Jardon réussirent néanmoins à chasser l'ennemi de Coire et de Lucisteig. Mais Jardon se trouva dans l'impossibilité de remplir sa double destination, et de se diriger à temps sur Feldkirch. Molitor, qui ignorait ce retard, n'en poursuivit pas moins son entreprise. Arrivé

avec sa petite troupe devant les retranchemens de Hohen-Embs, il les enleva avec autant de bonheur que de vivacité, et suivit l'ennemi jusqu'à Goezi, le força de nouveau dans ce poste, et s'avança jusqu'à Ranckweil. Ici la scène devint plus sérieuse : ce village, placé à l'issue de la gorge du lac de Valdona, tenait à des rochers couverts de retranchemens ; il était lui-même protégé par un fortin, et se liait par plusieurs flèches avec le village d'Altenstadt, ou, pour mieux dire, avec la montagne escarpée dont le pied ferme hermétiquement l'espace entre ce village et la ville de Feldkirch, située à la rive droite de l'Ill. Nous avons déjà donné à nos lecteurs une description de cette position célèbre; mais elle se rattachait, dans la campagne de 1799, à une attaque du côté opposé, c'est-à-dire venant de Lucisteig, et alors le général Hotze l'occupait avec des forces suffisantes pour en garnir tout le développement. Jellachich ne se trouvait plus dans le même cas : les six ou sept bataillons dont il disposait, inquiétés à la fois par l'attaque de Jardon sur Balzers et par celle de Molitor du côté de Bregenz, devaient occuper le grand nombre d'ouvrages élevés sur les deux rives de l'Ill; il fallait garder en même temps Ranckweil, Altenstadt, Gieffengen, Feldkirch, Noffels et en outre tout l'espace entre le Schellenberg et la vallée de Diffis, autrement on

Lecourbe et Molitor se présentent devant Ranckweil.

se fût exposé à perdre tout le système de défense de ce vaste camp retranché, dont aucun ouvrage ne se trouvait fermé.

Les républicains, arrivés devant Ranckweil, ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'ennemi se disposait à les bien accueillir : Lecourbe n'en fit pas moins tenter l'attaque; et Molitor, de son côté se présenta devant la gauche des retranchemens; cependant on fut contraint de s'en tenir à une canonnade insignifiante. Les Autrichiens à leur tour, encouragés par l'hésitation et le petit nombre de leurs adversaires, voulurent prendre l'offensive, et sortirent de leurs positions; ils obtenaient déjà quelques succès quand une charge brillante d'un escadron de hussards, conduit par Molitor, les fit rentrer plus vite qu'ils n'étaient sortis. Ils attaquent sans succès le camp retranché.

La nuit mit fin au combat : Jellachich, instruit alors de la défaite d'Auffemberg à Coire, et de Reuss à Fuessen, ne crut pas devoir prolonger sa défense, de crainte de perdre tout moyen de retraite : il gagna Bludenz et Tallas, abandonnant à un ennemi inférieur de moitié, des ouvrages devant lesquels Masséna avait sacrifié tant de braves quinze mois auparavant, mais qui, il faut en convenir, n'avaient plus la même importance relativement aux opérations des armées. Jellachich l'évacue.

Cette retraite un peu prématurée de Jellachich dut être d'autant plus agréable aux Fran-

çais, que, grâce à la dispersion de leurs forces, ils se fussent trouvés hors d'état de l'y contraindre. Quelque excuse que l'on veuille chercher en effet dans la nature du pays, dans le système de défensive absolue suivi par les Autrichiens, on a peine à concevoir une disposition qui faisait agir les bataillons de Molitor depuis Bregenz à Coire. Il faut supposer que l'emplacement antérieur de ses troupes dut y entrer pour beaucoup : lors du départ de la division d'Helvétie sous Moncey, pour passer le St.-Gothard, Molitor avait dû faire surveiller le camp de Feldkirch du côté de la Suisse, et se couvrir en même temps du côté de Bregenz. Ses troupes, disséminées à cet effet en postes d'éclaireurs, ne pouvant se concentrer que par de longs détours, il jugea sans doute plus simple de les engager sur les points où elles se trouvaient : ce général avait montré trop de coup-d'œil à Glaris, en 1799, pour être soupçonné d'avoir fait sans motif des dispositions fautives.

Ste.-Suzanne s'empare d'Aschaffenbourg.

Tandis que Lecourbe dégageait ainsi les dernières de l'armée vers l'extrême droite, Ste.-Suzanne opérait dans le même but à la gauche sur le Meyn. On se rappelle qu'après le combat d'Erbach, ce général laissant ses troupes à Richepanse, était parti avec Souham et Collaud, afin d'organiser sur le Bas-Rhin des forces suffisantes pour purger la Franconie des ennemis qui pou-

vaient inquiéter la gauche de Moreau et menacer les plaines du Palatinat.

Le contingent mayençais à la solde d'Angleterre, et les milices du baron d'Albini, jointes au corps autrichien du général Simbschen et à quelques troupes souabes ou palatines, avaient lutté jusque là avec succès contre les faibles détachemens que la division de Mayence avait pu fournir contre eux. Le premier consul et Moreau se persuadèrent avec raison que les garnisons du Rhin seraient à peine suffisantes si on laissait l'ennemi à leur proximité, puisqu'il deviendrait dès lors indispensable de garnir toutes les places des forces nécessaires à leur défense; tandis qu'en formant de ces garnisons un corps capable de tenir la campagne, on pourrait chasser au loin ce voisin incommode, et remplir à la fois un but stratégique important. Ste.-Suzanne, chargé de cette mission, laissa au général Klein le soin de couvrir le Brisgau et la frontière d'Alsace; Delaborde continua d'investir Philipsbourg; Souham et Colland réunirent une douzaine de bataillons; et, après avoir jeté des ponts à Niederad et Offenbach près de Francfort, ils s'avancèrent sur Aschaffenbourg. L'ennemi, supérieur en nombre, les attaqua à son tour; mais, après un moment de succès, il fut repoussé.

La mission du comte St.-Julien à Paris, ayant déterminé les Autrichiens à proposer un armis- Armistice de Parsdorf.

tice, la convention signée le 15 juillet à Parsdorf entre le comte de Dietrichstein et le général Laborie, vint mettre un terme aux opérations militaires sur ce point comme dans le reste de l'Allemagne. Le seul général Klénau eut encore, le lendemain de cette suspension d'armes, un engagement avec la division Ney, qu'il cherchait à inquiéter dans le blocus d'Ingolstadt, mais dont il fut chaudement accueilli.

Préparatifs des Autrichiens.

Les deux partis redoublèrent d'efforts pour mettre à profit cette trève. Les Autrichiens employèrent 10 mille paysans à faire élever des têtes de ponts pour couvrir l'Inn, et se procurer en même temps la faculté de manœuvrer en sûreté sur les deux rives de cette imposante rivière. Des recrues furent dirigés de tous les points de la monarchie pour recompléter les cadres ; enfin, des levées considérables se faisaient en Bohême.

L'armée gallo-batave se dirige sur le Meyn.

Les Français ne déployèrent pas moins d'activité : la certitude qu'on avait de la présence de corps nombreux sur les deux flancs de Moreau, donna au premier consul l'idée de le faire appuyer du côté du Meyn par les troupes gallo-bataves qu'Augereau amènerait de Hollande, et du côté du Tyrol par la seconde armée de réserve formée à Dijon, que Macdonald conduirait par la Suisse et le Vorarlberg dans les Grisons.

Les ordres furent donnés à cet effet, et, dès le

milieu de juillet, le premier de ces corps se mit en mouvement pour se rapprocher de sa destination : Augereau vint relever dans les premiers jours d'août, les troupes de Ste.-Suzanne à Francfort; celui-ci, s'étant alors approché de l'armée, remplaça Ney au blocus d'Ingolstadt, et couvrit les débouchés de Ratisbonne contre les corps de Klénau et de l'électeur de Bavière. Nous reviendrons plus tard sur l'organisation et la force de l'armée gallo-batave, ainsi que sur celle de réserve, puisque toutes deux ne prirent aucune part aux opérations de cette période.

L'armistice de Parsdorf, et la mission du général St.-Julien à Paris, donnèrent quelque lueur d'espoir aux amis de la paix, nous verrons dans le Livre suivant que leurs vœux furent encore une fois déçus; mais, avant d'en venir à ces négociations, nous avons à rendre compte de ce qui se passait en Egypte depuis le départ de Bonaparte.

On nous approuvera de n'ajouter aucune observation à celles contenues dans le récit même des événemens qu'on vient de rapporter. Tous nos lecteurs auront remarqué que le vice capital des dispositions autrichiennes provint de l'immobilité du corps de Reuss, et de l'irrésolution qui empêcha de profiter des mouvemens que Moreau fit par sa droite. La voix publique imputa ces fautes au malheureux con-

seil aulique, auquel on était déjà redevable de tant d'autres revers; personne ne songea du moins à en accuser le général en chef, dont la retraite et la conduite à Neubourg attestent l'activité et le courage.

Moreau agit avec méthode et aplomb dans cette période : l'espoir d'amener Kray à une bataille sur la Kamlach lui donna des apparences d'hésitation; mais, dans l'ensemble de cette campagne, il parut tellement supérieur à ce qu'il fut en 1796, qu'on a de la peine à le reconnaître pour le même général.

CHAPITRE CIV.

État de l'Égypte sous le commandement de Kléber. — Préparatifs de la Porte pour la reconquérir. — Coup-d'œil sur les institutions militaires de l'Empirè Ottoman. — Le Grand-Visir s'avance par Gazah. — Convention d'El-Arisch. — L'Angleterre refuse de la ratifier. — Bataille d'Héliopolis. — Nouvelles dispositions du général en chef pour coloniser l'Egypte. — Il est assassiné. — Menou prend le commandement provisoire de l'armée.

On se rappelle qu'en quittant l'Egypte, Bonaparte avait laissé le commandement à Kléber. Celui-ci sans posséder toutes les qualités brillantes et le génie audacieux de son prédécesseur, n'en était pas moins l'homme le plus propre à le remplacer, comme on en jugera par le portrait de ce général esquissé au chapitre 30. Instruit, actif, doué de l'instinct de la guerre, et de cette force de volonté qui ne connaît rien d'impossible, estimé des généraux, adoré des soldats, exempt d'ambition, mais brûlant de patriotisme, Kléber avait encore augmenté, État de l'Égypte sous Kléber.

depuis son arrivée en Orient, la réputation qu'il s'était acquise dans les campagnes de la Belgique et du Rhin; aussi la nouvelle de son élévation dissipa bientôt le chagrin et les inquiétudes que le départ de Bonaparte avait fait naître dans tous les esprits.

Instructions de Bonaparte.

Après avoir fait reconnaître son autorité, les premiers soins du nouveau général en chef se portèrent sur toutes les branches de la grande administration dont il était chargé. Bonaparte, dans une instruction écrite, lui avait bien prescrit les règles de sa conduite militaire et politique, mais sans lui donner aucun renseignement sur l'état intérieur de l'Egypte; et Kléber demeura confondu en voyant qu'il existait dans les finances un déficit de plus de six millions. Cette découverte n'était pas propre à dissiper la secrète animosité qu'il nourrissait contre Bonaparte depuis les différens survenus entre eux pendant qu'il commandait à Alexandrie. D'ailleurs Kléber n'avait jamais partagé l'enthousiasme général pour l'expédition : à l'en croire ce n'était qu'un acte déloyal, contraire aux principes d'une saine politique, un épisode romanesque dont l'issue devait être la ruine de l'armée. La chute de Tippo-Saïb dans l'Inde, la perte de l'escadre de Brueïs à Aboukir, l'explosion d'une guerre sanglante sur le continent, la perte prochaine de Malte, bloquée depuis

deux ans, et qui privait de toute station intermédiaire, ne laissaient en effet plus d'espoir sur la réussite, s'il est vrai qu'on pût jamais s'en flatter sans le concours de la Porte.

C'est dans ces dispositions que Kléber écrivit au directoire vers la fin de septembre 1799, et l'on peut supposer que les couleurs dont il peignit sa situation n'étaient pas brillantes. L'armée, réduite d'un tiers, et diminuant encore tous les jours dans une progression peu rassurante, le désordre des finances, le manque total de ressources à exploiter, la réunion en Syrie d'une nouvelle armée d'Osmanlis, et le désir bien prononcé des troupes françaises de revoir leur patrie; tels sont les principaux traits du tableau qu'il présenta au gouvernement, et dont il s'autorisa pour annoncer qu'il allait suivre les négociations entamées par son prédécesseur.

Rapport alarmant de Kléber.

Ce rapport, vrai dans quelques points, était cependant exagéré et rembruni dans beaucoup d'autres : Bonaparte a pris lui-même à tâche d'en réfuter les assertions (1). Ses principaux argumens pour démontrer la possibilité de se maintenir sont, 1° la difficulté de fermer tout accès à des convois successifs sur une étendue

(1) Voyez ses Mémoires publiés par le général Montholon, et les répliques à la lettre de Kléber.

de côtes de 120 lieues comme celle de l'Egypte; 2° la facilité de recruter des noirs du Darfour, à l'exemple des Mamelouck's; 3° la réunion de quelques milliers de Cophtes; 4° le peu de valeur des armées turques. Mais même en les admettant tous on ne saurait entrevoir la possibilité de soutenir une guerre lointaine contre les efforts de l'Angleterre réunis à ceux de l'Empire ottoman. Il aurait fallu pour cela mettre la Russie aux prises avec les Turcs, assurer la paix continentale assez long-temps pour consolider la colonie, et réunir tous les intérêts des puissances maritimes contre l'Angleterre, pour donner à ses escadres et à ses troupes assez d'occupation en Europe et dans les Deux-Indes. Enfin la première condition de réussite était de rallier le peuple égyptien aux intérêts, aux mœurs et aux lois françaises; ce qui ne semblait pas facile, malgré les démonstrations faites par Bonaparte, pour embrasser l'islamisme avec toute son armée.

Sous le point de vue de la situation administrative, le rapport de Kléber était susceptible de plus de contestation. Il est vrai de dire que, dans les premiers temps de l'établissement de l'armée en Egypte, son chef ne connaissant encore ni les hommes ni les lieux, avait adopté diverses mesures dont l'expérience seule pouvait démontrer le vice; la perception régulière des impôts était aussi entravée par les opérations mi-

litaires et les dispositions hostiles des habitans. La désastreuse équipée de St.-Jean-d'Acre n'avait fait qu'augmenter ces embarras, et les travaux qui complétaient le système défensif de l'Egypte avaient absorbé des sommes considérables. Mais depuis la glorieuse journée d'Aboukir, la face des affaires s'améliorait sensiblement; les habitans, persuadés de l'invincibilité de leurs nouveaux maîtres, commençaient à se façonner au joug; toutes les insurrections intérieures étaient détruites, la Haute-Egypte entièrement conquise, et l'activité de quelques colonnes mobiles suffisait pour contenir les bandes désorganisées de Mourad-Bey. L'on sent combien ces circonstances favorisaient la réforme graduelle des abus, et les moyens d'établir un meilleur système de finances. C'était là la pierre d'achoppement; mais si les Mameloucks tiraient de l'Egypte 40 millions dans le temps de leur puissance, malgré le désordre de leur mode de perception, on pouvait espérer que des administrateurs éclairés, mettant un terme aux dilapidations, encourageant l'industrie, et secondés par la paix intérieure, n'obtiendraient pas un moindre résultat. A la vérité, la privation de commerce maritime, et la difficulté des exportations qui font la richesse du pays, mettait quelques entraves à ce que ces impôts atteignissent la somme ordinaire.

Propositions au Visir.

D'après ces considérations, dont Kléber ne présenta au directoire que ce qu'il fallait pour exagérer sa pénurie et obtenir de prompts secours dans le cas où ses projets de négociations seraient improuvés, il expédia en Syrie un parlementaire, qui portait au grand-visir un duplicata de la lettre de Bonaparte, avec l'expression de son désir d'entrer en arrangement.

Cependant l'ardeur que montrait Kléber pour obtenir la paix ne l'empêcha pas de se tenir prêt à faire la guerre. La masse principale de ses forces fut disposée de manière à pouvoir promptement se réunir à Salahiéh et Belbeïs, dans le cas où l'armée ottomane tenterait le passage du Désert; 1,800 hommes, répandus dans le Delta, y maintenaient l'ordre et la tranquillité; un pareil nombre, sous le général Lanusse, défendait Alexandrie et le fort d'Aboukir : le reste des côtes jusqu'à Damiette était occupé par le général Verdier, avec environ mille hommes; 1,200 gardaient le Caire; enfin la division Desaix, forte de 2,500, répartie sur les points fortifiés de Kosseïr, Kenneh, Benisouef, etc., couvrait la Haute-Egypte et la libre navigation du Nil.

Nouveaux efforts de Mourad-Bey

Pendant que le général en chef attendait avec impatience la réponse du Visir à ses ouvertures, et cherchait par des réformes administratives à combler le déficit et à restaurer les finances, Mourad-Bey, toujours infatigable, tentait encore

le sort des combats. Dès les premiers jours du mois d'août, il s'était concerté avec le commandant des forces anglaises dans la mer Rouge, et il avait été convenu que deux frégates, portant des troupes tirées de l'Inde, viendraient attaquer Kosseïr pendant que Mourad rentrerait dans la vallée du Nil. Ce plan échoua encore : les frégates ne parurent que le 14 août, bombardèrent la ville pendant trois jours, mais ne purent opérer aucune descente, et prirent le large, après avoir essuyé une perte assez considérable.

L'intrépide chef des Mameloucks, croyant les Français occupés de ce côté, était arrivé le 8 à Syout, où il fut assailli par le chef de brigade Morand, et obligé de se retirer dans la direction de Saman-Houd. Son adversaire l'y surprit dans la nuit du 11, lui tua un certain nombre de ses meilleurs soldats, dispersa le reste, et enleva presque tous ses équipages.

Malgré la constance de sa mauvaise fortune, Mourad ne perdit point courage : il parvint à rallier une partie de ses gens, et gagna par le Désert la province de Fayoum, où il conservait beaucoup de partisans. Desaix qui épiait tous ses mouvemens, eut à peine l'avis de son apparition sur les bords du canal de Joseph, qu'il marcha contre lui avec toutes ses troupes disponibles. Une de ses colonnes, commandée par l'adjudant-général Boyer, suivant la rive gauche

Il est détruit par Desaix.

du canal, atteignit le 9 octobre les Mameloucks auprès du village de Sédiman. L'infanterie française, pour accélérer sa marche, était montée sur des dromadaires, et Mourad, croyant n'avoir affaire qu'à de la cavalerie, s'avança aussitôt pour la charger. Mais, à sa grande surprise, il fut reçu par le feu roulant d'un carré; et, après de vaines tentatives pour l'enfoncer, sa troupe se débanda, et prit la fuite. Il ne parvint lui-même qu'avec beaucoup de peine à échapper à l'active poursuite des républicains.

Desaix est appelé au Caire.

Ce combat fut le dernier que la division de la Haute-Egypte eut à soutenir contre les Mameloucks; l'épuisement de leurs moyens ne leur permettant plus de réunir un corps considérable, Kléber donna l'ordre au général Desaix de se rendre au Caire, et de laisser à l'adjudant-général Boyer le commandement des colonnes mobiles qui battaient la contrée dans tous les sens.

Préparatifs du Grand-Visir.

Ce rappel était motivé sur les événemens qui semblaient se préparer par l'approche tardive de l'armée ottomane. Depuis six mois que Kléber avait prématurément annoncé son arrivée, le grand-visir Jussuf-Pacha n'avait fait aucun mouvement; mais cette inaction n'était causée ni par la lettre de Bonaparte, ni par les ouvertures qui l'accompagnèrent; sa véritable origine provenait des dissensions existantes dans le camp turc, de la rébellion de Djezar, qui refusait de recon-

naître l'autorité du Grand-Visir, et plus encore de la difficulté qu'on éprouve en Turquie à rassembler le matériel et les approvisionnemens nécessaires pour entrer en campagne.

Le désordre qui règne dans cette armée ayant pour cause première les vices de son organisation, nos lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici un aperçu des institutions militaires de l'Empire Ottoman : nous allons donc leur en offrir un tableau, qui aurait dû naturellement trouver sa place au chapitre 79 ou 88, où pour la première fois, dans cette guerre, les Turcs ont été opposés aux Français (1).

Système militaire des Turcs.

L'état militaire de la Turquie se ressentit dans le principe de l'état politique de la nation. Le tiers des terres était distribué aux mosquées pour leur entretien; le reste conféré aux sujets ou gardé pour le Grand-Seigneur.

Plus tard les provinces furent divisées en *Pachalicks.* On appela *Beylerbeys* les chefs suprêmes auxquels obéissaient les *Pachas*, qui représentaient des généraux divisionnaires. Sous les Pachas étaient les *Soudjar-Beys,* ou chefs de districts, fournissant un régiment. C'est le Soudjar-

(1) Les détails qu'on va lire sont puisés dans les ouvrages les plus récens, tels que celui de Juchereau de St.-Denis, ingénieur français au service de Turquie, le voyage de Thornton, et le Zeitschrift ou journal militaire autrichien.

Bey qui, sur l'ordre du Pacha, appelle les Janissaires, les Spâhis, de même que les propriétaires de seigneuries connus sous le nom de *Tymariotes*, ou autres miliciens, qui arrivent armés et équipés à leurs frais. Tel est le système d'organision militaire de l'Empire Ottoman. Il est tout empreint de féodalité, nonobstant les altérations que le temps lui a fait subir.

Zyâmehs et Tymars.

Le Grand-Seigneur est maître de toutes les terres concédées; à la mort du feudataire il laisse selon sa volonté le fief à son fils, ou le cède à d'autres. Il y en a de deux espèces; les Zyâmehs, qui contiennent au moins 500 acres de terre; et les Tymars, qui en ont de 3 à 500. Sous le règne de Soliman Ier, le nombre des premiers, qui sont en quelque sorte les officiers, s'élevait à 3,192, celui des seconds à 50,160. Chaque possesseur doit marcher au premier ordre du Sultan, et rester sous la tente aussi long-temps qu'il est ordonné. Il doit paraître avec son contingent, c'est-à-dire amener avec lui autant d'hommes à pied qu'il a de fois 5 mille aspres de revenu. D'après les calculs les mieux fondés, on porte à environ 150 mille hommes la force de cette milice féodale, dont le tiers consiste en cavalerie. Mais cette estimation est purement fictive, et c'est beaucoup quand on peut en rassembler 50 mille hommes.

Les autres Musulmans, appelés *Beledys* et les *Rayahs*, forment la classe des bourgeois. Ils jouissent de leurs biens à cens indéfini; ceux qui se vouent aux arts, au commerce et aux douceurs de la paix, convertissent leur service militaire en tribut. Ceux de la première classe qui veulent jouir des priviléges que l'état militaire donne en Turquie, se font enrôler, et forment une sorte de milice nationale. Ils sont appelés sous les étendards depuis l'âge de 16 ans jusqu'à 60, mais tous ne s'y rendent pas. Ce n'est que lorsque le Sultan marche, où lorsque la guerre est nationale, que ces milices arrivent en foule, mais disparaissent comme elles sont venues. La durée de leur service est fixée à six mois, à partir du 23 avril jusqu'au 26 octobre. Alors le juge du camp ne peut refuser aux hommes présens leur certificat de libération, et ils retournent dans leurs foyers. Il paraît qu'autrefois les peines infligées aux hommes qui ne se rendaient point à l'armée, étaient sévères; aujourd'hui il est devenu difficile de les contraindre. Chaque guerre contre les chrétiens en amène cependant un certain nombre.

Milices nationales.

Cette division des Musulmans en deux classes, l'une de possesseurs féodaux servant régulièrement, et faisant le fond des armées turques; l'autre de Musulmans susceptibles d'être appelés au service, mais qui, placés entre le soin de

leurs intérêts domestiques et les devoirs militaires, n'ont d'ardeur que dans des occasions assez rares, doit être remarquée : cette circonstance jointe au peu de durée et à la nature de leurs obligations, explique assez la faiblesse des armées turques, la difficulté des opérations, et l'inutilité des milices de l'Asie dans les guerres européennes. Au fait, ces milices irrégulières font plutôt nombre qu'elles ne sont utiles, et la force réelle de l'Empire consiste dans les *Capicoulys* ou troupes soldées, et dans les *Topraklis* ou milice féodale. Les troupes permanentes se composent des Janissaires, des artilleurs ou *Topdjys*, et des *Spâhis*.

Janissaires, infanterie.

Les Janissaires formèrent dans l'origine une sorte de légion prétorienne de 12 mille hommes, dont le chef était *Janitchar-Aga*. Ce corps, augmenté par l'incorporation des Seymens, a été successivement élevé jusqu'à 80 mille hommes; et, quoique les contrôles portent son effectif beaucoup plus haut, il ne présenterait pas 60 mille combattans (1). Les priviléges dont il jouit engagent beaucoup de Beledys à s'y enrôler; mais ces hommes connus sous le nom de *Yamacks*, ne touchent aucune solde, ne font

(1) Thornton ne l'estime même qu'à 40 mille; d'autres écrivains ont élevé le nombre de 110 mille jusqu'à 200 mille; ce qui est évidemment faux.

aucun service, ne comptent en un mot que pour mémoire.

Les Janissaires sont payés dans la seconde cour du sérail, et à époques fixes; cette circonstance les distingue des différentes classes de milices dont nous venons de parler, lesquelles ne recoivent aucune solde. Leur corps est divisé en 196 ortas ou régimens, distingués par l'ordre de numéros de leurs chambrées dans les casernes, de Constantinople, ou de files de tentes à l'armée; ils sont subdivisées en odas (chambrées), qui équivalent à des compagnies.

Les 62 premières ortas se nomment Buluks, et sont employées à la garde des frontières, à l'exception de 3 qui sont affectées à l'agence de la police.

Les 33 ortas depuis le n° 63 à 95 sont spécialement destinées à la garde de Constantinople, et ne le quittent pas même entièrement en temps de guerre. Composées autrefois de tous les employés des chasses, elles ont conservé les dénominations d'une troupe de vénerie.

Les 101 autres ortas depuis le n° 96 à 196 portent le nom de Dschemants, et sont réparties dans les garnisons de l'intérieur et des frontières. A ce nombre, il faut ajouter 11 ortas de jeunes élèves (Adjem-Oglans). Ils étaient autrefois la pépinière de ces excellens soldats; mais ils ont autant changé que le corps qu'ils alimentaient.

Quelques-unes des ortas ont des priviléges particuliers, tels que celui de marcher à la droite ou à la gauche du Sultan : c'est la récompense d'anciens exploits. La 31e est la plus estimée, aussi compte-t-elle au-delà de 10 mille enrôlés dans ses rangs; le Sultan fait partie de la 61e, il reçoit mille aspres de solde comme Janissaire. En général cette troupe, qui fait la police, jouit d'une si grande considération, que la mort d'un Janissaire, dans les provinces, est annoncée par un coup de canon, et l'on n'a pas oublié que Soliman Ier donna sa sœur en mariage à un simple soldat de la 9e orta, élevé par ses services à la dignité de Visir.

Dans le principe de leur établissement, les Janissaires étaient l'infanterie la plus redoutable de l'Europe, et toutes leurs institutions concouraient à leur assurer cette supériorité. Recrutés à cette époque de jeunes esclaves chrétiens, élevés comme les Mameloucks à tous les exercices qui pouvaient les rendre propres au métier des armes, sans patrie et sans famille, ils ne connaissaient que le camp et leur régiment. Compagnons de gloire des Sultans, et les regardant comme des pères, dont ils attendaient une fortune proportionnée à la valeur et à la bonne conduite qu'ils déployeraient, leur dévouement était sans bornes. Soumis à une discipline sévère et à des travaux permanens,

ils ne respiraient que la guerre, dont ils recueillaient tout l'avantage.

Depuis que les Sultans, confinés dans le harem par les intrigues de prêtres ou de grands fonctionnaires ambitieux, ne parurent plus à la tête des armées, les Janissaires, comblés de bienfaits et de priviléges, devinrent un objet de jalousie pour tous les Musulmans, qui envahirent bientôt leurs rangs. Dès lors, l'indiscipline, compagne de l'oisiveté et de la mollesse, s'introduisit promptement; l'arrogance d'une multitude armée qui ne connaissait plus de frein, augmenta de jour en jour : ces soldats, jadis si braves, cessèrent d'être la terreur des ennemis, pour devenir celle des citoyens, et des princes auxquels ils devaient leur création.

Instrumens de toutes les révoltes, ils disposèrent de l'empire comme les légions de Vitellius ou d'Othon; et les Sultans, jaloux avec raison d'une puissance qui les faisait trembler, encouragèrent leur dégénération dans l'espoir que son excès même fournirait un prétexte pour les détruire. Mais jusqu'à ce jour ces efforts ont été inutiles, toutes les vertus militaires ont disparu sans que le gouvernement ait atteint son but, et pour faire place aux vices qui rendent une armée plus dangereuse qu'utile.

Les revers essuyés dans trois guerres malheureuses, ont achevé de ravir aux Janissaires

jusqu'au mérite de la bravoure; la confiance morale qu'inspire la victoire a quitté dès lors les rangs musulmans pour se réfugier dans ceux des légions de Suwarof ou de Romanzof, et la supériorité de la tactique et des institutions militaires européennes, autorise à croire que c'est pour toujours. En vain cherche-t-on en temps de guerre à les exciter par des récompenses à se présenter comme volontaires, pour entreprendre des coups de main hardis et vigoureux. Ces soldats (*serden guetschi*) qui ne se présentent que pour gagner un surcroît de paie ne sauraient rétablir l'ancien esprit du corps, fondé sur de plus nobles sentimens.

Artillerie et génie.

Après les Janissaires, le corps principal est celui des *Topdjys* (artilleurs), dont le nombre est indéterminé et varie au gré du Sultan. Sa force actuelle est, dit-on, de 30 mille hommes, dans lesquels il faut comprendre les ouvriers des fonderies, arsenaux, etc. Ils sont distribués, comme les Janissaires, dans tout l'Empire; mais leur chef, le *Topdjy-Bachi*, réside, ainsi que leur état-major, à Constantinople.

L'artillerie et le génie ottomans, plus avancés que les autres au 17e siècle, sous la direction de l'italien Sardi, étaient restés stationnaires ou plutôt avaient rétrogradé. Les efforts du baron de Tott, et du sultan Mustapha III, ne purent rien contre la haine des Musulmans pour

toute innovation. Sélim III, plus ferme dans ses volontés, parvint tour à tour, avec l'aide de la France et de l'Angleterre, à faire d'heureuses améliorations. A la lourde et énorme artillerie du 17e siècle, traînée par des buffles, on substitua des pièces de campagne plus mobiles; l'usage des obusiers russes, préférables aux autres, fut introduit. Enfin Aubert-Dubayet ayant amené en 1795 une escouade d'artillerie à cheval, Sélim fut si émerveillé de la vélocité de ses manœuvres, qu'il en forma aussitôt quelques compagnies. Les bombardiers (*Combaradgys*), furent également perfectionnés par l'activité de ce Sultan, et les soins de l'anglais Campbell. Les mineurs ou *Laghundis*, les ingénieurs ou *Muendis*, ne devaient pas manquer de recevoir la même impulsion : l'école militaire de Sulitzé, régénérée par des élèves du général Lafitte, fit imprimer en turc les OEuvres de Vauban, traduites par un prince valaque; elle se forma même une bibliothèque française. Mais tous ces efforts d'une administration qui signalera à jamais le règne de ce prince, ne purent produire que peu d'effet, entravés comme ils l'étaient par l'ignorance, la barbarie et le fanatisme de la nation, et par les préjugés d'imans factieux, qui trouvaient dans la prolongation des abus, la source de leur pouvoir et la garantie de leur influence. En un mot, toute innovation, quelque

heureuse qu'elle fût, devenant à leurs yeux un crime contre l'alcoran, les sages institutions de Sélim ne tardèrent pas à causer sa perte.

Nizams-Geddites.

A l'époque de la guerre d'Egypte, il existait aussi un corps nouveau, dont la fin tragique mérite tous les regrets qu'il est permis d'accorder à ce qui fut susceptible de diminuer la barbarie de cette belle partie du globe. On sait déjà que nous voulons parler des *Nizams-Geddites*, c'est-à-dire, troupes de nouvelle ordonnance.

L'origine de ce corps date de l'ambassade d'Aubert-Dubayet, qui, outre les canonniers déjà mentionnés, avait conduit quelques instructeurs d'infanterie. Ces derniers n'ayant pas été agréés par les indociles Janissaires, servirent à dresser un régiment de renégats que le célèbre Hussein-Pacha admit dans les troupes de la marine, et qui concourut si bien à la défense de St.-Jean-d'Acre. A leur retour le sultan Sélim, enchanté de leur tenue, de leurs manœuvres, et jaloux de se soustraire aux dangers que ses prédécesseurs avaient courus par l'indiscipline d'une féroce soldatesque, favorisa le nouveau corps, et le porta jusqu'à 6 mille hommes, très-bien dressés à l'européenne, et munis d'artillerie légère.

Cette excellente institution, faite pour changer la face de l'empire Ottoman, excita bientôt la jalousie des Janissaires, qui se crurent mena-

cés d'une dissolution prochaine : elle n'inspira pas moins de crainte aux *Oulemas*, dont l'esprit factieux occasionait de si fréquens bouleversemens dans l'Empire; tous se réunirent pour conspirer la ruine d'un corps, qui mettrait le Sultan et ses ministres en état de détruire les abus. Après deux révolutions horribles, qui coûtèrent, en 1808, la vie au généreux Sélim, et au célèbre Mustapha Bairactar, le corps des Nizzams-Geddites fut détruit, et avec lui s'évanouit pour long-temps l'espoir de soumettre les milices turques à un frein salutaire.

Le corps des *Gurbedjys*, ou armuriers, est illimité; il est divisé en 60 odhâs, ce qui fait estimer leur force à 9 ou 10 mille hommes. Ils gardent les arsenaux, et sont chargés à l'armée de l'inspection et de l'entretien des armes des corps réguliers. Gurbedjys.

La cavalerie soldée consiste en un corps spécial de 15 mille *Spâhis*, divisés en deux classes, l'une dite de l'aile droite, l'autre de l'aile gauche. Cette cavalerie est brave, et se bat assez bien; mais les changemens survenus dans la tactique moderne, ont terriblement fait décheoir l'importance que les Spâhis avaient dans les guerres contre les milices hongroises et polonaises. On pense aussi que la race des chevaux ayant beaucoup dégénéré, cette cause ajoute aux motifs de leur infériorité : nous aimons mieux l'attri- Spâhis.

buer aux immenses progrès faits par l'infanterie européenne.

Serrat-Couly.

Indépendamment des corps soldés directement par le Sultan, les Pachas ont des fonds destinés à la paie des troupes provinciales, dites *Serrat-Couly*. Ces troupes, chargées de la garde des frontières, consistent en *Azaps*, qui forment l'élite de leur infanterie; en *Seymenis* et *Muslins*, qui servent aux différens travaux comme pionniers; en *Sagumdjys* ou mineurs, et *Hissartys* ou canonniers. Il serait difficile d'estimer leur nombre; les Pachas ne les entretenant qu'à mesure des besoins. Cette institution qui a quelque chose de semblable à des gardes départementales, est une des principales causes qui rend les Pachas indépendans, en leur fournissant le prétexte et le moyen de lever des forces considérables, qui relèvent immédiatement d'eux. Ainsi une mesure qui devrait contribuer à augmenter la force de l'Empire, a dégénéré en un vice qui le mine sourdement, et occasione sans cesse des guerres civiles.

Il ne faut plus s'étonner en réfléchissant à la dégénération des Janissaires, à l'emploi abusif des Serrat-Coulys, et à l'esprit des Oulemas, si l'empire de Mahomet II et de Soliman, marche si rapidement à sa décadence.

Sakkas.

Les *Sakkas* sont un corps de porteurs d'eau, payé par le Sultan, pour traîner à la suite des

camps, celle qui est indispensable aux soldats, pour leurs fréquentes ablutions et les besoins de la vie.

Enfin les *Djebedis* servaient autrefois de soldats pour les escortes d'équipages et des vivres; le nombre enrégimenté est de plus de 4 mille; mais il serait difficile d'en réunir le quart, la majeure partie étant abusivement détournée pour le service particulier des chefs militaires. Ces deux derniers corps ne comptent pas plus dans l'armée que les charretiers du train des vivres n'y figurent en France ou dans les autres pays de l'Europe. Soldats des vivres.

D'après ce qui précède, on voit que les forces de l'Empire Ottoman, peuvent s'élever à près de 200 mille hommes, non compris les milices; savoir: Résumé.

50 mille Janissaires,
25 mille Topdjys et autres armes spéciales,
15 mille Spâhis, } formant une armée régulière de 90 mille hommes.

120 mille Toplakys ou armée féodale, servant à ses frais durant toute la guerre, et ayant pour renfort le *Serrat-Couly*, ou milice soldée des Pachas.

Quant à la milice turque, s'il fallait admettre les calculs de plusieurs écrivains, elle monterait à plus d'un million d'hommes; mais quoique ap-

pelée aux armes à chaque guerre, jamais il n'en vient qu'une faible partie; plus rarement encore, elle prolonge son service jusqu'au terme fixé par l'usage.

Aujourd'hui que le Grand-Seigneur ne va plus à l'armée, le Grand-Visir en est le général en chef. Il a pour lieutenant un *Séraskier*, et sous ses ordres les Pachas, les soudjar-beys et autres officiers inférieurs. Le *Conakdjy* est une espèce de chef d'état-major ou de quartier-maître-général, chargé des marches et campemens. Les Janissaires et les Topdjys sont commandés par leurs chefs particuliers, qui prennent directement les ordres du Visir.

Tactique. Avec une pareille constitution militaire, on sent combien est restée en arrière la tactique turque. L'art militaire y est encore dans l'enfance, parce qu'on s'obstine à suivre les ordres de campement, de bataille et de marche prescrits par de vieilles ordonnances.

Dans l'ordre de campement les Spâhis-Coupicoulys sont répartis de chaque côté de l'avant-garde, en deux grandes divisions perpendiculaires aux ailes de l'infanterie et de l'artillerie topraklys, des Janissaires et des Topdjys, qui forment le corps de bataille sur deux lignes. Les Pachas se tiennent avec leur état-major au milieu des cavaliers topraklys, qui forment un demi-cercle autour du camp.

L'ordre de marche dérive de l'ordre de campement. L'avant-garde est formée par les volontaires et un corps de 7 à 8 mille chevaux, viennent ensuite les cavaliers topraklys après lesquels marchent les Spâhis, puis l'infanterie et l'artillerie féodales. Les Janissaires forment l'arrière-garde (1).

Dans l'ordre de combat, les Janissaires et Spâhis forment ordinairement réserve, et la cavalerie est constamment répartie sur les ailes. Autrefois l'armée turque se battait en masse pyramidale, l'infanterie féodale et les Janissaires, serrés à la tête de la pyramide, donnaient ou recevaient le choc, et se déployaient peu à peu; tandis que les Tymariots et les Zyâmets, cherchaient à déborder lestement les flancs de l'ennemi. Aujourd'hui ils varient leur formation, mais sans s'éloigner beaucoup des anciennes routines.

---

(1) D'après un ordre de marche du 17e siècle, transmis par Marsigli, l'avant-garde était composée de Tartares et troupes irrégulières, soutenues par les Pachas de Romélie et de Natolie, qui commandaient le tout. Venaient ensuite le Séraskier avec les troupes des Pachas d'Erzeroum et de Bosnie; l'Aga des Janissaires avec ses braves; les Topdjys et Gurbedjys avec l'artillerie; l'infanterie provinciale suivie des Beylerbeys; la cavalerie provinciale; les Spâhis; le Visir et le quartier-général; enfin les vivres et leur escorte.

Une telle disposition annonce plus d'esprit d'ordre, que les Turcs n'en montrent aujourd'hui.

Nous venons de dire que tous les ordres de mouvement émanaient du Sultan ou du Grand-Visir, qui le représente. Ces ordres sont transmis ordinairement la nuit dans tout le camp par un crieur. S'agit-il, par exemple, d'une marche, cet officier parcourt le front du camp, répétant d'intervalle en intervalle : « *Vous marcherez demain huit heures, dans telle direction, pour gagner tel point ou telle rivière. Ceux qui veulent partir le peuvent dès ce moment.* »

Dès lors chacun se met en route pour son compte dès qu'il a plié ses tentes. Il n'y a guère que les Janissaires et les Topdjys qui observent un peu d'ordre. Lorsqu'en été l'avant-garde rencontre de l'ombrage, elle campe où elle se trouve bien, et l'armée vient successivement en faire autant, sans s'astreindre à achever le mouvement projeté. C'est ainsi qu'après avoir passé le Danube, les Turcs sont souvent restés campés avec le fleuve à dos, pour ne pas s'éloigner des facilités qu'il leur procurait.

Administration.

Si les Turcs sont si en arrière dans la tactique, ils ne sont guère plus avancés dans l'administration; elle est entièrement inconnue chez eux. L'on n'y connaît point l'art de former des approvisionnemens de subsistance, l'armée vit au jour le jour par le moyen de fourrages exécutés à proximité du camp, et qui ruinent en peu de temps le pays. S'il arrive qu'on fasse des distri-

butions aux troupes, elles se réduisent à du pain ou du biscuit; les Janissaires seuls ont droit à une ration de riz.

Une armée turque peut être comparée à une nation qui émigre; le nombre d'individus qui la suivent est presqu'incroyable, de sorte que quand on parle d'une armée de 100 mille hommes, il faut en mettre de côté les deux tiers. Lorsque l'armée, destinée à conquérir l'Egypte, partit de Constantinople, bien qu'elle ne fut composée que de 5 mille combattans, on comptait à sa suite plus de 14 mille chevaux ou chameaux. Tout combattant qui n'est pas simple soldat emmène, outre les domestiques de son intérieur, un homme pour plier ses tentes, un porteur d'eau, et un autre uniquement chargé de pourvoir à la subsistance de ses chevaux.

En ajoutant au vice radical de la formation de l'armée ottomane, les fautes du gouvernement, l'absence de toute administration, les révoltes de Pachas qui privent le gouvernement d'une partie de la force féodale ou provinciale, on verra que les Turcs ne peuvent déployer, sauf dans les crises où le fanatisme est en jeu, qu'à peu près 60 mille hommes de Coupicouly ou armée régulière; et autant d'armée féodale.

Mais il est temps de terminer cette digression et de revenir à mon sujet.

L'armée du Visir s'avance sur Gazah.

Le désir naturel de porter un coup mortel

aux Français, ayant fait cesser la mésintelligence entre le Visir et le Pacha d'Acre, l'armée ottomane, forte d'environ 20 mille Janissaires et Topdjys, et de 25 à 30 mille hommes de milices des pachalicks d'Asie, se porta à la fin d'octobre vers Gazah, guidée par des officiers de terre anglais. En même temps une division de 8 mille Janissaires, sous les ordres de Sayd-Ali-Bey, dut s'embarquer pour venir descendre sur les côtes de Damiette, afin de détourner l'attention des Français de la frontière de Syrie, et de faciliter le passage du désert.

Les Turcs débarqués près de Damiette, sont exterminés.

Cette division, convoyée par le commodore Sidney-Smith, arriva le 29 octobre à l'embouchure du Nil, et s'empara de la tour du Bogaz, qui défend le passage; mais par un effet de cette lenteur qui neutralise d'avance toutes les opérations des Turcs, l'on ne fixa le débarquement qu'au 1er novembre. Ce retard avait donné au général Verdier, le temps de prévenir Kléber, et de concentrer le peu de troupes qui se trouvaient sur ce point; aussi à peine les Osmanlis avaient-ils pris terre entre Damiette et le lac Menzaleh, qu'il les attaqua vivement. Cependant les Français n'étaient pas plus de mille; et, malgré leur courage, ces braves eussent été infailliblement écrasés, si l'inexpérience de l'ennemi n'était venue à leur secours. Quelques pelotons se repliaient déjà sur la réserve, lorsque, comme

à Aboukir, les Janissaires se débandèrent en les poursuivant. Le général Verdier, sachant combien les Turcs accordent de supériorité à la cavalerie, et jugeant que venus par mer, ils manquaient totalement de troupes de cette arme, saisit avec sagacité cet instant pour lâcher sur leurs derrières une centaine de chevaux, en même temps qu'il les chargeait avec sa seconde ligne. Quelques minutes suffirent pour les mettre dans une déroute complète : près de la moitié des Turcs périrent ou furent faits prisonniers, le reste se sauva en désordre sur les embarcations, abandonnant au vainqueur tous les drapeaux et cinq pièces d'artillerie.

Négociations pour évacuer l'Egypte.

Le général Desaix marchait avec 3 mille hommes au secours de Damiette, lorsqu'il reçut en chemin la nouvelle du combat du 1er novembre; il revint alors au Caire, et toute la sollicitude du général en chef se porta de nouveau sur la frontière de Syrie, vers laquelle il dirigea une bonne partie de ses forces. Mais l'échec de Seyd-Ali-Bey avait rendu le Grand-Visir plus traitable, et l'espoir d'obtenir la possession de l'Egypte sans compromettre ses armes, le détermina à consentir aux négociations. Sidney-Smith en prévint Kléber, en l'avertissant toutefois qu'aux termes de l'alliance du 5 janvier 1799, une convention avec la Porte ne pouvait avoir lieu que

du consentement de la Russie et de l'Angleterre.

Kléber accepte l'intervention offerte par Sidney-Smith.

Bien loin de décliner cette intervention, le général en chef l'accepta avec plaisir, et répondit au commodore qu'aussitôt que le Visir aurait désigné ses plénipotentiaires, il enverrait de son côté, à bord du *Tigre*, le général Desaix et l'administrateur Poussielgue, investis de ses pleins pouvoirs. Les deux partis étant également portés à la paix, on avait lieu de s'attendre à de prompts résultats. Cependant les communications devinrent très-lentes, tant à cause de l'éloignement du quartier-général turc, que des vents contraires qui rejetèrent l'escadre anglaise dans la haute mer, en sorte que le mois de novembre et la plus grande partie de décembre se consumèrent en pourparlers préliminaires. Ce ne fut que le 22 que les délégués français se rendirent à bord du *Tigre*.

Quoique les agens du Visir n'y fussent pas encore arrivés, les conférences s'ouvrirent aussitôt avec le commodore, qui se qualifiait de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne. On convint d'abord d'un armistice, qui devait durer tout le temps des négociations. Malheureusement il ne fut pas communiqué assez tôt à l'armée ottomane, et nous en verrons tout à l'heure les funestes conséquences.

Ses

Kléber, dans les instructions données à Desaix

et à Poussielgue, élevait des prétentions qui faillirent tout rompre; il consentait bien à évacuer l'Egypte et à la restituer au Grand-Seigneur; mais il exigeait en revanche la dissolution de la triple alliance, la remise des îles vénitiennes, dont les escadres turco-russes s'étaient emparées, et la faculté de descendre avec son armée sur le point où il le jugerait le plus convenable aux intérêts de la république. Sidney-Smith représenta aux envoyés français que ces conditions étaient inadmissibles, et ne pouvaient être traitées que par les ambassadeurs spéciaux des puissances intéressées, lorsqu'il s'agirait de la conclusion de la paix définitive; qu'il ne devait être question que d'une convention militaire purement locale, et que tout ce qu'il était autorisé à stipuler, consistait dans le retour de l'armée en France, avec armes et bagages. Il finit par proposer aux commissaires de se rendre avec lui au quartier-général de Jussuf-Pacha, afin de s'y réunir aux députés turcs, et d'accélérer le terme des négociations. Ceux-ci y ayant consenti, il mit à la voile pour la côte de Syrie. prétentions élevées.

Nonobstant leurs intentions pacifiques, les deux généraux opposés n'avaient pas ralenti leurs préparatifs d'attaque et de défense, les troupes de Kléber se trouvaient échelonnées à Belbeïs, Salahiéh et Katiéh; le Visir, de son côté, avait envoyé sur El-Arisch un corps considéra- Les Turcs emportent El-Arisch.

ble pour faire le siége de ce fort, qui était déjà réduit à la dernière extrémité, lorsque l'armistice fut signé. Cette circonstance devait le sauver, mais le bâtiment qui en portait la nouvelle, ayant été éloigné du port de Jaffa par les vents, le siége continua avec la même vigueur. Toutefois il est probable que l'expérience et la fermeté du colonel Cazals eussent rendu nuls tous les efforts des assaillans, sans l'affreuse perfidie d'une partie de la garnison, qui murmurait hautement de l'abandon où on la laissait. Le 30 décembre, le commandant avait ordonné une sortie pour ruiner les ouvrages avancés de l'ennemi : au moment de l'exécuter, les troupes commandées refusent d'obéir; quelques-uns arrachent l'étendard républicain, et, malgré les efforts de leurs chefs, le remplacent par un drapeau blanc; d'autres hissent avec des cordes les Turcs par-dessus les remparts; mais à peine ceux-ci sont-ils dans le fort, que tournant leurs armes contre ceux mêmes qui le leur avaient livré, ils en font un massacre général; à peine 150 hommes échappèrent à cette boucherie.

Les négociations continuent.

Ce tragique événement remplit Kléber de douleur et d'indignation; il se préparait à en tirer une vengeance éclatante, lorsque les explications du Grand-Visir et du commandant anglais, vinrent lui prouver qu'il n'avait eu lieu que par l'ignorance de la suspension d'armes,

et que, du reste, il n'avait pas été au pouvoir des officiers turcs d'enchaîner la barbarie de leurs soldats; il consentit donc à ce que les négociations continuassent, et se relâcha même de ses premières prétentions. L'exemple d'El-Arisch, et d'autres scènes d'indiscipline, notamment à Alexandrie, où la fermeté du général Lanusse avait pu seule arrêter le désordre, lui prouvaient de plus en plus combien l'armée gémissait de se voir reléguée sur les sables de l'Afrique. Ne recevant d'ailleurs aucun secours d'Europe, et toutes les nouvelles indirectes qui lui en parvenaient étant de nature à lui faire juger que les débris de l'armée d'Orient devenaient chaque jour plus nécessaires pour la défense du sol français, il crut devoir convoquer un conseil de guerre au camp de Salahiéh, afin de recueillir les voix de ses lieutenans sur le meilleur parti à prendre en ces fâcheuses circonstances.

Ce conseil, où furent appelés les généraux de division Reynier et Friant, leurs généraux de brigades, les chefs de l'artillerie et du génie avec l'ordonnateur Daure, décida à l'unanimité, après l'exposé de l'état des choses, *qu'il serait plus avantageux d'évacuer l'Egypte par un traité, que de tenter le sort des armes*. En conséquence, Kléber, juste appréciateur du temps, se hâta d'envoyer à ses commissaires de nouvelles instructions, dans lesquelles il se borna à leur re-

commander d'obtenir les conditions les plus favorables à l'armée. (*Voyez le procès-verbal, pièces justificatives, n° 2.*)

Traité d'El-Arisch.

Dès lors, tous les obstacles se trouvant aplanis, la négociation alla vite, et le 24 janvier les plénipotentiaires respectifs, signèrent à El-Arisch, la convention définitive d'évacuation, qui fut ratifiée quatre jours après par le général en chef. Elle portait, en substance, que l'armée serait transportée en France avec armes et bagages, tant sur ses propres bâtimens que sur ceux que les Turcs lui fourniraient. A l'exception d'Alexandrie, Rosette et Aboukir, où les Français s'embarqueraient, toutes les places de l'Égypte devaient être livrées aux Ottomans dans des délais fixés : le plus éloigné, pour la ville du Caire, était de 45 jours, à dater de la ratification. On avait stipulé la mise en liberté de tous les Français et Turcs au pouvoir des deux puissances, et le Visir s'engageait à payer à l'armée 3 mille bourses (environ 3 millions de francs), dans les trois mois que devait durer l'évacuation. Deux articles du traité assuraient son libre retour en France, au moyen de passe-ports délivrés tant au nom de la Porte qu'en celui de ses Alliés.

Il n'est pas signé par l'amiral anglais.

Il est digne de remarque que cette convention arrêtée sur le bord, et en présence du commodore anglais, ne fut pas revêtue de sa signa-

ture, quoiqu'elle contînt entre autres clauses, celle des passe-ports, qui regardait particulièrement l'Angleterre. On ignore encore si cette omission fut préméditée, afin de servir d'excuse à la perfidie que préparait le ministère britannique; les Français ont eux-mêmes rendu justice à la loyauté du caractère de Sidney-Smith, mais, s'il ne joua pas un rôle odieux dans cette circonstance, il devint au moins l'instrument d'un machiavélisme que l'intérêt de l'État ne saurait entièrement justifier.

Le trop confiant Kléber, dont la franchise militaire était peu accoutumée aux manœuvres diplomatiques, n'aperçut point cette irrégularité, ou n'y attacha pas assez d'importance pour la faire rectifier; satisfait d'avoir atteint son but, en ménageant à l'armée une retraite qui ne compromettait pas sa gloire, il fut loin de soupçonner la bonne foi de ses adversaires; et, aussitôt après la ratification de Jussuf-Pacha, il donna tous ses soins à l'exact accomplissement du traité.

Nous avons vu qu'en prenant le commandement en chef, Kléber avait adressé au directoire un rapport sur sa situation; le bâtiment qui portait un duplicata de ces dépêches, fut pris par les Anglais dans les eaux de Toulon, et ses papiers envoyés à Londres. Cette capture donna de fausses notions au ministère sur la position réelle de l'armée d'Egypte; il la crut réduite aux abois; *Les Anglais refusent de l'exécuter.*

et expédia sur-le-champ à l'amiral Keith, commandant dans la Méditerranée, l'ordre de ne consentir à aucun arrangement, à moins que les Français ne se rendissent prisonniers de guerre. Il est probable que Sidney-Smith n'avait pas favorisé l'ouverture des conférences, sans en rendre compte à son gouvernement, et sans l'instruire des bases de la négociation *sine quâ non;* ainsi il y a tout lieu de croire, que le cabinet de St.-James adopta cette résolution, dans l'espoir de prendre les Français au dépourvu, c'est-à-dire lorsqu'ils auraient déjà livré les places de l'Egypte aux Turcs, et que l'armée d'Orient ne pourrait plus échapper à la captivité.

Indignation de Kléber à cette nouvelle.

Kléber était revenu au Caire, pour presser l'évacuation: il avait envoyé en France le général Desaix pour porter au directoire la nouvelle du retour de l'armée, et une foule d'autres généraux, empressés de revoir leur patrie, s'étaient déjà embarqués avec lui. Katieh, Salahiéh, Belbeïs, Damiette, Lesbeh étaient occupés par les Turcs; le Caire allait leur être cédé; les troupes françaises descendaient de la Haute-Egypte, et ne possédaient plus dans le Delta que quelques postes peu importans, lorsque Kléber reçut par l'intermédiaire du commodore Sidney-Smith, une lettre de l'amiral Keith, qui lui annonçait, en termes peu mesurés, l'opposition de la Grande-Bretagne au traité d'El-Arisch.

Sa position était critique; l'armée ottomane ne campait qu'à une demi-marche du Caire, les forts étaient désarmés, et les munitions de guerre en route pour Alexandrie. Cependant le courage de Kléber ne l'abandonna point; afin de gagner quelques jours, il rouvrit des conférences avec le Grand-Visir au village de Laccoubé, et profita de ce temps pour faire revenir les convois, et remettre le Caire en état de défense. Par une singularité particulière, le colonel Latour-Maubourg venait d'arriver au même instant de France, avec des dépêches annonçant l'heureux retour de Bonaparte, l'événement du 18 brumaire, et sa nomination au consulat. Kléber jugea dès lors tout ce qu'il aurait à craindre: sa précipitation et son imprévoyance lui seraient sans doute imputés à crime par son ancien général, déjà aigri par le rapport accusateur adressé au directoire. Il sentit qu'il ne lui restait qu'à vaincre ou à mourir.

Ce n'était pas un homme à reculer dans le danger, et son parti fut bientôt arrêté. L'armée s'établit en avant de la ville, et apprit le changement qui venait de s'opérer, par la mise à l'ordre de la lettre de Keith, à laquelle le général en chef n'avait joint que ce peu de mots: « *Soldats! on ne répond à de telles insolences que* » *par la victoire; préparez-vous à combattre.* »

Il serait difficile de peindre l'effet que produi- Il marche

pour attaquer le Visir.

sit cétte lecture; tous les Français y répondirent par un cri de vengeance, et Kléber se disposa à profiter de cette exaltation, gage certain de la victoire.

Il avait sommé le Visir de reprendre la route de Syrie, pour rentrer dans les positions qu'il occupait avant la convention. Celui-ci ayant fait une réponse négative, l'armée française, forte d'environ 12 mille hommes, quitta son camp le 20 mars à la pointe du jour, et marcha à l'ennemi. La division Friant, formée des brigades Belliard et Donzelot, tenait la droite, et avait à sa gauche celle du général Reynier, composée des brigades Robin et Lagrange; ces deux divisions étaient séparées par les dromadaires et la cavalerie aux ordres du général Leclerc; la réserve, dirigée par le général en chef, suivait en arrière de la gauche; toute l'infanterie était disposée en carrés dont l'artillerie légère flanquait les intervalles.

Les Turcs, suivant l'usage des peuples orientaux, campaient confusément dans les environs d'El-Hanca; 6 mille Janissaires gardaient le village de Matarieh, et l'avaient couvert de quelques mauvais retranchemens: une partie de leur cavalerie et les Mameloucks d'Ibrahim-Bey se prolongeaient à droite de cette avant-garde jusqu'au Nil.

Bataille

Kléber, après une rapide reconnaissance des

forces ennemies, qu'on estimait à 50 mille hommes, manœuvra pour couper ces corps avancés. Le général Friant s'avança sur Matarieh, pendant que la division Reynier, forçant de marche, se dirigeait en avant des ruines d'Héliopolis, pour intercepter toute communication entre la cavalerie et le gros de l'armée turque. La droite se disposait à attaquer Matarieh, lorsque les Janissaires sortant tout à coup de leurs retranchemens, fondirent sur les carrés des généraux Belliard et Donzelot. Cette imprudence leur devint fatale; accablés par la tactique et l'impétuosité française, ils furent taillés en pièces, et le petit nombre qui échappa rejoignit les Mameloucks. Nassyf, ancien pacha du Caire, qui commandait ce corps séparé, au lieu de faire un effort vigoureux pour percer jusqu'à El-Hanka, se flatta sans doute que les Français ne pourraient résister à l'immense supériorité de l'armée ottomane, et, afin de rendre la victoire plus complète, il gagna les derrières des républicains, et se dirigea sur la capitale.

d'Héliopolis 20 mars.

L'avantage remporté par le général Friant n'était que le prélude d'un triomphe plus complet. Jussuf, voyant la déroute de son avant-garde, s'était porté à la rencontre des lignes françaises, qui s'avançaient dans le plus bel ordre; le choc eut lieu à hauteur des villages de Périkout et d'El-Marek. Kléber refusant tou-

Déroute du visir Jussuf.

jours sa droite, et poussant la gauche en avant pour acculer l'ennemi au Désert, dirigea son attaque principale sur El-Marek où était le quartier-général du Grand-Visir. Vainement celui-ci voulut-il lui opposer ses bandes indisciplinées; ébranlées d'abord par le feu de l'artillerie, elles furent bientôt culbutées et poursuivies la baïonnette dans les reins. Une dernière tentative, faite par la cavalerie, ne fut pas plus heureuse; les carrés attendirent la charge à demi-portée de pistolet, et commencèrent alors un feu d'artillerie et de mousqueterie si meurtrier, que les Turcs épouvantés prirent la fuite de toutes parts. Ils espéraient se rallier à El-Hanka; mais Kléber, y arrivant presqu'aussitôt qu'eux, les força de continuer leur retraite, et d'abandonner leur camp encore tout tendu et abondamment pourvu de vivres.

Les Turcs ont pénétré jusqu'au Caire.

Le bruit du canon qu'on entendait du côté du Caire, indiquant assez la direction prise par le corps de Nassyf-Pacha, le général en chef détacha la brigade Lagrange au secours des généraux Verdier et Zayonchek, qu'il avait laissés dans les forts avec environ 2 mille hommes; et, après avoir donné quelque repos à ses troupes, il les porta dans la nuit sur Belbeïs. Le courage que les Turcs montrent ordinairement derrière des remparts, faisait craindre que, réunis sous Belbeïs et Salahiéh, ils n'arrêtassent assez

long-temps l'armée française pour l'empêcher de profiter de sa victoire; mais leur découragement était tel, que la garnison de Belbeïs ne tint que vingt-quatre heures, et rendit la place pour obtenir la faculté de rejoindre le Visir.

Le Visir se retire dans le désert.

Kléber présumant bien que les Turcs ne lui opposeraient plus qu'une faible résistance, fit encore filer sur le Caire le général Friant avec sa brigade de gauche; et sa petite armée, ainsi réduite, marcha le 23, sur Salahiéh, où Jussuf avait rallié les débris de la sienne. Celui-ci, espérant que le général français consentirait à renouer les négociations, lui envoya, à cet effet, un parlementaire qu'on ne voulut pas entendre : l'armée continua sa marche, et Reynier, après avoir culbuté à Korain, un corps de cavalerie qui lui disputait le passage, vint prendre position dans la soirée, à deux lieues de Salahiéh.

Le général en chef faisait déjà des dispositions d'attaque pour le lendemain, lorsqu'il apprit qu'il n'avait plus d'ennemis à combattre. Le Visir, instruit de l'accueil fait à son envoyé, et ne jugeant pas prudent de courir les chances d'une bataille, venait de prendre la route du Désert, accompagné seulement d'une faible escorte; ses soldats livrés à eux-mêmes, et saisis de terreur, avaient imité son exemple, et abandonnant artillerie, vivres et bagages, fuyaient dans toutes les directions. La cavalerie du général Leclerc fut aussitôt lancée à leur poursuite, et

s'avança jusqu'au lac de Birket; mais elle avait été prévenue par les Arabes, qui, sortant en foule du Désert, massacrèrent impitoyablement les traîneurs.

Ainsi se termina cette menaçante expédition, où la Porte ottomane expia la duplicité du cabinet anglais, par la destruction presque totale de son armée : à peine quelques milliers d'hommes rentrèrent en Syrie, 10 mille étaient étendus sur le champ de bataille, le reste périt de misère, ou tomba sous le fer des avides Bédouins.

Kléber n'avait acheté cette brillante victoire que par une perte peu considérable; toutefois sa tâche était loin d'être accomplie, il fallait reconquérir la Basse-Egypte et le Saïd, dont un corps d'Osmanlis avait pris possession aux termes de la convention d'El-Arisch; enfin il n'importait pas moins de comprimer les insurrections que le renouvellement des hostilités faisait éclater sur tous les points parmi la population musulmane. Après avoir chargé le général Lanusse qui commandait à Alexandrie, de soumettre le Delta de concert avec les troupes descendues de la Haute-Egypte, il laissa Reynier à Salahiéh pour observer la frontière de Syrie, partit de cette place le 24 mars au soir, et arriva le 27 devant le Caire.

Kléber remarche sur le Caire.

Nous avons vu qu'après la défaite de l'avant-garde turque à Matarieh, une division nom-

breuse, commandée par Nassyf-Pacha, s'était jetée sur la capitale. Son apparition devint le signal de la révolte pour les habitans; les Français isolés furent massacrés par une populace furieuse, qui croyait le jour de la vengeance arrivé; et Nassyf mit le comble à cette scène de carnage, en faisant égorger tous les négocians européens, ainsi que les indigènes qui avaient accepté quelques emplois. Les forts étaient trop bien défendus pour être enlevés de vive force; mais 200 guides à pied, restés à la garde du quartier-général, furent pendant trente-six heures en butte aux attaques de cette multitude effrénée, renforcée encore par un nombre immense de Fellahs et d'Arabes. Cette poignée de braves résista avec un courage héroïque jusqu'au moment où l'arrivée successive des généraux Lagrange et Friant vint la délivrer. Ce dernier prit le commandement, et en attendant le retour de Kléber, se borna à isoler, par une ligne de retranchemens, la position qu'il occupait dans la ville, de celle des Turcs.

Tel était l'état où le général en chef trouva le Caire : il commença par faire connaître à Nassyf et à Ibrahim-Bey la déroute de l'armée du Visir, et ceux-ci perdant l'espoir d'être secourus consentirent d'abord à évacuer la ville; mais le fanatisme avait tellement exalté les têtes, que le peuple ne voulut pas entendre parler d'arrange-

mens, et joignant les menaces aux prières, força les Beys de rompre la négociation. Il ne restait à Kléber d'autre ressource que la force, et il se décida à l'employer ; toutefois il voulut auparavant réunir tous ses moyens, afin de frapper à coup sûr.

Il y réunit ses forces.

L'époque n'en était pas éloignée; dégagé en effet de toute crainte du côté de la Syrie, il donna l'ordre à Reynier de venir le rejoindre. Ce général, informé qu'un corps de 4 à 5 mille Fellahs, grossi par un millier de fuyards d'Héliopolis, s'était rendu maître de Damiette, donna ordre aux brigades Rampon et Belliard de se diriger sur cette place. La dernière rencontra l'ennemi en avant du village de Shouara, le dispersa, lui enleva 12 pièces de canon, mit garnison dans Damiette ainsi que dans tous les forts de la côte, et revint au Caire où de son côté Reynier venait d'arriver avec la troupe de Rampon.

Traité avec Mourad Bey

C'est dans cette courte interruption des opérations militaires que fut signé un traité d'alliance entre Kléber et Mourad-Bey. Ce malheureux, mais indomptable chef de Mameloucks, reconnaissant enfin la supériorité des armes françaises, avait, peu avant la bataille d'Héliopolis, fait quelques démarches de rapprochement, et sur l'invitation de Kléber était venu camper près de Gizeh. Il craignait encore plus la domination des Turcs que celle des Français ; aussi,

pendant le combat, garda-t-il la plus exacte neutralité. Le général en chef l'en récompensa en lui accordant les provinces de Girgé et d'Assuan avec le titre de prince-gouverneur, sous la seule charge de payer un tribut annuel à la république. Indépendamment d'un allié, dont la bravoure et le caractère garantissaient la fidélité, ce traité valut à l'armée l'avantage de rester réunie; car Mourad se chargea d'expulser les Turcs de la Haute-Egypte.

Les Turcs veulent défendre le Caire.

Cependant le retard nécessaire à la concentration des corps, et la nécessité de faire descendre des munitions de Rosette, avaient permis aux insurgés du Caire d'augmenter leurs moyens de défense. Cette vaste cité n'était plus qu'un camp, et tous ses habitans, transformés en soldats intrépides, avaient juré de s'ensevelir sous ses ruines. Il devenait urgent d'arrêter les progrès de cette exaspération qui pouvait gagner le reste de l'Egypte; et Kléber ordonna au général Friant d'enlever Boulak de vive force.

Friant emporte Boulak.

Le 15 avril, cette ville fut cernée de toutes parts; et, après plusieurs heures d'un bombardement terrible, le général Friant la somma de se rendre. Les habitans et la garnison ayant répondu négativement, la division française se précipite sur les brèches pratiquées par l'artillerie, et pénètre dans l'intérieur; puis, le fer dans une main et la torche dans l'autre, incendie

les maisons, et massacre tout ce qui se trouve sur son passage : en un clin-d'œil la ville est réduite en cendre, et ses défenseurs passés au fil de l'épée.

Attaque et capitulation du Caire.

Cet exemple sévère, mais malheureusement nécessaire, jeta la consternation dans le Caire. Toutefois, comme le mauvais temps empêcha de l'attaquer sur-le-champ, les Turcs revinrent peu à peu de leur première terreur. Ce ne fut que le 18, que Kléber put ordonner un assaut général, secondé par le feu des forts et de la citadelle : le combat dura toute la journée, et les Osmanlis se battirent avec une valeur incroyable ; cependant, vers le soir, les généraux Reynier et Donzelot parvinrent à forcer plusieurs rues, et s'établirent sur les flancs de l'ennemi. Tout présageait pour le lendemain un engagement meurtrier, mais décisif, lorsque les généraux turcs, et les notables du Caire, craignant de subir le sort des habitans de Boulak, demandèrent à capituler : c'était combler les vœux de Kléber, qui désirait épargner le sang de ses soldats, aussi accorda-t-il au féroce Nassyf-Pacha des conditions avantageuses ; son corps obtint la faculté de rentrer en Syrie, sous l'escorte de la division Reynier, qui l'accompagna jusqu'à la lisière du Désert.

Les Anglais sont chassés de Suez.

Il ne restait plus à reconquérir que le port de Suez, dont les Anglais s'étaient emparés par

précaution commerciale. L'approche d'un faible détachement, que le général en chef dirigea sur ce point, suffit pour les en expulser; et, le 27 avril, maître une seconde fois de l'Egypte entière, Kléber fit son entrée triomphante dans la capitale.

Situation de l'armée.

Les événemens mémorables qui venaient de se passer, changeaient entièrement la position de l'armée française; la bataille d'Héliopolis, et ses suites désastreuses, mettaient pour long-temps la Porte ottamane hors de lice; les Mameloucks étaient soumis; les Egyptiens, tremblans, déposaient aux pieds du général en chef leur fortune et leur vie. Enfin, les prestiges de la victoire dérobaient encore une fois aux yeux des soldats français, la patrie vers laquelle ils tournaient naguère tous leurs regards en soupirant. La nouvelle de l'élévation de Bonaparte à la dignité consulaire, ne contribua pas peu à ce résultat; chacun s'en réjouit, dans l'espoir que, sous un tel chef, ses services ne resteraient pas sans récompense. Kléber lui-même, malgré ses préventions personnelles, s'applaudit de cet événement: il connaissait l'importance que Bonaparte attachait à la possession de l'Egypte; et, bien convaincu que le nouveau gouvernement ne négligerait rien pour lui faire passer de prompts et efficaces secours, il se détermina à jeter les bases d'un établissement durable.

Mesures administratives de Kléber.

Sa première opération fut la restauration des finances; les habitans du Caire attendaient avec anxiété le châtiment que méritait leur révolte. Kléber pardonna tout; mais les taxa à une contribution extraordinaire de 12 millions; les autres villes du Delta furent également imposées suivant leurs moyens. Cette décision reçue avec reconnaissance par des hommes qui craignaient un traitement plus sévère, combla non-seulement le déficit, mais remplit les caisses de l'armée.

Kléber profita de la circonstance pour réorganiser le service de l'administration et de la trésorerie. L'Egypte fut divisée en huit arrondissemens, où il plaça un payeur, un commissaire des guerres, un adjoint chef des affaires militaires, et un intendant Cophte, subordonné à un agent civil français, pour faciliter le recouvrement des impositions en argent et en nature. Les compagnies de Janissaires, précédemment organisées, furent mises à la disposition de ces derniers pour suivre l'exécution des mesures administratives. De cette manière il n'y eut plus de conflit ni d'abus d'autorité de la part des agens militaires, et toutes les réquisitions tournèrent au profit de l'armée.

L'ordre admirable, l'intelligence et l'économie qui résultèrent de ces dispositions, permirent bientôt d'aligner la solde, d'habiller à

neuf toutes les troupes, avec des draps de différentes couleurs à la vérité, de réorganiser le service des transports avec des chameaux, d'améliorer celui des hôpitaux qui était dans la plus grande souffrance, et de rétablir les administrations sanitaires qui, faute de fonds, avaient été supprimées. Enfin, en peu de jours, grâce à la victoire d'Héliopolis, l'armée d'Orient vit disparaître le cortége de misères qui l'entourait depuis si long-temps. Kléber fit participer les ennemis même à sa fortune. Il accorda la demi-solde aux officiers et soldats turcs, faits prisonniers à Aboukir et en Syrie, leur ôtant par là jusqu'à l'envie de se révolter.

Cependant il n'arrivait point de secours de la métropole. Latour-Maubourg n'avait apporté que des promesses vagues, et Kléber était surtout piqué que le premier consul eût laissé au ministre de la guerre le soin de lui écrire. « Un » courrier de France est arrivé ici, mandait-il » au général Belliard; il ne m'apporte aucun » espoir, aucune assurance de secours. Le mi- » nistre de la guerre, en faisant à l'armée quel- » ques complimens, se contente de m'envoyer, » pour preuve qu'on s'occupe de nous, une » feuille de promotions pour quelques individus » de l'armée. Le premier consul n'a pas jugé à » propos de m'écrire...... »

S'il est vrai que le premier magistrat de la

république eût bien pu oublier les lois de l'étiquette envers un ancien compagnon d'armes devenu son lieutenant, il faut avouer aussi que le dernier se montra trop susceptible pour de vaines formalités. Bonaparte avait à s'occuper du salut de la France, et, tant que le sol national était en danger, il ne pouvait songer à des expéditions maritimes. Le contre-amiral Perrée avait été chargé de ravitailler Malte; mais il fallait une expédition plus considérable pour porter en Egypte des troupes, des armes, des munitions. Ne pouvant rien distraire de ses forces avant que le sort de l'Italie et de la France ne fût fixé, le consul crut qu'il suffirait de témoigner à Kléber l'intérêt qu'il prenait à la conservation de l'Egypte et de l'armée, sans le tromper par de fausses promesses.

Quoi qu'il en soit, Kléber se voyant livré à lui-même, jugea prudent de faire disparaître le vide causé dans les cadres par les pertes de la dernière campagne. Il y pourvut en exécutant le projet de Bonaparte. Un certain nombre de noirs Ethiopiens fut acheté et réparti dans les demi-brigades; celles qui occupaient la Haute-Egypte se recrutèrent de leur côté par des enrôlemens volontaires. Les chrétiens du Caire avaient tellement souffert pendant l'invasion momentanée de Nassyf-Pacha, qu'eux-mêmes demandèrent à être organisés militairement, et formèrent un

bataillon de 500 hommes, qui rivalisa bientôt avec les troupes françaises. La légion grecque fut portée à 1,500 hommes; enfin un corps de Syriens et de Mameloucks déserteurs, augmenta la cavalerie de l'armée.

Dégagé de ces premiers soins, Kléber s'attacha à détruire les abus de l'administration intérieure : la confiance que les Egyptiens avaient montré dans sa modération, la haute idée qu'ils se formaient de sa puissance, permirent de simplifier le mode de perception, et l'on ne vit plus dès lors des bataillons occuper militairement un village pour assurer le recouvrement de l'impôt.

Telle était la situation de l'Egypte au mois de mai 1800. Quoique réduite à 18 ou 20 mille hommes, l'armée française était de fait plus forte qu'après la première conquête, puisque la pacification du pays et l'anéantissement des forces ottomanes la laissaient sans ennemis à combattre. La Porte pouvait à la vérité faire de nouveaux armemens; mais tout semblait indiquer que l'habileté du premier consul parviendrait à la détacher d'une coalition qui ne lui offrait aucun avantage réel. Il ne resterait alors que la Grande-Bretagne, dont on pût redouter les efforts, si toutefois elle n'était pas d
une seconde expédition continentale
ront qu'elle de recevoir en
ns le cas o exposerait, l' e

de vaincre sous Kléber, eût vu avec plaisir les troupes anglaises expier sur les plages d'Egypte, la mauvaise foi de leur gouvernement.

Il cherche à détacher les Turcs de l'alliance anglaise.

Le général en chef, tranquille au Caire, s'occupait de ces améliorations, lorsqu'il apprit qu'une nouvelle escadre turque, commandée par le Capitan-Pacha, paraissait en vue d'Alexandrie. Les troupes cantonnées autour du Caire, dans le Delta et la province de Damiette reçurent aussitôt l'ordre de se porter sur Rahmaniéh, où il arriva lui-même dans les premiers jours de juin. Mais un nouveau courrier du général Lanusse l'engagea à s'arrêter; l'amiral turc, loin de vouloir tenter un débarquement, ne désirait que renouer les conférences. Kléber, devenu défiant par la leçon d'El-Arisch, défendit toute espèce de communications tant avec lui qu'avec les Anglais, et revint au Caire avec les troupes, laissant seulement à Rahmaniéh six bataillons et deux régimens de cavalerie.

Son dessein n'était cependant pas de renoncer à tout arrangement: il avait acquis depuis peu de temps la preuve des préparatifs des Anglais pour se mettre en possession de Suez, d'Alexandrie et de Damiette, lors de l'évacuation définitive, et il se proposait de faire connaître à Sélim III combien les services de ses alliés étaient intéressés. La susceptibilité bien connue du Sultan faisait espérer que cette démarche amènerait la

dissolution de la triple alliance (1), et lui donnerait la facilité de correspondre avec la France par Constantinople; dans ce cas, il eût proposé au Grand-Seigneur la restitution de l'Egypte à des conditions également avantageuses aux deux nations.

Cependant le cabinet de St.-James, mieux instruit de la position de l'armée d'Orient, par son ambassadeur en Turquie, venait de renoncer à la faire passer sous les fourches caudines, et de sanctionner la convention d'El-Arisch. Cette résolution fut transmise à Kléber à son retour de Rahmaniéh, par un personnage sans caractère officiel; et il se disposait à y répondre d'une manière convenable à sa nouvelle situation, lorsque le poignard d'un fanatique vint priver l'armée de son illustre chef.

Le cabinet de Londres sanctionne trop tard le traité d'El-Arisch.

Jussuf-Pacha, vaincu, humilié et craignant d'expier sa défaite par le fatal lacet, avait conçu, dit-on, le projet de faire assassiner son redoutable adversaire. Il ne lui fut pas difficile de trouver un Séide chez un peuple où l'exaltation religieuse est si commune; un Alepin, nommé Souleyman, se chargea de consommer ce crime. Il était depuis un mois au Caire, épiant une occasion favorable à son affreux dessein. Enfin, le

Assassinat de Kléber.

(1) Kléber ignorait encore que la Russie y eût déjà renoncé.

14 juin, ayant réussi à pénétrer dans les jardins du quartier-général, il s'élança sur Kléber, qui se promenait avec l'architecte Protain, et le frappa de quatre coups de poignard, dont le malheureux général expira au bout de quelques momens. Souleyman, bientôt arrêté, dévoila le véritable auteur de l'attentat; et deux jours après, une commission militaire, présidée par le général Reynier, fit conduire au supplice l'assassin, ainsi que trois Scheiks du Caire, convaincus de complicité.

Cette catastrophe plongea toute l'Égypte dans la consternation; l'armée surtout, en pleurant son général, semblait prévoir que le terme de sa prospérité était écrit sur son tombeau. Les grandes qualités de Kléber justifiaient ce deuil universel, et il est certain que s'il eût vécu, l'on n'eût pas si facilement enlevé à la république sa précieuse conquête. Il avait, dit-on, conçu le projet d'y enchaîner ses soldats par les liens puissans de la propriété, en distribuant les terres proportionnellement aux grades et aux services. Cette mesure de haute politique, en ramenant dans ces contrées les sciences et la civilisation dont elles avaient été le berceau, eût sans doute exercé une grande influence sur le commerce de l'Orient; mais pour en rendre le succès plus certain, il fallait encore obtenir de la Porte, l'investiture de ces nouvelles possessions sous sa

suzeraineté, et il ne semble pas que ce projet entrât dans les vues de Kléber. Quoi qu'il en soit, la fin prématurée de ce grand capitaine, étouffa cette heureuse conception à son germe, et priva la république d'un de ses plus vaillans défenseurs; perte d'autant plus sensible, que le même jour, le brave Desaix, son compagnon de gloire, expirait sur un lit de lauriers aux champs de Marengo.

Après la mort de Kléber, Menou, gouverneur du Caire, et le plus ancien des généraux de division, prit le commandement en chef. Jusqu'ici nous n'avons eu à décrire que des triomphes; mais de cette époque datent les dissensions funestes, et les revers continuels qui finirent par accabler la brave armée d'Orient. L'issue malheureuse de cette expédition qui, en d'autres temps eût promis de si beaux résultats, prouvera combien sont inutiles le courage et le dévouement d'une armée, lorsque le chef qui la dirige n'a ni le caractère ni les talens propres à commander le respect et à inspirer la confiance. Menou prend le commandement.

Au malheur irréparable de la perte de Kléber, vint bientôt se joindre celui de la chute de Malte, station intermédiaire doublement précieuse pour la conservation de la colonie.

Le général Vaubois, à qui Bonaparte, en partant pour l'Egypte, confia la défense de ce poste important, n'avait pour s'y maintenir qu'une garnison de 4 mille hommes.

L'escadre française n'eut pas plutôt quitté ces parages, que le gouverneur fut en état d'apprécier les embarras auxquels il allait rester exposé. La destruction de l'Ordre laissait un certain nombre d'employés sans existence, et leurs familles fomentaient dans le peuple un sourd mécontentement. Là, comme ailleurs, le clergé professait une haine ouverte contre les républicains; et la noblesse maltaise, entrevoyant la prochaine destruction de ses priviléges, ne pouvait être bien disposée pour eux. Ces élémens de discorde eussent été balancés par le commerce et la foule qu'il alimente, si les Anglais, maîtres de la mer, n'avaient pas bientôt intercepté l'unique trafic qui donne aux Maltais les articles de première nécessité en échange de leurs oranges et de leurs fruits secs. Un rocher aride, surchargé d'une population nombreuse, coupée de toutes communications avec le continent qui doit l'approvisionner, ne saurait résister aux maîtres de la navigation, à moins que ses habitans ne fussent exaltés par le patriotisme; or il s'en fallait de beaucoup qu'à Malte ce sentiment fût dirigé contre l'Angleterre.

Les germes de révolte contre la garnison française fermentèrent au contraire bientôt, et elle éclata de toutes parts, dès que la nouvelle du désastre d'Aboukir eut appris aux Maltais, qu'abandonnées à leurs propres forces, ces troupes n'avaient plus de secours à espérer.

Cependant Vaubois, dénué de moyens proportionnés à la situation pénible où il allait se trouver, fit bonne contenance. Il lutta pendant deux ans, contre les attaques de Nelson, renforcé de l'escadre portugaise du comte de Nizza, et de deux vaisseaux napolitains.

Une population de 160 mille âmes, que la destruction de son gouvernement et de son commerce avait éclairée sur les résultats du joug directorial, fut organisée en milices par des officiers aguerris, et devint redoutable lorsqu'elle se trouva secondée par des troupes régulières et les forces maritimes des Alliés. L'audace de ces milices insurgées alla jusqu'à tenter des attaques contre la place de la Valette; mais l'accueil qu'elles y reçurent les dégoûta de ces entreprises; elles se bornèrent à bloquer la capitale par terre, aussi étroitement qu'elle l'était par mer. Toute l'année 1799 se passa dans cette cruelle position; et, à part l'envoi d'une ou deux goëlettes qui parvinrent dans l'île au commencement du blocus, le directoire n'osa rien entreprendre pour secourir les assiégés. Une seule tentative pour les ravitailler, fut faite par le contre-amiral Perrée, aussitôt que le premier consul eut pris les rênes de l'Etat; mais cet officier, sur le point d'entrer dans le port le 13 février, s'étant abandonné imprudemment à donner chasse à un navire anglais, contre l'esprit de

ses instructions, tomba lui-même dans l'escadre de Nelson, fut blessé à mort, et pris avec le *Généreux;* le reste du convoi revint en France.

Enfin, après avoir épuisé ses munitions, ainsi que tous les moyens de subsistance, et avoir déployé durant deux ans entiers beaucoup de fermeté, de vigilance et de talens administratifs, Vaubois, voyant son faible corps réduit de moitié par la disette et les maladies, se décida à rendre la place le 4 septembre 1800 (1). Il obtint, pour prix de sa belle résistance, l'estime des ennemis et une capitulation honorable.

Cet événement si peu intéressant en apparence, puisqu'il s'agissait d'un point presque imperceptible du globe, n'en était pas moins un des plus remarquables de cette guerre. La France perdait en effet un des plus beaux ports de l'Europe, et un poste inexpugnable au centre de la Méditerranée; et ce qui devait en rendre la perte plus sensible, c'est qu'en passant irrévocablement sous la domination des Anglais, il leur assurait l'empire de cette mer, l'influence dans le Levant, et le riche commerce de ces contrées; déplo-

(1) La garnison et le peuple avaient tant souffert, que les habitans profitaient de toutes les occasions pour s'enfuir; Vaubois, loin de les retenir, en fit même sortir d'autorité une partie; la population de la capitale fut ainsi réduite de 45 mille âmes à moins de 10 mille.

rable résultat du désastre d'Aboukir, et d'une agression non moins injuste qu'inconsidérée.

On a prétendu généralement que, si le directoire se fût contenté de mettre garnison à Malte, en laissant l'île sous l'autorité de l'Ordre, il eût réussi à la conserver. Il est assez difficile de raisonner ainsi sur des conjectures vagues : sans doute, l'inimitié des habitans n'eût pas éclaté avec tant de promptitude et de violence dès la fin de 1798; mais comment supposer toutefois que l'Ordre, contraint par la force à recevoir une garnison étrangère, eût consenti à faire cause commune avec celle-ci, lorsque des flottes et des troupes ennemies se présentèrent avec une supériorité irrésistible, en promettant de délivrer l'île de ce gênant patronage, et de lui rendre sa neutralité et son indépendance.

En exerçant envers le gouvernement maltais une violence qui détruisait tous les bienfaits de sa position et d'une longue paix, il semblait imprudent de lui laisser l'autorité, et de compter sur sa bienveillance et sa coopération. Il fallait donc respecter sa neutralité, ou le réduire à l'impossibilité de nuire.

La conservation de l'Ordre avec la simple occupation de la forteresse, n'eût produit qu'un bien, celui de laisser la souveraineté de Malte à ses possesseurs légitimes, que les Anglais n'eussent pas osé dépouiller, lorsque la paix générale

vint stipuler leur remise en possession. C'était, sous ce rapport, un acte de prévoyance politique bien plus qu'une garantie contre le soulèvement des habitans, impossible à empêcher dès que les Anglais se présentaient en forces devant l'île.

C'est au reste trop nous appesantir sur des suppositions que l'expérience seule aurait pu résoudre; il est temps de passer aux événemens politiques et militaires qui signalèrent la seconde période de cette mémorable campagne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE LA PREMIERE PÉRIODE DE 1800.

N° 1.

Passage des Alpes sous François Ier.

La campagne de Marignan, et le passage des Alpes par les Français, qui en fit l'ouverture, mériteraient d'être mieux connus. La relation qu'en a donné Gaillard dans son Histoire de François Ier, répétée mot pour mot par le général Servan, en donne une idée assez nette. Dans un temps où l'artillerie était plus lourde, la cavalerie toute couverte de fer, et l'infanterie cuirassée, un passage semblable était plus merveilleux encore que de nos jours. Il faut y ajouter que ces pays, plus peuplés et plus civilisés aujourd'hui, offrent beaucoup plus de ressources et de communications entre eux, qu'ils n'en avaient autrefois. Le passage qui précéda la bataille de Marengo, plus habile comme manœuvre sous le rapport stratégique, n'offrit pas plus de difficultés locales que celui de 1515, dont nous croyons devoir donner un précis.

François Ier, allié aux Vénitiens, et sûr du duc de Savoie, avait rassemblé, entre le Rhône et les Alpes,

40 mille hommes d'infanterie, et 10 mille d'une cavalerie formidable, dans le dessein d'envahir le Milanais, et de prévenir ainsi la ligue formée pour l'assaillir en Bourgogne et en Dauphiné. Il avait à combattre 25 mille Suisses, infanterie réputée jusque là invincible. Les troupes espagnoles sous les ordres de Cardonne, vice-roi de Naples, étaient derrière l'Adige, où elles tenaient tête à l'Alviane et aux Vénitiens, qui étaient en guerre avec l'empereur Maximilien et Ferdinand d'Aragon. Le connétable de Colonne conduisait les troupes du Pape, avec l'intention de se joindre aux Suisses, qui venaient de s'établir au Pas-de-Suze, point de jonction des deux routes principales du Mont-Cenis et de la vallée d'Houlx; seuls chemins praticables, qui conduisaient du Dauphiné en Italie.

L'avant-garde française et l'infanterie s'approchent des Alpes; tandis que le Roi, avec le corps de bataille, reste vers Lyon. Il s'agit de forcer un passage presqu'impossible, ou de tourner les Suisses: un paysan indique au comte de Morette un chemin affreux; mais qu'avec des réparations on peut espérer de franchir (c'est celui de la vallée de Queyras sur celle de Lucerne, ou du Château-Dauphin au pied du mont Viso). Aussitôt les dispositions sont faites. Pour donner le change, des détachemens inquiètent le Mont-Cenis. Le brave Lapalisse (maréchal de Chavannes) conduit une colonne par le col de Sestrières, afin de flanquer la marche du corps principal. Celui-ci s'avance sur Saluces, par Guillestre et le Viso; une troisième colonne marche par l'Argentière et Coni; enfin, Albert de Prie débarque avec 6 mille hommes à Gênes, afin de déci-

der le sénat chancelant de cette république, qui joint aussitôt 4 mille hommes pour s'avancer sur le Montferrat, et favoriser l'opération en tournant la ligne des Alpes.

Ce plan, que la difficulté des passages pouvait motiver, n'en eût pas moins été un peu décousu et dangereux, si la guerre de marches, ou la stratégie, eût été mieux connue des Suisses et de leurs Alliés. Mais tous savaient mieux combattre que manœuvrer. Voyons, au reste, les difficultés qu'on eut à vaincre pour déboucher sur le Pô; et suivons le récit de Gaillard, dont, à part l'exagération commune à ces sortes d'apologies, on se plaît à reconnaître le mérite.

« Le projet du comte de Morette et du paysan piémontais, vérifié sur les lieux par Lautrec, de concert avec les maréchaux Navarre, Trivulce et Lapalisse, donna le même résultat qu'au premier examen. » La nouvelle route offrait des abîmes profonds, mais » on pouvait les combler ou les éviter; des rochers » épais, mais on pouvait les percer; des montagnes » escarpées, mais on pouvait les aplanir. C'était la première marche d'Annibal à travers les Alpes, avec » tous ses travaux et tous ses périls, qu'il s'agissait de » renouveler. On part : un détachement se fait voir sur » le Mont-Cenis et sur le Mont-Genèvre, pour inquiéter les Suisses, et leur faire craindre une attaque. Le » reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage » dans les montagnes du côté de Guillestre. On remplit des vides immenses, avec des fascines et de gros » arbres; on bâtit des ponts de communication; on » traîne l'artillerie à force d'épaules et de bras, dans

» quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme.
» Les soldats aident les pionniers; les officiers aident
» les soldats : tous indistinctement manient la pioche
» et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages.
» On gravit sur les montagnes ; on fait des efforts plus
» qu'humains ; on brave la mort qui semble ouvrir
» mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Ar-
» gentière arrose, et où des torrens de glaces et de
» neiges, fondues par le soleil, se précipitent avec un
» fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de
» la cime des rochers, sur lesquels on marche en trem-
» blant dans des sentiers étroits, glissans et raboteux,
» où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on
» voit souvent rouler au fond des abîmes, et les hom-
» mes et les bêtes, avec toute leur charge. Le bruit des
» torrens, les cris des mourans, les hennissemens des
» chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement
» répétés par tous les échos des bois et des montagnes,
» et venaient redoubler la terreur et le tumulte. On ar-
» rive enfin à une dernière montagne, où l'on voit avec
» douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à
» échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les
» rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais
» que pouvaient-elles contre une immense roche vive,
» escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque
» inaccessible aux hommes? Navarre, qui l'avait plu-
» sieurs fois sondée, commençait à désespérer du suc-
» cès, lorsque des recherches plus heureuses lui décou-
» vrirent une veine assez tendre, qu'il suivit avec la
» dernière précision : le rocher fut entamé par le mi-
» lieu; et l'armée, introduite au bout de huit jours

» dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent » l'industrie, l'audace et la persévérance. »

L'avant-garde est enfin réunie sur les rives du Pô, sans que l'ennemi ait eu le moindre avis de la marche, tant les habitans sont disposés pour les Français; ils découvrent au contraire à ceux-ci l'arrivée de Prosper Colonne à Villafranca, et les déterminent à le surprendre. Un détachement de braves, après une marche forcée, se présente aux portes, et pénètre dans la ville. Le vétéran italien, célèbre par sa prudence et ses talens, est enlevé à table, quand il croyait les Français encore enfoncés dans les Alpes, où il s'apprêtait à les envelopper.

François Ier, instruit de ces succès, part de Lyon, et presse le passage du reste de l'armée, laquelle, réunie, descend le Pô, s'empare de Novare, et vient camper à Marignan (Malegnano), entre Milan et Lodi. Pour assurer le succès de la campagne, il fallait empêcher la jonction des Suisses avec les corps de Cardonne et de Médicis, en même temps qu'on assurait au contraire la jonction avec les Vénitiens, qu'amenait le célèbre Alviane; or le camp de Marignan était bien choisi pour cela. Les troupes italiennes, sous Laurent de Médicis, occupent Plaisance : le vice-roi Cardonne, avec les Espagnols et les Napolitains, quitte Vérone, et prend la même direction. Alviane s'avance alors sur Crémone. Les fédérés passent le Pô, pour s'opposer à sa marche; mais un gros de cavalerie française, détaché vers Lodi, leur fait craindre d'être enveloppés; et ils retournent se mettre à l'abri sous le canon de Plaisance. Dès lors, la jonction devient certaine; et celle des confédérés avec les Suisses, impossible.

Dans cet intervalle, François I[er] traitait avec ces derniers, pour obtenir d'eux qu'ils abandonnassent les intérêts de Sforze. La suite prouva que ces négociations convenaient à tous les partis.

Le célèbre Schiner, évêque de Sion, les fit échouer, et décida le conseil à venger un moment d'hésitation, et à chercher dans le pillage du camp français, une solde que les ducs de Milan ne pouvaient plus payer. Le fanatisme, l'intérêt, et l'amour de la guerre, se réunirent pour faire triompher le prêtre ambitieux, qui se promettait le duché de Savoie, pour prix de ses efforts. Les Suisses s'avancent pour combattre : ils espèrent renouveler la scène de Novare, et sans s'inquiéter de la brave cavalerie française, ils comptent se précipiter sur une infanterie dont ils ont toujours été vainqueurs, et s'emparer ainsi de l'artillerie et du camp.

François I[er] conférait avec l'Alviane, quand on vint lui annoncer l'approche de l'ennemi. Le général vénitien court aussitôt à Lodi pour faire avancer son armée; et le Roi se prépare, non-seulement à recevoir le choc, mais encore à assaillir les Suisses. Son artillerie, qui compte 72 grosses pièces, est placée derrière un fossé, et protégée par les landsquenets, soutenus par les bandes noires du duc de Gueldre. Dix mille hommes de cavalerie se forment sur ses ailes, bientôt deux grosses colonnes de Suisses se précipitent sur son centre; les landsquenets plient déjà; quelques pièces sont prises. Mais l'artillerie tonne et sème le ravage; les bandes noires et la gendarmerie amenées par le Roi, rétablissent le combat : la cavalerie charge en flanc ces masses qui font face de tous côtés, et qui se désunis-

sent, par cela même qu'elles combattent dans différentes directions. La mêlée les sauve du feu destructeur du canon; et, formées en différens pelotons, elles combattent corps à corps les troupes ennemies qui osent les joindre.

La bataille engagée à trois heures du matin, dura, au clair de la lune, jusqu'à onze heures du soir, que la nuit étendant son voile suspendit la fureur des combattans. Semblables aux troupes de Frédéric-le-Grand, et de Daün à Torgau, les deux armées s'étaient tellement mêlées, que François I[er], pour rejoindre son camp, faillit tomber deux fois dans de gros bataillons suisses, et fut forcé, pour attendre le jour, de coucher sur l'affût d'un canon. La cavalerie, dit l'historien, dut rester à cheval, tant on était embarrassé. Au point du jour, les deux partis ne songèrent d'abord qu'à reconnaître les leurs et à les rallier; la bataille recommença ensuite avec plus de fureur, et dura encore une partie de la journée. Dans ce choc gigantesque de deux ou trois grosses masses, les descriptions de tactique perdent de leur intérêt, ou plutôt, on serait fort embarrassé d'en faire : une pareille lutte offre peu de combinaisons, et il faudrait, à l'exemple d'Homère, chanter les exploits personnels de tant de héros.

Las de carnage, et convaincus de l'inutilité de leurs efforts, les Suisses quittent le champ de bataille en bon ordre, en y laissant 10 mille des leurs : c'était la moitié des combattans. Le Roi, plein d'admiration pour leur courage, avare du sang de ses braves, qu'il ne veut pas faire couler inutilement, défend de les poursuivre. L'Alviane, après avoir marché toute la nuit avec son

armée, arrive dans cet instant. Désespéré de n'avoir aucune part aux lauriers cueillis dans cette journée, et des fatigues qu'il a essuyées en pure perte, il veut charger des bataillons dont la retraite en impose encore : le jeune des Ursins tombe percé, et sa mort ne ralentit point le zèle du dernier héros vénitien. Le combat se prolonge jusqu'à la nuit, et jusqu'aux portes de Milan : l'Alviane, accablé de fatigues, en meurt quelques jours après, sans augmenter les trophées de ses Alliés.

On sait que depuis cette bataille, les Suisses, constamment alliés de la France, servirent la cause de ses Rois, avec le zèle qu'ils avaient mis à la combattre.

N° 2.

Procès-verbal d'un Conseil de guerre, tenu au camp de Salahiéh en Egypte.

Le 1er pluviôse an 8 de la république française, une et indivisible, le général en chef Kléber ayant convoqué chez lui au camp de Salahiéh, tous les officiers généraux présens au camp, le conseil de guerre s'est réuni, et s'est trouvé composé du général en chef Kléber, des généraux de division Damas, chef de l'état-major général de l'armée; Reynier et Friant; des généraux de brigade Davoust, Rampon, Lagrange et Robin; Songis, commandant l'artillerie; Samson,

commandant le génie, et du commissaire ordonnateur en chef Daure, nommé secrétaire de droit.

Le général en chef, après avoir fait un exposé de l'état des négociations entamées par le général Bonaparte, avant son départ, et continuées jusqu'alors par lui, engage le Conseil à se représenter l'état dans lequel se trouve l'armée, afin que chacun puisse émettre son opinion sur le parti qu'il serait le plus convenable de prendre dans ces circonstances.

Le résultat de l'exposé donné par les membres du Conseil, sur la situation actuelle de l'armée et de ses ressources, est que de 8 mille combattans de toutes armes, qu'il a été possible de réunir pour l'armée active, chargée de défendre les postes de Salahiéh, Cathiéh, Belbeïs, et de couvrir le Caire, partie seulement peut être portée à Cathiéh, parce qu'il faut nécessairement laisser à Belbeïs et Salahiéh, des corps assez forts pour combattre les troupes que l'ennemi enverrait par le Désert. Il ne reste donc plus à opposer que 5 à 6 mille hommes à l'armée turque, qui, selon tous les rapports, se trouve être forte de 25 mille hommes, et 30 pièces de canon, indépendamment d'un corps de réserve de 8 mille hommes, campé à Gazah;

Que la prise d'El-Arisch et les circonstances qui ont forcé sa reddition, doivent du moins refroidir l'opinion exagérée que l'on pourrait concevoir des bonnes dispositions des troupes, puisqu'il est à craindre que n'étant plus animées que du désir d'un prompt retour en France, très-fortement prononcé, elles imitent le fatal exemple des 500 hommes chargés de la défense d'El-Arisch. Cette garnison, voyant que son comman-

dant avait rejeté, comme l'honneur le lui prescrivait, la sommation qui lui avait été envoyée, lui demanda par écrit à rendre la place à l'ennemi, abattit le drapeau tricolore, en arbora un blanc, et appela l'ennemi hors des tranchées, pour le hisser sur le rempart avec des cordes qu'elle lui jeta elle-même; c'est ainsi que la forteresse, regardée par le général Bonaparte comme une des deux clefs de l'Egypte, fut livrée aux Turcs;

Que les insurrections arrivées antérieurement à Damiette, et récemment à Alexandrie, la seconde clef de l'Egypte, devaient causer, pour cette dernière place surtout, les mêmes inquiétudes, puisque la garnison s'est déjà portée à de semblables excès; qu'elle a tiré le canon d'alarme pour s'emparer des forts; qu'elle s'est rendue à bord d'un bâtiment expédié en courrier pour le gouvernement par le général en chef, et en a visité le chargement, et qu'il était à craindre que les suites de tous ces dérèglemens eussent été plus loin encore, s'il y avait eu alors des vaisseaux ennemis à la vue des côtes. Le prétexte de toutes ces insurrections est toujours la réclamation de la solde arriérée et le départ supposé de généraux qui veulent suivre l'exemple du général Bonaparte;

Que pendant la réunion de l'armée sur la frontière de Syrie, tous les pays derrière elle, et la ville du Caire même, sont menacés d'invasion par les Beys, Mameloucks et Arabes descendus de la Haute-Egypte, pour exciter des soulèvemens; un seul rassemblement sous les ordres de Mourad-Bey, dans l'Alsiely, est déjà fort de 800 hommes à cheval, contre lesquels on ne peut marcher qu'en affaiblissant l'armée active;

Que si, malgré toutes ces chances douteuses, l'armée obtient le succès qu'on a encore droit d'attendre, elle n'en peut espérer cependant aucun avantage le lendemain de la victoire; car en supposant que de nouvelles forces ne viennent pas très-promptement l'obliger à combattre de nouveau, et qu'elle puisse aller jusqu'à la saison des débarquemens sans avoir besoin de réparer les pertes que lui aurait causé le gain d'une bataille, à quoi serait-elle réduite, obligée alors de se disséminer sur une étendue de côtes de plus de 100 lieues, et de garder encore les vastes débouchés du Désert? La place d'El-Arisch n'étant plus en son pouvoir, et le faible poste de Cathiéh ne pouvant arrêter la marche de l'ennemi, elle laisserait toute la Basse-Egypte sur la rive orientale du Nil, exposée à un envahissement facile, et ne pouvant plus opposer de résistance nulle part, elle serait contrainte de se livrer à discrétion;

Que d'un autre côté, si le succès du combat n'était pas pour nous, comment pouvoir sauver de l'assassinat les 20 mille Français, qui se trouvent en Egypte, dont la mort serait inévitable avec une soldatesque effrénée, et une population de fanatiques à qui tous les droits de la guerre et des nations civilisées sont inconnus?

Que nous n'avons pas même sur cette frontière une seule place fermée où les débris d'une armée battue puissent se réunir et trouver des approvisionnemens qui les mettent en état de se défendre, jusqu'à ce qu'obligés de capituler, ils puissent obtenir les conditions d'un traité quelconque;

Qu'Alexandrie, la seule place dont les fortifications,

quoiqu'encore bien imparfaites, puissent fournir un point de retraite à l'armée, étant trop éloignée de la frontière de Syrie, et la route rendue difficile par les branches du Nil et les déserts, on ne pourrait espérer que l'ennemi victorieux, permît d'y réunir les restes d'une armée dispersée sur une étendue de pays de près de 10 mille lieues carrées : les approvisionnemens rassemblés dans cette ville, sont d'ailleurs bien éloignés d'être assez considérables pour faire subsister quelque temps les troupes qui s'y jetteraient ;

Que toutes ces considérations seraient nulles encore, et qu'il faudrait tenter le sort d'une bataille, si on avait le moindre espoir de secours; mais que le gouvernement, d'après les nouvelles indirectes qui nous sont parvenues, s'est mis dans le cas de ne pouvoir plus en envoyer. D'ailleurs, quand il serait dans la possibilité de le faire, d'après les principes qu'il a publiquement manifestés, en blâmant d'une manière si forte l'expédition d'Egypte, en faisant de cette conquête un chef d'accusation contre ceux qui l'ont ordonnée ou laissé faire, et déclarant cette entreprise attentatoire à tous les intérêts de la république, dont elle a fait de son plus ancien et fidèle allié un ennemi qui a renoué la coalition de toute l'Europe contre elle, il n'y a pas d'apparence que le gouvernement y songeât ;

Que le silence du gouvernement, depuis cinq mois surtout que le général Bonaparte est parti, et plus de quatre qu'il est arrivé en France, doit être considéré comme un consentement tacite de l'évacuation de l'Egypte ;

Que nous n'avons pas même le mérite de faire une

diversion utile à notre patrie; que loin de là nous fournissons encore à la coalition un point d'appui, tandis que par l'évacuation de l'Egypte, nous pouvons renouer les liens d'intérêt et d'amitié qui doivent unir la république française et l'empire ottoman; et que nous pouvons espérer de donner par là de nouvelles inquiétudes à la Russie, sur ses possessions de la Crimée, et retirer conséquemment ces deux puissances de la coalition.

Sur l'exposition faite ensuite par le général en chef, au conseil, que le général Bonaparte dans ses instructions lui dit : qu'il pense que la perte de 1,500 hommes par la peste, doit le réduire à la nécessité de traiter de la reddition pure et simple de l'Egypte : il a été remarqué que depuis le départ du général Bonaparte, l'armée s'est affaiblie de plus de mille hommes, tant par les événemens de guerre que par les maladies ; que dans ce moment encore les accidens de peste se renouvellent à Alexandrie et Damiette, avec les mêmes symptômes que l'année dernière, où dans l'espace de quatre mois, cette maladie a enlevé 4 mille Français, et que dans l'hypothèse même du gain d'une bataille, qui coûterait sûrement près de mille hommes, à en juger d'après tous les succès obtenus jusqu'à présent, l'armée serait réduite à un état d'affaiblissement pire que celui dont parle le général Bonaparte; que cet état existe en ce moment même par le fait, puisque tous les corps de l'armée sont réduits d'un sixième par le nombre d'hommes hors d'état d'entrer en campagne, restés aux dépôts et dans les hôpitaux, non compris dans ce nombre 800 blessés partant pour la France,

et porteurs de certificats d'invalidité absolue donnés par le conseil de santé.

La situation des finances a encore arrêté l'attention du conseil; d'après l'exposé qui en a été fait, il est clair que non-seulement il est impossible de payer l'arriéré de solde dû à l'armée, mais même d'acquitter les dépenses courantes, qui s'élèvent tant pour la solde que pour l'extraordinaire, à 1,200 mille francs par mois, tandis que les recettes ne monteront pas à plus de 800 mille, puisque tous les moyens de contributions extraordinaires sont épuisés, et que les impositions territoriales sont diminuées d'un tiers par le manque d'inondations dans une partie des provinces de l'Egypte; ce qui ajoutera à la dette de 11 millions, laissée par le général Bonaparte, un arriéré de 400 mille francs par mois, auquel déficit il sera d'autant plus difficile de remédier, qu'on ne peut espérer de faire entrer en compte aucune espèce de crédit, et que si l'armée est obligée de rester en présence de celle du Grand-Visir, on ne peut faire entrer les 800 mille liv. sans y envoyer de fortes colonnes mobiles, moyen qui serait impraticable, mais indispensable pour protéger la levée des contributions tant en argent qu'en nature.

Après avoir approfondi tous les raisonnemens, et discuté tous les avantages et les inconvéniens d'un traité, le général en chef a fait connaître l'*ultimatum* des propositions faites à l'armée, pour qu'elle évacuât l'Egypte : il en résulte que nous devons sortir avec armes et bagages, emmenant avec nous tous les bâtimens que nous avons dans les ports, et que les Turcs nous fourniront le surplus des bâtimens nécessaires suffisamment approvisionnés pour notre traversée.

Le général en chef a enfin demandé que chacun donnât son avis définitif séparément, ce qui a été fait. Il a été décidé unanimement qu'il fallait conclure un traité d'évacuation, plutôt que de hasarder le sort de l'armée sans aucun avantage, dans un combat dont le succès ne doit nullement améliorer sa position; et qu'il valait mieux le faire dans un moment où l'on a encore les moyens d'exiger l'exécution des articles stipulés dans le traité, que d'être réduit à accepter des conditions moins honorables deux mois plus tard : que seulement les plénipotentiaires près le Grand-Visir, recevraient des instructions pour que le Caire fût évacué le plus tard possible, et que pendant le séjour de l'armée en Egypte, il fût pourvu amplement à sa subsistance et à sa solde, s'en remettant à la prudence des plénipotentiaires, pour assurer l'exécution du traité, et la sûreté de l'armée........ ont signé,

Kléber, général en chef; Damas, chef de l'état-major général; Reynier et Friant, généraux de division; Davoust, Rampon, Lagrange, Robin, Songis, Samson, généraux de brigade; et Daure, commissaire ordonnateur en chef de l'armée.

FIN DU TOME TREIZIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE XVI.

CAMPAGNE DE 1800. — PREMIÈRE PÉRIODE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Redressemens survenus depuis l'impression.

TOME XIII.

Pages 51, ligne 5, supprimez le mot *été*.

49, l'effectif du centre sous Suchet, est estimé à 12 mille hommes, mais il n'avait vers Finale que 7 mille combattans, lorsque Mélas attaqua le 6 avril, vu le nombre de malades restés aux régimens.

59, ligne 22-23, on parle de l'arrivée de dix bataillons venant de France, c'est une erreur prise du journal de Thiébault. Ces bataillons étaient annoncés, mais n'arrivèrent point, et firent partie de l'armée de réserve.

80, ligne 21-22, Suchet n'eût pas été forcé de mettre bas les armes, lors même qu'Elsnitz l'eût prévenu et tourné par la gauche, sa retraite eût été précipitée et coûteuse; mais on ne pouvait guère la rendre impossible par ce simple mouvement.

82, ligne 22, moins de 10 mille, *lisez*, moins de 8 mille hommes.

286, ligne 5, on présente Carra-St.-Cyr comme étant à peu près coupé dans Castel-Ceriole; cette phrase, déjà imprimée comme celles qui précédaient d'après la relation de Bonaparte, a échappé à la correction dictée par un mémoire du général Carra-St.-Cyr lui-même, qui déclare avoir évacué le village au moment de la retraite totale du centre et de la gauche, et y être rentré le soir. *Il faut donc lire :* Carra-St.-Cyr, dans l'impossibilité de se maintenir à Castel-Ceriole, n'avait pas même empêché, etc.

300, on a dit que la convention d'Alexandrie fut signée à la

suite de la mission du colonel Neuperg, pour obtenir le renvoi de Zach. S'il faut en croire d'autres versions, ce traité fut le résultat de la mission du colonel Skal. Il paraît donc qu'il y a un mal-entendu, et si le premier parlementaire fut réellement le colonel Skal, on doit croire que la mission de Neuperg ne fut relative qu'à l'exécution de la convention déjà arrêtée.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE XVI.

CAMPAGNE DE 1800. — PREMIÈRE PÉRIODE.